U d'/of OTTAWA
39003001666626

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

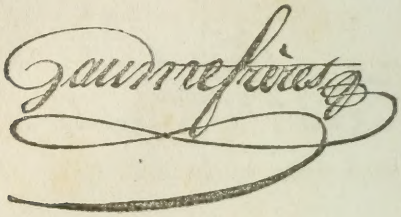
http://www.archive.org/details/catchismedeper06gaum

T
4C
11

# CATÉCHISME

## DE PERSÉVÉRANCE.

*Les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous, seront réputés contrefaits.*



NEVERS. — IMPRIMERIE DE N. DUCLOS.

568-15-310
PN 3007F Picot Brun moral

# CATÉCHISME

DE

# PERSÉVÉRANCE,

568-15-310
PN 3007F Picot Brun moral

OU

EXPOSÉ HISTORIQUE, DOGMATIQUE, MORAL ET LITURGIQUE DE LA RELIGION, DEPUIS L'ORIGINE DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR L'ABBÉ J. GAUME,

CHANOINE DE NEVERS.

*Jesus-Christus heri et hodie, ipse et in secula.* Hebr. XIII, 8.
Jésus-Christ hier, aujourd'hui et dans tous les siècles.

*Deus charitas est.* 1 Joan. IV. 8.
Dieu est charité.

UNIVERSITY OF OTTAWA LIBRARY
uOttawa LIBRARY ANNEX

TOME SIXIÈME.

PARIS,
GAUME FRÈRES, ÉDITEURS-LIBRAIRES,
Rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, 5.

1838.

UNIVERSITAS O. M. OTTAWIENSIS
Universitas BIBLIOTHECA Ottawensis
uOttawa LIBRARY ANNEX

BX
1962
.L36
1838
v.6

# CATÉCHISME

## DE PERSÉVÉRANCE.

### TROISIÈME PARTIE.

### XXVII^e LEÇON.

#### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (7^e SIÈCLE).

Conduite de saint Jean-l'Aumônier envers le sénateur Nicétas. — Sa résignation dans les épreuves. — Son amour de la pauvreté. — Histoire édifiante qu'il aimait à raconter. — Son testament. — Celui de saint Perpétue. — Trait de Mgr. d'Aviau. — Jugement de Dieu sur les Parthes. — La vraie Croix est rendue.

Le saint Patriarche d'Alexandrie pardonnait aussi facilement les injures qu'il donnait l'aumône. Son Église avait au marché public plusieurs places qui lui appartenaient et dont le loyer était employé au soulagement des pauvres. Un jour le sénateur Nicétas voulut disposer de ces places en faveur du trésor public. Le Saint s'y opposa. Il s'en suivit une grande contestation, et chacun se retira demeurant ferme dans son sentiment. Le Saint ressentit un extrême déplaisir de ce qui venait de se

passer. C'est pourquoi il envoya sur le soir un Archiprêtre accompagné d'un clerc, dire de sa part au Sénateur cette parole mémorable : *Le soleil est près de se coucher*. Nicétas ne l'eut pas plutôt entendue, qu'il rentra en lui-même et tout fondant en larmes il vint trouver le Saint qui lui dit : Soyez le bien venu, ô véritable enfant de l'Eglise, qui avez si promptement obéi à la voix de votre mère. Ils se mirent ensuite à genoux l'un devant l'autre, s'embrassèrent et puis s'assirent.

Je vous assure, lui dit le Patriarche, que si je n'avais reconnu que vous étiez extrêmement en colère de cette affaire, j'aurais été moi-même vous visiter, sachant que Notre Seigneur allait lui-même par les villes, par les châteaux et par les maisons pour visiter les hommes. Je vous proteste, mon Père, lui répondit Nicétas, que je n'écouterai jamais de ma vie les discours de ceux qui voudront m'engager dans des contestations.

Cependant, la tendresse toute maternelle que le bon Patriarche avait pour les pauvres, fut mise à une rude épreuve ; le Seigneur le permit, afin de faire éclater la résignation et la confiance de son serviteur. L'Église d'Alexandrie possédait de grandes richesses. Elle avait en particulier un certain nombre de vaisseaux qui allaient chaque année chercher des blés en Sicile. Or, ces vaisseaux au nombre de treize furent surpris par une violente tempête sur la mer Adriatique. Chaque bâtiment était du port de dix mille boisseaux. On fut contraint de jeter à la mer toute leur cargaison composée non-seule-

ment de blé, mais d'étoffes, d'argent et d'autres objets d'une grande valeur. Les vaisseaux purent seuls échapper au naufrage. Lorsqu'ils arrivèrent à Alexandrie, les matelots et pilotes s'enfuirent à l'Eglise pour y chercher un refuge. Le Saint l'ayant appris, leur envoya un billet écrit de sa main et ainsi conçu : Mes frères, le Seigneur nous l'avait donné, le Seigneur nous l'a ôté; ce qu'il lui a plu est arrivé, que son saint nom soit béni. Sortez, mes enfants, sans que cette perte vous trouble; il ne manquera pas de prendre soin de vous.

Presque la moitié de la ville vint voir le saint Patriarche et lui offrir des consolations; mais ce fut lui qui consola tout le monde en s'humiliant devant Dieu et mettant plus que jamais sa confiance en lui. Il ne fut pas trompé. Le Seigneur rendit bientôt à ce nouveau Job au-delà du bien qu'il avait perdu. Tout fut employé au soulagement des pauvres, avec une charité encore plus grande qu'auparavant.

Prodigue pour ses frères, le Saint était dur et avare pour lui-même. Dans la pauvre cellule qui lui servait de palais, il dormait sur un petit lit placé par terre, ayant pour tout ornement une méchante couverture. Un des principaux habitants d'Alexandrie vit un jour cette couverture en laine toute déchirée. Sur-le-champ il en envoya une qui coûtait trente-six pièces d'argent, et conjura le Patriarche de vouloir s'en servir pour l'amour de lui. Cédant à ses vives instances, le Saint la reçut et s'en servit durant une nuit. Mais il ne put fermer l'œil, et ceux qui couchaient près de sa cellule,

l'entendirent qui se disait à lui-même presque toute la nuit : Qui croirait que l'humble Jean a sur son lit une couverture qui coûte trente-six pièces d'argent, tandis que les frères de Jésus-Christ meurent de froid ! combien y en a-t-il qui n'ont sous eux que la moitié d'une natte de joncs et autant dessus, qui ne peuvent étendre les pieds, et dorment ainsi comme en un peloton, tremblant de froid ! combien qui passent la nuit dans les montagnes, sans pain et sans feu ! combien à l'heure qu'il est, n'y a-t-il pas de pauvres dans les rues d'Alexandrie qui ne savent où se retirer et sont couchés sur le pavé, après avoir été tout percés de la pluie ! combien y en a-t-il qui voudraient pouvoir tremper leur pain dans l'écume de la graisse que jettent mes cuisiniers ! combien d'autres qui voudraient seulement sentir le vin qu'on répand dans ma cave ! combien qui passent un mois entier et même deux, sans goûter d'huile !

Et toi, qui prétends jouir du bonheur éternel, tu bois du vin et tu manges de grands poissons ; tu es bien logé et tu as encore maintenant cela de commun avec les méchants d'être chaudement et à ton aise, couvert d'une couverture qui coûte trente-six pièces d'argent. Certes, en vivant dans un tel relâchement, tu ne dois pas espérer de jouir en l'autre monde des joies préparées aux Saints. Mais on te prononcera la même sentence qui a été prononcée à ce riche dont il est parlé dans l'Evangile : *Tu as été dans l'abondance durant ta vie, et les pauvres dans la misère : c'est pourquoi ils*

*sont dans la joie et toi dans les tourments* [1]. Dieu soit béni. Voici la première et dernière nuit que l'humble Jean mettra sur lui cette couverture. N'est-il pas bien juste et ne sera-t-il pas bien agréable à Dieu que cent quarante-quatre de ceux qui sont les frères de Notre Seigneur aussi bien que toi, soient plutôt couverts que non pas toi seul; car on peut avec une pièce d'argent avoir quatre petites couvertures?

Le jour ne fut pas plutôt venu, qu'il appela ses économes et les chargea de vendre au plus vite cette couverture. Elle lui avait tant pesé durant la nuit!.. L'ordre fut exécuté. Mais dans la journée celui qui l'avait donnée au Saint, la vit en vente : il l'acheta et la lui renvoya une seconde fois. Le lendemain le Saint la fit remettre en vente. Le donateur l'acheta encore trente-six pièces d'argent et la remit au Patriarche. En la recevant, le Saint dit avec un visage qui témoignait sa gratitude : Nous verrons lequel des deux se lassera le premier.

Or, cet homme était fort riche, et le bienheureux Prélat tirait de lui peu à peu et avec douceur quantité de choses, disant agréablement qu'on peut dans l'intention de le donner aux pauvres, dépouiller les riches sans commettre un péché, et leur ôter doucement jusqu'à leur chemise, principalement lorsqu'ils sont avares et n'ont pas de compassion pour leur prochain.

Où le Vincent de Paul de l'Orient puisait-il ce tendre amour pour les pauvres? à la même source que le trouvait mille ans plus tard le Vincent de Paul de l'Occi-

[1] Luc. 16

dent, c'est-à-dire dans le cœur sacré du Sauveur, devenu pauvre pour nous enrichir? De plus, le saint Patriarche avait sans cesse devant les yeux un admirable trait de charité qu'il racontait souvent, et son cœur en était tout attendri.

Lorsque j'étais en Chypre, disait-il, j'avais un serviteur très-fidèle et qui se conserva chaste jusqu'à la mort. Il me conta mot à mot ce que je vais vous rapporter. Pendant que j'étais en Afrique, me dit-il, je demeurais chez un receveur des droits de l'empereur, extrêmement riche, mais sans compassion pour les affligés. Un jour d'hiver plusieurs pauvres s'étant mis au soleil pour se chauffer, commencèrent à dire du bien des maisons qui leur faisaient l'aumône, et à prier Dieu pour elles : ensuite ils blâmèrent l'avarice de ceux qui ne leur donnaient rien. Un d'entre eux ayant nommé l'officier que je servais, ils se demandèrent les uns aux autres s'il leur avait fait quelque charité, et il ne s'en trouva pas un seul qui en eût jamais reçu la moindre aumône. Sur quoi il y en eut un qui dit : Que me donnerez-vous si je tire aujourd'hui même quelque chose de lui? Ils convinrent de leur gageure. Aussitôt il alla se mettre auprès de la porte de mon maître, pour l'attendre lorsqu'il viendrait. Dieu permit que mon maître rentrât chez lui, en même temps qu'une bête chargée de pains pour la provision revenait de chez le boulanger. Le pauvre lui demanda l'aumône. Mon maître fut tellement en colère de ses importunités que ne trouvant point de pierre, il prit un pain et le lui jeta à la tête. Le pauvre

le ramassa et courut le montrer à ses compagnons, pour leur faire voir qu'il avait reçu quelque chose de sa main.

Deux jours après, le receveur tomba malade. Il vit en songe qu'on lui demandait compte de toutes ses actions et qu'elles étaient toutes pesées dans une balance. Il voyait devant lui, d'un côté, une troupe d'hommes noirs extrêmement hideux, et, de l'autre, une troupe de femmes vêtues de blanc dont le regard était terrible. Ces dernières ne pouvaient trouver dans sa vie aucune bonne action pour la mettre dans un bassin de la balance, tandis que ces hommes noirs avaient chargé l'autre de toutes les mauvaises actions qu'il avait faites. Les personnes vêtues de blanc se disaient tristement : nous ne trouverons donc rien de bon? Enfin, une d'entre elles dit : Je ne vois rien, si ce n'est un pain qu'il donna il y a deux jours à Jésus-Christ, mais contre son gré. Elles mirent aussitôt ce pain dans la balance qui pesa moins de l'autre côté; puis elles dirent au receveur : Ajoute à ce pain, car autrement tu ne saurais échapper à ces hommes noirs.

Mon maître s'étant éveillé, connut que cette vision ne lui avait rien représenté que de très-véritable, et il dit en pleurant : Hélas! si un pain que j'ai jeté de colère m'a été si avantageux, de combien de maux se délivre celui qui donne de bon cœur son bien aux pauvres? Depuis ce moment il devint si charitable qu'il n'épargna pas même son propre corps. Car une fois que, selon sa coutume, il allait dès la pointe du jour au bureau, il rencontra un matelot qui s'était sauvé tout nu d'un nau-

frage et qui se jeta à ses pieds en le suppliant de l'assister. Mon maître ôta son manteau qui était ce qu'il avait de meilleur sur lui, et le lui donna. Ce pauvre n'osant porter ce vêtement parce qu'il était beau, le donna à un fripier pour le vendre. A son retour, mon maître vit son manteau exposé en vente et fut touché d'un extrême déplaisir. Lorsqu'il fut rentré dans sa maison il ne voulut point manger, mais s'enferma dans sa chambre où il s'assit, disant : Je n'ai pas été digne que ce pauvre se souvînt de moi.

Comme il était dans cette douleur il s'endormit et vit en songe un homme aussi éclatant que le soleil. Il portait une croix sur ses épaules et était vêtu du manteau que mon maître avait donné au matelot. Pierre, dit-il, à mon maître, car c'est ainsi qu'il s'appelait, pourquoi pleures-tu? Il répondit : Je pleure, Seigneur, de ce que ceux à qui je fais part des biens que vous m'avez donnés, tiennent à honte de les avoir reçus Alors celui qui lui apparaissait lui dit en lui montrant ce manteau : Le reconnais-tu bien? Je m'en suis servi depuis que tu me l'as donné et je t'en remercie ; car j'étais transi de froid et tu m'as revêtu. Mon maître s'éveilla dans un merveilleux étonnement, et dit en admirant le bonheur des pauvres : Vive le Seigneur ! puisque Jésus-Christ réside en la personne des pauvres, je ne mourrai pas que je ne devienne comme l'un d'eux.

En effet, il fit venir un esclave qu'il avait acheté, et qu'il employait à écrire : Je veux, lui dit-il, te confier un secret ; mais si tu en parles à qui que ce soit, ou

si tu manques d'exécuter ce que je t'ordonnerai, tu peux compter que je te vendrai à des barbares. Après lui avoir parlé de la sorte, il lui donna dix livres d'or et continua ainsi : Va-t-en acheter quelque marchandise, et puis prends-moi et me mène à Jérusalem, et là vends-moi à quelque Chrétien, et donne aux pauvres le prix que tu m'auras vendu. Cet homme refusant d'exécuter un tel commandement, il lui dit pour une seconde fois : Je te réponds que si tu ne me vends, je te vendrai toi-même à des barbares ainsi que je t'en ai déjà assuré. Le secrétaire se résolut donc à lui obéir.

Arrivé à Jérusalem, il trouva un Orfèvre, son ami intime, et qui avait souffert de grandes pertes. Dans la conversation le secrétaire lui dit : Je vous conseille, Zoïle, d'acheter un esclave que j'ai ; il est si bon et si sage qu'on le prendrait pour un Sénateur. Surpris de voir qu'il eût un esclave, l'Orfèvre lui répondit : Je vous assure que je n'ai pas de quoi l'acheter : Empruntez, lui répliqua son ami, et croyez-moi, achetez mon esclave ; car il est très-bon, et Dieu vous bénira à cause de lui. Zoïle suivit ce conseil et l'acheta trente pièces d'argent tout mal vêtu qu'il était. Le secrétaire ayant ainsi laissé son maître, s'en alla à Constantinople, afin de conserver le secret qu'il lui avait tant recommandé, et de distribuer aux pauvres l'argent de cette vente sans en retenir aucune chose.

Pierre, de son côté, s'employait à des occupations fort nouvelles pour lui : il faisait quelquefois la cuisine de son maître, et d'autres fois il lavait ses habits ; il mor-

tifiait aussi son corps par de très-grands jeûnes. Zoïle qui voyait prospérer sa famille au-delà de tout ce qu'il eût osé espérer, avait de la vénération pour l'incroyable vertu et l'extrême humilité de Pierre. Un jour il lui dit : Je veux vous affranchir, afin que vous viviez désormais avec moi comme mon frère ; mais Pierre refusa de recevoir cette grace.

Son maître avait aussi remarqué qu'il souffrait avec patience d'être injurié et frappé par les autres esclaves, qui le tenaient pour insensé et ne l'appelaient point autrement. Lorsqu'ils le traitaient de la sorte et qu'il s'endormait tout accablé de douleur, celui qui lui était apparu en Afrique se présentait en songe à ses yeux, revêtu de ce même manteau et tenant en sa main ces trentes pièces d'argent qui étaient le prix de sa liberté, et lui disait : Pierre, mon frère, j'ai reçu l'argent pour lequel tu as été vendu : ne t'afflige donc point, mais aie patience jusqu'à ce que tu sois reconnu pour tel que tu es.

Peu de temps après, quelques Orfèvres d'Afrique, qui venaient visiter les saints lieux, furent priés à dîner par son maître. Pierre en les servant à table les reconnut, et eux en le considérant s'entre-disaient à l'oreille : Que cet homme ressemble au seigneur Pierre, le receveur des finances ! Le noble esclave qui s'en aperçut, se cachait le visage le mieux qu'il pouvait. Cette précaution ne les empêcha pas de dire à Zoïle : Certes, vous êtes bienheureux ; car si nous ne nous trompons, vous avez à votre service une personne publique. Et comme ils ne savaient pas que ce travail de la cuisine et ses jeûnes lui

avaient fort changé le visage, ils le regardèrent encore fort long-temps et fort attentivement, et enfin l'un d'eux dit : C'est assurément le seigneur Pierre. Je vais me lever et l'embrasser. L'Empereur est désolé de ce qu'il est absent depuis si long-temps sans qu'on ait su de ses nouvelles.

Pierre qui était sorti ayant entendu ces paroles, laissa le plat qu'il portait, et au lieu d'entrer dans la chambre courut à la porte de la rue. Celui qui en avait la clé était sourd-muet de naissance, et n'entendait que par signe. Le serviteur de Dieu qui avait hâte de sortir, lui dit : Je te commande au nom de JÉSUS-CHRIST. Ce sourd-muet entendit aussitôt et répondit : Oui, Seigneur. Ouvre-moi la porte, ajouta Pierre. Oui, Seigneur, répondit cet homme pour la seconde fois; et aussitôt il se leva et la lui ouvrit. Pierre avait à peine franchi le seuil que ce pauvre homme transporté de joie de ce qu'il entendait et parlait, se mit à crier : Seigneur, Seigneur. Tous ceux du logis furent épouvantés de l'entendre parler. Il continua en disant : Celui qui faisait la cuisine est sorti toujours courant; mais ce n'est pas un coupable fugitif; c'est au contraire un grand serviteur de Dieu; car lorsqu'il m'a dit : Je te commande au nom du Seigneur, j'ai vu sortir de sa bouche une flamme qui m'est venue toucher les oreilles, et en ce même moment, j'ai entendu et j'ai parlé. Ce miracle les ayant tous remplis d'une extrême joie, ils coururent pour trouver Pierre; mais il avait disparu pour toujours. Toute cette maison et le maître même firent ensuite pénitence d'avoir

traité Pierre avec mépris, et principalement ceux qui le nommaient insensé.

Ce trait de charité si propre à enflammer notre cœur, comme il enflammait celui de saint Jean-l'Aumônier, a été reproduit souvent dans les premiers siècles, comme nous l'avons montré en parlant des mœurs de nos Pères dans la foi. Sommes-nous héritiers de cette admirable charité? Qu'avons-nous fait de cet héritage qu'ils nous ont légué? Que sont nos œuvres en comparaison des leurs?

Cependant l'illustre Patriarche d'Alexandrie étant parvenu à une grande vieillesse, se retira dans l'île de Chypre où il était né. Il y termina cette vie de charité par un trait qui peint son cœur tout entier. A peine fut-il arrivé au lieu de sa naissance, qu'il se fit apporter du papier et une plume et dicta son testament en ces termes : Jean qui ne suis par moi-même qu'un pauvre pécheur, mais qui ait été affranchi du péché et rendu libre par la grace qu'il a plu à Dieu de me faire en m'élevant à la dignité du sacerdoce; je remercie très-humblement le Seigneur d'avoir exaucé la prière que je lui en ai faite de n'avoir à la mort pour tout bien qu'une seule pièce de monnaie. Je le remercie encore de ce qu'ayant été élevé à la dignité de Patriarche de la sainte église d'Alexandrie, où des sommes presque infinies m'ont passé entre les mains, il m'a fait la grace de reconnaître que toutes ces choses lui appartiennent et de lui donner ce qui était déjà à lui; et d'autant que cette seule pièce de monnaie que j'ai encore ne vous appartient pas moins, ô mon Dieu,

que tout le reste, je vous la donne en la donnant aux pauvres.

Tel fut le testament de ce grand homme. A peine l'eut-il écrit, qu'il remit sa belle ame au Dieu de la charité.

Ce testament nous en rappelle un autre non moins propre à faire connaître le changement prodigieux que le Christianisme avait opéré dans les esprits et dans les cœurs. Qu'on parcoure toute l'antiquité profane, jamais on n'y trouvera rien qui approche de ces deux pièces, monuments éternels de gloire pour la Religion qui les dicta. Ce second testament dont nous avons à parler, est celui de saint Perpétue, évêque de Tours, qui vivait au cinquième siècle. Le voici :

Au nom de Jésus-Christ, ainsi soit-il. Moi, Perpétue, pécheur, Prêtre de l'église de Tours, n'ai pas voulu mourir sans avoir fait connaître mes dernières volontés. O vous donc qui êtes mes entrailles, mes frères bien-aimés, ma couronne, ma joie, *mes seigneurs*, mes enfants ! O vous, pauvres de Jésus-Christ qui êtes dans l'indigence, qui mendiez votre pain, malades, veuves et orphelins, je vous déclare vous nommer et vous instituer mes héritiers. A l'exception des dettes que j'ai remises à mes créanciers et de ce que j'ai donné à mon église, je vous lègue et vous donne tout ce que je possède en terres, pâturages, en prairies, en bois, en vignes, en maisons, en jardins, en rivières, en moulins, en or, en argent, en habits et en toute autre chose. Je veux qu'aussitôt après ma mort, tous ces biens soient

vendus et que la somme provenant de la vente soit divisée en trois parties, deux desquelles seront distribuées aux hommes pauvres, à la discrétion du prêtre Agrarius et du comte Agilon; la troisième sera remise à la vierge Dadolène, pour être distribuée aux veuves et aux pauvres femmes.

*Signé* PERPÉTUE, *évêque de Tours*.

Comme la tradition de la foi, la tradition de la charité s'est conservée et se conserve encore parmi les vrais Chrétiens : nous pourrions en citer mille témoignages; un seul suffira. Tout le monde sait que le vertueux Monseigneur d'Aviau, archevêque de Bordeaux [1], avait l'habitude de donner aux pauvres tout ce qu'il possédait, de telle sorte qu'il se refusait à lui-même les choses les plus nécessaires. Or, depuis long-temps son valet de chambre le pressait de remonter un peu sa garde-robe : « Monseigneur n'a plus de culotte à mettre, répétait-il tous les jours! — Que veux-tu, mon ami, répondait le saint Archevêque? j'ai mes pauvres qui ont besoin de pain; nous verrons cela plus tard. Enfin, las de ne rien obtenir, le valet de chambre fit part de *l'entêtement* de Monseigneur à une pieuse et charitable femme que nous pourrions nommer, car tous les pauvres de Bordeaux la nomment dans leurs prières. Celle-ci alla trouver le digne Prélat et lui dit : Monseigneur, je connais un pauvre malheureux qui est bien à plaindre; il n'a pas de culotte, et si vous pou-

[1] Mort en 1827.

viez venir à son secours, vous lui rendriez un grand service. Comment! il n'a pas de culotte, s'écria vivement le bon Archevêque, mais cela n'est pas décent; remettez bien vite cet argent à votre protégé et qu'il soit vêtu.

Quelques jours après, le valet de chambre de Monseigneur apportait à son maître une belle culotte de velours toute neuve. Le digne Prélat voulut se fâcher. — Qu'est-ce que cela veut dire? Je vous avais défendu de rien faire faire pour moi. — Mais c'est Monseigneur lui-même... — Comment? — Oui ce pauvre pour lequel madame C... L... est venue intercéder. — Eh bien? — Monseigneur, ce pauvre, c'était vous.

Après avoir fait connaître le saint Patriarche d'Alexandrie, ce Vincent de Paul de l'Orient que la Providence suscita pour secourir les églises et les habitants de la Palestine et de la Syrie ravagées par les Perses, il est temps de montrer cette même Providence se manifestant avec non moins d'éclat dans le châtiment des Perses ou des Parthes.

Comme l'empire romain, cette antique monarchie avait repoussé le flambeau de l'Evangile. Elle s'était même baignée, durant de longues années, dans le sang des martyrs. Pour combler la mesure de ses iniquités, elle avait porté ses mains sacriléges sur la Croix du Sauveur, véritable arche de la nouvelle alliance. Or, vous savez ce qu'il en coûta aux Philistins pour avoir touché à l'Arche antique et l'avoir voulu garder parmi eux.

Des châtiments plus grands devaient frapper les ravisseurs de la vraie Croix. Voici en effet qu'une ruine totale va punir cet enlèvement sacrilége et venger la mort de tant de milliers de martyrs, sanctionner par un terrible exemple cette grande loi que tous les empires sont créés et mis au monde pour contribuer à la gloire de Jésus-Christ, et répéter à tous les siècles que nul peuple ne dit jamais impunément à l'Agneau dominateur du monde : *Nous ne voulons pas que tu règnes sur nous* [1].

Le premier coup mortel porté à l'empire des Perses, fut la célèbre victoire que l'empereur Héraclius gagna sur leur roi Chosroes, le même qui avait pris Jérusalem et enlevé la vraie Croix. Le monarque vaincu prit la fuite, et après huit jours de chemin, il passa la nuit dans une pauvre chaumière, où l'on ne pouvait entrer qu'en rampant. Réduit à une si grande extrémité et attaqué d'une violente dyssenterie, il désigna pour son successeur un de ses fils qu'il chérissait, au préjudice de son fils aîné. Celui-ci se révolta contre son Père, le fit arrêter et mourir de faim dans une prison, et s'empara du

[1] L'empire des Parthes est le seul que les Romains ne purent jamais subjuguer. La Parthie avait toujours été soumise aux Perses, lorsque vers l'an 256 avant Jésus-Christ, Arsace, jeune homme plein de courage, la fit révolter, en fit un empire redoutable. Il en fut le premier roi. Ses successeurs furent appelés *arsacides*. Leur empire se soutint avec gloire jusqu'à Artabanes. Ce prince fut tué par Artaxerxès qui rétablit l'empire des Perses. Ceci arriva en 226 après Jésus-Christ. La Parthie et la Perse réunies formèrent dès-lors le second empire des Parthes ou des Perses. Il finit en 632 dans la personne de Isdegerde tué par Omar, lieutenant de Mahomet.

royaume. Le nouveau roi de Perse proposa un accommodement à Héraclius ; il lui renvoya tous les Chrétiens qui étaient captifs en Perse, entre autres, le Patriarche de Jérusalem, Zacharie, avec la sainte Croix enlevée quatorze ans auparavant.

Durant tout ce temps-là, elle était restée dans son étui, sans que les Perses rompissent le sceau. Ce sceau fut reconnu par le Patriarche lui-même. Elle fut remise entre ses mains, au même état où elle était quand elle fut prise. Tout le monde admira la protection de Dieu sur cette précieuse relique. L'empereur rentra dans Constantinople avec tout l'appareil du triomphe. Monté sur un char attelé de quatre éléphants, il faisait porter devant lui la sainte Croix ; c'était le plus glorieux trophée de ses victoires. Aux premiers jours du printemps, Héraclius partit pour Jérusalem, afin de rendre grâces à Dieu de son succès, et de replacer la sainte Croix dans l'église de la Résurrection. Il voulut marcher sur les traces du Sauveur, et porter lui-même la Croix sur ses épaules jusqu'au sommet du Calvaire. Ce fut pour tous les Chrétiens une fête solennelle, et l'Église en célèbre encore la mémoire le 14 septembre. Nous en parlerons plus en détail dans la quatrième partie du Catéchisme [1].

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie des grands miracles de protection que vous n'avez cessé

[1] *Voyez* Fleury, *liv.* XXXVII. *p.* 330.

d'opérer en faveur de votre Eglise ; faites-nous la grace d'aimer les pauvres comme saint Jean-l'Aumônier, et de respecter votre sainte Croix comme les pieux Chrétiens de Jérusalem.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ne passerai jamais devant une église sans faire le signe de la Croix.*

## PETIT CATÉCHISME.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (7e SIÈCLE.)

*Q.* Continuez la vie de saint Jean-l'Aumônier ?

*R.* Saint Jean-l'Aumônier pardonnait aussi facilement les injures qu'il faisait l'aumône. Un jour un sénateur nommé Nicétas voulut s'emparer d'un bien qui appartenait à l'Eglise et aux pauvres d'Alexandrie. Le Saint s'y opposa, ce qui mit le Sénateur en colère. Il se retira fort mécontent. Le Saint ne fut pas plutôt de retour qu'il envoya deux ecclésiastiques dire à Nicétas : Mon frère, le soleil est près de se coucher. Il lui rappelait ce précepte de l'apôtre saint Paul : Que le soleil ne se couche pas sur votre colère. Nicétas fut touché. Il vint trouver le saint Patriarche. Ils se mirent à genoux l'un devant l'autre, prièrent ensemble et s'embrassèrent. La plus grande amitié régna toujours entre eux.

*Q*. La vertu du Saint ne fut-elle pas mise à une autre épreuve?

*R*. La vertu du Saint fut mise à une autre épreuve. Au moment où il avait le plus besoin de toutes ses ressources, il apprend que treize vaisseaux chargés de blé et de marchandises précieuses, appartenant à l'église d'Alexandrie, avaient fait naufrage. Le Saint reçut ce coup de la Providence avec toute la résignation du saint homme Job. Sa confiance en Dieu n'en fut point ébranlée, et le Seigneur le dédommagea bientôt de cette perte.

*Q*. Quel était le détachement du saint Patriarche?

*R*. Le détachement du saint Patriarche était absolu. Il logeait dans une cellule ; son lit n'avait qu'une méchante couverture de laine, déchirée en plusieurs endroits. Un riche habitant d'Alexandrie l'ayant vue, en acheta une neuve qu'il envoya au Saint en le priant de s'en servir pour l'amour de lui. Le Saint y consentit à regret. Mais toute la nuit il ne put dormir. On l'entendait répéter à chaque instant : Qui croirait que l'humble Jean a sur lui une couverture qui coûte trente-six pièces d'argent? Combien de pauvres qui ont faim, qui ont froid, qui n'ont qu'une natte de joncs pour se coucher! Dieu soit loué ; c'est la première et dernière fois que je me sers de cette couverture. Dès le matin il appela son économe et la fit vendre. Celui qui la lui avait donnée l'ayant su, la racheta et la lui donna de nouveau ; le Saint la vendit encore et ainsi jusqu'à trois fois. Toujours il en donnait le prix aux pauvres.

*Q*. Où mourut saint Jean-l'Aumônier?

*R*. Saint Jean-l'Aumônier mourut dans l'île de Chypre. Parvenu à une grande vieillesse, il se retira dans la solitude. N'ayant plus que peu de jours à vivre, il fit son testament. Le voici : Jean, qui ne suis qu'un pauvre pécheur, je remercie Notre Seigneur de ce qu'à l'heure de la mort je n'ai pour tout bien qu'une seule pièce de monnaie. Comme j'ai donné à Dieu tout ce que j'avais, je la lui donne encore en la donnant aux pauvres.

*Q*. Comment Dieu punit-il les Perses qui avaient ravagé Jérusalem?

*R*. Dieu qui avait suscité saint Jean-l'Aumônier pour secourir les Chrétiens de la Palestine et de la Syrie, n'oublia pas de punir les Perses des crimes et des profanations qu'ils avaient commis. Depuis long-temps cet empire résistait à la grace, et se révoltait contre Jésus-Christ. Mais il lui arriva ce qui est toujours arrivé et ce qui arrivera toujours à ceux qui oseront dire comme les Juifs : Nous ne voulons pas que Jésus-Christ règne sur nous. L'empire des Perses fut détruit. L'empereur Héraclius lui porta d'abord un coup mortel. Il remporta sur les Perses une grande victoire. Chosroses, le même roi qui avait pris Jérusalem et enlevé la vraie Croix, fut assassiné par son propre fils. La Croix fut rendue encore enfermée dans son étui, scellé du sceau du Patriarche de Jérusalem. Par une permission de Dieu, ce sceau n'avait pas été brisé. La Croix fut rapportée en triomphe à Jérusalem.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie des grands miracles de protection que vous n'avez cessé d'opérer en faveur de votre Église ; faites-nous la grace d'aimer les pauvres comme saint Jean-l'Aumônier et de respecter votre sainte Croix comme les pieux Fidèles de Jérusalem.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ne passerai jamais devant une Église sans faire le signe de la Croix*.

# XXVIIIe LEÇON.

## LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (7e ET 8e SIÈCLES.)

Mahomet, sa mission, son caractère, sa doctrine. — Jugement de Dieu sur l'empire des Perses. — Ravages des Musulmans en Afrique. — Nouvelle lutte contre l'Église, le Monothélisme. — Saint Sophrone, défenseur de la vérité. — Concile général de Constantinople. — Conquêtes de l'Église. — Conversion de la Frise et de la Hollande. — Saint Willibrod.

Afin qu'on rende à lui seul la gloire du succès, Dieu se sert toujours de ce qu'il y a de plus faible pour opérer les plus grandes choses. Il veut que les hommes sachent bien que c'est lui qui récompense comme c'est lui qui châtie, de peur qu'ils ne méconnaissent la main invisible qui tient les rènes des empires, qui les élève ou qui les abaisse suivant leurs vertus ou leurs crimes. Jamais cette vérité ne fut plus sensible que dans l'événement que nous allons raconter. Le formidable empire des Perses ou des Parthes, la terreur des Romains, est condamné à périr. Quelle puissance sera chargée d'exécuter l'arrêt de la Justice divine? Un homme obscur et ignorant, dont le berceau est perdu dans les sables de l'Arabie. Cet homme, c'est Mahomet.

Cet Attila de l'Orient, envoyé de Dieu pour châtier

les peuples coupables d'ingratitude et de révolte contre l'Agneau dominateur du monde, naquit dans les déserts de l'Arabie-Pétrée en 570. Son père était payen, et sa mère juive. Il perdit l'un et l'autre étant encore fort jeune et fut élevé par un oncle qui le mit dans le commerce à l'âge de vingt ans. Mahomet s'engagea dans les caravanes qui négociaient de la Mecque à Damas. De retour à la Mecque, il épousa une riche veuve dont il était le facteur. Celle-ci lui fit donation de tous ses biens qui étaient très-considérables. Parvenu à un état dont il n'aurait jamais osé se flatter, Mahomet résolut de devenir le chef de sa nation; il jugea qu'il fallait pour cela tirer parti de l'ignorante crédulité des Arabes. Rien ne lui manquait pour en venir à bout.

Pour peu qu'on ait lu son histoire et que l'on ait consulté son Alcoran, on voit que cet homme était naturellement rusé, fourbe, hypocrite, vindicatif, ambitieux, violent; qu'un crime ne lui coûtait rien pour satisfaire ses passions. Ses sectateurs même n'osent en disconvenir; la seule excuse qu'ils donnent est de dire qu'en tout cela Mahomet était inspiré de Dieu, comme si Dieu inspirait des crimes!

A l'âge de quarante ans, l'imposteur commença à se donner comme prophète, et se disant inspiré de Dieu, sans en fournir aucune preuve, il inventa une religion nouvelle qui était un mélange de Judaïsme et de Christianisme, auxquels il ajouta quelques erreurs particulières aux habitants de l'Arabie. Il composa son *Alcoran* : ce mot veut dire *la Lecture*, comme nous disons

l'Ecriture; c'est l'Évangile des Mahométans. Mahomet qui ne savait ni lire ni écrire, le fit rédiger par un autre.

Pour apprécier le Mahométisme, il faut le considérer dans son dogme, dans sa morale, dans ses lois, dans ses effets, dans son établissement.

1° *Dans son dogme.* Voici les principaux articles de son symbole : Il n'y a qu'un seul Dieu, mais sans distinction de personnes; Mahomet est son prophète. Les hommes sont nécessairement prédestinés au Ciel ou à l'Enfer : dogme qui anéantit la liberté et fait Dieu auteur du péché. Après la mort il y a un jugement particulier ; à la fin du monde, il y aura un jugement universel où les seuls Mahométans seront sauvés. Les méchants traverseront le pont aigu et seront précipités dans l'Enfer; les bons iront dans le Paradis qui est un jardin délicieux arrosé de plusieurs fleuves, où les bons jouissent de toutes sortes de voluptés sensuelles.

Il ne faut pas croire que tous ces points de doctrine, bons ou mauvais, soient clairement exposés dans l'Alcoran; ils y sont noyés dans un fatras d'erreurs, de fables, de puérilités et d'absurdités; et tout Musulman est obligé de croire toutes ces absurdités comme autant de révélations sorties immédiatement de la bouche de Dieu même. Mahomet commence l'Alcoran par déclarer que ce livre n'admet point de doute, et qu'une punition terrible attend tous ceux qui n'y croient pas.

2° *Dans sa morale.* La morale de cet imposteur est encore plus mauvaise que ses dogmes. Elle prescrit avec

la plus grande sévérité des rites et des actions extérieures, telles que les ablutions avant la prière, l'abstinence du vin et de la chair de porc, la circoncision, le jeûne du mois Ramadan, la sanctification du vendredi entre les jours de la semaine, la prière cinq fois par jour et le voyage de la Mecque une fois dans la vie. Quant aux vertus intérieures, comme l'amour de Dieu, la piété, la mortification des sens, l'humilité, la reconnaissance envers Dieu, la confiance en sa bonté, la pénitence, etc., il n'en est pas question dans l'Alcoran. Un Musulman croit fermement que, sans l'observation scrupuleuse et minutieuse du cérémonial, le cœur le plus pur, la foi la plus sincère, la charité la plus ardente, ne suffiront pas pour le rendre agréable à Dieu ; mais que le pélerinage de la Mecque ou l'action de boire de l'eau dans laquelle a trempé la vieille robe du Prophète, efface tous les crimes.

Loin de faire aucun cas de la plus aimable des vertus, la chasteté, Mahomet permet et autorise par son exemple, tout ce qui lui est le plus opposé, la polygamie, le divorce et des horreurs qu'on n'ose retracer.

3° *Dans ses lois*. La grande loi de l'Alcoran est la loi de haine universelle qui régnait sur le monde avant l'établissement du Christianisme. « Combattez contre les Infidèles (c'est-à-dire contre tous ceux qui ne sont pas Mahométans), dit le Prophète de la Mecque à ses sectateurs, jusqu'à ce que toute fausse Religion soit exterminée ; mettez-les à mort, ne les épargnez point ; et lorsque vous les aurez affaiblis à force de carnage, ré-

duisez le reste en servitude et écrasez-le par des tributs[1]. Il n'est point de loi plus sacrée aux yeux des Musulmans; ils se croient obligés en conscience de détester tous ceux qu'ils regardent comme Infidèles, les Chrétiens, les Juifs, les Indiens; toutes les injustices, toutes les exactions, les insultes, les avanies, leur sont permises, leur sont même commandées à cet égard; c'est une des premières leçons qu'on leur donne dans l'enfance. L'histoire nous apprend qu'ils n'ont que trop fidèlement accompli cette loi barbare. Pour n'en citer qu'un exemple, de vingt mille villes qu'il y avait en Afrique avant l'invasion des Mahométans, à peine s'il en reste quelques-unes[2].

4° *Dans ses effets.* La corruption des deux sexes, l'avilissement et la captivité perpétuelle des femmes, c'est-à-dire la moitié du genre humain condamné à la dégradation, à la honte et à la misère, la multiplication de l'esclavage, une ignorance universelle, incurable depuis tant de siècles[3], qui retient les Mahométans dans la barbarie, après y avoir replongé tous les peuples vaincus par leurs armes; l'asservissement des peuples, la dépopulation des plus belles contrées de l'univers, la haine mutuelle et l'antipathie des nations, voilà ce que le Mahométisme a produit constamment et ce qu'il continue de produire partout où il est dominant.

[1] Alcor. *c.* 8. *v.* 12. et 39. *c.* 9. *v.* 30. *c.* 47. *v.* 4.

[2] *Voyez* Seigneri, l'*Incrédule sans excuse*, 2e *partie, article Mahomet.*

[3] En parlant des Turcs, le philosophe Condorcet n'a-t-il pas dit : *Leur religion les condamne à une incurable stupidité!*

5° *Dans son établissement*. Le Mahométisme ne s'est point établi par des miracles. Quand les habitants de la Mecque demandaient à Mahomet des preuves de sa mission divine, il répondait que Dieu ne l'avait pas envoyé pour faire des miracles, mais pour étendre la religion par l'épée. La coupe des plaisirs d'une main, le glaive d'une autre, Mahomet se contentait de dire : Crois, ou meurs. C'est à l'amour du plaisir et à la violence, qu'il dut ses succès. Il a établi sa religion en lâchant la bride aux passions, en égorgeant ceux qui refusaient de l'embrasser ; au lieu que les Apôtres ont établi la Religion chrétienne en mettant un frein à toutes les passions et en se laissant égorger. Il n'y a rien que de naturel d'un côté, et tout est manifestement divin de l'autre [1].

Le Mahométisme se divisa presqu'à son origine en deux grandes sectes : la secte d'Ali et la secte d'Omar. Celles-ci ont donné naissance à beaucoup d'autres, au point qu'aujourd'hui on en compte plus de soixante. Chose digne de remarque! les *variations* mahométantes ont eu le même principe, les mêmes progrès, les mêmes résultats que les variations protestantes [2].

Cependant Mahomet, malgré son dédain pour les miracles, sentait bien qu'ils étaient nécessaires pour établir une religion. Ne pouvant en opérer de véritables, il en feignit de supposés. Les fréquentes attaques d'épi-

[1] *Voyez* Fleury, *liv.* XXXVIII. Bergier, *art. Mahom. Hist. abrég. de l'Égl.;* Maracci, *Alcorani textus universus.* Patavii, 1698. in-fol. C'est tout ce qu'on a écrit de mieux et de plus certain sur l'Alcoran.

[2] Voyez *Histoire de Perse*, par Malcolm.

lepsie auxquelles il était sujet, lui fournirent de quoi confirmer l'opinion de son commerce avec le Ciel. Il fit passer le temps de ses accès pour celui que l'Être suprême destinait à l'instruire, et ses convulsions pour l'effet des vives impressions de la gloire du ministre que la divinité lui envoyait. A l'entendre, l'archange Gabriel l'avait conduit sur un âne, de la Mecque à Jérusalem où, après lui avoir montré tous les Saints et tous les Patriarches depuis Adam, il l'avait ramené, la même nuit, à la Mecque.

Malgré ces beaux rêves, il se forma une conjuration contre le visionnaire. Le nouvel Apôtre fut forcé de quitter le lieu de sa naissance, pour se sauver à Médine, autre ville d'Arabie, c'est ce qu'on nomma l'hégire, c'est-à-dire fuite ou persécution. Elle arriva le 16 juillet 622. C'est de là que les Mahométans comptent leurs années. Le Prophète fugitif devint conquérant. Il défendit à ses disciples de disputer sur sa doctrine avec les étrangers, et leur ordonna de ne répondre aux objections des contradicteurs que par le glaive. Pour agir suivant ce principe, il leva des troupes qui appuyèrent sa mission. Depuis ce moment jusqu'à sa mort il ne cessa d'avoir les armes à la main. Les dix dernières années de sa vie ne furent qu'une suite de combats, ou plutôt ce fut un brigandage continuel qui ne fit que s'augmenter après sa mort. Ses généraux firent de grandes conquêtes, et Mahomet, de simple marchand de chameaux, devint un des plus puissants monarques de l'Asie. Il ne jouit pas long-temps du fruit de ses crimes.

Une Juive, voulant éprouver s'il était réellement Prophète, empoisonna une épaule de mouton qu'on devait lui servir. Le fondateur du Mahométisme ne s'aperçut que la viande était empoisonnée qu'après en avoir mangé. Le poison le mina peu à peu, et il mourut dans la 62e année de son âge, l'an 632 de Notre Seigneur. Telle fut la fin de Mahomet, auteur d'une superstition sanguinaire, et fondateur d'un empire redoutable aux Chrétiens, destiné à punir leurs crimes et à être l'instrument des vengeances divines dans une grande partie du globe. En ce sens, l'établissement du règne de Mahomet est un miracle, mais un miracle qui prouve la divinité du Christianisme, en montrant visiblement cette Providence qui veille sur l'Eglise et qui, au moment précis, appelle les Apôtres de sa doctrine sainte, ou les vengeurs de ses lois outragées, de ses enfants égorgés, et les exterminateurs des peuples qui osent se révolter contre Jésus-Christ.

Cette vérité devient encore plus sensible, quand on considère que les Mahométans ravagèrent d'abord les provinces de l'Asie et de l'Afrique, coupables d'hérésie, et ruinèrent l'empire des Perses, couvert du sang des martyrs : le crime attire le châtiment, comme l'aimant attire le fer.

En effet, Omar, beau-père et lieutenant de Mahomet, se jeta sur la Perse et la mit à feu et à sang. Isdegerde, son dernier roi, périt dans cette guerre; ainsi finit le royaume des Parthes ou des Perses. Omar, maître de la Perse, et devenu successeur de Mahomet, continua sa terrible mission. La Palestine, la Syrie, la Phénicie,

l'Égypte, tombèrent successivement au pouvoir du farouche Musulman. Dans toutes ces provinces, les troupes d'Omar commirent des violences inouies pour établir le Mahométisme, digne prédication de cette religion monstrueuse. Dans cette guerre fut brûlée la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Les vainqueurs ignorants et barbares ne voulaient d'autre science que celle de l'Alcoran. Cependant rien ne résistait à leurs armes. Ils poussèrent leurs conquêtes bien avant dans l'Afrique. On eût dit un torrent débordé qui portait au loin ses ravages ; disons mieux : les Musulmans étaient comme les hordes d'Attila, un fléau du Ciel, envoyé pour châtier les peuples coupables.

C'est ainsi que le plan de la Providence pour la conservation et le développement de la Religion, se montre toujours le même. Sous l'ancien Testament, la terrible monarchie des Assyriens demeura pendant huit siècles, les armes à la main, non loin des frontières de la Judée, pour maintenir les Juifs dans l'observance de la loi, et les châtier s'ils venaient à s'abandonner au culte des idoles. De même, nous voyons cette Providence attentive, appelant successivement des peuples barbares pour punir les Chrétiens et les forcer à recourir au Seigneur, et surtout lançant sur l'Occident et sur l'Orient deux hommes qu'on ne saurait mieux nommer que les deux grands fléaux de Dieu, Attila et Mahomet[1]; enfin,

[1] Comme les Huns, les Mahométans semblent avoir la conscience de leur mission vengeresse. C'est un proverbe parmi eux, que là où le cheval du Sultan met le pied, l'herbe n'y croît plus. Boter. *in relat.*

tenant ce formidable empire ottoman campé sur les frontières de l'Europe, toujours prêt à les franchir aussitôt qu'il y a parmi les Chrétiens un grand crime, un crime de lèze majesté divine à punir.

Plus d'une fois, dans les siècles suivants, nous verrons les Turcs exerçant la redoutable mission dont la Providence les a chargés.

Pendant que le Mahométisme enlevait à l'Église de vastes contrées, une nouvelle hérésie vint ajouter à sa douleur. Des partisans secrets d'Eutychès enseignèrent qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une seule volonté et une seule opération : c'est ce que signifie en grec le nom de *Monothélisme* qu'on a donné à cette secte. L'Église catholique, au contraire, qui reconnaît en Jésus-Christ deux natures, y reconnaît aussi deux volontés : la volonté divine et la volonté humaine, qui ne sont jamais opposées, mais qui n'en sont pas moins distinctes. L'erreur des Monothélites fut soutenue avec opiniâtreté par Sergius, patriarche de Constantinople, qui mit tout en œuvre pour l'accréditer. Suivant une loi immuable, la Providence opposa à l'athlète de l'erreur, le champion de la vérité. Ce fut saint Sophrone, patriarche de Jérusalem.

Ce Saint commença par employer toutes les voies de douceur pour ramener les Hérétiques à l'unité. Il se rendit auprès de Cyrus, patriarche d'Alexandrie, l'un des protecteurs du Monothélisme : il se jeta à ses genoux et le conjura, les larmes aux yeux, de ne pas désoler plus long-temps l'Église catholique, leur mère com-

mune; mais tous ses efforts furent inutiles. Voyant qu'il ne pouvait rien gagner à Alexandrie, il se rendit à Constantinople, afin d'agir auprès du patriarche Sergius, infatué de la même doctrine. Il trouva Sergius dans les mêmes dispositions que son collègue d'Alexandrie. Sophrone ne perdit pas de temps. De retour à Jérusalem, il publia une lettre synodale où il exposait nettement la doctrine catholique avec toutes les preuves qui l'établissent. Le Saint envoya cette lettre au pape Honorius et au patriarche Sergius. Mais il ne se contenta pas d'écrire pour la défense du dogme attaqué; afin de démasquer les sophismes et de déjouer les ruses d'une hérésie dont les fauteurs étaient puissants et en grand nombre, il porta ses vues plus loin.

Un jour prenant par la main Etienne, évêque de Dare, le plus ancien de ses suffragants, il le conduisit sur le mont du Calvaire et lui dit : « Si vous négligez le péril où la foi se trouve, vous en rendrez compte à Jésus-Christ, qui a été crucifié en ce saint lieu, lorsqu'il viendra juger les vivants et les morts. Faites donc ce que je ne puis faire en personne à cause de l'invasion des Sarrasins. Allez vous présenter au siége apostolique, où sont les fondements de la saine doctrine. Informez les saints personnages qui y sont de tout ce qui se passe ici, et ne cessez point de les prier jusqu'à ce qu'ils jugent cette nouvelle doctrine, et la condamnent canoniquement.» Etienne partit aussitôt pour Rome, et pendant les dix années qu'il passa dans cette ville, il poursuivit avec beaucoup de zèle la condamnation du Monothélisme. Il finit par l'obtenir.

A la demande de l'empereur Constantin Pogonat, le pape Agathon nomma trois légats pour présider en son nom au concile qui se tint à Constantinople l'an 680. Après avoir examiné avec soin la nouvelle doctrine, on trouva qu'elle était contraire à l'Évangile et à la tradition. Les Monothélites furent convaincus d'avoir tronqué les passages des Pères, qu'ils produisaient pour appuyer leurs erreurs. On examina de même la lettre de saint Sophrone qui les avait combattus; et elle fut jugée entièrement conforme à la vraie foi et à la doctrine des Apôtres et des Pères. Après cet examen on dressa la confession de foi. On y déclara qu'on adhérait aux conciles précédents : puis on prononça le jugement en ces termes : « Nous jugeons qu'il y a en Jésus-Christ deux volontés et deux opérations, et nous défendons d'enseigner le contraire. Nous détestons et nous rejetons les dogmes impies des Hérétiques, qui n'admettent en Jésus-Christ qu'une volonté et qu'une opération, trouvant ces dogmes contraires à la doctrine des Apôtres, aux décrets des conciles et aux sentiments de tous les Pères. »

Le saint Concile frappa ensuite d'anathème les auteurs de la secte. Les actes furent souscrits par les légats, par tous les évêques au nombre de cent soixante, et par l'empereur même qui en ordonna l'exécution et qui l'appuya de toute son autorité. En effet, l'erreur tomba bientôt et les troubles cessèrent. Ce Concile est le sixième Concile général.

Pour expier les crimes et réparer les scandales que le

schisme et l'hérésie traînaient à leur suite, nous voyons durant ce siècle un grand nombre d'ames d'élite prendre le chemin du désert et s'offrir en hosties vivantes au Ciel irrité; de ce nombre fut saint Anastase le Sinaïte; nous en voyons d'autres verser leur sang pour la foi, et obtenir la victoire à l'Église et même de nouvelles nations pour la consoler des pertes considérables qu'elle faisait en Orient. Car le flambeau de la foi, semblable au soleil, ne quitte une contrée que pour en aller éclairer une autre. Cette économie de la sagesse et de la justice de Dieu, fait que l'Église gagne dans un pays ce qu'elle perd ailleurs et qu'elle reste toujours catholique. Ainsi, à mesure que la lumière de l'Évangile s'affaiblissait en Orient par les ravages de l'hérésie sans cesse renaissante et par les conquêtes des Mahométans, elle s'étendait du côté du Nord par les travaux apostoliques de plusieurs Missionnaires.

Cette fois encore comme toujours, ce fut un Pape qui procura le bienfait de l'Évangile et de la civilisation, son inséparable compagne, à l'antique Germanie. Par ses ordres, de saints religieux de France et d'Angleterre partirent pour ces vastes contrées. C'est par eux que la plupart des Allemands, de barbares et d'idolâtres qu'ils étaient, ont été civilisés et rendus Chrétiens. Les Missionnaires étant entrés dans ces vastes pays, presque tout couverts de bois, y convertirent les peuples, y fondèrent des évêchés, y établirent des monastères, y ouvrirent des académies et des écoles publiques pour l'étude des sciences, et persuadèrent aux

habitants de couper une partie de ces grandes forêts et de bâtir des bourgs et des villes [1].

Honneur à l'ordre de saint Benoît ! De son sein sortirent les Apôtres de l'Allemagne, comme dans le siècle précédent, en étaient sortis les Apôtres de l'Angleterre. Saint Willibrod qui établit l'Évangile dans la Frise, la Hollande et le Danemarck, était Bénédictin [2]. Ce grand homme était né en Angleterre vers l'an 658. Il n'avait encore que sept ans lorsque ses parents le confièrent, suivant l'usage de ce temps-là, aux religieux Bénédictins. Willibrod, en s'accoutumant de bonne heure à porter le joug du Seigneur, le trouva toujours depuis doux et léger. Pour mieux conserver le fruit de l'éducation qu'il avait reçue, il prit l'habit au monastère de Rippon, étant encore fort jeune. Les progrès qu'il fit dans les vertus et dans les sciences furent également rapides.

Cependant toute la pieuse Angleterre était en prières pour obtenir la conversion de la Frise à laquelle on annonçait l'Evangile. Willibrod obtint la permission de passer dans ce pays. La Frise est tout le pays situé sur les bords du Rhin et de l'Océan Germanique. Le saint partit avec onze autres Missionnaires. Les douze Apôtres abordèrent à l'embouchure du Rhin. A peine eurent-ils mis le pied sur cette terre inculte, que Willibrod partit pour Rome afin de demander au Pape Sergius sa bénédiction apostolique et une autorisation pour prêcher

[1] *Abrégé de l'hist. de saint Benoît*, t. 1, p. 2.

[2] *Voyez* Hélyot, t. v. 16.

l'Évangile aux nations idolâtres. Le souverain Pontife connaissant son zèle et sa sainteté, lui accorda les plus amples pouvoirs et lui donna des reliques pour la consécration des églises qu'on ferait bâtir. Il repartit le plus tôt qu'il lui fut possible, tant il désirait gagner à Jésus-Christ cette multitude d'ames qui étaient sous la puissance du démon.

Willibrod et ses compagnons prêchèrent la foi avec un succès étonnant. L'onction épiscopale qu'il reçut dans ce temps-là ne fit que donner une activité nouvelle à son zèle. Non content d'avoir planté la foi dans la Frise, il passa dans le Danemarck. Mais le roi était un prince méchant et cruel ; et son exemple qui avait beaucoup d'influence sur ses sujets, mettait un obstacle presque invincible à leur conversion. Le Saint se contenta d'acheter trente enfants du pays, qu'il baptisa après les avoir instruits et qu'il emmena avec lui.

En revenant, il fut assailli d'une tempête qui le jeta dans l'île appelée Fositeland, sur la côte de la Frise. Les Danois et les Frisons révéraient singulièrement cette île, qui était consacrée à leur dieu *Fosite*. Ils auraient regardé comme impie et sacrilége quiconque aurait osé tuer les animaux qui y vivaient, manger quelque chose de ce qu'elle produisait, ou parler en puisant de l'eau à une fontaine qui y était. Le Saint, touché de leur aveuglement, voulut les détromper d'une superstition aussi grossière. Il fit tuer quelques animaux que lui et ses compagnons mangèrent, et il baptisa trois enfants dans la fontaine, en prononçant à haute voix les

paroles prescrites par l'Eglise. Les Payens s'attendaient à les voir tomber morts, mais voyant qu'il ne leur arrivait rien, ils ne savaient si c'était patience ou défaut de puissance de la part de leur dieu.

Le roi des Frisons fut transporté de fureur quand il apprit ce qui s'était passé. Il ordonna de tirer au sort trois jours de suite, et trois fois chaque jour, dans le dessein de faire périr celui sur lequel il tomberait. Dieu permit qu'il ne tombât pas sur Willibrod; mais un de ses compagnons fut sacrifié à la superstition et mourut martyr de Jésus-Christ.

Le saint Missionnaire et ses compagnons, par leurs larmes, leurs prières et leur zèle, détruisirent le Paganisme dans la plus grande partie de la Zélande, de la Hollande et de la Frise. Les Frisons qui avaient été jusque-là un peuple barbare, se civilisèrent peu à peu, et devinrent célèbres par leurs vertus ainsi que par la culture des arts et des sciences. Le Saint bâtit parmi eux plusieurs monastères, entre autres ceux d'Éternac et de Sturem. Enfin, après cinquante ans de travaux, l'homme de Dieu alla se préparer dans la retraite au passage de l'éternité et mourut en 738.

### PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie du soin continuel que vous avez mis à répandre l'Évangile; j'adore votre justice qui retire la Religion aux peuples qui n'en profitent pas. Donnez-nous le zèle de saint Sophrone et la charité du saint Apôtre de la Frise.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je prendrai garde de ne jamais résister aux inspirations de la grace.*

---

## PETIT CATÉCHISME.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (7e ET 8e SIÈCLES.)

*Q.* Qu'est-ce qui porta le dernier coup à l'empire des Perses?

*R.* Celui qui porta le dernier coup à l'empire des Perses fut Mahomet. Mahomet naquit à la Mecque, ville d'Arabie, de parents obscurs. Son père était payen et sa mère juive. A l'âge de 28 ans il épousa une riche veuve qui lui donna toute sa fortune. Parvenu à un état dont il n'aurait jamais osé se flatter, Mahomet résolut de devenir le chef de sa nation. Rien ne lui manquait pour y réussir, car il était riche, farouche, hypocrite, vindicatif et ambitieux : les crimes ne lui coûtaient rien quand il s'agissait de satisfaire ses passions. Pour dominer plus sûrement les Arabes, dont une partie était encore idolâtres, il imagina de leur donner une religion.

*Q.* Quelle fut sa religion?

*R.* La religion de Mahomet est un mélange bizarre du Christianisme, du Judaïsme et de l'Idolâtrie. Ma-

homet dit qu'il y a un Dieu, mais qu'il ne laisse pas à l'homme la liberté; il prescrit différents actes de religion, la prière, le jeûne d'un mois, un pélerinage à la Mecque une fois dans la vie; mais il ne parle ni de l'amour de Dieu, ni des vertus intérieures; il consacre les péchés les plus honteux, et promet à ses sectateurs pour récompense dans l'éternité des plaisirs sensuels. L'effet de cette religion a été l'avilissement et la corruption, l'esclavage et la barbarie. La Religion chrétienne a purifié les mœurs, aboli l'esclavage et civilisé les nations. Mahomet établit sa religion par le glaive. Il disait : Crois ou meurs. Et il a égorgé une multitude innombrable de personnes. C'est à la violence et à l'amour du plaisir que Mahomet doit ses succès; au lieu que les Apôtres ont établi la Religion chrétienne, en mettant un frein à toutes les passions et en se laissant égorger. Tandis que la Religion chrétienne est une, le Mahométisme s'est divisé en une multitude de sectes. Ce fut Omar, un des lieutenants de Mahomet, que Dieu chargea de punir les Perses. Il leur déclara la guerre, tua leur dernier roi, et anéantit leur empire. Les Mahométans, appelés de Dieu pour châtier les nations coupables, réduisirent en servitude toutes les provinces d'Orient qui avaient embrassé l'hérésie.

*Q.* Quelle autre calamité affligeait encore l'Église?

*R.* Une autre calamité qui affligeait encore l'Église, c'était l'hérésie des Monothélites. Ces hérétiques prétendaient qu'il n'y avait qu'une seule volonté en Notre Seigneur, quoiqu'il y eût deux natures. Sergius, pa-

triarche de Constantinople, était le fauteur le plus zélé de cette hérésie. Pour le combattre, Dieu suscita saint Sophrone, patriarche de Jérusalem. Ensuite, un concile général fut tenu à Constantinople en 680, pour y condamner la nouvelle hérésie. C'est le sixième Concile général.

*Q*. Comment Dieu consola-t-il l'Église ?

*R*. Dieu consola l'Église par la vie angélique d'un grand nombre de Saints qui réparèrent les scandales et les crimes commis par l'hérésie. De ce nombre fut saint Anastase, solitaire du mont Sinaï.

*Q*. Comment Dieu répara-t-il les pertes de l'Église ?

*R*. Dieu répara les pertes que l'hérésie et le Mahométisme faisaient faire à l'Église, en convertissant de nouveaux peuples. Ces peuples furent les Frisons, les Hollandais et une partie des Danois. Le Missionnaire qui leur porta l'Évangile était saint Willibrod, religieux Bénédictin d'Angleterre. Ce fut le pape Sergius qui lui donna sa mission.

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie du soin continuel que vous avez mis à répandre l'Évangile ; j'adore votre justice qui retire la Religion aux peuples qui n'en profitent pas. Donnez-nous le zèle de saint Sophrone et la charité du saint Apôtre de la Frise.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus

toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je prendrai bien garde de ne jamais résister aux inspirations de la grace*.

## XXIX^e LEÇON.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (8^e SIÈCLE.)

**Conquêtes de l'Église. — Conversion de l'Allemagne. — Saint Boniface. — Fondation de l'Abbaye de Fulde. — Martyre de saint Boniface. — Pertes de l'Église, les Sarrasins en Espagne. — Ils ravagent la France. — Ils sont taillés en pièces par Charles Martel. — Expiation. — Martyre des Religieux de Lérins. — L'Église est consolée. — Nouvelles alarmes. — Hérésie des Iconoclastes. — Constantin Copronyme, persécuteur. — Jugement de Dieu sur ce prince.**

A mesure que le flambeau de la Foi s'éteignait dans l'Orient, il brillait d'un éclat chaque jour plus vif du côté du Nord. Les succès de saint Willibrod n'étaient que le prélude de conquêtes plus étendues. En vain le démon, attaqué en quelque sorte au cœur même de son empire, arme ses adorateurs; en vain ses prêtres alarmés font retentir des cris de guerre au fond de leurs vastes forêts; inutiles efforts! l'heure de Satan est venue; son sceptre va être brisé, et les nations de l'Allemagne, courbées depuis si long-temps sous son dur esclavage, rendues à la liberté.

Ici encore, c'est un Bénédictin qui est l'instrument de la Providence. L'Apôtre de l'Allemagne fut saint Boniface. Né en Angleterre vers l'an 680, il montra de bonne heure un goût marqué pour les choses de Dieu.

L'amour de la prière et le zèle pour le salut des ames, ces sentiments des cœurs nobles, furent développés en lui par la conduite édifiante et les solides instructions des religieux Bénédictins chargés de son éducation. Jeune encore, il entra dans cet ordre également célèbre par la science et par la sainteté de ses membres.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de trente ans, et enseigné les sciences avec beaucoup de succès, son Abbé le fit élever au Sacerdoce. Depuis ce moment, le Saint sembla brûler d'un zèle nouveau pour la gloire de Dieu. Nuit et jour il gémissait sur le malheur des peuples qui étaient encore plongés dans les ténèbres de l'idolatrie. Animé de ses pieuses dispositions, il consulta le Ciel pour connaître s'il n'était point appelé à l'état de Missionnaire. Ne pouvant plus douter de sa vocation, il s'adressa à son Abbé, et en obtint la permission d'aller prêcher l'Évangile aux Infidèles du Nord. Il se rendit à Rome, et se présenta au Pape Grégoire II, pour lui demander sa bénédiction, avec les pouvoirs dont il avait besoin. Le Pape, rempli d'estime pour le serviteur de Dieu, le reçut avec beaucoup de distinction, et lui donna plein pouvoir de prêcher l'Évangile à tous les peuples idolâtres de l'Allemagne. Cette fois encore ce fut du haut des collines de la ville éternelle que la lumière et la civilisation descendirent sur le Nord de l'Europe.

Le saint Missionnaire partit sans délai. La Bavière, la Thuringe, la Saxe, furent tour à tour le théâtre de son zèle. A sa voix, les peuples venaient en foule demander le Baptême, et bâtissaient des églises sur les ruines des

temples de leurs idoles. Quelques temps après il fut sacré archevêque de Mayence. Sa nouvelle dignité ne l'empêcha pas de continuer ses travaux apostoliques. Ayant pénétré dans la Hesse, il fit abattre un grand chêne consacré à Jupiter, et employa le tronc de cet arbre à construire une chapelle en l'honneur du prince des Apôtres.

Pour inspirer aux Barbares du Nord cet esprit de douceur et de piété prescrit par l'Evangile, il fit venir d'Angleterre des religieux et des religieuses recommandables par leurs vertus. Boniface leur donna la conduite des monastères qu'il avait fait bâtir dans la Thuringe et la Bavière. Il écrivit aussi plusieurs fois dans sa patrie afin qu'on lui envoyât différentes choses dont il avait besoin, entre autres les Epîtres de saint Pierre, écrites en lettres d'or. Par là, il se proposait d'inspirer plus de respect pour nos divins oracles à des hommes charnels et grossiers; il voulait aussi satisfaire sa dévotion pour le prince des Apôtres, qu'il appelait le Patron de sa mission.

La touchante charité qui unit de nos jours les associés de la propagation de la Foi et les Missionnaires de l'Orient et de l'Amérique, unissait les Églises d'Angleterre et d'Allemagne. Tant il est vrai que l'esprit du Christianisme est toujours le même! On voit par plusieurs lettres de saint Boniface, que de part et d'autre on s'était engagé réciproquement à recommander à Dieu les ames de ceux qui seraient sortis de cette vie.

Afin de perpétuer le fruit de ses travaux en perpé-

tuant le Christianisme en Allemagne, l'homme de Dieu couronna toutes ses œuvres par une de ces fondations prodigieuses qu'un Saint peut seul entreprendre avec l'espérance de réussir. En 746, il jeta les fondements de la fameuse abbaye de Fulde qui, pendant une longue suite de siècles, fut pour l'Allemagne un centre de lumières et une pépinière de grands hommes en qui le savoir s'alliait à la piété.

L'abbaye de Fulde était située dans le cercle du Haut-Rhin, sur la rivière de Fulde. Le Saint ayant choisi l'emplacement, alla trouver Carloman, prince des Français, pour le lui demander afin d'y établir une communauté de Religieux, ce que personne n'avait encore fait en ce pays. Carloman le lui accorda avec une étendue de quatre mille pas aux environs. Quelques mois après, une église s'élevait en ce lieu avec un monastère qui prit le nom de la rivière de Fulde qui y passait. Saint Sturme en fut le premier Abbé. En peu de temps le nombre des Religieux augmenta de telle sorte, qu'on en compta plus de cinq cents. Tous ces Religieux menaient une vie fort austère et fort active. Habiles dans toutes les professions, ces Apôtres de la Foi et de la civilisation changèrent, à force de travaux, le cours de la rivière de Fulde, et la firent entrer dans le monastère afin de lui procurer une eau plus abondante pour exercer les arts nécessaires à la vie, sans qu'on fût obligé de sortir de l'enceinte du cloître. C'est une chose surprenante que la rapidité avec laquelle les richesses de l'abbaye s'augmentèrent sous le

gouvernement de saint Sturme, premier supérieur. Les économistes de nos jours feraient bien d'aller prendre quelques leçons de ces Moines, qu'on accuse si souvent d'ignorance et de paresse.

Les quatre évêchés de Bavière, fondés par saint Boniface, en reconnaissance et en mémoire de leur fondateur, offrirent chacun un don à l'abbaye de Fulde comme à leur mère. Bientôt le monastère posséda quinze mille métairies[1]. Pendant que les Religieux de Fulde défrichaient les terres, cultivaient les sciences et préparaient de nouveaux Missionnaires aux peuples du Nord, saint Boniface, accompagné de quelques coopérateurs zélés, partit pour prêcher l'Evangile à des nations barbares qui habitaient les côtes les plus reculées de la Frise. Il en convertit un grand nombre qui reçurent le Baptême. La veille de la Pentecôte fut le jour qu'il marqua pour donner la Confirmation aux Néophytes. Comme il ne pouvait les renfermer tous dans une église, il se proposa de leur administrer ce sacrement en pleine campagne. Il y fit dresser des tentes et y vint au jour indiqué. Pendant qu'il y priait en attendant les nouveaux Chrétiens, on vit paraître dès le matin une troupe payenne armée d'épées et de lances, qui fondirent sur les tentes du saint Évêque. Déjà ses serviteurs se préparaient à repousser les Barbares à main armée, lorsque saint Boniface ayant entendu du bruit, appela ses Prêtres, et prenant les reliques qu'il portait toujours avec lui, il sortit de sa tente et dit à

[1] Helyot, *t.* v. *p.* 130.

ses gens : Mes enfants, cessez de combattre ; l'Écriture nous défend de rendre le mal pour le mal ; le jour que j'attends depuis long-temps est venu ; espérons en Dieu, il sauvera nos ames.

Ensuite il exhorta ses prêtres et ses compagnons à souffrir courageusement une mort passagère, qui les ferait passer à une vie éternelle. Son exemple les fortifia mieux encore que ses leçons. A peine avait-il cessé de parler qu'il vit les Barbares fondre sur lui. Il les attendit avec fermeté ; et ces furieux le massacrèrent à l'instant avec tous ceux qui l'accompagnaient, au nombre de cinquante-deux. Saint Boniface termina ainsi, par une mort glorieuse, une vie qui avait été un continuel martyre, puisqu'elle fut un apostolat continuel. Ses immenses travaux et les fruits que l'Eglise en recueillit, méritaient une si précieuse couronne. Le corps du Saint fut transporté à l'abbaye de Fulde, et Dieu y glorifia son serviteur par un grand nombre de miracles. Son martyre arriva le 5 juin 755.

Pendant que l'Épouse de Jésus-Christ recevait avec bonheur les nombreux enfants que Boniface et ses compagnons enfantaient à la vérité, au prix de leurs sueurs et de leur sang, elle éprouvait de vives alarmes lorsqu'elle tournait ses regards du côté de l'Orient. Les Mahométans, appelés aussi Sarrasins, étendaient peu à peu leurs conquêtes, c'est-à-dire leurs ravages. Ce peuple était comme l'ancien Assur, la verge de la colère de Dieu. Il s'en servait pour châtier les nations coupables d'hérésie ou de quelque autre crime, et il y avait alors bien

des provinces coupables. Aux ordres de la Providence, ce peuple vengeur se portait partout où il y avait un châtiment solennel à infliger.

Au commencement du huitième siècle, l'Égypte et les côtes d'Afrique, coupables d'hérésie, avaient senti le fléau de Dieu. Les Sarrasins s'étaient emparés de ces pays naguère si heureux et si florissants; des ruines rapidement accumulées, l'esclavage le plus dur, et enfin la barbarie, voilà ce qu'il leur en avait coûté et ce qu'il leur en coûte encore pour avoir secoué le joug de Jésus-Christ. Bientôt un autre crime les appela en Europe. Il s'agissait de punir la révolte des fils d'un roi contre leur père, et l'impudicité scandaleuse assise sur le trône d'Espagne. Les Sarrasins passèrent d'Afrique dans la Péninsule et s'emparèrent de ce beau royaume. Le sang des martyrs coula à grands flots.

Comme les Assyriens que Dieu avait suscités pour châtier les Juifs quand ils s'écartaient de leurs devoir, les Sarrasins voulurent outrepasser leur mission et exterminer tous les peuples chrétiens; mais le Dieu qui a dit à la mer : Tu viendras jusque-là, et là tu briseras l'orgueil de tes flots, sut mettre une digue au torrent qui menaçait de ravager l'Europe entière. Sa Providence avait préparé un peuple qui fut toujours le protecteur de l'Eglise, un peuple qui semble avoir été choisi plus particulièrement qu'aucun autre pour arrêter la puissance ottomane, puisque c'est lui qui l'écrasa dans la circonstance dont nous parlons, et qui, trois siècles plus tard, devait donner le signal des

Croisades. Sans ces guerres miraculeuses, les Sarrasins auraient subjugué l'Europe et l'auraient pour toujours replongée dans la barbarie. Aux yeux de l'observateur impartial, ce sont les Croisades des douzième et treizième siècles, avec les conquêtes des Portugais dans les Indes, qui, en ôtant à cette puissance formidable la ressource du commerce et des richesses, l'ont enfin réduite au degré de faiblesse où nous les voyons aujourd'hui [1].

En 732, les Sarrasins d'Espagne, conduits par Abderame, leur roi, pénétrèrent en France. D'un côté, ils s'avancèrent le long du Rhône et de la Saône, jusqu'à la rivière d'Yonne, ils prirent Avignon, Viviers, Valence, Lyon, Mâcon, Châlons, Besançon, Beaune, Dijon, Auxerre. A Luxeuil, l'abbé Mellin fut tué avec ses Religieux ; ce célèbre monastère demeura quinze ans sans abbé, et la psalmodie y cessa. Enfin ils vinrent assiéger Sens ; mais les habitants, conduits par leur saint Évêque, firent une sortie si vigoureuse qu'ils les repoussèrent et les mirent en fuite. Ainsi furent arrêtés leurs progrès de ce côté là.

A gauche, ils attaquèrent l'Aquitaine, prirent Oleron, Auch, Bayonne, Bordeaux, Périgueux et enfin Poitiers, partout brûlant les Eglises et portant la désolation et la mort. C'est alors que Charles Martel, prince français, vint à leur rencontre. Après sept jours passés en escarmouches, il leur livra une grande bataille où Abderame fut tué, et son armée taillée en pièces. La terreur des Sarrasins

[1] Bergier, *art. Mah.*

fut telle qu'ils perdirent l'envie de jamais revenir en France. Cette fameuse bataille se donna près de Poitiers, un samedi, au mois d'octobre de l'an 732 [1].

Le relâchement et les scandales trop nombreux des Chrétiens de ce temps, demandaient une éclatante expiation. La Providence plaça comme toujours la victime innocente à côté du crime. C'est ainsi qu'est désarmée la colère divine et que les affections de notre cœur ravalé par l'amour coupable des créatures, sont reportées vers les seuls biens qui soient dignes de nous. Parmi ces victimes d'expiation, il faut compter tous ces pieux cénobites, tous ces saints Evêques qui fleurissaient en ce temps-là, et surtout les glorieux martyrs dont le sang coula sous le fer des Sarrasins. Les plus célèbres furent les Religieux de Lérins.

Lérins est une petite île de la Méditerranée, voisine des côtes de France. Là était un monastère célèbre par la sainteté et le savoir de ses habitants. Les Sarrasins s'étant rendus maîtres de l'île, brûlèrent le monastère. Saint Porcaire qui en était abbé, ayant connu par révélation la ruine prochaine de son monastère, exhorta ses disciples à mourir généreusement pour la foi, il cacha les reliques de son église et fit embarquer pour l'Italie les plus jeunes de ses Religieux, au nombre de trente-six, avec seize enfants qu'on élevait comme pensionnaires. Les exhortations de Porcaire n'ayant pu prémunir contre la crainte de la mort, deux de ses Religieux, Eleuthère et Colomb, ils allèrent se cacher dans une grotte sur le ri-

[1] Fleury, *liv* XLII. Godescard, 5 juin.

vage de la mer. Les autres, soutenus par l'exemple de leur abbé et fortifiés par la Communion et la prière, attendirent la mort sans effroi.

Les Sarrasins s'emparèrent de l'abbaye qu'ils trouvèrent sans défense, firent prisonniers les cinq cents Religieux, séparèrent les vieillards et les tourmentèrent les premiers, afin d'intimider les plus jeunes à qui ils faisaient de grandes promesses, s'ils voulaient embrasser leur religion. Mais il n'y en eut pas un seul qui n'aimât mieux mourir que de renoncer à sa foi. Tous périrent au milieu des tourments. Colomb, honteux de sa timidité, rejoignit ses frères et eut part à leur triomphe. Les Sarrasins laissèrent seulement la vie à quatre jeunes Religieux forts et bien faits qu'ils embarquèrent sur le vaisseau de leur capitaine. Après avoir abattu les églises et rasé les bâtiments du monastère, les Infidèles mirent à la voile et vinrent mouiller au port d'Agat en Provence. Là, les quatre Religieux trouvèrent moyen de descendre du vaisseau et de s'évader dans une forêt voisine. Ils marchèrent toute la nuit et gagnèrent Arluc, monastère de filles, près Antibes, lequel était sous la conduite des Abbés de Lérins. Dès le point du jour, ayant trouvé une barque, ils repartirent pour Lérins où ils trouvèrent les corps de leurs frères massacrés.

Aux cris que leur fit jeter ce triste spectacle Eleuthère sortit de sa caverne et se joignit à eux. Quand ils eurent rendu les derniers devoirs à leurs frères, ils allèrent en Italie chercher ceux que saint Porcaire y avait

envoyés, rétablirent le monastère et choisirent Eleuthère pour leur abbé.

Le Seigneur qui distribuait la couronne des martyrs à quelques-uns de ses serviteurs, environnait les autres d'une protection visible, également bon, également adorable dans ses différents conseils sur les enfants des hommes. Défaits par Charles Martel, les Sarrasins firent encore de grands ravages à leur retour; ils tuaient tous les Chrétiens qu'ils rencontraient, brûlaient les monastères et les lieux saints. Saint Pardoux était alors abbé de Guéret, capitale de la Marche. Le bruit courant que les ennemis viendraient à son monastère, le vénérable vieillard dit tranquillement à ses Religieux : Mes enfants, s'ils viennent à la porte de la maison, donnez-leur à boire et à manger, car ils sont fatigués du chemin. Les Religieux craignant pour leurs jours et pour ceux de leur saint Abbé, préparèrent un charriot couvert et le lui amenèrent, afin de le conduire en sûreté dans des lieux déserts; mais le saint homme leur déclara que de sa vie il ne sortirait du monastère. Tous les Religieux s'enfuirent et il resta seul avec un courage intrépide. Seulement un serviteur nommé Eufrasius se cacha pour voir ce qui arriverait.

Comme il aperçut les ennemis de loin, il courut dire au saint Abbé : Mon père, ne cessez point de prier; ils sont près de la porte. Le bon vieillard se prosterna et dit : Seigneur, dissipez cette nation, et ne permettez pas qu'elle entre aujourd'hui dans ce monastère. Arrivés sur la porte, les Infidèles s'arrêtèrent tout à coup, et

après avoir long-temps parlé ensemble en leur langue, ils continuèrent leur chemin.

L'Eglise délivrée des Sarrasins, se vit bientôt attaquée par un ennemi plus redoutable : les Infidèles font des martyrs; l'hérésie fait des apostats. L'Orient fut encore la terre maudite d'où sortit la nouvelle erreur; elle fut d'autant plus dangereuse qu'elle eut pour auteur le prince lui-même. On avait déjà vu des empereurs protéger l'hérésie; mais alors on vit un empereur se faire chef de secte.

Léon l'Isaurien était parvenu à la couronne par ses qualités guerrières. Né, pour ainsi dire, et élevé dans l'exercice des armes, il était d'une ignorance profonde ; cependant il eut la folle vanité de s'ériger en réformateur. Il s'était laissé persuader par les Musulmans et par un Chrétien apostat que le culte rendu aux images de Notre Seigneur et des Saints était une idolâtrie. Dans la dixième année de son règne, il publia un édit par lequel il ordonnait d'ôter des églises les images de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des Saints. Cette entreprise contraire à la pratique constante et universelle de l'Église, révolta tout le monde; le peuple de Constantinople murmurait hautement, et saint Germain, patriarche de cette ville, s'opposa fortement à l'exécution de l'édit.

Il essaya d'abord de détromper l'empereur dans ses entretiens particuliers; il lui dit que le culte qu'on rend aux saintes images, se rapporte aux originaux qu'elles représentent, comme l'on honore le prince dans

son portrait ; que ce culte relatif avait toujours été rendu aux images de Notre Seigneur et de sa sainte Mère, depuis le temps des Apôtres ; que c'était une témérité impie d'attaquer une tradition si ancienne. Mais l'empereur qui ignorait les éléments de la doctrine chrétienne, demeura obstiné dans son erreur. Alors le Patriarche informa le pape Grégoire II de ce qui se passait à Constantinople. De son côté, l'empereur envoya son édit à Rome pour le faire exécuter. Le souverain Pontife répondit au Patriarche pour le féliciter de son courage à combattre l'hérésie naissante. Il tint une assemblée d'Évêques où elle fut condamnée ; il écrivit aussi à l'empereur avec beaucoup de fermeté, en l'avertissant que c'est aux Évêques et non aux rois à juger des choses de la Religion.

Ces sages remontrances furent mal reçues de l'empereur qui n'en devint que plus ardent à poursuivre l'exécution de son édit. Il faisait brûler les images dans les places publiques, et blanchir les murailles des églises qui étaient ornées de peintures. Il ordonna d'abattre à coup de hache un grand Crucifix que Constantin, après sa victoire, avait fait placer sur la porte du palais impérial. L'officier chargé de cette commission sacrilége y perdit la vie. L'empereur irrité, tyrannisa son peuple, chassa le saint patriarche Germain et fit mettre à mort les plus ardents défenseurs des saintes images.

Tout étant inutile, il essaya d'entraîner dans son parti les gens de lettres chargés du soin de la biblio-

thèque impériale. N'ayant pu les gagner ni par promesses ni par menaces, il les fit enfermer dans la bibliothèque entourée de bois sec et de toutes sortes de matières combustibles, et y fit mettre le feu. Des médailles, des tableaux sans nombre, et plus de trente mille volumes furent consumés par cet incendie. Le barbare empereur fut excommunié par les souverains pontifes Grégoire II et Grégoire III. Pour se venger, il équipa une flotte qu'il fit partir pour l'Italie; mais elle fit naufrage dans la mer Adriatique, et le tyran mourut peu de temps après en 741, regardé comme un fléau de la Religion et de l'humanité.

Son fils Constantin, surnommé *Copronyme*, lui succéda et renchérit sur sa fureur contre les images des Saints et contre ceux qui les honoraient. Il faisait crever les yeux et couper les narrines aux Catholiques ; on les déchirait à coup de fouet et on les jetait dans la mer. Le prince impie en voulait surtout aux Religieux : il n'y avait ni outrages, ni tourments qu'il ne leur fît souffrir ; on leur brûlait la barbe enduite de poix ; on leur brisait sur la tête les images des Saints, peintes sur bois. Ces horreurs divertissaient Constantin ; il voulut lui-même présider aux exécutions et voir couler le sang. Il fit dresser un tribunal aux portes de Constantinople. Là, environné de bourreaux, au milieu de la pompe impériale, il faisait tourmenter les Catholiques ; il repaissait ses yeux de ce spectacle horrible pour tout autre que pour lui et ses courtisans.

En ce temps-là vivait près de Nicomédie un saint

abbé nommé Etienne, dont la vertu était fort révérée de tout le peuple. L'empereur voulant l'attirer dans son parti, le fit amener à Constantinople et se chargea de l'interroger lui-même, dans la confiance qu'il avait de l'embarrasser par ses raisonnements, car ce prince se croyait fort habile dans la dialectique. Il entra donc en dispute avec le vénérable vieillard. O homme stupide! lui dit l'empereur, comment ne conçois-tu pas que l'on peut fouler aux pieds l'image de Jésus-Christ sans offenser Jésus-Christ même? Sans rien répondre, Etienne s'approcha du prince et lui montrant une pièce de monnaie qui portait son image : Je puis donc, dit-il, traiter de même cette image sans manquer au respect que je vous dois. Puis, ayant jeté par terre cette pièce de monnaie, il marcha dessus. Aussitôt les courtisans se précipitèrent sur le saint homme pour le maltraiter. Eh quoi! reprit Etienne en poussant un profond soupir, c'est un crime digne du supplice d'outrager l'image d'un prince de la terre, et ce n'en serait pas un de fouler aux pieds l'image du Roi du Ciel? On ne put rien répliquer de raisonnable, mais sa perte fut résolue : on le traîna en prison et peu de temps après il fut mis à mort.

La persécution s'étendit bientôt, et toutes les villes de l'empire furent teintes du sang des martyrs. Chose bien digne de remarque, il n'y a pas un de nos dogmes qui n'ait été signé avec du sang. Quel témoignage plus sûr de la vérité! Cependant la main de Dieu s'appesantit sur le nouveau Néron; il devait lui aussi, servir de

témoin à la divinité du Christianisme, en devenant un monument à la justice du Dieu qu'il avait outragé. Il marchait contre les Bulgares, quand tout à coup il sentit ses jambes dévorées d'ulcères et de charbons, avec une fièvre et des douleurs si aiguës qu'elles lui ôtaient presque la raison. Il ne lui en restait que pour se représenter avec désespoir la proximité du jugement de Dieu. On le mit sur un vaisseau pour le reporter à Constantinople; mais il mourut avant d'y arriver, le 1er septembre 775, en criant qu'il brûlait tout vif et qu'il sentait déjà les flammes infernales, en punition des blasphèmes qu'il n'avait pas craint de vomir contre la Mère de Dieu. Telle fut la fin de cet empereur : fin terrible bien propre à retenir les princes qui voudraient marcher sur de pareilles traces.

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir consolé votre Eglise en appelant à la foi des peuples nouveaux pour remplacer ceux que l'hérésie lui enlevait; ne permettez pas que nous abusions de vos graces, dans la crainte de les voir passer à d'autres.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'aurai un grand respect pour les saintes images*.

## PETIT CATÉCHISME.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (8e SIÈCLE.)

*Q*. L'Eglise ne fit-elle pas encore d'autres conquêtes?

*R*. L'Église fit encore d'autres conquêtes plus étendues : toute l'Allemagne se convertit. Saint Boniface qui en fut l'Apôtre fut aussi un Bénédictin d'Angleterre. Il vient à Rome où le souverain pontife Grégoire II, lui donna le pouvoir de prêcher l'Évangile dans tout le nord de l'Europe. Le Saint partit aussitôt et convertit les Bavarôis, le reste des Frisons et une grande partie des Saxons. Pour assurer le fruit de ses travaux, il fonda la célèbre abbaye de Fulde. Ce monastère, un des plus fameux qui aient jamais existé, fut une pépinière de Saints et de grands hommes qui civilisèrent les Allemands après les avoir rendus Chrétiens.

*Q*. Comment mourut saint Boniface?

*R*. Saint Boniface ayant été sacré Archevêque de Mayence, continua ses travaux apostoliques. Il s'avança jusqu'aux lieux les plus reculés de la Frise sur les bords de la mer. Il y convertit un grand nombre d'Idolâtres. Le jour de la Pentecôte il devait donner en pleine campagne le sacrement de Confirmation aux nouveaux baptisés. Le Saint était en prières en attendant l'heure de la cérémonie, lorsque des Barbares se jetèrent sur lui et le mirent à mort. Ses travaux méritaient bien la précieuse couronne du martyre qu'il ambitionnait depuis long-temps.

*Q.* De la part de qui l'Église eut-elle à souffrir ?

*R.* L'Église, joyeuse de la conversion de l'Allemagne eut beaucoup à souffrir de la part des Sarrasins ou Mahométans. Ils passèrent d'Afrique en Espagne et de là en France, brûlant, massacrant tout ce qu'ils rencontraient. Ils prirent Lyon, Châlons, Dijon, Besançon, Bayonne, Périgueux et Poitiers. C'est auprès de cette dernière ville que Charles Martel, prince français, leur livra une sanglante bataille où il tua leur roi et les mit en pleine déroute. Cette invasion entraîna à sa suite une foule de désordres : les péchés des Chrétiens étaient grands. Il fallait des victimes pour les expier.

*Q.* Quelles furent ces victimes ?

*R.* Ces victimes furent un grand nombre de saints Évêques et Religieux qui vivaient alors et surtout les glorieux Martyrs dont le sang coula sous le fer des Sarrasins. Les principaux furent les Religieux de Luxeuil en Franche-Comté et ceux de Lérins. Dans ce dernier monastère, les Sarrasins en égorgèrent cinq cents parce qu'ils ne voulaient pas renoncer à la foi.

*Q.* L'Église eut-elle encore à souffrir durant ce siècle ?

*R.* L'Eglise eut encore à souffrir durant ce siècle de la part des *Iconoclastes*. Iconoclastes veut dire briseurs d'images. On donne ce nom à des Hérétiques qui regardant comme une idolâtrie le culte qu'on rend aux images de Notre Seigneur, de la sainte Vierge et des Saints, se mirent à les briser. L'auteur de cette hérésie fut l'empereur Léon l'Isaurien. Les Sarrasins lui

avaient persuadé cette erreur, parce qu'il était très-ignorant. Son fils Constantin persécuta vivement les Catholiques ; il versa le sang d'un grand nombre qui refusaient de briser les images saintes et qui soutenaient que ce n'était pas une idolâtrie de leur rendre un culte. Cet empereur mourut misérablement frappé de la main de Dieu.

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir consolé votre Eglise en appelant à la foi des peuples nombreux, pour remplacer ceux que l'hérésie lui enlevait ; ne permettez pas que nous abusions de vos graces dans la crainte de les voir passer à d'autres.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'aurai un grand respect pour les saintes images*.

# XXX^e LEÇON.

## LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (8^e ET 9^e SIÈCLES.)

L'Église consolée et défendue, saint Jean-Damascène. — Deuxième concile général de Nicée. — Conversion du Danemarck et de la Suède, saint Anscaire. — L'Église attaquée en Espagne par les Sarrasins. — Défendue par ses martyrs. — Saint Euloge. — Le sang des martyrs devient une semence de Chrétiens, conversion des Bulgares.

Souffrir persécution, telle est la destinée de la vérité sur la terre, depuis le péché originel; ses prédicateurs, dans tous les temps, furent un objet de haine. On sait ce qu'il en coûta aux Prophètes pour l'annoncer aux Juifs. Le Fils de Dieu, la vérité vivante, dut épuiser sur sa personne toutes les haines de l'homme dégradé; et il fut un homme de douleur. Les Apôtres partagèrent le même sort, et la divine épouse de l'Homme-Dieu, l'Eglise catholique, portera éternellement sur son front une couronne d'épines. Mais si, d'une part, la vérité est toujours attaquée, d'autre part elle est toujours défendue, en sorte que dans cette lutte éternelle, la victoire lui reste et doit lui rester; c'est ce que les siècles précédents nous ont fait voir. Le même spectacle nous sera donné par les siècles suivants, et il sera toujours

vrai de dire que les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle.

Lors donc que les empereurs Léon et Constantin, ces deux hérésiarques couronnés, attaquaient le plus violemment le culte des saintes Images, Dieu suscita des défenseurs de la vérité. Tels furent saint Germain, patriarche de Constantinople et les papes Grégoire II et Grégoire III. Mais au premier rang paraît un illustre Père de l'Eglise dont la voix puissante retentit dans tout le monde, et qui ébranla jusque dans ses fondements l'édifice de l'erreur.

Cet homme, suscité de Dieu pour la défense de notre culte, fut saint Jean surnommé Damascène, parce qu'il naquit à Damas, ville capitale de la Célésyrie. Il sortait d'une famille noble et ancienne. Son père, quoique très-zélé pour le Christianisme, était singulièrement estimé parmi les Sarrasins, devenus maîtres de la Palestine et de la Syrie. Sa naissance, sa probité, ses talents, le firent élever par les empereurs musulmans, aux premières charges de la cour. Nommé secrétaire d'état, le pieux ministre redoubla de ferveur et de vigilance sur lui-même, à proportion du danger auquel il voyait sa foi exposée. Il prit surtout un soin particulier de l'éducation de son fils, dont l'innocence et la religion couraient tant de risques à la cour des princes infidèles.

Dieu qui ne laisse jamais sans récompense le mérite de ses serviteurs, vint au secours de ce père vertueux. Une œuvre de charité lui procura un précepteur digne de son fils. Parmi les captifs que le pieux ministre avait

rachetés, il s'en trouva un nommé Cosme ; c'était un religieux aussi distingué par sa vertu que par son savoir. Il se chargea volontiers d'élever le fils de son bienfaiteur et ne négligea rien pour répondre à la confiance qu'on avait en lui. Il cultiva les dispositions de son élève et vint à bout d'en faire un homme également habile et vertueux. Jean fut honoré comme son père parmi les Sarrasins. Son rare mérite lui valut la place de gouverneur de Damas. Sa vertu et sa capacité étaient si universellement reconnues, qu'il jouissait de la faveur du prince sans faire de jaloux. Il en résultait un très-grand avantage pour la Religion.

Cependant le Saint ne pouvait se rassurer contre les dangers qui l'environnaient de toutes parts. Persuadé qu'il est bien difficile de rester vertueux dans l'abondance et au sein des plaisirs, il résolut de se démettre de sa place et de quitter le monde. Ayant distribué ses biens aux pauvres et aux Eglises, il se retira secrètement dans la Laure de saint Sabas, près de Jérusalem. Il s'adressa au supérieur qui lui donna pour directeur un ancien religieux, fort expérimenté dans la conduite des ames. Sous un tel maître, le fervent novice avançait à grands pas dans les voies de la perfection. Son directeur l'éprouvait tous les jours de mille manières différentes, afin de le faire parvenir à une obéissance consommée.

Un jour il lui ordonna d'aller vendre des paniers à Damas, et lui défendit en même temps de les donner au-dessous d'un certain prix qu'il lui marqua et qui était exhorbitant. Humble comme un enfant, le Saint

obéit sans le moindre murmure. Vêtu d'un habit de pauvre il se rendit à Damas où il avait autrefois vécu dans la splendeur. Quand il eut exposé sa marchandise, il répondit à ceux qui lui en demandaient le prix conformément à ce que son maître lui avait ordonné. On le traita d'extravagant, et on l'accabla d'insultes qu'il souffrit en silence. A la fin, un de ses anciens domestiques étant venu à passer, eut pitié de lui et acheta tous ses paniers pour le prix qu'il voulait les vendre. Ce fut ainsi qu'il triompha de la vanité, passion contre laquelle son directeur tâchait, par toutes sortes de moyens, de le prémunir.

Notre Saint, élevé au sacerdoce, et n'ayant rien à craindre de cette vanité secrète qui dérobe souvent, même à l'auteur chrétien, tout le mérite de ses veilles et de ses travaux, reçut ordre de prendre la plume pour défendre la foi attaquée par les Iconoclastes. Il écrivit donc ses trois célèbres *Discours sur les images*. Dans son premier discours, il part de ce principe que l'Eglise étant infaillible, il est impossible qu'elle tombe jamais dans l'idolâtrie. Il réfute les objections des Hérétiques à qui il demande : Pourquoi refuseriez-vous d'honorer les images, puisque vous honorez le lieu du Calvaire, la pierre du saint Sépulcre, le livre des Évangiles, la Croix et les vases sacrés? Dans son second discours, le saint apologiste démontre qu'on ne doit avoir aucun égard aux édits impériaux. Dans le troisième, le Saint rapporte un grand nombre de passages des Pères en faveur de la doctrine catholique.

Missionnaire et apologiste, ce grand Saint ne se contenta pas d'écrire contre les Iconoclastes, il parcourut la Palestine pour exhorter les Fidèles persécutés. Il alla, dans le même dessein, à Constantinople, sans se laisser effrayer par la puissance de l'empereur Constantin Copronyme, fauteur ardent de l'hérésie. De retour dans sa cellule, il mourut vers l'an 780 et alla recevoir dans le Ciel la récompense de son humilité et de son zèle pour la défense de l'Eglise [1].

La voix de saint Jean-Damascène, jointe aux réclamations de tous les Catholiques, fut entendue. L'impératrice Irène étant devenue régente de l'empire, s'empressa d'écrire au pape Adrien, pour la convocation d'un concile, dans lequel on condamnerait l'hérésie et ses partisans. Le souverain Pontife approuva ce dessein. Les

[1] *Voyez* Fleury, liv. XLII. D. Çellier, t. XVIII. p. 110, et Godescard. 6 mai.

Les principaux ouvrages de saint Jean-Damascène sont :

1° *Ses Discours sur les images;*

2° *Le livre de la foi orthodoxe.* Toutes les vérités catholiques y sont tellement liées qu'il en résulte un corps complet de théologie;

3° *Le livre des vices capitaux.* Après avoir fait connaître en quoi ils consistent, le Saint donne les moyens de les combattre et de les détruire;

4° *Le livre de la dialectique.* Cet ouvrage a fait regarder saint Jean-Damascène comme l'inventeur de la méthode qu'on a depuis adoptée dans les écoles théologiques, et que saint Anselme introduisit parmi les Latins. Un fameux ministre protestant, Cave, refuse le titre d'homme judicieux à quiconque n'admire pas dans les écrits de saint Jean-Damascène une érudition extraordinaire, une grande justesse et une grande précision dans les idées, jointes à une force non commune dans les raisonnements.

Le P. Lequien, dominicain, a donné une bonne édition des œuvres de saint Jean-Damascène, Paris. 2 vol. in-f. (1712).

Évêques des différentes provinces de l'empire, au nombre de trois cent soixante-dix, s'assemblèrent à Nicée, ville déjà célèbre par le premier Concile œcuménique qui s'y était tenu. Les objections des Iconoclastes ou briseurs d'images, réfutées, l'hérésie fut confondue et réduite au silence. Enfin les Pères, après avoir déclaré qu'ils recevaient avec respect les conciles précédents, prononcèrent leur jugement en ces termes :

« Nous décidons que les images seront exposées non-seulement dans les églises, sur les vases sacrés, sur les ornements, sur les murailles, mais encore dans les maisons et sur les chemins ; car plus on voit dans leurs images Jésus-Christ Notre-Seigneur, sa Mère, les Apôtres et les Saints, plus on se sent porté à penser aux modèles et à les honorer. On doit rendre à ces images le salut et l'honneur, mais non pas le culte de latrie, qui ne convient qu'à la nature divine. On approchera de ces images l'encens et le luminaire, comme on a coutume de faire à l'égard de la Croix, de l'Evangile et des autres choses sacrées, parce que l'honneur rendu à l'image se rapporte à l'objet qu'elle représente : telle est la doctrine des Pères et de l'Eglise catholique. »

Puis on dit anathème aux Iconoclastes. Ce décret fut souscrit par les légats du saint Père et par tous les Évêques. Ainsi fut éteinte cette hérésie sanguinaire. Pourquoi faut-il que les prétendus réformateurs du seizième siècle, marchant sur les traces de ces anciens fanatiques, l'aient renouvelée avec les mêmes excès d'impiété, de cruauté et de fureur ?

Du huitième siècle passons maintenant au neuvième, et préparons-nous à de nouveaux sentiments d'admiration et de reconnaissance pour la Providence qui veille sur l'Eglise.

Persécuteurs déclarés ou défenseurs impuissants de la Religion, les empereurs de Constantinople virent la couronne d'Occident passer sur une tête plus digne : Charlemagne, le plus puissant de nos rois, fut sacré empereur d'Occident à Rome, le jour de Noël de l'an 800. Il ne cessa de protéger l'Eglise pendant un règne long et glorieux. Les études refleurirent, les sciences furent remises en honneur et des écoles furent fondées dans les cathédrales et dans les grandes abbayes du royaume. Tandis que la Religion fleurissait dans le vaste empire de Charlemagne, ce prince ne négligeait rien pour faire passer l'Evangile au-delà de ses frontières. Depuis longtemps les Saxons faisaient des courses sur les terres de sa domination. Pour les réprimer, il entreprit contre eux une guerre qui se termina par la conversion de ces peuples. Les Saxons résistèrent long-temps ; mais enfin ils embrassèrent la Religion chrétienne, et Charlemagne n'en demanda pas davantage pour leur pardonner leurs révoltes continuelles.

La conversion des Saxons fut suivie de celle de plusieurs autres peuples du nord. L'Eglise réparait ainsi les pertes que le Mahométisme et l'Hérésie lui avaient fait éprouver dans l'Orient et dans le Midi ; on peut dire encore qu'elle se dédommageait d'avance de celles qu'elle devait faire bientôt.

Saint Anscaire porta l'Evangile dans le Danemarck et dans la Suède. Que ces deux royaumes rendent gloire aux Bénédictins ! c'est à eux qu'ils furent redevables de la foi et de la civilisation. Saint Anscaire, leur Apôtre, était moine de l'abbaye de Corbie, en Picardie. Harold, prince de Danemarck, ayant reçu le Baptême à la cour de Louis-le-Débonnaire, demanda quelques Missionnaires zélés pour l'accompagner dans son pays. On lui donna notre Saint qui ne soupirait qu'après l'accroissement du règne de Jésus-Christ. Il travailla avec succès à la conversion des Idolâtres. Le moyen le plus efficace qu'il employa pour perpétuer le fruit de ses prédications, fut d'acheter de jeunes esclaves pour les élever dans la crainte de Dieu, et il parvint à former en Danemarck une école nombreuse.

Pendant que cette mission prospérait, le roi de Suède pria Louis-le-Débonnaire de lui envoyer quelques Missionnaires pour annoncer l'Evangile dans ses Etats. L'empereur français, charmé de cette proposition, demanda à l'Abbé de Corbie si quelques-uns de ses Religieux voulaient aller en Suède; Anscaire était en ce moment à Corbie où l'avaient appelé les besoins de sa mission. On le fit venir à la cour, et s'étant présenté à l'empereur, il accepta la commission, un autre Religieux de Corbie se joignit à lui.

L'empereur donna aux deux missionnaires des présents destinés au roi de Suède, et ils s'embarquèrent pour leur nouvelle mission. Mais ils furent dépouillés en chemin par des pirates qui enlevèrent les présents. Au lieu

de revenir sur ses pas comme on le lui conseillait, Anscaire s'abandonnant à la Providence, passa outre. Son compagnon et lui firent donc, à pied, un très-long chemin avec des difficultés extrêmes. De temps en temps ils étaient obligés de traverser sur de petites barques des bras de mer ; enfin ils arrivèrent en Suède ne portant avec eux que la bonne nouvelle du salut. Ils furent néanmoins bien reçus du roi. Les hommes de Dieu mirent aussitôt la main à l'œuvre, et leurs travaux furent couronnés d'un grand succès.

Le gouverneur de la ville principale fut un des premiers que la grace convertit, et ce seigneur qui était fort chéri du roi, fit bâtir une église, donna des marques d'une sincère piété, et persévéra toujours dans la foi qu'il avait embrassée. Lorsque le nombre des Chrétiens se fut considérablement augmenté, on établit à Hambourg un siége archiépiscopal, et saint Anscaire fut le premier titulaire. Le saint Archevêque cultiva ce champ avec un zèle infatigable, et y mena une vie très-austère, ne se nourrissant que de pain et d'eau. Sa charité pour les pauvres ne connaissait point de bornes, et son plus grand plaisir était de leur laver les pieds et de les servir à table. Dieu lui accorda le don des miracles, et il guérit beaucoup de malades par la vertu de ses prières ; mais son humilité l'empêchait de se les attribuer.

Le saint Apôtre avait toujours espéré qu'il verserait son sang pour la foi. Quand il se vit attaqué de la maladie dont il mourut, il était inconsolable de n'avoir pas ce bonheur. Hélas ! disait-il, ce sont mes péchés qui

m'ont privé de la grace du martyre. Sentant sa fin approcher, il ranima tout ce qui lui restait de force pour exhorter ses disciples à servir Dieu avec fidélité et à soutenir sa chère mission. Il mourut ensuite âgé de soixante-sept ans [1].

Tandis que la barbarie des peuples du Nord cédait au zèle des Missionnaires, le fanatisme musulman était vaincu en Espagne par le courage des Martyrs. Les Sarrasins devenus maîtres de la plus grande partie de ce beau pays, mirent tout en œuvre pour y éteindre la foi. Les Chrétiens furent en butte aux plus violentes persécutions. Une multitude répandirent leur sang pour la défense du Christianisme. Tels furent entre autres saint Parfait, sainte Colombe et saint Euloge. Ce dernier était issu d'une des premières familles de Cordoue. Il passa les premières années de sa jeunesse parmi les clercs de l'église de cette ville. Sa vertu et sa science le firent élever au sacerdoce et mettre à la tête de l'école ecclésiastique de Cordoue, qui était alors très-célèbre. Le savant directeur sanctifiait ses études par la prière, le jeûne et les veilles. Son humilité, sa douceur et sa charité lui attiraient l'amitié et la vénération de tous ceux qui le connaissaient. Il visitait souvent les monastères, afin de se former à la perfection sous les modèles accomplis qui y vivaient.

Cependant, le roi maure Abderame III alluma une violente persécution contre les Chrétiens. L'Evêque de

[1] Godescard. 3 fév.; Fleury, *liv.* 1. 7 et suiv.; *Abrégé de l'Hist. de l'Eglise*, p. 260.

Cordoue fut jeté en prison avec un grand nombre de Prêtres et de Fidèles. Parmi les Prêtres était Euloge, dont tout le crime consistait à encourager les Martyrs par ses instructions. Ce saint homme employa le temps qu'il passa dans les fers à composer son *Exhortation aux Martyrs*. Elle est adressée à deux Vierges nommées Flore et Marie qui furent décapitées l'année suivante. Euloge et ses compagnons furent élargis six jours après le martyre des deux vierges. Ils attribuèrent leur liberté aux prières que Flore et Marie avaient promis de faire pour eux dans le Ciel.

L'archevêque de Tolède étant venu à mourir, Euloge fut élu tout d'une voix pour lui succéder. Mais il ne survécut que peu de temps à son élection. Le feu de la persécution s'étant rallumé sous Mohamet, successeur d'Abderame, il fut arrêté de nouveau, et souffrit le martyre auquel il avait encouragé tant d'autres Chrétiens. Voici quelle en fut l'occasion.

Une vierge, nommée Léocritie, d'une famille distinguée parmi les Musulmans, avait été instruite dès l'enfance dans le Christianisme, par une de ses parentes qui la fit même baptiser. Son père et sa mère, qui s'en aperçurent, la maltraitaient nuit et jour pour la faire renoncer à la foi. Elle informa de son état le prêtre Euloge et sa sœur Ancelone, et leur fit dire qu'elle désirerait se retirer dans quelque lieu où elle pût pratiquer sa religion en liberté. Euloge lui indiqua secrètement les moyens de sortir de la maison paternelle, et la tint quelque temps cachée chez des amis d'une fidélité à

toute épreuve. Le père et la mère, au désespoir d'avoir laissé échapper leur fille, mirent tout en œuvre pour la retrouver, et y réussirent enfin après bien des recherches.

On conduisit Euloge et Léocritie devant le cadi ou juge. Il demanda au Saint pourquoi il avait détourné une fille de l'obéissance qu'elle devait à ses parents. Euloge lui prouva qu'il était des cas où la désobéissance aux parents devenait un devoir. Il s'offrit à lui enseigner comme à elle, la voie du Ciel, et à lui démontrer que Mahomet était un imposteur. Le juge, irrité de ce discours, menaça de le faire battre de verges jusqu'à la mort. Vos tourments seront inutiles, répondit Euloge, je ne changerai jamais de religion. Là-dessus, le juge ordonna qu'on le conduisît au palais, afin qu'il comparût devant le conseil du roi.

Un des conseillers l'ayant pris à part, lui dit : A la bonne heure, que des ignorants courent aveuglément à la mort, mais un homme sage et éclairé comme vous ne doit pas imiter leur folie. Croyez-moi, prêtez-vous à la nécessité qui n'exige qu'un mot de votre part. Vous pourrez ensuite reprendre votre religion, et nous promettons de ne plus vous inquiéter désormais. Ah ! répondit Euloge, si vous aviez la moindre idée des récompenses promises aux Chrétiens, vous renonceriez avec plaisir à tous les avantages temporels pour vous les procurer. Sur-le-champ il se mit à prouver au conseil la vérité du Christianisme; mais on ne voulut pas l'écouter, et on le condamna à perdre la tête. Pendant

qu'on le conduisait au lieu du supplice, un valet lui donna un soufflet pour avoir parlé contre Mahomet. Le Saint tendit l'autre joue, et en reçut patiemment un second. Il consomma avec joie son glorieux martyre : et Léocritie eut la tête tranchée quatre jours après. Les Chrétiens recueillirent leurs corps, et les enterrèrent honorablement.

Le sang des Martyrs qui coulait en Espagne, devint, comme dans tous les siècles, une semence de nouveaux Chrétiens. Au nord de l'Europe, du côté de l'Asie, habitaient les Bulgares, nation puissante et féroce. Voici la Religion qui va apprivoiser ces lions et en faire des hommes pleins de douceur et d'innocence.

Dans une guerre qu'ils eurent à soutenir contre Théophile, empereur d'Orient, les Bulgares perdirent une grande bataille. Parmi les captifs, se trouva la sœur de leur roi. Cette princesse fut emmenée à Constantinople, où elle resta trente-huit ans. Durant ce long intervalle, elle se fit instruire de la Religion chrétienne, et reçut le Baptême. Rendue enfin à la liberté, la noble captive retourna en Bulgarie auprès du roi, son frère. Elle ne cessait de lui parler de la Religion chrétienne, et de l'exhorter à l'embrasser. Ses discours ébranlèrent le roi, et le Ciel semblait agir de concert avec la pieuse princesse. Une maladie contagieuse s'étant répandue dans la Bulgarie, le roi eut recours au Dieu de sa sœur, comme autrefois Clovis au Dieu de Clotilde, et le fléau cessa presque aussitôt. Après ce prodige, le roi était convaincu; mais la crainte de soulever ses sujets, qui étaient fort attachés à leurs superstitions, le retenait encore.

Saint Cyrille, qui prêchait l'Evangile parmi les nations voisines, reçut ordre d'entrer en Bulgarie. Le roi résista d'abord aux discours du Missionnaire, comme il avait résisté aux entretiens de sa sœur. Enfin, le moment de la grace arriva. Ce prince, voulant faire peindre une galerie dans son palais, demanda un habile peintre à l'empereur de Constantinople. On lui envoya le saint moine Méthode, frère de Cyrille, qui excellait dans la peinture. A peine Méthode fut-il arrivé, que Bogoris (c'était le nom du roi des Bulgares), lui commanda, entre autres choses, de choisir un sujet capable de glacer d'effroi les spectateurs. Le peintre représenta le jugement dernier avec toutes ses circonstances les plus épouvantables

L'ouvrage achevé, le peintre leva tout à coup la toile en présence du roi. La vue, et surtout l'explication du tableau, effraya le roi lui-même. Il n'y put tenir, et, correspondant à la grace qui lui parlait par un objet sensible, il demanda à être instruit de la Religion chrétienne. Méthode travailla sans délai à éclaircir ses doutes, et à lui donner toutes les lumières dont il pouvait avoir besoin. Il fut baptisé pendant la nuit, et reçut le nom de Michel. Malgré les précautions qu'on prit de tenir la chose secrète, le bruit s'en répandit bientôt. Les Bulgares se révoltèrent et vinrent attaquer le palais. Michel, plein de confiance en Dieu, se mit à la tête de ses gardes, et dissipa les rebelles. La fermentation ne dura pas long-temps, les esprits se calmèrent, le peuple se défit peu à peu de ses préjugés, il écouta les prédicateurs

de l'Evangile et reçut le Baptême à l'exemple de son roi.

Alors, Michel envoya des ambassadeurs au souverain Pontife, comme au Chef de l'Eglise, pour lui demander des ouvriers évangéliques, et pour le consulter sur plusieurs questions qui concernaient la Religion et les mœurs. Le pape Nicolas Ier vit avec attendrissement ces nouveaux Chrétiens, qui étaient venus de si loin pour recevoir les instructions du Saint-Siége. Après les avoir accueillis avec une touchante affection, le Père commun répondit en détail à leur consultation, et les renvoya pleins de joie, accompagnés de deux Évêques, recommandables par leur sagesse et par leurs vertus.

Rien n'était plus édifiant que la conduite de ces peuples nouvellement convertis. A la férocité, aux superstitions grossières, infames, cruelles, aux vices abominables qui régnaient parmi les Bulgares, avaient succédé la douceur, la concorde, la pureté des mœurs, tout ce qui fait le bonheur et la gloire même temporelle d'une nation. On vit Michel, le premier roi chrétien de Bulgarie, abdiquer la couronne pour aller finir ses jours dans un monastère. Quelle autre Religion que le Chistianisme? quels autres Missionnaires que des Missionnaires catholiques ont jamais civilisé les peuples et opéré de pareils miracles?

### PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir manifesté la puissance de votre grace, en convertissant tant de nations idolâtres; convertissez encore

les pécheurs qui ne vous aiment pas, et les hérétiques qui vous connaissent mal.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je me servirai de tous mes talents pour la gloire de Dieu*.

## PETIT CATÉCHISME.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (8e ET 9e SIÈCLES.)

*Q*. Quel fut le principal défenseur des saintes images?

*R*. Le principal défenseur des saintes images fut saint Jean, surnommé Damascène, parce qu'il naquit à Damas. Son père le fit élever avec grand soin par un saint Religieux qu'il avait racheté de l'esclavage des Sarrasins. Jean profita très-bien des leçons et des exemples de son vertueux maître. Après la mort de son père, il fut nommé gouverneur de Damas ; mais la crainte de se perdre au milieu des honneurs et des richesses, lui fit quitter cette place pour se retirer dans la solitude. Il se rendit à la Laure de saint Sabas, près de Jérusalem. Pour lui faire pratiquer l'humilité, l'ancien Religieux qu'on lui donna pour maître, l'envoya un jour, vêtu en pauvre, vendre des paniers à Damas. Jean obéit. Le peuple se moqua de lui et le traita d'insensé ; mais le Saint se réjouit d'avoir eu quelque chose à souffrir. De

retour à la Laure, il reçut ordre d'écrire contre les Iconoclastes. Ses ouvrages portèrent un coup terrible à cette hérésie qui fut condamnée au second Concile de Nicée, en 787 ; c'est le septième Concile général.

*Q.* Comment Dieu punit-il les empereurs de Constantinople ?

*R.* Pour punir les empereurs de Constantinople, Dieu leur ôta l'empire d'Occident, et le fit passer à un prince plus digne de gouverner. Ce prince fut Charlemagne ; il fut sacré à Rome, le jour de Noël de l'an 800. Charlemagne fit refleurir les sciences et la Religion, et procura la conversion des Saxons.

*Q.* Quel autre peuple se convertit ensuite ?

*R.* La conversion des Saxons fut suivie de celle des Danois et des Suédois. L'Église réparait ainsi les pertes que les Mahométans et les Hérétiques lui faisaient éprouver. L'Apôtre des Danois et des Suédois fut saint Anscaire, Religieux Bénédictin de l'Abbaye de Corbie. Un des moyens dont il se servit pour convertir les peuples, fut d'acheter de jeunes esclaves qu'il fit élever dans la Religion et qu'il renvoya ensuite dans leur pays. Après de grandes fatigues, le saint Missionnaire mourut, disant avec humilité que ses péchés l'avaient rendu indigne de la couronne du martyre après laquelle il avait toujours soupiré.

*Q.* N'y eut-il pas des Martyrs dans ce temps-là ?

*R.* Dans ce temps-là il y eut des Martyrs. Pendant que quelques enfants de l'Eglise l'étendaient ou Nord de l'Europe, d'autres la défendaient au Midi. Les Sar-

rasins, maîtres de l'Espagne, résolurent d'y éteindre la foi. Abderame, leur roi, excita une grande persécution. Une foule de Martyrs versèrent leur sang. De ce nombre fut saint Euloge. Ce grand Saint avait conseillé à une Chrétienne dont le père et la mère étaient Mahométans, de quitter la maison paternelle, dans la crainte de perdre la foi. Les Sarrasins, irrités, firent prendre saint Euloge. Le juge l'exhorta en vain de renoncer au Christianisme. Voyant tous ses efforts inutiles, il le condamna à perdre la tête : la jeune Chrétienne fut martyrisée quatre jours après.

*Q.* Le sang de ces Martyrs fut-il une semence de Chrétiens?

*R.* Le sang de ces Martyrs fut une semence de Chrétiens, car ce fut peu après leur mort que la nation des Bulgares embrassa la Religion. La vue d'un tableau du jugement dernier frappa le roi d'une telle crainte, qu'il demanda le Baptême, et devint un fervent Chrétien.

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir manifesté la puissance de votre grace, en convertissant tant de nations idolâtres ; convertissez encore les pécheurs qui ne vous aiment pas, et les Hérétiques qui vous connaissent mal.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je me servirai de tous mes talents pour la gloire de Dieu.*

# XXXI^e LEÇON.

## LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (9^e ET 10^e SIÈCLES.)

L'Église attaquée, schisme de Photius. — Défendue, Concile général de Constantinople. — Consolée, conversion des Russes. — Conversion des Normands. — Affligée par de grands scandales. — Consolée par de grandes vertus. — Victimes d'expiation. — Fondation de la célèbre Abbaye de Cluni.

Pendant que l'Église travaillait avec tant de zèle et de succès à procurer aux peuples du Nord le bienfait de l'Évangile avec la civilisation et tous les avantages qui en sont la suite, le démon s'efforçait de faire retomber dans l'erreur et dans l'esclavage les nations de l'Orient. Il n'y réussit que trop. Le temps approchait où cet Orient toujours disputant sur la foi, toujours enfantant de nouvelles hérésies, devait perdre, hélas! peut-être sans retour, le précieux flambeau de la vérité catholique dont il n'avait pas su profiter. De même que le peuple Juif, image de l'Eglise, avait vu ses tribus se diviser par un schisme funeste, de même l'Eglise catholique devait voir s'accomplir en elle cette terrible figure. L'Orient devait se séparer de l'Occident et déchirer la robe sans couture de l'épouse de Jésus-Christ,

robe nuptiale ornée de différentes couleurs, symbole des peuples divers qu'elle devait réunir dans son sein maternel.

Le premier auteur de ce schisme fatal fut Photius. C'était un homme puissant à la cour des empereurs de Constantinople. Par ses fourberies et ses intrigues, il parvint à faire chasser saint Ignace, patriarche de cette ville. Il s'empara de son siége, quoiqu'il ne fût qu'un simple laïque, et poussa l'impudence jusqu'à écrire au pape Nicolas I^er^, pour lui faire part de son élection. Le fourbe n'oublia rien pour prévenir le souverain Pontife en sa faveur. A l'entendre, c'était malgré lui qu'on l'avait choisi pour remplir cette place éminente; il avait résisté de toutes ses forces, on lui avait fait violence; ce n'était, ajoutait-il, qu'en versant un torrent de larmes qu'il avait enfin consenti à recevoir l'imposition des mains. Ignace, disait-il, en finissant, s'est retiré de son plein gré dans un monastère pour y terminer ses jours dans un repos honorable; la vieillesse et les infirmités l'ont déterminé à prendre ce parti.

Pendant ce temps-là Ignace était enfermé dans une prison infecte, où on le traitait indignement. Le Pape qui n'avait reçu aucune relation de l'affaire, de la part d'Ignace, parce que ses ennemis ne lui avaient pas laissé la liberté d'écrire, se tint sur ses gardes et ne voulut rien décider sur l'élection de Photius, sans un mûr examen. Enfin, la vérité se fit jour. Ignace trouva le moyen d'informer le chef de l'Eglise de tout ce qui s'était passé à Constantinople. Le Pape déclara nulle la nomination de

Photius, reconnut Ignace pour le seul Patriarche légitime, et fit part de tous ses sentiments à l'empereur. Photius, irrité, ne mit plus de bornes à sa fureur. Il attaqua l'Eglise romaine et lui reprocha quelques points de discipline qu'il avait lui-même regardés jusque-là comme légitimes et irrépréhensibles. Les paroles mensongères de cet impie envenimèrent l'esprit de ses partisans. Ce fut là comme une semence cachée qui, après avoir germé pendant long-temps, produisit dans la suite le schisme funeste qui dure encore et que les Grecs ont payé si cher.

Pour mettre fin à tant de scandale, l'empereur assembla dans son palais les Évêques qui se trouvaient à Constantinople ; par leur avis, il chassa Photius du siége patriarchal et le fit enfermer dans un monastère. Aussitôt après l'expulsion de l'usurpateur, Ignace entra solennellement dans son église ; le saint Pontife voulant réparer les maux qu'elle avait soufferts, engagea le prince à convoquer un concile général.

L'empereur adressa des députés au Pape pour le prier d'y envoyer ses légats : il écrivit en même temps à tous les autres Evêques de l'empire. Le concile s'ouvrit à Constantinople l'an 869. Il était composé de cent deux Évêques et fut le huitième concile général. Photius y fut condamné et anathématisé. On y reconnut la primauté de l'Eglise romaine et l'on écrivit deux lettres, l'une au souverain Pontife, pour le prier de confirmer par son autorité les décrets du concile et de les faire recevoir par toutes les églises d'Occident ; l'autre adressée

à tous les Fidèles pour les exhorter à s'y soumettre [1].

Ainsi fut cicatrisée la plaie profonde que l'ambitieux Photius fit à l'Eglise. Ce n'est pas la première fois que cette divine épouse de Jésus-Christ s'était vue en butte aux attaques du schisme et de l'hérésie. Mais la rage de l'Enfer ne prévaudra point contre elle. La hache des Néron et des Dioclétien ne l'avait pas empêchée de s'établir; le sophisme et l'hérésie ne pourront la renverser. Elle a triomphé de toutes les sectes passées et son triomphe est un gage de ses victoires futures. Quand nous disons que l'Eglise a triomphé de toutes les hérésies, nous voulons faire entendre que les hérésies n'ont jamais pu lui enlever aucune des vérités dont le dépôt lui a été confié. La preuve en est évidente : son symbole est le même aujourd'hui qu'autrefois; vous n'y trouvez pas un iota de plus ou de moins. De plus, les grands caractères qui doivent la faire reconnaître de l'univers entier pour la seule légitime épouse de l'Homme-Dieu, brillent aujourd'hui du même éclat dont ils brillaient autrefois. Peu de mots suffiront à le montrer.

Quelque aient été les progrès de l'hérésie, l'Église n'a jamais cessé d'être *catholique* ou universelle; nous l'avons souvent remarqué : elle regagnait toujours d'un côté ce qu'elle perdait de l'autre. Elle n'a jamais cessé d'être *apostolique*, c'est-à-dire, qu'elle remontait par une succession visible et non interrompue de pasteurs usqu'à saint Pierre que Jésus-Christ a lui-même établi hef de ses Apôtres; au lieu que chaque secte manqua

[1] *Voyez* Fleury, *liv.* 51, 53.

toujours de cette suite de ministère, et n'allait point au-delà de son auteur qui avait été lui-même élevé dans l'Eglise, avant de former une société à part. Cette séparation a été éclatante; on en connaît l'époque. Les Payens eux-mêmes regardaient l'Eglise comme la tige dont toutes les autres sociétés s'étaient séparées, comme le tronc toujours vif, que les branches séparées laissaient en son entier : aussi l'appelaient-ils de son véritable nom, de son nom incommunicable : *La Grande Eglise, l'Eglise Catholique*. Au contraire, le nom de leurs auteurs est resté aux Hérétiques comme la preuve de leur nouveauté et comme un cachet d'ignominie empreint sur leur front.

Victorieuse des persécutions et des hérésies, l'Eglise l'a été des scandales. C'est la troisième épreuve qu'elle doit subir. Oui, l'Eglise a triomphé des scandales, comme nous l'avons vu et comme nous le verrons bientôt avec plus d'évidence, c'est-à-dire, que sa morale n'a pas cessé d'être sainte; qu'elle n'a pas cessé de défendre le mal et toute espèce de mal, de le proscrire jusque dans ses ministres; qu'elle condamnait autrefois ce qu'elle condamne aujourd'hui; qu'elle n'a pas cessé de former de grands Saints qui se sont opposés comme des digues au torrent de l'iniquité, et que dans tous les siècles des miracles authentiques n'ont pas cessé de manifester sa sainteté inaltérable [1].

Revenons maintenant aux conquêtes de l'Eglise. Pendant qu'elle gémissait sur l'intrusion scandaleuse de Photius dans le siége de Constantinople, elle rece-

[1] *Voyez l'Hist. abrégée de l'Egl.*, p. 176.

vait du côté du Nord de grands sujets de consolation. Il venait de paraître sur les bords du Boristhène, dans la partie la plus septentrionale de l'Europe, une nation terrible, farouche, impie, plongée dans les plus épaisses ténèbres de l'idolâtrie : c'étaient les Russes. Ils vivaient dispersés dans les bois et les campagnes, changeant souvent d'habitations comme faisaient les peuples nomades, et comme font encore aujourd'hui les Tartares[1].

Pour adoucir leur férocité et les empêcher d'envahir ses provinces, l'empereur Basile leur envoya des présents. Avec les ambassadeurs partit un saint Évêque, ordonné par saint Ignace, patriarche de Constantinople, qui venait d'être rétabli sur son siége. Oh! oui, le moyen de civiliser les peuples sauvages ou barbares, c'est de leur envoyer des Evêques.

Quand il fut arrivé chez eux, le saint Missionnaire opéra un miracle qui rendit ses instructions fécondes. Le prince des Russes assembla la nation pour délibérer si l'on devait quitter l'ancienne religion. S'étant assis au milieu des vieillards qui composaient son conseil et qui étaient les plus attachés à l'idolâtrie, il fit paraître l'Evêque. On lui demanda ce qu'il venait enseigner. Le Missionnaire leur montra le livre des Evangiles et leur raconta plusieurs miracles tant du nouveau que de l'ancien Testament. Celui des trois enfants conservés dans la fournaise fit la plus vive impression sur l'assemblée. Si tu nous fais voir, dirent les anciens, quelque merveille semblable, nous croirons que tu nous ensei-

[1] C'est la signification du mot *Russe*.

gnes la vérité. Il n'est pas permis de tenter Dieu, reprit l'Evêque. Cependant si vous êtes résolus de reconnaître sa puissance, demandez ce que vous voudrez, et assurément il vous l'accordera, quoique nous en soyons indignes.

Les Russes demandèrent que le livre qu'il tenait fût jeté dans un feu qu'ils avaient eux-mêmes allumé, et promirent, s'il n'était point brûlé, de se faire Chrétiens. Alors l'Evêque, levant les yeux et les mains au Ciel, fit cette prière : Seigneur Jésus, glorifiez votre saint nom en présence de tout ce peuple. On jeta le livre des Evangiles dans une fournaise ardente; on l'y laissa longtemps. On éteignit ensuite le feu et on trouva le livre en son entier, sans que les bords même et les fermoirs fussent endommagés.

A la vue de ce miracle, les Barbares étonnés demandèrent le baptême et le reçurent avec empressement[1]. Dieu a renouvelé de siècle en siècle et renouvelle encore de nos jours les miracles qui ont signalé l'établissement du Christianisme : son bras n'est point raccourci, et quand il envoie des Missionnaires à un nouveau peuple, il opère en sa faveur les mêmes prodiges qui ont accompagné la prédication des Apôtres[2]. La conversion des Russes arriva l'an 851. Cette glorieuse conquête termine le neuvième siècle.

Le dixième nous en présente une autre non moins belle, et non moins propre à nous montrer que dans ces siècles nommés barbares, l'Eglise fut pleine de

[1] Fleury, *liv.* 52.

[2] *Hist abrégée de l'Egl.*, p 267.

vigueur et de vie, qu'elle ne cessa de continuer l'œuvre de la civilisation du monde et de donner à son divin Epoux d'innombrables enfants.

Depuis un siècle les Normands ravageaient les plus belles provinces de l'Europe. Les Normands, c'est-à-dire hommes du Nord, étaient des Barbares encore Payens, qui venaient du Danemarck, de la Norwège et des pays voisins, sur quantité de petits bâtiments à voiles et à rames, pour faire partout où ils pouvaient des esclaves et du butin. Déjà ils étaient entrés en France par l'embouchure de la Seine et de la Loire; ils avaient pillé Rouen et Nantes, incendié un grand nombre de monastères, ravagé de vastes campagnes, et après ces expéditions ils avaient regagné leurs vaisseaux et emporté dans leur pays d'immenses dépouilles. Presque chaque année arrivaient de nouvelles flottes chargées de ces Barbares auxquels il était comme impossible de résister : la terreur était générale.

En 859 ils revinrent en plus grand nombre, entrèrent dans l'embouchure du Rhin, pillèrent la ville et les environs d'Amiens où ils mirent tout à feu et à sang. D'autres, ayant fait le tour de l'Espagne, entrèrent par le Rhône et s'avancèrent jusqu'à Valence, saccageant tous les lieux par où ils passaient. De là, ils passèrent en Italie dont les villes ne furent pas épargnées. L'Allemagne et l'Angleterre étaient couvertes des ruines qu'ils y avaient faites. Deux ans après ils formèrent un établissement durable sur la Seine vers l'embouchure de ce fleuve; c'est de là qu'ils

vinrent à Paris dont ils incendièrent quelques bâtiments.

Il appartenait à la Religion chrétienne de faire cesser ce long fléau de l'Europe, en humanisant ces farouches vainqueurs. Le roi Charles-le-Simple prit le parti de traiter avec Rollon, le plus brave de leurs chefs. Il lui envoya l'archevêque de Rouen qui lui dit : Grand prince, voulez-vous toute votre vie faire la guerre? Ne songez-vous point que vous êtes mortel et qu'il y a un Dieu qui vous jugera après la mort? Si vous voulez vous faire Chrétien, le roi Charles vous cédera toute cette côte de la mer et vous donnera sa fille en mariage. Rollon consulta les premiers d'entre les Normands, la condition fut acceptée et le traité conclu. Le roi céda à Rollon tout le pays, nommé depuis Normandie, et lui donna sa fille en mariage. Rollon, de son côté, promit de se faire Chrétien et de vivre en paix avec les Français. L'archevêque de Rouen instruisit le prince des mystères de la foi et le baptisa au commencement de l'année 912.

Cette conversion, à laquelle la politique parut avoir part, fut néanmoins très-sincère, comme la suite le prouva. L'offre qui fut faite à Rollon n'était qu'une occasion ménagée par la Providence pour amener ce prince et son peuple à la foi. En effet, le nouveau duc, après son Baptême, fit instruire et baptiser ses comtes, ses chevaliers et toute son armée; ensuite il demanda à l'Archevêque quelles étaient les églises les plus révérées de sa nouvelle province. Le prélat lui nomma les églises de Notre-Dame de Rouen, de Bayeux et d'Evreux, celles du mont Saint-Michel, de Saint-Pierre de Rouen

et de Jumiége. Et dans les provinces voisines, dit Rollon, quel est le Saint estimé le plus puissant? Saint Denis, répondit l'Archevêque.

Eh bien ! reprit le prince, avant de partager mes terres aux seigneurs de mon armée, je veux en donner une partie à Dieu, à sainte Marie et à ces autres Saints, afin d'attirer leur protection. Donc, pendant la première semaine de son Baptême, lorsqu'il portait encore l'habit blanc, il donna chaque jour une terre à chacune de ces sept Églises, dans l'ordre où elles lui avaient été nommées.

Le huitième jour, ayant quitté les habits baptismaux, il partagea les terres à ses officiers, puis il épousa avec grand appareil la fille du roi de France. Rollon parut, après sa conversion, aussi aimable et aussi religieux qu'il avait paru jusqu'alors terrible. On ne l'avait cru que grand capitaine, il fit voir qu'il était un sage législateur. Il employa le reste de sa vie à établir de bonnes lois ; et, comme les Normands avaient été jusqu'alors accoutumés au pillage, il en publia de très-sévères contre le vol. Elles furent si exactement observées qu'on n'osait même ramasser ce qu'on trouvait sur le chemin.

En voici un trait remarquable. Le duc avait un jour suspendu un de ses bracelets aux branches d'un chêne sous lequel il s'était reposé dans une partie de chasse, et l'avait ensuite oublié. Ce bracelet y demeura trois ans, sans que personne osât l'enlever, tant on était persuadé que rien ne pouvait échapper aux recherches et à la sévérité de Rollon. Son nom seul inspirait tant de ter-

reur qu'il suffisait de le réclamer quand on souffrait quelque violence, pour obliger tous ceux qui l'entendaient de poursuivre le malfaiteur. Tel fut le changement qui s'opéra dans les mœurs des Normands.

Et maintenant vous qui hésitez sur le choix d'une religion, instruisez-vous.

Connaissez-vous une secte, une religion, une école de philosophes qui ait jamais soumis et policé une nation aussi belliqueuse et aussi féroce? Non, le miracle de la conversion des Normands, comme de tous les peuples barbares, est la gloire exclusive de l'Église catholique. Or, l'Église catholique ne civilise les peuples que parce que sa doctrine est bonne; elle n'est bonne que parce qu'elle est vraie; elle n'est vraie que parce qu'elle est divine. Si vous pouvez *justement* appliquer ce raisonnement à toute autre secte, j'y consens, faites-vous sectaires; mais si vous ne le pouvez pas, et si comme vous le dites, vous cherchez de bonne foi la vérité, quel parti avez-vous à prendre? demandez-le à votre raison, elle vous répondra.

Salut, véritable épouse de l'Homme-Dieu, héritière de ses paroles de vie, vous seule avez eu assez de force, non-seulement pour guérir les plaies que vous aviez reçues des Barbares, mais encore pour changer ces nouveaux persécuteurs en enfants respectueux et soumis. Huns, Vandales, Visigoths, Normands, nations féroces qui avez renversé l'empire romain, loin de détruire l'Église, vous êtes devenus sa noble conquête. L'aimable Fille du Ciel a triomphé de votre ignorance et de votre barbarie, comme elle avait triomphé de la

rage des bourreaux et de la ruse des Hérétiques. Là fut sa gloire, là est aussi votre bonheur, puisse votre reconnaissance durer autant que ses bienfaits !

Tranquille du côté des Barbares qu'elle avait convertis, et du côté des Hérétiques qu'elle avait foudroyés avec leurs erreurs, il semble que l'Église devait jouir en paix de son laborieux triomphe, mais il n'en peut être ainsi. Elle est née pour le combat; le démon détrôné cherche sans cesse à ressaisir son sceptre. L'Église eut donc à combattre un nouvel ennemi : le scandale.

Les invasions des Payens, les fausses maximes de l'hérésie, les guerres continuelles qui avaient désolé le monde, avaient traîné à leur suite le relâchement et le désordre. Le mal avait pénétré jusque dans le sanctuaire et dans les couvents. Les enfants de l'Église, au lieu de faire la consolation de cette tendre Mère, lui déchiraient les entrailles par des crimes qui les couvraient eux-mêmes de honte. Que l'Enfer s'en réjouisse! son triomphe ne sera pas de longue durée. Le Dieu protecteur de la Religion ne l'abandonnera pas dans cette nouvelle lutte, et la victoire lui restera.

En effet, voilà la Providence qui va susciter des Saints illustres qui s'opposent, comme une digue insurmontable, au torrent de l'iniquité. En France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, l'ordre ecclésiastique et l'ordre monastique reprendront leur première sainteté, et les peuples chrétiens redeviendront dignes du nom qu'ils portent, et de nouveaux siècles de gloire brilleront pour l'Eglise.

L'ordre de saint Benoît qui, depuis quatre cents ans, avait couvert l'Europe de ses établissements et de ses bienfaits, avait considérablement dégénéré de sa première ferveur. La gloire d'en être le réformateur était réservé à saint Odon, abbé de Cluni. La célèbre abbaye de Cluni, située dans le Mâconnais, fut fondée en 910 par Guillaume-le-Pieux, duc d'Aquitaine. Voici l'histoire de cette célèbre fondation.

Quelques officiers du prince ayant passé par le monastère de Baume[1], en Bourgogne, aujourd'hui la Franche-Comté, furent frappés de la vie édifiante qu'on menait dans cette maison. A leur retour, ils en firent un si grand éloge à leur maître qu'il conçut le dessein d'établir sur ce modèle un monastère dans ses terres, et d'en donner le gouvernement à saint Bernon, supérieur de Baume. Il invita donc le saint abbé à venir le trouver à Cluni. Bernon s'y rendit avec un de ses Religieux. Le duc les reçut avec bonté et leur dit de chercher dans ses terres un lieu propre à bâtir un monastère. Les deux saints Religieux, charmés de la situation de Cluni, répondirent qu'ils n'en trouveraient pas de plus propre. Il ne faut pas y penser, leur dit le duc, c'est ici que je tiens ma meute pour la chasse. Eh bien! Seigneur, reprit agréablement Bernon, chassez-en les chiens et recevez-y les Moines.

Le duc y consentit de bonne grace. A l'instant même il fit dresser l'acte de fondation qui se conserve encore aujourd'hui. En voici la teneur : « Voulant, dit-il, em-

[1] Près de Lons-le-Saunier.

ployer à un saint usage les biens que Dieu m'a donnés, j'ai cru devoir rechercher l'amitié des pauvres de Jésus-Christ et rendre cette bonne œuvre perpétuelle en fondant une communauté. Je donne donc, pour l'amour de Dieu et de Jésus-Christ notre Sauveur, ma terre de Cluni, pour y bâtir en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, un monastère qui soit à jamais un refuge pour ceux qui, sortant pauvres du siècle, viendront chercher dans l'état religieux le trésor de la vertu. »

L'intention du pieux fondateur fut remplie, cette communauté fit un bien infini et se distingua par sa discipline régulière. Cette célèbre maison a donné de grands Papes à l'Eglise, et produit de saints Évêques qui ont renouvelé l'esprit du Christianisme dans les différents diocèses de France.

Sous le gouvernement de saint Odon, successeur immédiat de saint Bernon, Cluni parvint au plus haut degré de gloire. Pour faire connaître la sainteté des Religieux qui l'habitaient, nous rapporterons quelques-unes de leurs observances. D'abord, la préparation du pain qui devait servir au sacrifice de l'autel est digne de remarque. Les Religieux choisissaient le froment grain à grain et le lavaient avec tout le soin possible. On le mettait ensuite dans un sac uniquement destiné à cet usage, et un serviteur, connu pour homme de bien, le portait au moulin. Il lavait les meules, les enveloppait de rideaux afin de les préserver de la poussière, et, revêtu d'une aube, il se couvrait le visage d'un voile. On apportait la même précaution pour la farine, on ne la

passait dans le crible qu'après l'avoir bien lavée. Trois Prêtres ou trois Diacres, assistés d'un frère convers, achevaient le reste.

Après avoir récité les Matines, ces quatre Religieux se lavaient les mains et le visage. Les trois premiers se revêtaient d'aubes et pétrissaient la pâte dans de l'eau froide afin qu'elle fût plus blanche, et les deux autres faisaient cuire les hosties dans le four. Le feu était de bois sec et préparé tout exprès, tant était grande la vénération et le respect que les Religieux de Cluni avaient pour la sainte Eucharistie !

Quant à leurs exercices réguliers, le silence était si étroitement gardé parmi eux, jour et nuit, qu'ils auraient plutôt souffert la mort que de le rompre avant l'heure de Prime. On récitait les Psaumes en travaillant. Depuis le 13 septembre jusqu'à Pâque, on ne faisait qu'un repas. Les restes du pain et du vin, desservis au réfectoire, étaient distribués aux pauvres pélerins. On nourrissait, outre cela, dix-huit pauvres tous les jours, et la charité s'y faisait durant le Carême, avec une si sainte profusion, qu'en une année, au commencement du Carême, il y eut sept mille pauvres auxquels on distribua une très-grande quantité de viandes salées et d'autres semblables aumônes.

Ces saints Religieux s'occupaient aussi d'élever les enfants, ils leur donnaient la même éducation et les mêmes soins que les fils des princes auraient pu recevoir dans le palais de leurs pères.

L'exacte discipline observée à Cluni, le grand nombre

de Religieux qui y étaient, la piété et la dévotion dont on était pénétré en entrant dans ce saint monastère, le rendirent très-célèbre. La France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, voulurent avoir de ces Religieux. Ils passèrent même en Orient, et il n'y eut presque point de lieu en Europe où cet ordre ne fût connu. Ainsi commença la grande réforme de l'ordre monastique ; les Bénédictins en ont eu la gloire, car les Religieux de Cluni étaient enfants de saint Benoît [1]. Cluni est la première branche de cet ordre célèbre.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'être venu au secours de votre Église en opposant de grands Saints aux scandales qui l'affligeaient.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je craindrai beaucoup de donner de mauvais exemples.*

## PETIT CATÉCHISME.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (9e et 10e SIÈCLES.)

*Q.* Qu'est-ce qui affligea l'Eglise vers la fin du neuvième siècle?

[1] *Voyez* Melyot, t. v. p. 184.

*R.* Ce qui affligea l'Eglise vers la fin du neuvième siècle fut le schisme de Photius. Photius était un homme puissant et orgueilleux qui fit chasser saint Ignace, patriarche de Constantinople, et s'empara de son siége, quoiqu'il ne fût qu'un simple laïque. Le Pape n'en fut pas plutôt informé qu'il écrivit à l'empereur pour faire cesser ce scandale. On assembla un concile à Constantinople. Photius y fut condamné et saint Ignace reconnu pour le seul pasteur légitime. Ce concile est le huitième général, il était composé de cent deux Evêques. La décision du concile rétablit l'ordre, mais il resta de l'aigreur dans certains esprits. Ce fut comme une semence cachée qui plus tard donna lieu au schisme des Grecs.

*Q.* Comment l'Eglise fut-elle consolée?

*R.* L'Eglise fut consolée par la conversion des Russes. Les Russes étaient un peuple barbare qui venait de se montrer au nord de l'Europe et qui déjà menaçait les provinces de l'empire. Un saint Evêque partit pour leur prêcher l'Evangile. Les Russes lui demandèrent un miracle avant de se convertir. Ils voulurent qu'il jetât dans un grand feu qu'ils avaient eux-mêmes allumé, le livre des Evangiles. Ils promirent de se faire Chrétiens si le livre n'était pas brûlé. Le saint Missionnaire leva les yeux au Ciel et conjura le Seigneur d'avoir pitié de ce peuple. Ensuite il jeta le livre dans le feu. Il en fut retiré tout entier plusieurs heures après, sans avoir été endommagé. A la vue de ce miracle, le roi, les anciens et tout le peuple demandèrent le Baptême.

*Q*. Quel peuple fut converti pendant le dixième siècle?

*R*. Les Normands furent le peuple qui se convertit pendant le dixième siècle. Les Normands étaient des Barbares venus du Nord, qui ravageaient l'Europe depuis plus d'un siècle. Presque chaque année ils arrivaient sur de nombreuses flottes, pillaient et brûlaient tout en France, en Allemagne, en Angleterre et en Italie, puis s'en retournaient dans leur pays chargés de butin. Rollon, leur chef, consentit enfin à se faire instruire de la Religion chrétienne. Il l'embrassa avec sincérité et se fixa dans le pays qu'on appelle aujourd'hui la Normandie. Après son Baptême, il travailla avec zèle à convertir ses compatriotes, et il y réussit.

*Q*. Quel nouvel ennemi l'Eglise eut-elle à combattre?

*R*. Le nouvel ennemi que l'Eglise eut alors à combattre, ce fut le scandale. Pendant les guerres continuelles des Normands, le relâchement s'était introduit parmi les Chrétiens et jusque dans les monastères. L'Eglise en gémissait. Dieu en eut pitié et il suscita de grands Saints qui firent refleurir la vertu. Le premier fut saint Odon, abbé de Cluni. Cluni était une abbaye de l'ordre de saint Benoît, située près de Mâcon. Le Saint y établit une parfaite régularité. C'est de là que partit l'heureuse réforme qui rendit aux ordres religieux leur première sainteté.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'être venu au secours de votre Eglise en opposant de grands Saints aux scandales qui l'affligeaient.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je craindrai beaucoup de donner de mauvais exemples.*

# XXXII^e LEÇON.

## LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (10^e SIÈCLE.)

Réparation, expiation des scandales qui affligent l'Église, saint Gérard, abbé de Brogne en Belgique. — Saint Odon, saint Dunstan, archevêques de Cantorbéry. — Sainte Mathilde. — Sainte Adélaïde. — Conversion des Polonais et des Basques. — Saint Paul de Latre.

La réputation de Cluni se répandait de toutes parts. L'édifiante régularité de cette maison y attira bientôt un grand nombre de sujets distingués par leur naissance et par leur dignité. Non-seulement des laïques de la première qualité y venaient pour pratiquer la pénitence, mais des Evêques même quittaient leurs Eglises pour y embrasser la vie monastique. Les comtes et les ducs s'empressaient de soumettre les monastères à celui de Cluni, afin que le saint Abbé y mît la réforme. Car bientôt Odon ne se borna plus à sa communauté, il travailla avec un zèle infatigable au rétablissement de la discipline dans toute la France et même dans l'Italie où il fut appelé par le souverain Pontife. Il en coûta au saint Abbé des travaux immenses, mais le succès le consola, et l'on ne vit jamais mieux ce que le zèle d'un seul homme peut procurer de gloire à Dieu, quand il

est soutenu par la sainteté et conduit par la prudence.

Néanmoins, le Seigneur suscita d'autres grands personnages pour s'opposer aux scandales et travailler au grand ouvrage de la réformation. De ce nombre fut saint Gérard, abbé de Brogne en Belgique. Gérard était un jeune seigneur engagé dans la profession des armes depuis son enfance. Une douceur charmante, une pureté de mœurs angélique rehaussée par sa politesse, son affabilité et son amour des pauvres, en faisaient l'ornement de la cour du comte de Namur, une des plus brillantes de la chrétienté. Dieu récompensa les vertus de son jeune serviteur par les graces les plus précieuses. Un jour qu'il revenait de la chasse avec son souverain, il se sépara des autres seigneurs, alla se renfermer dans la chapelle de Brogne qui appartenait à sa famille, et resta long-temps prosterné devant Dieu. Il trouva tant de douceur dans ce saint exercice qu'il ne le quitta qu'avec un extrême regret. Heureux, se disait-il à lui-même, ceux qui n'ont d'autre emploi que celui de louer le Seigneur nuit et jour, de vivre toujours en sa divine présence et lui consacrer leur cœur sans interruption !

La grace acheva bientôt ce qu'elle avait si heureusement commencé. Gérard étant venu à Paris, y laissa sa suite pour aller visiter l'abbaye de Saint-Denis. Il fut singulièrement édifié de la ferveur des Religieux de cette maison, et il les pria de le recevoir parmi eux; mais il ne pouvait exécuter la résolution qu'il avait prise de renoncer au monde sans le consentement de son sou-

Universitas BIBLIOTHECA

verain. Il retourna donc à Namur pour la demander; il l'obtint avec de grandes difficultés.

Novice plein de ferveur et d'humilité, le jeune seigneur fut élevé au sacerdoce après dix années d'épreuves. L'Abbé de Saint-Denis l'envoya fonder une abbaye dans sa terre de Brogne. Le Saint obéit. Le nouveau monastère devint bientôt un second Cluni; la réputation du saint fondateur s'affermit si bien qu'on lui donna une inspection générale sur toutes les abbayes de la Flandre. Il y rétablit une exacte discipline; son zèle s'étendit dans la Champagne, la Lorraine et la Picardie. Les monastères de ces différentes provinces le reconnaissent, aussi bien que ceux de Belgique, pour leur second Patriarche. C'est à lui qu'ils attribuent l'exacte discipline qui les a rendus si célèbres. Le saint réformateur, épuisé de travaux, se renferma dans sa cellule vers la fin de sa vie, afin de se préparer à la mort. Dieu l'appela à lui le 3 octobre 959.

Deux hommes avaient suffi pour faire refleurir la vertu dans tous les monastères de France et de Belgique. Saint Odon fut placé par la Providence sur le premier siége de l'Angleterre, pour opérer le même miracle et réparer la discipline dans ce royaume. Dès qu'il fut archevêque de Contorbéry, il dressa de sages réglements pour l'instruction du clergé, des grands et du peuple. Il était soutenu par le roi Édouard qui seconda les vues du saint Prélat, et publia des lois propres à rétablir le bon ordre. Aussi saint Odon réforma-t-il un grand nombre d'abus; son zèle était accompagné d'une

BIBLIOTHÈQUE

si parfaite douceur que l'Angleterre appelait ce saint Archevêque *Odon-le-Bon*. L'ouvrage qu'il avait si heureusement commencé, saint Dunstan, son successeur, l'acheva. Ce grand Saint s'était préparé dans la retraite à remplir dignement les grands devoirs que la Providence devait lui confier. Après de brillantes études, il s'était retiré dans une petite cellule où il joignait le jeûne et la prière au travail des mains. Son travail consistait à faire des croix, des vases, des encensoirs et autres choses destinées au culte divin; d'autres fois il s'occupait à peindre ou à copier des livres. C'est de là qu'il fut tiré pour monter sur le siége de Cantorbéry. Le souverain Pontife le nomma en outre son légat en Angleterre.

Obligé par sa dignité de veiller sur toutes les Eglises du royaume, il parcourut les différentes provinces, instruisant les Fidèles des règles de la vie chrétienne et les portant à la pratique de la vertu par des exhortations vives et touchantes. L'objet principal de son zèle était la réforme des monastères et du clergé. Il montra aussi beaucoup de fermeté à l'égard des laïques violateurs de la discipline ecclésiastique. Nulle considération ne pouvait le faire mollir, lorsqu'il s'agissait de maintenir le bon ordre.

Nous allons en citer un exemple. Le roi d'Angleterre s'était rendu coupable d'un grand péché; le saint Archevêque ne l'eut pas plutôt appris qu'il se rendit à la cour. Comme un autre Nathan, il dit au prince, avec un zèle mêlé de respect : Seigneur, vous avez offensé

Dieu ! Le roi, agité de salutaires remords, s'avoua coupable, témoigna son repentir par ses larmes et demanda une pénitence proportionnée à son crime. Le Saint lui en imposa une de sept ans : elle consistait à ne point porter sa couronne durant tout ce temps-là, à jeûner deux fois la semaine et à faire d'abondantes aumônes. Il lui enjoignit en outre de fonder un monastère où plusieurs vierges pussent se consacrer à Jésus-Christ. Le roi accomplit fidèlement tous les articles de sa pénitence. Les sept ans écoulés, le saint Archevêque lui remit la couronne sur la tête, dans une assemblée composée des Evêques et des Seigneurs de la nation.

Saint Dunstan était infatigable. Quoique dans un âge avancé, il faisait souvent la visite des différentes Eglises du royaume. Partout il prêchait et instruisait les Fidèles, conciliait les différends, réfutait les erreurs, extirpait les vices et corrigeait les abus. De retour à Contorbéry, il tomba malade; il se prépara à sa dernière heure par un redoublement de ferveur. Le jour de l'Ascension, il prêcha trois fois sur la fête pour exhorter les Fidèles à suivre leur Chef en esprit et par la vivacité de leurs désirs. Pendant qu'il parlait, son visage parut tout rayonnant de gloire. A la fin de son troisième discours, il se recommanda aux prières de son auditoire. Il dit à son troupeau qu'il ne tarderait pas à être séparé de lui. A ces dernières paroles tout le monde fondit en larmes. Après midi le Saint retourna tranquillement à l'Eglise et indiqua le lieu où il voulait être enterré ; il se mit ensuite au lit. puis ayant reçu le

saint Viatique, le samedi suivant il passa de cette vie à l'immortalité bienheureuse. Sa mort arriva le 19 mai 988 [1].

Pendant que la vertu refleurissait dans les monastères de France, de Belgique et d'Angleterre, par le zèle des grands personnages dont nous venons de parler, Dieu se plaisait à la faire rentrer dans les lieux où elle semble le plus étrangère. Les cours des rois, trop souvent l'asile du vice, devinrent alors le sanctuaire de l'innocence. Le démon du libertinage, chassé de tous ses postes, dut reconnaître la puissance divine qui combat contre lui, et nous, nous devons admirer la Providence miraculeuse qui, dans toutes les circonstances, même les plus critiques, assure à l'Eglise un infaillible triomphe. A cette époque, nous voyons saint Winceslas, duc de Bohême; saint Edouard, roi d'Angleterre; sainte Mathilde, reine de Germanie, et sainte Adélaïde, impératrice, réformer par leur exemple, et les cours au milieu desquels ils habitaient, et les peuples soumis à leur autorité.

Sainte Mathilde était fille du comte Thierri, seigneur puissant parmi les Saxons. Ses parents qui avaient beaucoup de religion, la firent élever sous les yeux de son aïeule, abbesse d'un monastère. Elle puisa dans cette sainte école un goût extraordinaire pour l'oraison et pour la lecture des livres de piété. Elle apprit aussi, toute princesse qu'elle était, à travailler à tous les ouvrages convenables à son sexe, et contracta

[1] Godescard, *t.* VI *et* VIII.

insensiblement l'habitude d'employer tous ses moments à des choses sérieuses et dignes d'une créature raisonnable. Enfin arriva le temps de rentrer dans le monde où la Providence l'appelait.

La jeune Mathilde fut mariée à Henri, roi de Germanie. Pendant que le roi, son époux, soumettait les ennemis de l'Etat, Mathilde remportait des victoires sur les ennemis de son salut. Elle vaquait à la prière et à la méditation, afin de s'entretenir dans la ferveur et l'humilité. Les réflexions sérieuses qu'elle faisait sur les vérités éternelles, garantissaient son ame des atteintes de l'orgueil qui est toujours caché sous les dehors séduisants des grandeurs humaines. Souvent elle visitait les pauvres malades et les affligés, qu'elle consolait et exhortait à la patience. Humble servante des pauvres, l'aimable princesse les servait de ses propres mains et leur apprenait à estimer un état dont Jésus-Christ a fait choix. Elle procurait la liberté aux prisonniers, et lorsque les droits de la justice s'opposaient à leur élargissement, elle allégeait au moins le poids de leurs chaînes par d'abondantes aumônes. Le principal but qu'elle se proposait en cela était de porter ces malheureux à expier leurs crimes par les larmes d'une sincère pénitence. La plus douce récompense de ses bonnes œuvres et de ses prières, fut de voir le roi son époux, marcher dans le chemin de la vertu, et s'empresser à la seconder dans l'exécution de toutes ses pieuses entreprises.

Henri ayant été frappé d'appoplexie, la reine eut tout lieu de craindre pour ses jours. Elle allait souvent se

prosterner au pied des autels, afin de solliciter sa guérison auprès de Dieu ; mais lorsqu'elle eut été instruite de sa mort par les larmes et les cris du peuple, elle se soumit avec résignation à la volonté du Ciel. Elle fit offrir le saint Sacrifice pour le repos de l'ame de son vertueux époux ; elle donna ensuite à un Prêtre les diamans qu'elle portait, faisant entendre par cette action qu'elle renonçait pour toujours aux pompes et aux vanités du monde.

Après la mort de son mari, la pieuse reine fut soumise à de dures épreuves. Une prédilection trop marquée pour Henri, le plus jeune de ses enfants, alluma la jalousie d'Othon son fils aîné. Mathilde, coupable de la même faute que Jacob, l'expia avec la même résignation que le saint Patriarche. Mais à la fin, Dieu la consola. Ses deux fils, Othon et Henri, rougirent de l'indignité de leurs procédés ; ils se reconcilièrent sincèrement entre eux et rendirent à leur mère les biens qu'ils lui avaient enlevés.

Mathilde, rétablie dans sa première fortune, distribua plus d'aumônes que jamais. Elle fonda plusieurs monastères, entre autres un de religieuses, où elle se retirait de temps en temps pour goûter les charmes de la solitude. Le reste de sa vie fut employé en pratiques de piété et en œuvres de miséricorde. On voyait cette princesse, épouse d'un roi et mère d'un empereur, se faire un plaisir d'apprendre aux pauvres et aux ignorants la manière de bien prier, comme elle avait déjà fait à l'égard de ses domestiques. Enfin, pleine de jours et de mérites,

elle vit avec calme sa dernière heure approcher. Ayant fait la confession publique de ses péchés, elle reçut les sacrements d'Eucharistie et d'Extrême-Onction. Puis elle se fit coucher sur un cilice, et s'étant mis de la cendre sur la tête, elle expira le 14 mars 968.

La prière, la méditation, des occupations sérieuses, sauvèrent la vertu de Mathilde de la séduction des objets extérieurs dont le charme n'est nulle part plus dangereux qu'au milieu du grand monde et surtout dans les cours. Qu'opposent à cet exemple tant de Chrétiens et de Chrétiennes qui se croient nés uniquement pour le plaisir, et dont toute la vie se passe dans un cercle perpétuel de lectures profanes, de conversations frivoles et de visites inutiles ?

L'autre princesse qui répandit sur son siècle un éclat si pur, et dont la vertu consola l'Église en contribuant à la réforme des mœurs, fut l'impératrice Adélaïde. Fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne, cet ange de la terre n'avait encore que six ans lorsqu'elle perdit son père. A peine Adélaïde eut-elle atteint sa seizième année, qu'on la maria à Lothaire, roi d'Italie. Le trône où elle monta ne fut pour elle qu'un lieu de souffrances. Mais elle se servit des épreuves que Dieu lui envoya pour se détacher du monde, et pour se confirmer dans les pratiques de piété qui lui avaient été si chères dès sa première enfance.

Veuve à vingt-huit ans, elle vit sa couronne enlevée par un conspirateur. Elle-même fut conduite à Pavie et renfermée dans une étroite prison, où elle eut à souffrir

toutes sortes d'indignités. Enfin, ayant trouvé le moyen de s'échapper, elle s'enfuit en Allemagne. L'empereur Othon Ier prit sa défense, la rétablit sur le trône d'Italie, et enfin l'épousa.

De prisonnière devenue impératrice, Adélaïde ne s'énorgueillit point de sa prospérité. Elle ne se servit de ses richesses et de sa puissance que pour faire du bien à tous les hommes, surtout aux pauvres. Restée veuve une seconde fois après onze ans de mariage, la pieuse princesse donna tous ses soins à l'éducation de son fils Othon II. Et le règne de ce prince fut heureux tant qu'il se conduisit par les conseils de sa mère. Mais ayant eu le malheur de se laisser corrompre par la flatterie, il oublia tout ce qu'il lui devait, et il la bannit même de sa cour. Adélaïde pleura sur les égarements de son fils, et comme celles de Monique, ses larmes furent exaucées. Le malheur ouvrit les yeux à Othon, il rappela sa mère, se montra docile à ses avis, et réforma les abus qui s'étaient introduits dans le gouvernement.

Après la mort de ce prince, dont le règne ne fut pas long, Adélaïde se vit de nouveau en butte à la persécution. Sa bru la traita de la manière la plus outrageante. Adélaïde souffrit avec patience et sans se plaindre. Une mort subite ayant enlevé sa belle-fille, elle fut obligée de se charger de la régence pendant la minorité de son petit-fils. On vit alors plus que jamais jusqu'où elle portait le mépris du monde et d'elle-même. Elle ne regarda la puissance dont elle était revêtue que comme un fardeau pesant. Pour bien remplir les obligations qu'elle lui im-

posait, elle se livra avec un soin infatigable à l'administration des affaires publiques. Loin de se venger des auteurs de ses maux passés, elle cherchait toutes les occasions de leur faire du bien. Mais ce soin qu'elle donnait aux affaires de l'Etat, ne l'empêchait point de vaquer à ses exercices de piété et de mortification.

Pieuse sous la pourpre impériale comme sous la bure du cloître, Adélaïde avait des heures marquées pour prier dans son oratoire, et pour gémir sur les péchés du peuple, auxquels il ne lui était pas possible de remédier. Lorsqu'elle était forcée de montrer de la sévérité, elle la tempérait par la douceur; et elle ressentait dans son cœur la peine et la confusion qu'elle faisait aux autres. Par là elle se faisait universellement aimer, et portait tout le monde à la vertu. La régularité de sa maison offrait l'image édifiante d'un monastère. Son zèle s'étendait au-delà des limites de l'empire. Par ses soins, de pieux Missionnaires se rendirent dans le Nord, où ils prêchèrent la Foi à des peuples encore infidèles. Brûlante de charité, la sainte impératrice, déjà très-avancée en âge, entreprit un long voyage pour réconcilier le roi Rodolphe, son neveu, avec ses sujets; mais elle mourut avant d'arriver en Bourgogne, l'an 999.

Pendant que Notre Seigneur guérissait les plaies que le scandale avait faites à l'Église, il lui donnait un nouveau sujet de joie par la conversion des peuples qui ne le connaissaient point encore. C'est alors que la Religion fit une de ses plus belles conquêtes. La nation polonaise, qui fut pendant tant de siècles le boulevart de la chré-

tienté entre les Turcs, embrassa le Christianisme. La conversion des Polonais fut en grande partie l'ouvrage de la princesse Dubrave, épouse du duc de Pologne. Elle gagna si bien l'amitié de son mari, qu'elle l'engagea à recevoir le Baptême. Son exemple fut suivi par ses sujets.

Outre les Infidèles du Nord, appelés à la Foi par les soins de sainte Adélaïde, on vit au midi de l'Europe un peuple entrer dans le bercail sacré, à la voix de saint Léon, évêque de Bayonne. Les Basques étaient des Cantabres qui, chassés de leur patrie, s'étaient établis dans les montagnes de la Biscaye, et dans les déserts du pays de Labour jusqu'à Bayonne. La lumière de la Foi avait éclairé cette contrée dès les premiers siècles du Christianisme, mais les conquêtes et les ravages des Sarrasins l'avaient à peu près éteinte. Léon, né en Basse-Normandie, fut chargé par le Pape de faire une mission chez les Basques. Il vint à Bayonne, accompagné de ses deux frères. Il fit connaître Jésus-Christ dans cette ville, et il y fonda une église sous l'invocation de la Sainte-Vierge. Ses travaux apostoliques rendirent la Religion florissante dans le pays de Labour, dans les Landes, au-delà de Bordeaux, dans la Biscaye et dans la Navarre. Il fut martyrisé par des pirates avec un de ses frères.

En Orient, un nouvel Antoine expiait au désert les scandales que l'Église s'efforçait d'abolir. C'est ainsi qu'à côté du crime on voit toujours la victime chargée de l'expier. Et dans ce dixième siècle, combien nous

pourrions en nommer, tant en Orient qu'en Occident, sur le trône et dans les plus humbles conditions!

Pour ne parler que d'une seule, nous dirons que saint Paul de Latre renouvela toutes les austérités des premiers solitaires. Entré fort jeune au désert, il prit l'habit monastique sur le mont Olympe, et se retira ensuite près du mont de Latre, d'où lui est venu son nom. Paul priait continuellement, le monde alors en avait si grand besoin! Il ne se couchait point pour dormir, il s'appuyait seulement contre un arbre ou contre une pierre. On ne lui entendit jamais dire une parole oiseuse. Il se renferma dans une grotte, où il n'eut pendant quelques semaines que des glands verts pour nourriture, ce qui le faisait vomir jusqu'au sang. Il fut pendant trois ans exposé à de grandes tentations ; mais comme saint Antoine, il en triompha par la ferveur et la continuité de ses prières.

Un paysan ayant découvert la demeure du saint homme, lui apportait de temps en temps quelques chétives provisions ; mais ordinairement il vivait des herbes sauvages qui croissaient sur la montagne. Ayant besoin d'eau, Dieu fit sortir, près de sa caverne, une fontaine qui coula toujours depuis.

Son nom devint bientôt célèbre ; plusieurs personnes voulurent vivre sous sa conduite, et il se forma une Laure près de sa caverne. Quoiqu'il eût si peu de soin de son corps, il pourvut abondamment aux besoins de ses disciples, pour leur ôter tout prétexte de relâchement. Douze ans se passèrent de la sorte. Paul, impor-

tuné des visites fréquentes qu'il recevait, sortit secrètement de sa solitude, et alla se cacher dans le lieu le plus solitaire de la montagne. Il venait néanmoins de temps en temps à la Laure pour encourager ses frères.

Le nom de ce grand serviteur de Dieu ne tarda pas à être connu de tout le monde chrétien. L'empereur Constantin Porphyrogénète lui écrivait souvent pour le consulter sur des affaires importantes, et il se repentit toujours de n'avoir pas suivi ses conseils. Il reçut aussi des lettres des Papes, des Évêques et de plusieurs princes. Mais toujours humble, toujours mortifié, Paul ne se regardait que comme le dernier des hommes et le serviteur de tous. Sa tendresse pour les pauvres était si grande, qu'il leur donnait tout ce qu'il possédait, même sa nourriture et ses habits. Il voulut une fois se vendre comme esclave, afin de pouvoir assister plusieurs personnes qui étaient dans le besoin. Sentant sa fin approcher, il dicta des règles pour les Moines de la Laure. Il quitta ensuite sa cellule pour venir à la Laure, et fit célébrer la Messe plus tôt qu'à l'ordinaire. Il se coucha ensuite, et la fièvre survint. Jusqu'au dernier soupir, ce grand expiateur des crimes de son siècle, ne cessa de prier et d'encourager ses disciples à la pénitence.

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir placé la vertu aussi bien sur le trône que dans la chaumière des pauvres; vous nous apprenez par là

que nul état n'est un obstacle au Ciel; faites-nous la grace de vivre chrétiennement dans notre condition.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je m'acquitterai chrétiennement de mon travail.*

## PETIT CATÉCHISME.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (10ᵉ SIÈCLE.)

*Q.* Par qui la réforme des mœurs fut-elle continuée?

*R.* La réforme des mœurs, commencée à Cluni, fut continuée en Belgique par saint Gérard. Ce jeune seigneur, engagé dans la carrière des armes depuis son enfance, avait conservé toute la pureté de ses mœurs. Un jour qu'il revenait de la chasse, il s'arrêta pour prier dans une chapelle solitaire. Il éprouva tant de consolation dans ce pieux exercice qu'il résolut de quitter le monde. Il vint donc à l'abbaye de Saint-Denis, près de Paris. Après dix années d'épreuve, il fut ordonné prêtre. Son supérieur le renvoya en Belgique pour y établir la discipline. Il y réussit. On lui donna l'inspection de tous les monastères de Flandre ; ceux de Champagne et de Picardie le reconnaissaient pour leur second fondateur.

*Q*. Qui réforma l'Angleterre ?

*R*. Celui qui réforma l'Angleterre fut saint Odon et ensuite saint Dunstan, tous les deux archevêques de Cantorbéry. Saint Odon se distingua par une extrême bonté envers tout le monde, ce qui le fit surnommer Odon-le-Bon. Saint Dunstan se fit remarquer par un zèle infatigable. Il parcourut toutes les provinces d'Angleterre, établit de sages réglements pour rendre aux monastères et au clergé leur première ferveur. Ses efforts furent couronnés d'un grand succès. Ainsi le démon était partout vaincu, et malgré ses efforts la Religion triomphait.

*Q*. Montrez-nous cela plus clairement?

*R*. Pendant que la vertu refleurissait dans les monastères et parmi le clergé, Dieu se plaisait à la faire briller dans les cours des rois. En ce moment, on voit saint Winceslas, duc de Bohême; saint Édouard, roi d'Angleterre ; sainte Mathilde, reine de Germanie, et sainte Adélaïde, impératrice, réformer par leurs exemples les peuples qui leur étaient soumis. Sainte Mathilde et sainte Adélaïde montrèrent sur le trône tout le détachement et toute la piété des plus ferventes Religieuses. A cela elles joignirent une grande douceur, une constante résignation dans les revers, et une vigilance continuelle sur leurs inférieurs.

*Q*. Quels furent les autres triomphes de l'Eglise ?

*R*. Les autres triomphes de l'Eglise furent 1° la conversion des Basques, peuple qui habitait les frontières de la France et de l'Espagne ; 2° la conversion des Po-

lonais. Cette nation qui se montra si ardente à défendre la Religion, dut la lumière de l'Evangile, en grande partie à une princesse épouse du duc de Pologne. Les vertus extraordinaires de saint Paul de Latre, anachorète d'Orient, consolèrent aussi l'Eglise. Pendant une longue vie, ce grand Saint expia les iniquités du monde par des austérités semblables à celles des plus fameux Solitaires. Sa réputation s'étendait dans tout le monde chrétien. Les empereurs, les Papes, les Evêques, le consultaient, persuadés que Dieu parlerait par la bouche de ce grand Saint.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir placé la vertu aussi bien sur le trône que dans a chaumière des pauvres ; vous nous apprenez par là que nul état n'est un obstacle au Ciel; faites-nous la grace de vivre chrétiennement dans notre vocation.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je m'acquitterai chrétiennement de mon travail.*

# XXXIII^e LEÇON.

## LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (11^e SIÈCLE.)

Le scandale réparé en Allemagne, dans l'ordre monastique, saint Brunon, archevêque de Cologne, saint Guillaume, abbé d'Hirsauge. — Réparé partout dans l'ordre ecclésiastique, saint Pierre Damien, saint Grégoire VII.

Une des grandes plaies de l'Église au dixième siècle, le relâchement scandaleux de l'ordre monastique, était déjà guérie en France, en Angleterre et dans la plus grande partie de l'Europe; l'Allemagne n'avait pas un moindre besoin de réformation. Deux grands Saints furent suscités de Dieu pour faire refleurir la vertu dans les monastères et dans le clergé de ces vastes provinces.

Le premier fut saint Brunon, archevêque de Mayence et frère de l'empereur Othon. Dès son enfance il montra ce qu'il serait un jour. Les moindres irrévérences dans le service de Dieu allumaient son zèle. Une fois, voyant le prince Henri, son frère, causer pendant la Messe avec Conrad, duc de Lorraine, le pieux enfant les menaça de la colère de Dieu. Après de brillantes études faites à Utrech, il revint à la cour où il ne trouva que des encou-

ragements à la piété : elle était alors une école de vertus royales et chrétiennes. Sainte Mathilde, mère de l'empereur ; Othon lui-même et Adélaïde son épouse, faisaient par la régularité de leur conduite, des leçons éloquentes de religion et de piété aux courtisans qui les environnaient. Ainsi, lorsque les scandales se multipliaient, Dieu se plaisait à donner à l'Eglise de grands exemples de vertu qui la consolèrent dans son affliction. Brunon ayant été élevé sur le siége de Cologne, s'appliqua à faire refleurir la piété dans toute l'Allemagne. Il ne se servit de son autorité que pour former de bons établissements, protéger les faibles, secourir les pauvres, intimider les méchants et encourager les gens de bien. Il bâtit ou répara un grand nombre d'églises et de monastères. L'Allemagne redevint une des plus édifiantes portions de l'Eglise catholique.

En même temps que saint Brunon travaillait avec tant de succès à la réforme des abus, parmi les ecclésiastiques et les fidèles, saint Guillaume, abbé d'Hirsauge, rendait à l'ordre monastique sa première splendeur. L'abbaye d'Hirsauge, située au diocèse de Spire, était une des plus magnifiques et des plus célèbres de l'ordre de saint Benoît. Malheureusement le désordre avait franchi le seuil de cet asile destiné à la vertu. Saint Guillaume ayant été nommé Supérieur de ce monastère, s'efforça d'en bannir le scandale. Il commença par envoyer à Cluni quelques-uns de ses Religieux, pour étudier les coutumes de cette maison modèle. A leur retour il fit assembler les anciens, et après avoir

examiné avec eux les coutumes de Cluni, et entendu les Religieux qu'il y avait envoyés, il en retoucha ce qui ne convenait ni aux habitudes du pays, ni au climat, ni à la situation des lieux. Il garda celles qui lui convenaient et en composa un recueil d'après lequel fut réformée l'abbaye d'Hirsauge et toutes celles d'Allemagne.

En conséquence, ces Religieux s'occupaient nuit et jour à chanter les louanges de Dieu, à prier, à méditer et à étudier les saintes Écritures. Ceux qui n'étaient pas propres au travail de l'esprit travaillaient des mains, afin d'éviter l'oisiveté. Le saint Abbé, convaincu que la lecture des livres sacrés est la nourriture de l'ame, établit douze habiles écrivains pour transcrire l'Ancien et le Nouveau Testament, ainsi que les ouvrages des saints Pères. D'autres, en plus grand nombre, étaient occupés à transcrire des ouvrages de différents genres. Un Religieux, habile en toutes sortes de sciences, avait l'inspection sur les uns et sur les autres, présidait à leurs ouvrages et en corrigeait les fautes. Ces Religieux transcrivirent un nombre infini d'ouvrages que saint Guillaume envoyait dans les monastères qu'il réformait ou qu'il établissait.

Indépendamment des cent cinquante Religieux qui composaient l'Abbaye, il y avait aussi des Frères convers, destinés au travail manuel, afin de pourvoir aux besoins de ceux qui ne s'occupaient que du travail de l'esprit. On voyait parmi eux d'habiles ouvriers en toutes sortes d'arts et de professions : architectes, maçons, charpentiers, menuisiers, sculpteurs, forgeurs,

tailleurs, corroyeurs, cordonniers, etc. Ils furent extrêmement utiles au saint Abbé, car eux seuls firent tous les bâtiments du nouveau monastère d'Hirsauge et des nouveaux qu'il fonda. Il leur fit des réglements particuliers, proportionnés à leurs occupations. Toutes les nuits ils se trouvaient à l'église pour chanter Matines, mais elles étaient courtes à cause des fatigues du jour. Après Matines, il était libre à ces Convers de retourner dormir ; mais la plupart restaient à l'église jusqu'à ce que les Religieux du chœur eussent achevé leurs prières. Le lendemain de grand matin ils entendaient la Messe et se rendaient au Chapitre pour y dire leur coulpe. La moitié communiaient un dimanche et la moitié le dimanche suivant ; aux fêtes solennelles ils communiaient tous. Ceux qui allaient à la campagne et qui ne devaient pas revenir le dimanche, communiaient le jour de leur départ.

Tel fut le genre de vie que saint Guillaume établit dans son abbaye et dans plus de quatre-vingt-dix monastères qu'il établit ou réforma. D'illustres Archevêques, la lumière de l'Église, et les Apôtres de leurs diocèses, sortirent de ces asiles de la science et de la vertu. Enfin, après avoir gouverné l'abbaye d'Hirsauge pendant vingt-deux ans, et s'être acquis, à bon droit, le titre de *Restaurateur de la discipline monastique en Allemagne*, le saint Abbé alla jouir dans le Ciel de la récompense due à ses utiles travaux.

Voilà désormais l'ordre monastique rappelé à son esprit primitif, le démon vaincu, et l'Église guérie de sa

première plaie. Il en restait une autre plus profonde, peut-être, et plus difficile à cicatriser. Le clergé lui-même avait oublié la sainteté de sa vocation. Des vices honteux déshonoraient le sanctuaire. Nous le confessons avec une honte mêlée d'un saint orgueil. Honte, parce qu'il est humiliant d'avouer les vices de ceux qui sont les Anges de la terre, les prédicateurs de toutes les vertus, et les représentants du Dieu trois fois Saint. Saint orgueil, parce que les scandales du clergé sont une preuve péremptoire de la divinité de la Religion, puisqu'elle se soutient toujours pure, toujours sainte, toujours vraie, en dépit de ses propres ministres.

Cependant l'esprit de Dieu, qui n'abandonne jamais l'Église, lui fait trouver en elle-même, dans les occasions les plus critiques, un principe de vie qui la renouvelle et qui lui fait reprendre sa première vigueur. La réforme du clergé devait naturellement venir du Chef du Sacerdoce, du Vicaire de Jésus-Christ, établi pour paître non-seulement les agneaux, c'est-à-dire les Fidèles, mais encore les brebis, c'est-à-dire les Pasteurs. En effet, le pape Léon IX s'appliqua avec zèle à réparer les brèches que le malheur des temps avait faites à la discipline ecclésiastique. Il fit à ce sujet plusieurs voyages en France et en Allemagne, sans être arrêté par les obstacles et par les dangers. Il assembla des conciles, et fit dresser des réglements pour extirper les abus. Tous les Ministres des autels qui se trouvèrent coupables furent déposés; et quand ils ne se soumettaient pas à ce jugement, ils étaient frappés d'excommunication. Dieu donna à ce

saint Pape des successeurs qui marchèrent sur ses traces, et n'eurent pas moins de fermeté pour réformer les mœurs du clergé [1].

Leur zèle fut merveilleusement secondé par un saint personnage que la Providence suscita dans ces temps malheureux pour s'opposer aux désordres. Le B. Pierre Damien, qui rendit à l'Eglise cet important service, était né à Ravenne, en Italie. Ayant perdu en bas âge son père et sa mère, il tomba entre les mains d'un de ses frères déjà marié, qui, oubliant les sentiments de la nature à son égard, le traita comme le plus vil esclave. Il ne voulut lui donner aucune éducation ; et, lorsqu'il le vit un peu avancé en âge, il ne rougit point de l'envoyer garder les pourceaux. Cependant, le jeune Pierre n'avait que d'heureuses inclinations. L'usage qu'il fit un jour d'une pièce d'argent qu'il avait trouvée, montre que son ame était bien élevée au-dessus de la bassesse de son état. Il alla porter cet argent à un Prêtre, afin qu'il offrît l'auguste sacrifice de la Messe pour le repos de l'ame de ses parents.

Dieu, dont la providence avait de grandes vues sur le jeune berger, le tira de l'esclavage et lui fournit les moyens de s'instruire. Les progrès de Pierre furent rapides, et bientôt il fut en état d'enseigner aux autres. La supériorité avec laquelle le nouveau professeur s'acquittait de ses fonctions, attira beaucoup de monde à son école, et lui fournit des revenus assez considérables. L'aisance où il se trouvait, jointe aux applaudissements

[1] *Hist. abrég. de l'Égl.* p. 289.

qu'il recevait de toutes parts, lui parut une tentation fort dangereuse ; il prit donc, pour n'y pas succomber, toutes les mesures prescrites par la vigilance chrétienne. Il priait beaucoup, portait un cilice sous ses habits, et mortifiait sa chair par la pratique du jeûne et des veilles. Si la tentation venait à le solliciter au péché durant la nuit, il se levait promptement, allait se plonger dans l'eau, et y demeurait jusqu'à ce que ses membres fussent transis de froid. Il faisait d'abondantes aumônes, et admettait les pauvres à sa table, s'estimant heureux de les servir de ses propres mains, parce que la Foi lui découvrait Notre Seigneur sous leurs haillons.

Tant de précautions ne lui parurent pas suffisantes ; il résolut de quitter le monde. Il se retira chez les Ermites de Font-Avellane. Cet ermitage était l'Ombrie, au pied de l'Apennin. Les Ermites demeuraient deux à deux dans des cellules séparées. La plus grande partie de leur temps était consacrée à la lecture et à l'oraison. Ils ne vivaient que de pain et d'eau quatre jours de la semaine. Quoique le vin fût la boisson ordinaire du pays, ils n'en avaient que pour les malades et pour le saint sacrifice de la Messe. Ils allaient nu-pieds, et prenaient souvent la discipline. Pierre se livra à toutes ces pratiques avec une ferveur étonnante.

Cependant le Pape, voyant de quelle utilité pouvaient être à l'Église les dons de piété et de science que Dieu avait mis en lui, le tira de la solitude pour l'élever aux premières dignités ecclésiastiques : il fut fait cardinal et évêque d'Ostie. Le nouveau Prélat travailla avec un

zèle infatigable et une sainte liberté à combattre le relâchement et à remettre en vigueur les lois de l'Église. La réforme des communautés ecclésiastiques qui se fit dans un Concile tenu à Rome, par Alexandre II, en 1062, fut un des fruits de son zèle. Dès le quatrième siècle il s'était formé des communautés d'Ecclésiastiques qui ne possédaient rien en propre, et qui vivaient ensemble sous l'autorité de l'Evêque au milieu des villes. Ils pratiquaient, autant que leurs fonctions pouvaient le permettre, le détachement, la retraite et les austérités des Solitaires. Cette discipline avait été presque anéantie par les incursions des Barbares. Elle fut ramenée à sa première perfection du temps de saint Pierre Damien, et ceux qui la suivirent furent appelés *Chanoines réguliers*.

Avant sa mort, le bienheureux put jouir des fruits de son zèle. De nombreuses congrégations de Chanoines réguliers s'établirent. Avec l'habitude de la retraite, le goût de l'étude et d'une vie occupée reparut parmi les Ecclésiastiques. Les sciences et la vertu trouvèrent en eux de zélés propagateurs, et les peuples des maîtres et des modèles[1]. Pierre Damien n'eut pas plutôt accompli la grande mission que la Providence lui avait confiée, qu'il retourna au désert de Font-Avellane. Il rentra dans sa cellule avec une grande joie, et s'y renferma comme dans une prison. Là, expiateur des désordres qu'il avait toute sa vie tâché d'extirper, il se chargea de chaînes de fer, et déchira son corps innocent par de ri-

[1] Helyot, *t.* II. *p.* 62, 106.

goureuses flagellations. Ses jeûnes étaient extraordinaires. Il passait les trois premiers jours de l'Avent et du Carême sans prendre aucune sorte de nourriture. Souvent il lui arriva, pendant les quarante jours du Carême, de ne manger rien de cuit, et de ne vivre que d'herbes crues trempées dans l'eau. Une natte étendue sur la terre lui servait de lit. Il n'en fallait pas moins pour faire le contre poids aux crimes du Sacerdoce. Toutefois, comme la nature n'aurait pas pu résister long-temps à de telles austérités, le saint vieillard avait des heures marquées pour le travail des mains. Il s'occupait alors à finir de petits ouvrages en bois. Enfin, parvenu à l'âge de quatre-vingt-trois ans, il s'endormit doucement entre les bras du Dieu dont il avait si vaillamment défendu la cause.

Malgré tant d'heureuses réformes, il était à craindre que le désordre et le scandale qui avaient si profondément affligé l'Église, ne reparussent de nouveau, si on laissait subsister la cause principale qui les avait fait entrer dans le sanctuaire et dans les monastères. Cette source fatale, d'où était sorti pendant près d'un siècle ce torrent d'iniquités, c'était les *investitures*. Les empereurs, les rois, les princes et les seigneurs, surtout en Allemagne, nommaient, sans l'intervention de l'autorité ecclésiastique, à toutes les dignités sacerdotales qui étaient dans leur domaine et dans les domaines de leurs vassaux. Or, ils nommaient le plus souvent, non des hommes exemplaires, mais des courtisans qui flattaient leurs passions, ou des créatures qui pouvaient mieux remplir leurs vues ; et comme ils avaient besoin d'argent,

soit pour soutenir leur luxe et leur prodigalité, soit pour faire la guerre, ils mettaient les évêchés et les abbayes à l'enchère, et les donnaient au plus offrant. Une conduite régulière et ecclésiastique était pour eux la moindre des recommandations.

De là des maux innombrables dans l'Église. Les dignités ne pouvant être obtenues qu'à force d'argent, chacun cherchait à en ramasser; une cupidité honteuse, la dilapidation des biens des pauvres, des vexations odieuses sur le peuple en furent les suites. Ce n'est pas tout, quelquefois le mauvais choix allait jusqu'à donner la dignité épiscopale à des serfs et à des débauchés, parce que de telles gens, étant en place, n'oseraient reprendre les péchés des grands qui les y avaient élevés; et c'était pour cela même qu'on les y mettait. Ainsi, les désordres du clergé provenaient principalement de ce que le monde avait envahi le sanctuaire, et qu'il y avait jeté tous ses vices et toutes ses habitudes criminelles. Toujours sainte, toujours incorruptible, l'Eglise pouvait dire au monde, en toute vérité : *Si j'ai de mauvais Prêtres, c'est vous qui les avez faits.*

Ces sortes de nominations par les princes et les seigneurs laïques, étaient une usurpation manifeste des droits ecclésiastiques. Dès son berceau, l'Eglise avait sagement pourvu à l'élection de ses Pontifes. Elle avait prévu les maux qui arriveraient si le choix des Evêques était exclusivement entre les mains des Souverains. C'est pourquoi, dans les Canons apostoliques, elle prononce la déposition contre les Evêques qui obtiennent

leurs dignités du pouvoir séculier, sans la participation de l'Eglise [1]. Le droit de nommer ses Ministres appartenait à l'Eglise. Elle a bien appelé le peuple à son secours dans les élections de ses Pontifes ; elle lui a même donné le droit de suffrage, mais c'est par privilége ; les Evêques étaient toujours juges en dernier ressort ; le peuple assistait comme témoin, il désignait plutôt qu'il ne nommait.

Dominés par leurs passions, les princes temporels avaient usurpé les droits de l'Eglise, et choisissaient eux-mêmes les Evêques et les Abbés. De là tous les désordres que nous avons signalés ; humainement parlant, c'en était fait de l'Eglise. Asservie par la puissance séculière, déshonorée par ses propres Ministres, attaquée jusque dans ses constitutions fondamentales, elle allait succomber et la société avec elle. Mais l'immortalité lui est promise. Dieu appela un réformateur : ce fut le pape saint Grégoire VII.

En mettant au monde ce nouveau soutien de l'Eglise ébranlée, Dieu lui dit comme à Jérémie : *Je vous ai établi pour arracher, pour détruire, pour édifier et pour planter ; je vous ai placé comme un mur d'airain, en opposition aux Rois et aux Princes, et ils combattront contre vous, et ils ne prévaudront point.* L'enfant, revêtu de cette imposante mission, naquit en 1046, dans la petite ville de Saone, en Toscane, et fut nommé Hildebrand ; son père était un honnête charpentier qui vivait du travail de ses mains. Ayant remarqué de bonne

[1] Can. xxx.

heure les heureuses dispositions de son fils, il le confia à l'Abbé du monastère de Notre-Dame-de-Saint-Aventin pour l'instruire dans les arts libéraux et former son caractère. Le jeune élève, paré de l'auréole de ses brillants succès, partit ensuite pour Cluni où il fit profession de l'état religieux. Ce fut dans cette célèbre maison qu'il se forma, par la pratique de toutes les vertus, à la grande mission qu'il devait un jour accomplir. Sa sainteté et ses qualités éminentes le firent nommer prieur de Cluni. Bientôt l'empereur d'Allemagne le choisit pour précepteur de son fils Henri. Plus tard, le saint pape Léon IX, l'appela à la direction des plus grandes affaires de l'Eglise. La haute sagesse, la fermeté inébranlable avec laquelle il avait rempli pendant plus de vingt ans ces fonctions difficiles, lui méritèrent la confiance universelle. Tous les gens de biens le regardaient comme l'unique espérance de l'Eglise.

Après la mort du pape Alexandre II, Hildebrand, qui était alors archidiacre de l'Eglise romaine, ordonna un jeûne de trois jours pour connaître la volonté de Dieu dans le choix d'un nouveau Pontife. Un grand nombre de Cardinaux, d'Evêques, d'Abbés, de Diacres, de Prêtres, de Moines et d'autres Clercs allèrent processionnellement à l'église de Saint-Pierre. Là se trouvait déjà une foule innombrable de personnes de tout sexe et de toute condition pour célébrer les funérailles du Pape défunt. Soudain une grande agitation se manifesta dans le peuple et le clergé. Tous s'écrièrent d'une voix unanime : C'est l'archidiacre Hildebrand que saint Pierre a choisi pour

lui succéder. Cet incident donna de l'inquiétude à Hildebrand. Il monta en chaire pour calmer le peuple et le détourner de ce projet, mais le clergé et le peuple s'écrièrent de nouveau : Saint Pierre nous a choisi Hildebrand pour Seigneur et pour Pape. A l'instant on le revêtit, suivant l'usage, de la robe de pourpre et de la tiare, puis on le plaça sur le siége de saint Pierre. Les Cardinaux et les Evêques dirent au peuple : l'archidiacre Hildebrand est le Pape que nous avons élu. Il sera notre Seigneur et portera le nom de Grégoire, nous le voulons et nous le choisissons, vous convient-il? — Il nous convient. — Le voulez-vous? — Nous le voulons. — L'approuvez-vous? — Nous l'approuvons.

Grégoire avait soixante ans lorsqu'il fut élu.

Envoyé de Dieu pour arracher les abus, pour résister à l'iniquité, soit qu'elle se présentât environnée du prestige de la science ou de l'appareil de la royauté, le nouvel Athanase joignait à une grande sainteté et à une longue habitude des affaires, les qualités les plus éminentes : Droiture et sensibilité de cœur, justesse dans les plans, prudence et fermeté dans l'exécution, activité incroyable, vigilance universelle qui s'étend du trône jusqu'à la cellule du cénobite, courage à braver tous les périls; génie vaste, riche et fécond en ressources, s'agrandissant avec les événements, également versé dans les lettres sacrées et profanes, fort dans l'adversité, modéré dans la prospérité; modeste, sobre, chaste, hospitalier et ne devant son élévation qu'à son mérite et à sa vertu.

Dès le moment de son élection, le nouveau Pontife se mit en devoir de justifier les grandes espérances que le monde chrétien avait conçues de lui. *Sauver la société par l'Eglise, tel fut le but de tous ses travaux.* Pour l'atteindre il fallait d'abord rendre l'Eglise indépendante des puissances temporelles qui l'avaient asservie et qui la déshonoraient en lui donnant des Ministres indignes. Grégoire entreprit cette glorieuse délivrance. Après une lutte longue et opiniâtre il l'obtint. Pontife saint, que la terre vous bénisse, pendant que le Ciel couronne vos mérites! Nations modernes, tombez à genoux devant le Moise du moyen-âge ; c'est à lui que vous êtes redevables de votre liberté, de vos lumières, de votre gloire, de votre civilisation; car c'est lui qui sauva l'Eglise, mère de tous ces biens. Grégoire fut obligé d'en venir à des voies de rigueur à l'égard de l'empereur Henri IV, le Néron de son siècle. Pour cela les Impies ont insulté à la mémoire du Pontife romain, mais la vérité, fille du temps, s'est fait jour; les Impies et leurs calomnieuses imputations sont jugées; aujourd'hui les Protestants eux-mêmes sont les premiers à venger le saint Pape et à proclamer sa haute sagesse [1].

[1] Un des recueils protestants les plus considérables et les plus influents d'Angleterre, une revue rédigée par les *sommités intellectuelles* de ce pays, le *Quaterly Review*, parle ainsi du pouvoir temporel des souverains Pontifes au moyen-âge :

« C'était une belle souveraineté que celle que les Innocent et les Grégoire osèrent fonder sur la pensée... « Respectez-moi, soumettez-vous, obéissez, disait-elle: en échange, je vous donnerai l'ordre, la science, l'union, l'organisation, le progrès, et même autant que cela est

Cependant, l'intrépide défenseur de l'Église et de la société, arrivé à sa soixante-douzième année, ressentit une grande faiblesse, car les tribulations avaient beaucoup influé sur sa santé. Cet épuisement se prolongea jusqu'au mois de mai, époque où il lui devint impossible de quitter le lit. Il appela alors auprès de lui les Cardinaux et les Evêques; ils vinrent tous se ranger autour de son

possible dans une telle époque, le calme et la paix.» Rien d'étroit, rien de personnel, rien de barbare dans cette domination souveraine. Elle reculait les bornes du monde chrétien, s'opposait aux envahissements de l'Islamisme, contre-balançait par un pouvoir intellectuel et moral, le pouvoir brutal et sanglant des sceptres de fer et des lances d'airain! D'une main, la papauté luttait contre le Croissant; de l'autre, elle étouffait les restes du Paganisme énergique du Septentrion. Elle ralliait comme autour d'un point central les forces morales et spirituelles de l'espèce humaine. Elle était despote comme le soleil qui fait rouler le globe.

» La barbarie et la férocité universelles tendaient à tout désorganiser : elle faisait tout revivre. Elle insultait, dites-vous, les diadèmes des rois et le droit des nations; elle posait son pied insolent sur le front des monarques; rien n'existait sans la permission de Rome! — Sans doute, mais cette domination *présomptueuse* était un immense bienfait. La force de l'esprit contraignait la force brute à plier devant elle. De tous les triomphes que l'intelligence a remportés sur la matière, c'est peut-être le plus sublime.

» Qu'on se reporte au temps où la loi, muette, prosternée sous le glaive, rampait dans une boue ensanglantée. N'était-ce pas chose admirable, de voir un empereur allemand, dans la plénitude de sa puissance, au moment même où il précipitait ses soldats pour étouffer le germe des républiques d'Italie, s'arrêter tout à coup et ne pouvoir passer outre; des tyrans, couverts de leurs armures, environnés de leurs soldats, Philippe-Auguste de France ou Jean d'Angleterre, suspendre leur vengeance et se sentir frappés d'impuissance?... à la voix de qui, je vous prie? A la voix d'un pauvre vieillard habitant une cité lointaine, avec deux bataillons de mauvaises troupes, et possédant à peine quelques lieues d'un terrain contesté! N'est-ce pas un spectacle fait pour élever l'ame, une merveille plus étrange que toutes celles dont la légende chrétienne est remplie? »

lit, adressant au Ciel de ferventes prières, et bénissant l'illustre Pontife tant pour ses constants efforts que pour les hautes leçons qu'il avait données au monde. Grégoire leur dit : Mes frères bien-aimés, je compte mes travaux pour peu de chose; ce qui me donne de la confiance, c'est que j'ai toujours aimé la justice et haï l'iniquité. Et comme les assistants gémissaient sur leur triste situation, après sa mort, le saint Père leva les yeux au Ciel, étendit ses bras et dit : Je monterai là, et je vous recommanderai avec instance à ce Dieu souverainement bon.

Après avoir entretenu les Evêques de différents sujets édifiants, il ajouta : Au nom du Dieu Tout-Puissant et en vertu des saints apôtres Pierre et Paul, je vous ordonne de ne reconnaître personne pour Pape légitime, qui n'ait été élu et ordonné d'après les saints Canons et l'autorité des Apôtres. Cette grande idée de l'indépendance de l'Eglise ne le quitta pas jusqu'au dernier soupir.

Le moment de sa mort approchait; sa faiblesse toujours croissante lui faisant pressentir sa fin, il prononça encore ces paroles qui furent les dernières : J'ai aimé la justice et j'ai haï l'iniquité. Ainsi mourut ce grand Pape. Une foule de miracles opérés pendant sa vie et après sa mort ont prouvé la sainteté de ses œuvres et l'ont fait placer par l'Eglise sur les autels du monde catholique[1].

[1] *Voyez*, sur saint Grégoire VII, le chanoine Muzarelli; et surtout la vie de ce grand Pape écrite par M. Voigt, professeur protestant de l'université de Hall, et traduite par M. l'abbé de Jager. 2 vol. in-8°. Paris. 1838.

Disons un mot des prétentions qu'on a si souvent reprochées à saint Grégoire, sur les affaires temporelles. Nous laisserons parler le savant traducteur de M. Voigt. « Pour juger les prétentions de Grégoire, il faut mettre de côté nos idées actuelles et prendre celles du siècle où il a vécu.

» Le droit que Grégoire réclame tient au régime féodal, et n'est autre que celui qu'exerçait à cette époque tous les seigneurs et tous les souverains. Et certes il est aussi ridicule de faire un crime à Grégoire de réclamer la suzeraineté de la Hongrie et de la Dalmatie, etc., qu'il le serait d'en faire un à l'empereur d'Allemagne pour avoir prétendu à la suzeraineté de la Bourgogne et de la Lorraine. L'un et l'autre ont les mêmes droits qui sont ceux de l'époque. Avant que saint Grégoire montât sur le trône pontifical, plusieurs souverains, voyant à Rome plus de sagesse, de justice et de lumière, et en même temps une autorité tutélaire, avaient laissé, avant de mourir, leur royaume, comme fief au Saint-Siége. Et que l'on ne s'imagine pas que les seigneurs ou les sou-

En 1580, le nom de saint Grégoire VII fut inséré dans le martyrologe romain, corrigé par ordre de Grégoire XIII. Sous le pontificat de Benoît XIII, il fut placé dans le Bréviaire, avec une légende qui a été supprimée par les parlements, en France, et par l'empereur dans tous les états d'Allemagne et d'Italie, comme contraire au droit des rois. Voilà de la théologie! Et cela se faisait dans le temps qu'une philosophie altière, encouragée par les rois eux-mêmes, se disposait à culbuter les trônes au gré de ses caprices, et à changer en principes toutes les extravagances de l'anarchie. Voilà de la logique! Au reste, les parlements et les rois n'ont pas tardé à expier sévèrement leur inconséquence, pour ne rien dire de plus.

verains qui firent ces donations aient été conduits par le seul motif de la piété ; non, leur intérêt y était aussi pour quelque chose. En se déclarant vassaux du Saint-Siége, ils s'assuraient à eux-mêmes et à leurs enfants une puissante protection contre l'usurpation de leurs voisins et contre la rébellion des peuples qui devenaient plus dociles, ayant dans le Saint-Siége une garantie contre l'injustice de leurs souverains. Cette protection était d'une haute importance à cette époque, car l'autorité du Saint-Siége était alors la seule universellement reconnue et respectée, même par les peuples les plus barbares.

« Chaque fois qu'un empereur voulait s'emparer d'un état vassal de Rome, le Pape l'arrêtait à son entrée et lui défendait de porter ses pas plus loin. Il disait ce que saint Grégoire VII a dit à Vézelin : « Nous sommes fort étonnés de ce qu'ayant promis depuis long-temps d'être fidèle à saint Pierre et à nous, vous vouliez vous élever contre celui que l'autorité apostolique a établi roi en Dalmatie. C'est pourquoi nous vous défendons, de la part de saint Pierre, de prendre les armes contre ce roi, parce que l'entreprise que vous feriez contre lui serait contre le Saint-Siége. Si vous avez quelque sujet de plainte, vous devez nous demander justice et attendre notre jugement ; autrement, sachez que nous tirerons contre vous le glaive de saint Pierre, pour punir votre audace et la témérité de tous ceux qui vous favoriseront dans cette entreprise [1]. »

[1] Epist. VII. 4.

» Tel était le langage du Pape. Dès-lors nous ne devons plus nous étonner de la libéralité des princes, elle était intéressée. Tout roi faible, mal affermi sur son trône, sollicitait la dépendance du Saint-Siége et la recevait même comme une faveur. Ainsi, Démétrius, roi des Russes, envoie son fils à Rome pour prier Grégoire avec de vives instances, de recevoir son royaume comme fief de saint Pierre. C'est ce que nous voyons dans une lettre de Grégoire à Démétrius : « Votre fils, dit-il, visitant les tombeaux des Apôtres, est venu à nous et nous a déclaré très-humblement (*devotis precibus*), qu'il voulait tenir ce royaume de nos mains, nous assurant que vous approuveriez sa demande. Eu égard à votre consentement et à la piété du suppliant, nous nous sommes rendus à ses vœux et lui avons accordé l'objet de ses sollicitations [1]. » La raison de cette démarche du roi des Russes se trouve dans la même lettre, c'est que le Pape lui promet sa protection chaque fois qu'il en aura besoin pour une chose juste.

» Ce droit de suzeraineté accordé librement aux Papes, et dans l'intérêt des peuples et des rois, explique toute l'histoire politique du moyen-âge. Dans ces temps d'anarchie, les peuples, les seigneurs, se faisaient un jeu de se révolter contre les rois, mais ils obéissaient aux Evêques et aux Papes. Les souverains se jetèrent donc dans leurs bras pour assurer leur trône. De là, les Papes devinrent de grands et puissants médiateurs entre les souverains, entre les rois et les peuples, et juges en cas de

[1] Epist. 11. 74.

contestation. S'ils étaient les soutiens de la monarchie, ils lui servaient de contre-poids lorsqu'elle voulait s'égarer ; et, sous ce rapport, ils ont rendu à l'humanité des services immenses qui d'ailleurs ont été appréciés par les hommes éclairés de toutes les opinions.

» Le pouvoir papal, dit un Ministre protestant, disposant des couronnes, empêchait le despotisme de devenir atroce. Aussi, dans ces temps de ténèbres ne voyons-nous aucun exemple de tyrannie, comparable à celle des Domitien de Rome. Un Tibère était impossible; Rome l'eût écrasé. Les grands despotismes arrivent quand les rois se persuadent qu'il n'y a rien au-dessus d'eux ; c'est alors que l'ivresse d'un pouvoir illimité enfante les plus atroces forfaits [1].

» Dans le moyen-âge, dit un publiciste également protestant, fort connu de nos jours, où il n'y avait pas d'ordre social, la papauté seule sauva peut-être l'Europe d'une entière barbarie ; elle créa des rapports entre les nations les plus éloignées ; elle fut un centre commun, un point de ralliement pour les états isolés ; ce fut un tribunal suprême élevé au milieu de l'anarchie universelle, et dont les arrêts furent quelquefois aussi respectables que respectés. Elle prévint et arrêta le despotisme des empereurs, remplaça ce défaut d'équilibre et diminua les inconvénients du régime féodal [2]. Tout le monde connaît le sentiment de Leibnitz sur cette question.

[1] *Essai sur l'Hist. du Christ.* par Ch. Coquerel, *p.* 75.

[2] Ancillon, *Tableau des révol. du syst. polit. de l'Europe*, introd. *p.* 133.

» Quant à ce qui regarde l'empire d'Allemagne en particulier, les Papes avaient sur cette couronne un pouvoir spécial qui faisait partie du droit public. Les princes saxons, en s'adressant à Grégoire VII, de concert avec une multitude de Lombards, de Français, de Bavarois et de Suèves, disent qu'il ne convient pas qu'un prince aussi méchant (que l'empereur Henri IV) et plus connu par ses crimes que par son nom, porte la couronne, surtout n'ayant pas reçu de Rome la dignité royale; qu'il faut rendre à Rome son droit d'établir les rois, et qu'ainsi c'est au Pape et à la ville de Rome de choisir, par le conseil des seigneurs, un prince que sa bonne conduite et sa prudence rendent digne d'un si grand honneur. Ils lui rappellent en même temps que l'empire n'est qu'un fief de la ville éternelle. *Proponunt deinde imperium esse beneficium urbis æternæ*[1]. D'après ce témoignage, il est clair que Rome conférait la dignité royale et avait le droit de choisir ou de déposer, de concert avec les princes, les rois de l'empire germanique. Ce droit est reconnu publiquement, et l'exercice en est invoqué dans une circonstance solennelle, par les hommes les plus intéressés à le nier, si la chose eût été possible[2]. »

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de toute l'étendue de mon cœur d'avoir sauvé le monde

[1] Avent.

[2] Vie de Grég. VII. *Introd.*

en sauvant l'Eglise, par le ministère de saint Grégoire et des autres Saints que vous avez envoyés pour arrêter les scandales ; donnez-nous un grand zèle pour la justice.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je prierai souvent pour le souverain Pontife.*

---

## PETIT CATÉCHISME.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (11e SIÈCLE.)

*Q.* Quels furent les réformateurs des mœurs en Allemagne?

*R.* Les réformateurs des mœurs en Allemagne furent saint Brunon et saint Guillaume. Le premier était frère de l'empereur Othon et archevêque de Mayence. Brunon n'épargna ni soins ni fatigues pour rétablir la discipline dans le clergé d'Allemagne. Dieu seconda ses efforts, et la régularité, l'amour de la science et la pratique de la vertu, consolèrent l'Église autant que les scandales précédents l'avaient affligée. Le second réformateur des mœurs en Allemagne fut saint Guillaume, abbé d'Hirsauge. Hirsauge était une célèbre abbaye de Bénédictins, où le relâchement s'était introduit. Saint Guillaume envoya quelques Religieux à Cluni, pour étudier les coutumes de cette sainte maison. A leur re-

tour, on adopta les sages réglements de Cluni, et Hirsauge devint l'asile de la science et de la vertu. Le Saint réforma plus de cent monastères. Aussi l'Eglise d'Allemagne reprit-elle son premier éclat.

*Q*. Quelle autre réforme restait-il à opérer ?

*R*. Il restait une autre réforme à opérer, c'était celle du clergé. Les souverains Pontifes en furent les principaux instruments. Il convenait qu'il en fût ainsi, puisqu'ils ont été établis par Notre Seigneur, pour veiller non-seulement sur les Fidèles, mais encore sur les Pasteurs. Ils furent puissamment secondés par un grand Saint que Dieu suscita pour s'opposer au scandale : ce fut saint Pierre Damien. Né à Ravenne, en Italie, il fut obligé, pendant son enfance, à garder les pourceaux : mais Dieu, qui avait des vues sur cet enfant de bénédictions, lui fournit les moyens de sortir de son état et de s'instruire. Il devint un célèbre professeur. La crainte de se perdre dans le monde lui fit chercher la solitude. Il se retira dans un ermitage, où il se livra à toutes les austérités de la pénitence. Les souverains Pontifes le tirèrent de son obscurité : il fut fait Évêque et Cardinal. Sa vie entière fut consacrée à la réforme du clergé, et il eut la consolation de voir ses travaux couronnés de succès. De toutes parts il se forma des congrégations de Chanoines réguliers, qui furent les modèles des peuples.

*Q*. Quelle était la principale cause des troubles de ces temps-là ?

*R*. La principale cause des scandales de ces temps-là,

étaient les investitures. Les empereurs et les princes temporels se croyaient le droit de nommer aux dignités de l'Eglise, sans la participation de l'autorité ecclésiastique. Ils vendaient les évêchés et les abbayes, et ne les donnaient qu'à ceux qui flattaient leurs passions. Il en résulta de grands scandales. Si l'Église eut de mauvais Ministres, c'est le monde qui les avait faits. Mais Dieu lui suscita un réformateur : ce fut le grand pape saint Grégoire VII. D'abord religieux et prieur de Cluni, il fut pendant vingt ans archidiacre de l'Eglise romaine, et employé aux plus grandes affaires. A l'âge de soixante ans il fut élu Pape. Le reste de sa vie fut consacré à arracher l'Eglise aux puissances temporelles, qui la déshonoraient en lui donnant des Ministres indignes. On doit une profonde reconnaissance à ce saint Pape, parce qu'en sauvant l'Eglise il a sauvé la société. Les Protestants eux-mêmes lui rendent hommage.

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de toute l'étendue de mon cœur d'avoir sauvé le monde en sauvant l'Eglise par le ministère de saint Grégoire et des autres Saints que vous avez envoyés pour arrêter les scandales ; donnez-nous un grand zèle pour la justice.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je prierai souvent pour le souverain Pontife*.

# XXXIVe LEÇON.

## LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (11e SIÈCLE. SUITE.)

L'Église consolée, fondation du grand Saint-Bernard. — Fondation des Camaldules, saint Romuald. — L'Église attaquée, Béranger. — Défendue, Lanfranc, archevêque de Cantorbéry. — Affligée par Michel Cérulaire et par les Mahométans.

Durant le onzième siècle, l'Église put dire en toute vérité à son divin époux : Vous avez mesuré mes consolations sur l'étendue de mes souffrances. Bien des larmes avaient coulé des yeux de cette divine épouse. Pour les essuyer, Dieu suscita une foule de personnages d'une sainteté éminente. Peu de siècles nous présentent autant de Saints dans l'épiscopat et sur le trône. Pour ne parler que des rois, nous voyons saint Henri, empereur d'Allemagne; saint Olaüs, roi de Norwège; saint Etienne, roi de Hongrie, et saint Emeric, son fils; saint Canut, roi de Danemarck; saint Ladislas, roi de Hongrie. Ils sont là pour attester à la postérité que dans ces jours mauvais, la Religion fut aussi puissante pour produire des Saints, que dans les siècles plus heureux.

Ce qui montre encore la vigueur et la vertu vivifiante de cette Église immortelle, c'est que le soin de guérir ses

plaies ne l'empêchait pas de veiller aux besoins même corporels de ses enfants. A cette époque paraît une de ces merveilles de charité, qui révèle tout ce qu'il y a de divin dans la puissance du Christianisme, et tout ce qu'il y a de maternel dans le cœur de l'Eglise catholique.

Au commencement du onzième siècle vivait en Savoie un gentilhomme, nommé Bernard de Menthon. Issu d'une des meilleures familles du pays, il passa ses premières années dans l'innocence. Lorsqu'il fut en âge, il refusa tout établissement dans le monde, et se consacra au service de Dieu dans l'état ecclésiastique. Il en remplit tous les devoirs avec une grande exactitude. Pendant quarante-deux ans il prêcha avec un zèle infatigable, et bannit de toutes parts la superstition et l'ignorance. Informé qu'on adorait une fameuse statue de Jupiter sur une montagne des environs, il s'en approcha avec beaucoup de peines, et renversa l'idole. Nouveau Daniel, il ruina le crédit des Prêtres de ce prétendu Dieu, en montrant qu'ils s'enfermaient dans une colonne creuse pour rendre leurs oracles. Auprès de ce lieu consacré à de cruelles superstitions, il fit bâtir un monastère et un hospice, auxquels il donna son nom. Tel fut le fondateur, et telle est l'origine du couvent du grand Saint-Bernard.

Situé au sommet des Alpes, il passe pour le point le plus élevé de l'ancien monde, où l'homme ait osé fixer sa demeure. C'est un séjour horrible. L'hiver y est de neuf mois. Il y tombe une telle quantité de neige, que, quoique la porte du couvent soit fort élevée, il faut or-

dinairement pratiquer des escaliers dans la neige pour y descendre ou pour en sortir. Le sol est pierreux, ou plutôt rocher vif : il n'apparaît à découvert que durant trois mois. Il n'est pas rare d'y éprouver la gelée, et d'y voir de gros glaçons au mois d'août. Le petit lac, qui est au bas du rocher sur lequel est fondé le monastère, se congèle dès le mois de septembre, et sert dès-lors de chemin aux passants, jusqu'environ au mois de juin. Les vents y soufflent continuellement; et, comme ils s'y trouvent resserrés dans une gorge, entre deux monts de rochers, ils y sont d'une extrême violence ; ils emportent la neige, souvent en telle quantité, que l'atmosphère en est obscurci; les nuages y sont d'ailleurs fréquents, et souvent si épais et si sombres, que l'on n'aperçoit pas le couvent à quelques pas de distance. Il ne croît à cette hauteur, et bien au-dessous, aucun arbuste; et l'on ne recueille absolument rien aux environs du couvent : il faut y transporter toutes les denrées du fond des vallées voisines. Le bois, dont la consommation est si considérable, doit être voituré à dos de cheval ou de mulet, de la distance de cinq lieues et par des sentiers fort scabreux, qui ne sont guère praticables que pendant six semaines.

C'est dans ce lieu affreux, dans ce pays oublié par la nature, que la charité chrétienne a réuni des hommes qui, s'oubliant entièrement eux-mêmes, ne s'occupent qu'à recevoir, à secourir et à soulager ceux de leurs semblables que le hasard, la curiosité ou l'infortune amènent dans leur monastère. On évalue à quinze mille par

an le nombre des voyageurs qui passent le mont Saint-Bernard. Quand, au milieu des fatigues et des dangers, on a gravi jusqu'à la sommité, quelle douce émotion l'on éprouve en apercevant une habitation humaine dans un lieu si escarpé et si sauvage ! Mais quand, en entrant dans le monastère, on voit des hommes revêtus d'un habit saint, qui vous accueillent avec les marques du plus sensible intérêt, qui s'empressent de vous restaurer, de vous réchauffer, de vous procurer tous les genres de soulagement que votre état exige, qui emploient également à votre égard les formes aimables de l'honnêteté, les procédés de la délicatesse et la générosité de la bienfaisance; une religieuse vénération pénètre l'ame, et y confond avec l'admiration, l'attendrissement et la reconnaissance.

C'est ici surtout que la Religion entretient et montre par les œuvres ces sentiments de vraie *fraternité* qui doivent unir tous les hommes. Tous les étrangers y sont également accueillis, sans distinction de pays, d'état, de sexe et de religion : les besoins de l'humanité y sont les premiers titres aux bienfaits de l'hospitalité; et cependant l'on n'y néglige pas les égards dus au mérite, au rang ou à la dignité des personnes.

Ces généreux hospitaliers ne bornent pas leur bienfaisance au bon accueil qu'ils font dans l'intérieur de leur maison; ils vont au-devant des voyageurs, et les préviennent dans les besoins qu'ils peuvent éprouver sur la route. La grande quantité de neige qui, dans une nuit, obstrue le chemin, la tourmente qui porte ces

neiges en tourbillon, les brouillards, les avalanches, la rigueur du froid, sont les principales causes de l'excès de fatigue, des dangers, et quelquefois de la perte des passagers. Pour les secourir dans la traversée, un vigoureux domestique, entretenu uniquement pour cette fonction, et que l'on nomme le *Marronnier*, fait chaque jour de grand matin, depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mai, la descente d'une grande partie de la montagne, portant du pain et du vin pour restaurer les voyageurs; il les attend à une distance, et jusqu'à une heure marquée, leur donne les secours nécessaires, leur fraie le chemin, et les dirige vers le couvent. Cette fonction habituelle expose à de grands dangers, et l'on regarde comme une spéciale protection de la Providence, qu'aucun marronnier, de mémoire d'homme ou de tradition la plus ancienne, y ait jamais péri.

Ce domestique est accompagné d'un ou de deux grands chiens, dressés à connaître et frayer la route à travers les grandes neiges, les précipices, les brouillards et les tempêtes, et à découvrir les passagers qui se sont égarés. Ces chiens sont relancés, et se relaient tour à tour; ils résistent long-temps à la fatigue, et, à la montée, leur queue même sert quelquefois d'aide au domestique ou au passager.

Lorsque le marronnier tarde d'arriver au couvent, après l'heure ordinaire, d'autres domestiques ou des Religieux vont à la découverte; et s'ils ne peuvent suffire à conduire les voyageurs, l'un d'eux vient avertir au

couvent, et aussitôt les Religieux se précipitent dans les neiges, appuyés sur de grands bâtons, pour aller au secours. Ce qu'ils font aussi toutes les fois qu'ils sont avertis de la détresse, ou par le marronnier qui revient sur ses pas, ou par quelque vigoureux voyageur qui a pu aborder le couvent.

Arrivés auprès des passagers arrêtés dans leur marche, ces bons Religieux leur raniment le courage, leur fraient avec de pénibles efforts un chemin moins difficile, les conduisent, les portent au besoin, tour à tour, sur les épaules. Engourdis par le froid, épuisés par la fatigue, les voyageurs s'obstinent quelquefois à vouloir se reposer, et dormir quelques moments sur la neige : ce serait un sommeil perfide, qui les conduirait à la congélation et à la mort ; il faut les y arracher, les secouer, et user de violence pour les contraindre à marcher, à faire au moins quelques mouvements qui entretiennent la circulation du sang. Les Religieux ont à se préserver eux-mêmes de la congélation ; et pour cela, outre les mouvements qu'ils se donnent auprès des voyageurs, ils se frappent fortement les pieds et les mains contre leurs grands bâtons.

Les accidents les plus terribles pour les voyageurs, ce sont les avalanches qui les roulent et les engloutissent dans les montagnes de neige. Aussitôt que l'on a quelques indices d'un si affreux accident, Religieux et domestiques, tous partent du couvent avec des pelles, des pioches et d'autres instruments, pour aller fouiller les

monceaux de neige et en retirer les victimes. Si celles-ci ne sont pas fort enfoncées dans la neige, les chiens découvrent à l'odorat, et indiquent la place où elles sont. Pour découvrir les malheureux qui sont plus profondément engloutis, les Religieux sondent la neige avec une longue baguette de fer; et ils sentent plus ou moins de résistance s'ils rencontrent un corps humain. Aussitôt qu'ils en ont l'avertissement, ils déblaient promptement la neige, et ils ont souvent le bonheur de trouver encore avec un souffle de vie des hommes qui allaient expirer. Ils les portent au couvent, les réchauffent, les restaurent et leur administrent les secours les plus propres à les ranimer.

Malgré la vigilance, l'activité et les efforts de ces généreux gardiens de la vie humaine, dans les Alpes, il y a peu d'années où il ne périsse quelque passager dans cette montagne, soit par l'effet des avalanches, soit pour s'être égaré, soit par un absolu épuisement de forces et par la congélation. Ce dernier accident arrive surtout à ceux qui, dans les mauvais temps, veulent tenter le passage de la montagne à des heures extraordinaires, où ils ne peuvent rencontrer le secours du marronnier. Tous les morts que l'on trouve sont portés au couvent; et, après leur avoir fait des obsèques religieuses, on place leurs corps, couverts d'un linceul, successivement en différentes rangées, dans un petit bâtiment carré, élevé sur le roc à quelques pas du couvent. Là, les cadavres se dessèchent et se consument lentement à l'action de l'air, et peuvent être

reconnus long-temps après qu'ils y ont été déposés.

Les accidents de mort sont heureusement rares ; mais il arrive trop fréquemment que des passagers se gèlent, souvent même sans s'en apercevoir, surtout dans les extrémités des pieds et des mains. Les Religieux, qui reconnaissent facilement leur état, ont soin de les tenir éloignés du feu, à leur entrée dans le couvent, et de faire dégeler peu à peu les membres gelés : ils suivent cette cure avec soin, et font eux-mêmes les amputations absolument indispensables.

Ils donnent les mêmes soins à tous les malades arrêtés au monastère ; ils les servent, les veillent, leur fournissent les médicaments et la nourriture convenables, et leur administrent avec affection tous les secours temporels et spirituels. Des malades y resten quelquefois plusieurs mois, et y sont entretenus gratuitement : car c'est ainsi que tous les étrangers y sont traités.

Les autres occupations des Religieux sont d'abord l'office canonial qu'ils font avec une édifiante régularité ; ils ont une église petite, mais assez belle, et dans laquelle on est surpris de voir transportées de grandes colonnes d'un beau marbre. Ensuite ils exercent avec zèle les fonctions du saint ministère, soit au couvent en faveur des passagers et d'une multitude de Fidèles qui y vont en dévotion, des vallées voisines, soit dans un grand nombre de paroisses dont ils ont la direction dans le Valais. Plusieurs sont successivement occupés à faire annuellement la quête dans le Valais de

la Suisse, pour suppléer aux revenus de leur communauté, et fournir les frais considérables de leur généreuse hospitalité[1].

« Quel est donc, dit l'écrivain estimable de qui nous avons emprunté cet intéressant écrit, l'esprit qui a fondé et qui soutient depuis huit siècles un établissement dont on chercherait en vain le modèle, ou quelque chose qui en approche dans les fastes du monde ? »

Plein de jours et de mérites, saint Bernard de Menthon mourut à Novarre, le 28 mai 1008, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

L'héroïque dévouement des Religieux du Saint-Bernard, était une expiation des désordres qui avaient affligé l'Église ; mais ces désordres étaient si grands, qu'il semble que de nouvelles victimes devenaient nécessaires pour apaiser la colère du Ciel, et assurer à l'Église un parfait triomphe sur le démon. Le Seigneur ne manqua pas de les faire naître. A ce moment précis parut saint Romuald, fondateur des Camaldules. Entre toutes les congrégations religieuses qui ont fait la joie de l'Eglise, l'ornement de la vie monastique et le sujet de l'admiration du monde chrétien, par l'austérité de leurs pratiques et par la sainteté de leur vie, celle des Camaldules doit tenir un des premiers rangs. Les saints Religieux qui la composent, observent tout ce qu'il y a de plus rude et de plus sévère, tant dans la vie cénobitique que dans la vie hérétique. Ils ont embrassé la pénitence et les mortifications de ce double genre de vie,

1 *Anecdotes chrétiennes*, p. 171.

sans admettre aucune des douceurs qui en modèrent les privations.

Comme nous avons dit, le fondateur de cet ordre fut saint Romuald, de l'illustre maison des ducs de Ravenne. Il naquit dans cette ville, l'an 956. A peine eut-il atteint l'âge de discrétion, qu'il s'abandonna aux vices qui ont coutume de s'emparer du cœur des jeunes gens. Il s'y livra avec d'autant moins de retenue que les biens de la fortune lui procuraient le moyen de satisfaire ses désirs. Mais Dieu, qui avait destiné Romuald à être un des consolateurs de son Église et l'instrument de la conversion d'un grand nombre de pécheurs, ne l'abandonna jamais dans ses déréglements. Des remords salutaires troublaient continuellement l'ame du jeune pécheur, et le préparaient à la pénitence.

Oh ! abîme de miséricorde ! une nouvelle faute fut l'occasion dont Dieu se servit pour briser entièrement ses chaînes. Serge, père de Romuald, avait eu une dispute avec un de ses parents : il l'appela en duel, et exigea que son fils fût de moitié dans cette horrible affaire. Romuald, effrayé d'une telle proposition, la rejeta ; mais sur la menace que lui fit son père de le déshériter, il consentit à assister au combat, seulement en qualité de spectateur. Serge tua son adversaire. Romuald alors âgé de vingt ans, fut saisi d'horreur, et se regardant lui-même comme coupable de l'homicide, il s'empressa de l'expier par une rigoureuse pénitence de quarante jours dans un monastère voisin. C'est là qu'il renonça pour toujours au monde en prenant l'habit religieux.

Après sept ans passés dans cette sainte maison, il se retira au voisinage de Venise. Il prit pour directeur un saint ermite nommé Marin, sous la conduite duquel il se perfectionna dans la pratique de toutes les vertus monastiques. Son père, touché de la grace, entra lui-même dans un monastère et y mourut en odeur de sainteté, après avoir fait une longue pénitence. Pour Romuald, plus il avançait et plus sa ferveur devenait exemplaire. Au travail des mains le plus pénible, il joignait des jeûnes rigoureux, un parfait recueillement et une prière continuelle. Il aimait tant ce dernier exercice, qu'il était vivement affligé lorsqu'il voyait quelqu'un prier avec tiédeur. Il vaudrait mieux, s'écriait-il, ne réciter qu'un Psaume avec ferveur, que d'en réciter cent avec nonchalance.

L'empereur Othon III étant venu en Italie, se rendit publiquement coupable d'un double crime ; mais Dieu tira le bien du mal. Romuald, que l'empereur avait choisi pour son confesseur, lui représenta toute l'énormité de sa conduite et lui imposa une pénitence publique. Le prince s'y soumit humblement. Les remontrances de Romuald firent encore la plus vive impression sur un favori de l'empereur qui avait été complice des crimes de son maître. Il consacra le reste de ses jours à la pénitence et reçut l'habit monastique des mains de notre Saint. Sa conversion fut suivie de celle de plusieurs autres seigneurs de la cour, qui tous embrassèrent le même genre de vie, sous la conduite de Romuald. Quelle joie pour l'Église de voir de jeunes seigneurs et

de jeunes princes se dépouiller du faste de la grandeur, pour se consacrer à Dieu dans l'obscurité de la retraite! Ils y goûtaient une joie pure dans la pratique de tout ce que la pénitence a de plus rigoureux. Leur temps était partagé entre la prière, le chant des Psaumes et le travail des mains. Chacun avait son emploi particulier : les uns cultivaient la terre, les autres s'appliquaient à différents métiers, gagnant ainsi à la sueur de leur front de quoi fournir à leur subsistance.

Romuald qui ne savait plus où loger ses disciples, bâtit plusieurs monastères. Le plus célèbre fut celui de Camaldoli, situé près d'Arezzo, en Toscane, dans une vallée de l'Apennin. Cette vallée fut donnée à Romuald par un seigneur appelé Maldoli, et c'est de là que le monastère prit le nom de Camaldoli [1]. Le Saint adopta la règle de saint Benoît, mais il y ajouta de nouvelles observances et voulut que ses disciples fussent tout à la fois ermites et cénobites. Telle est l'origine de l'ordre des *Camaldules*.

A quelque distance du monastère de Camaldoli, on voit encore l'ermitage que le Saint fit bâtir; il est sur une montagne toute couverte de sapins et arrosée par plusieurs fontaines. La vue seule de ce lieu solitaire porte l'ame au recueillement et à la contemplation. A l'entrée de cet ermitage on trouve une chapelle dédiée à saint Antoine : elle est là, toujours ouverte, comme un avant-poste sur la frontière de cette terre sainte, afin que les étrangers s'y purifient par la prière avant

[1] Camaldoli est une abréviation de *Campo-Maldoli*.

d'aller plus loin. On trouve ensuite les cellules des portiers; à quelques pas de là on voit une grande église magnifiquement décorée. Au-dessus de la porte est une cloche dont le son pénétrant se fait entendre par tout le désert. La cellule habitée par saint Romuald, pendant qu'il formait son ermitage, est au côté gauche de l'église. Toutes les cellules sont bâties en pierre, ont chacune un petit jardin environné d'un mur, et une chapelle où les ermites peuvent dire la Messe s'ils le veulent. Il leur est permis d'avoir du feu à cause du froid excessif qui règne toujours sur la montagne.

Tous ces Solitaires sont gouvernés par un supérieur qu'ils appellent Majeur. L'ermitage tout entier est entouré de murs hors desquels ne peuvent sortir ceux qui l'habitent, ils ont seulement la liberté de se promener dans le bois de leur enclos. On leur envoie du monastère, situé dans la vallée, tout ce qui peut leur être nécessaire, afin que rien ne soit capable de les interrompre dans leur contemplation. Les ermites se rendent à l'Eglise pour réciter l'office divin, sans que la pluie ni la neige puissent les en empêcher. Ils ne parlent jamais dans les lieux séculiers ; ils gardent aussi un silence absolu en Carême, les dimanches et les fêtes, les vendredis et les autres jours d'abstinence. Il leur est encore défendu de parler en tout temps, depuis Complies jusqu'à Prime du lendemain.

Encore une fois quelle consolation pour l'Eglise de voir ces hommes vivant comme des Anges revêtus d'un corps mortel ! Quel exemple puissant pour arracher les

pécheurs à l'amour des créatures ! Enfin, quel contrepoids aux crimes du monde que tant de vertus et d'austérités, exercées par des hommes autrefois riches et pouvant jouir de toutes les douceurs de la vie !

L'ordre des Camaldules a produit une foule de Saints et de personnages illustres. C'est de là qu'est sorti le Pape actuellement régnant, Grégoire XVI, dont la fermeté, la prudence, la sollicitude, la haute sagesse, sont si nécessaires à l'Eglise dans le temps où nous vivons [1]. Quant au saint fondateur, il continua ses austérités jusqu'à la plus extrême vieillesse. Il portait un rude cilice et refusait à ses sens tout ce qui pouvait les flatter. Il n'admettait aucun assaisonnement dans les herbes dont on le nourrissait, et quand on lui apportait quelque chose de mieux préparé que ce qu'il avait coutume de manger, il disait doucement : Gourmandise, gourmandise ! tu ne toucheras pas à ceci, je te déclare une guerre perpétuelle. Enfin il mourut de la manière dont il l'avait prédit vingt ans auparavant. Ce fut en 1027, dans un âge fort avancé [2].

Ces grands Saints qui naissaient dans le champ fertile de la Religion, les mœurs qui se purifiaient, la foi antique qui reprenait sa première vigueur, faisaient tressaillir de joie la sainte épouse de l'Homme-Dieu; mais ces jouissances si pures et si douces la préparaient à supporter de nouvelles afflictions.

[1] *Voyez* les vies des Saints de l'ordre des Camaldules, en ital., par Razzi, 2 vol. in-4°.

[2] Hélyot, *t.* 5. 258.

En ce temps-là l'Eglise fut blessée au cœur par Béranger, archidiacre d'Angers. Ce novateur osa nier la présence réelle de Notre Seigneur dans la sainte Eucharistie. Un cri d'indignation s'éleva de toutes parts; il monta jusqu'au Ciel, et le défenseur du plus aimable de nos mystères, parut. Béranger, convaincu d'erreur et condamné, rétracta lui-même ce qu'il avait avancé, et mourut dans la communion de l'Église. C'est lui qui, au moment de rendre le dernier soupir, disait ces paroles lamentables : Oui, j'ai bien la confiance que Dieu aura égard à mes larmes et qu'il me pardonnera mes propres péchés; mais les péchés que j'ai fait commettre aux autres, me les pardonnera-t-il? mais les ames que j'ai égarées, ne m'attendront-elles pas devant le tribunal du souverain Juge pour demander ma condamnation? Il mourut dans ces perplexités. Cet exemple est bien propre à nous inspirer la plus grande crainte du scandale.

Le grand défenseur de la présence réelle contre Béranger fut le célèbre Lanfranc, archevêque de Cantorbéry. Né à Pavie, en Lombardie, il étudia le droit et l'éloquence à Bologne. Il passa ensuite en Normandie où il fut nommé Prieur du monastère du Bec. Ce fut là qu'il ouvrit son école qui devint bientôt la plus célèbre de toute l'Europe. Il proposa une conférence à Béranger dans le dessein de le ramener à la saine doctrine; mais elle ne fut point acceptée. Le courageux défenseur du dogme de l'Eucharistie ne resta pas oisif; il écrivit contre l'hérésiarque et le confondit dans un ouvrage intitulé : *Traité du corps et du sang du Seigneur*. Il

assista à divers Conciles qui se tinrent contre Béranger, et il ne déposa les armes que lorsqu'il vit l'erreur anéantie et son auteur ramené au sein de l'unité. Lanfranc mourut en odeur de sainteté, le 28 mai 1089, et fut enterré dans son église de Cantorbéry.

Un autre sujet de tristesse pour l'Eglise dans ce temps-là, lui vint du côté de l'Orient. Michel Cérulaire, patriarche de Constantinople, fomenta les semences de schisme, déposées par Photius dans l'esprit des Grecs. Cette fois-ci elles furent encore étouffées; mais dès-lors on put prévoir que l'Eglise grecque ne tenant plus que par un fil à l'Église latine, ne tarderait pas à rompre tout à fait. Ce schisme déplorable ne fut cependant consommé que beaucoup plus tard, comme nous le verrons. Les Mahométans, de plus en plus redoutables, affligeaient aussi l'Eglise en tourmentant les Chrétiens de l'Egypte et de la Palestine[1]; mais un peuple nouveau devait la consoler.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir veillé sur tous nos besoins spirituels et corporels; faites-nous la grace d'aimer tendrement l'Eglise qui a donné naissance à tant d'ordres religieux si utiles au monde.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je serai bon envers les pauvres étrangers.*

[1] Fleury, *liv.* 58. et suiv.

## PETIT CATÉCHISME.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (11e SIÈCLE.)

*Q.* Quels furent les principaux Saints du onzième siècle?

*R.* Outre ceux dont nous avons raconté l'histoire, les principaux Saints du onzième siècle furent saint Henri, empereur d'Allemagne; saint Etienne, roi de Hongrie, et saint Emeric son fils; saint Olaüs, roi de Norwège, et saint Canut, roi de Danemarck. Tous ces Saints nous montrent les effets de la réforme des mœurs et nous apprennent que l'Eglise fut toujours pleine de vigueur et de vie.

*Q.* Qu'est-ce qui nous l'apprend encore?

*R.* Ce qui nous apprend encore que l'Eglise fut toujours pleine de force et de vie, c'est l'institution des Religieux du grand Saint-Bernard. Occupée à guérir les plaies spirituelles de ses enfants, en abolissant les scandales, l'Eglise n'oublia pas leurs nécessités temporelles. Elle fonda une institution qui mérite les bénédictions de tous les siècles. Saint Bernard de Menthon, archidiacre d'Aoste, en Piémont, apprit qu'on adorait, au sommet des Alpes, une fameuse statue de Jupiter. Il s'avança jusqu'à cet endroit, renversa la statue et bâtit un hospice près de ce lieu, pour recevoir les voyageurs qui traversent ces dangereuses montagnes : c'est ce qu'on appelle l'hospice du grand Saint-Bernard. Les

Religieux qui l'habitent sont constamment occupés à secourir les voyageurs, ils les cherchent dans les neiges où souvent ils sont engloutis, les portent au couvent et leur donnent tous les soins nécessaires pour les rappeler à la vie. Ces Religieux mènent une vie fort austère et abrègent même leurs jours en respirant l'air trop vif de ces montagnes.

*Q*. Quelle autre institution fut fondée en ce temps-là ?

*R*. Une autre institution destinée à donner des exemples au monde et à expier les crimes des hommes, fut fondée en ce temps ; c'est l'ordre des Camaldules. Saint Romuald qui l'établit était un seigneur italien dont la jeunesse ne fut pas très-réglée; mais touché de Dieu, il se convertit et pratiqua dans le désert de grandes austérités. Sa sainteté lui attira pour disciples un certain nombre de princes et de jeunes seigneurs et beaucoup d'autres personnes. Tous vivaient du travail de leurs mains. Le jeûne, le silence, la prière, toutes les vertus des anciens Solitaires furent pratiquées par saint Romuald et ses disciples. Cet ordre a donné à l'Eglise un grand nombre de Saints et de personnages illustres, entre autres notre saint Père le pape Grégoire XVI, actuellement régnant.

*Q*. Quelles furent les afflictions de l'Eglise pendant ce siècle?

*R*. Les principales afflictions de l'Eglise pendant ce siècle, furent 1° l'hérésie de Béranger. Béranger était archidiacre de l'église d'Angers. Il osa nier la présence réelle de Notre Seigneur au saint Sacrement, mais il

fut confondu par le célèbre Lanfranc, archevêque de Cantorbéry. Béranger rétracta son erreur et mourut dans le sein de l'Eglise, mais avec de grandes inquiétudes à cause des ames qu'il avait égarées. Cet exemple nous apprend à bien craindre le scandale; 2° le schisme de Michel Cérulaire. Michel Cérulaire était patriarche de Constantinople. Il fomenta les semences de division que Photius avait laissées dans les esprits. Néanmoins, les Grecs ne se séparèrent pas encore entièrement de l'Eglise; 3° les persécutions des Mahométans. Les Mahométans, devenus plus redoutables que jamais, tourmentèrent les Chrétiens de l'Egypte et de la Palestine. Telles furent les afflictions de l'Eglise; nous verrons dans la leçon suivante comment Dieu la consola.

### PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir veillé sur tous nos besoins spirituels et corporels; faites-nous la grace d'aimer tendrement l'Eglise qui a produit tant d'ordres religieux si utiles au monde.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je serai bon envers les pauvres étrangers.*

## XXXV^e LEÇON.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (11^e SIÈCLE. SUITE.)

L'Église consolée et dédommagée, conversion des Hongrois. — Affligée, guerre des seigneurs. — Consolée, Trève-Dieu. — L'Église attaquée, Sarrasins en Orient, en Afrique, en Italie. — Défendue et consolée, Croisades, fondation des Chartreux.

Pour consoler l'Eglise et la dédommager des pertes que l'hérésie de Béranger, le schisme de Michel Cérulaire et l'invasion des Mahométans lui avait fait éprouver, Dieu lui donna un peuple nouveau. C'est encore le nord de l'Europe qui va l'offrir. Depuis plusieurs siècles ces vastes contrées étaient en possession de donner à l'Eglise ses plus fidèles enfants. Voici les Hongrois, c'est-à-dire les fils de ces Huns si redoutables qui, à la suite d'Attila, avaient épouvanté le monde au sixième siècle : ils vont à leur tour devenir des agneaux pleins de douceur et de docilité sous la houlette du divin Berger [1]. Aux yeux de l'homme éclairé, la conversion des Hongrois, comme celle des Normands, est un miracle qui prouve à lui seul la divinité du Christianisme.

1 *Voyez* Joseph Assémani, *Comment. in Calend.* ; Deguignes, *Hist. générale des Huns.*

Comparables pour la barbarie aux Normands, les Hongrois les surpassaient peut-être en cruauté. Ils mangeaient de la chair crue, buvaient du sang, coupaient en pièces les cœurs des hommes qu'ils avaient pris et les mangeaient comme un remède[1]. Depuis les ravages d'Attila ils avaient plusieurs fois désolé l'Allemagne, l'Italie et la Lorraine, laissant partout des traces de la plus horrible cruauté. Ils brûlaient les églises, massacraient les Prêtres au pied des autels et emmenaient en captivité une infinité de Chrétiens sans distinction d'âge, de sexe ou de condition. Cependant la religion chrétienne fut assez puissante pour adoucir ces monstres et pour leur inspirer des sentiments d'humanité et de vertu.

Dieu qui voulait les convertir, toucha le cœur d'un de leurs rois nommé Geysa, et lui donna des dispositions favorables pour les Chrétiens. Il finit par recevoir le Baptême avec toute sa famille. Le pieux monarque désirait vivement d'abolir le Paganisme dans ses états. Une nuit Dieu lui envoya un songe dans lequel il vit un jeune homme d'une beauté merveilleuse, qui lui dit : Ton dessein ne s'exécutera point par toi, tes mains sont souillées de sang humain ; mais tu auras un fils qui accomplira tes pensées. Il sera du nombre des élus de Dieu, et après avoir régné sur la terre, il régnera éternellement dans le Ciel.

En effet, le roi eut un fils qu'il nomma Etienne et qui fut baptisé par saint Adalbert, évêque de Prague.

[1] Fleury, *liv.* 54, 33.

Ce jeune prince, élevé avec soin, donna dès son enfance des marques extraordinaires de piété, et devint dans la suite l'Apôtre de ses sujets. Aussitôt qu'il fut monté sur e trône, il fit une paix solide avec les peuples voisins et s'occupa tout entier de l'établissement du Christianisme dans ses états. Pour rendre ses efforts efficaces, il répandait d'abondantes aumônes et priait avec une grande ferveur ; on le voyait souvent dans l'église prosterné sur le pavé, offrir à Dieu ses gémissements et ses larmes. Il envoyait de tous côtés chercher des ouvriers évangéliques ; lui-même accompagnait les prédicateurs et faisait les fonctions de missionnaire. Il s'opéra des conversions sans nombre : le sang des martyrs ayant coulé en plusieurs endroits, la semence évangélique poussa avec tant de rapidité, que le saint roi eut la consolation de voir l'idolâtrie disparaître entièrement de son royaume.

Pour donner de la consistance et une forme convenable à l'Eglise de Hongrie, on la divisa en dix évêchés dont la métropole fut Strigonie sur le Danube ; on y mit pour archevêque un saint religieux nommé Sébastien [1]. Le roi envoya à Rome un ambassadeur pour prier le souverain Pontife de confirmer toutes les fondations d'évêchés et de monastères qu'il avait faites, et de *lui conférer le titre de roi* [2]. Le Pape lui accorda ce qu'il demandait et lui envoya une riche couronne à laquelle il joignit une croix qu'il lui permit, par

[1] Fleury, suprà.

[2] *Id., id.*

un privilége spécial, de faire porter à la tête de ses armées, comme un signe de l'apostolat qu'il avait exercé au milieu de ses sujets. De là vient le titre d'*Apostolique* que prennent les rois de Hongrie[1]. Ce saint roi mit son royaume sous la protection de la sainte Vierge pour laquelle il avait une tendre dévotion. Il renouvela cette consécration quelques jours avant sa mort qui arriva le jour de l'Assomption 1038.

A quelques exceptions près dont nous parlerons plus tard, tout l'Occident était chrétien ; toutes ces farouches nations du nord reposaient maintenant comme de douces brebis dans le bercail de l'Église ; la civilisation, fille de la foi, avait suivi partout la Croix du Sauveur, et l'étendard sacré flottait bien au-delà des limites de l'ancien empire romain.

Pour faire de tous ces peuples, devenus chrétiens, une seule famille, il restait à combattre un usage, dernier fruit de la barbarie originelle de tant de hordes guerrières. Les seigneurs grands et petits, dont les châteaux fortifiés couronnaient les hauteurs d'un bout de l'Europe à l'autre, recouraient journellement à la voie des armes pour venger leurs injures réelles ou imaginaires. Semblables à des vautours qui, de la cime des rochers où leur nid est suspendu, se précipitent au fond des vallées pour enlever leur proie, ces hommes encore indomptés descendaient de leur donjon et se jetaient sur les terres de leurs rivaux. On n'entendait parler que de châteaux

[1] Miceslas, duc de Pologne, qui avait embrassé le Christianisme en 965, fit aussi prier le même pape Silvestre de lui confirmer le titre de roi.

brûlés et détruits, de moissons ravagées, de meurtres nombreux et de familles condamnées aux larmes.

La charité chrétienne était violée et les pauvres habitants des campagnes souffraient beaucoup de ces guerres continuelles. Les rois étaient trop faibles pour arrêter tant de désordres. Mère commune du peuple et des grands, l'Église vint en aide à la société, et ne négligea rien pour détruire cet abus. Craignant de ne pas réussir, si elle demandait une paix absolue, elle proposa une trêve pour certains jours. Il fut ordonné dans plusieurs conciles, sous peine d'excommunication, à tous les seigneurs et chevaliers, de cesser toute hostilité depuis le mercredi au soir jusqu'au lundi matin, et pendant l'Avent et le Carême. On avait consacré à cette trêve les derniers jours de la semaine plutôt que les autres, en mémoire des mystères qui y furent accomplis : l'institution de la sainte Eucharistie, la Passion de Notre Seigneur, sa Sépulture et sa Résurrection. Cette loi touchante reçut le beau nom de *Trève Dieu*, ou *Trève de Dieu*[1]. Les plus zélés prédicateurs de la Trève Dieu furent saint Odilon, abbé de Cluni, et le bienheureux Richard, abbé de Verdun. Combien peut-être, parmi ceux qui se moquent aujourd'hui des Moines et qui insultent l'Église, doivent le bienfait de l'existence à la Trève Dieu, ouvrage des Moines et de l'Église !

Voilà donc la divine épouse de l'Homme-Dieu, la chaste colombe du Calvaire qui étend sur toute l'Europe

[1] *Voyez* Ducange, au mot *Treva Dei* ; Fleury, *liv.* 57. 40.

ses ailes protectrices; le Nord ne cache plus dans ses forêts de nations féroces pour la désoler; la paix règne parmi les Chrétiens; les mœurs sont purifiées, les institutions sociales se pénètrent fortement de l'esprit du Christianisme; de grands hommes brillent d'un vif éclat sur le trône et dans les cloîtres, l'Europe chrétienne est pleine de vie. Tout annonce une époque solennelle et de grands événements.

En effet, une lutte prodigieuse va s'engager : l'Orient et l'Occident vont se lever l'un contre l'autre. Les Mahométans ou les Sarrasins, suscités de Dieu pour punir les Chrétiens devenus coupables, comme les Assyriens pour châtier les Juifs prévaricateurs, oublient leur mission et veulent exterminer le peuple chrétien qu'ils ont seulement ordre de maintenir dans le devoir par des corrections salutaires. Sous la conduite de leurs Califes, ils s'emparent d'une grande partie de l'Orient, soumettent l'Afrique, passent en Espagne, infestent la mer Adriatique, se rendent maîtres de la Calabre, menacent d'envahir l'Europe et d'apporter ce qu'ils ont porté partout, la corruption, l'esclavage et la barbarie. Jérusalem venait de tomber sous leurs coups; le saint Sépulcre, berceau de la Religion et de la civilisation du monde, était en leur pouvoir; encore un peu et la terre entière devenait musulmane.

Mais Dieu qui a dit à la mer : Tu viendras jusque-là, et là, contre ce grain de sable, tu briseras l'orgueil de tes flots, sut mettre une digue au torrent qui menaçait de tout envahir. Ce fut un Prêtre qui, le premier, signala

le danger : à sa voix, l'Europe entière se leva comme un seul homme. Les Croisades furent décidées. La première fut adoptée par acclamations. On appelle Croisades des guerres entreprises, au moyen-âge, pour reconquérir la Terre-Sainte, occupée par les Sarrasins. Ceux qui s'y engagèrent prirent pour marque de leur engagement une Croix d'étoffe rouge, attachée à l'épaule droite, ce qui leur fit donner le nom de *Croisés*, et à ces guerres le nom de *Croisades*. On en compte six principales.

Avant de raconter leur histoire, il n'est pas inutile de faire connaître leur influence. Or, il est avoué de nos jours que les Croisades eurent pour résultats :

1° De faire cesser les guerres particulières que les seigneurs se faisaient entre eux, tant en France qu'en Allemagne, en Angleterre et en Italie, guerres toujours renaissantes, qui décimaient inutilement la noblesse, écrasaient le peuple et entraînaient à leurs suites le brigandage, des meurtres, des violences et des actions odieuses.

2° De créer ou du moins d'étendre le commerce avec les peuples étrangers. Les Croisades transportèrent, il est vrai, de grandes sommes en Asie, mais elles en firent arriver de bien plus grandes en Europe. En exerçant les Européens à la marine, les Croisades nous ont accoutumés à tenter par mer des voyages de longs cours, ont occasionné l'invention de la boussole et préparé la découverte de l'Amérique.

3° Elles ont fortement contribué au rétablissement

et au développement des sciences en Occident et particulièrement en France. Dans le dessein de convertir au Christianisme les Sarrasins et les Schismatiques de l'Orient, les Papes voulurent qu'on établît des maîtres pour enseigner l'Arabe et les autres langues orientales; à Rome, à Paris, à Oxford, à Bologne et à Salamanque; qu'ils fussent entretenus à Rome par le Saint-Siége, à Paris par le roi, et dans les autres villes par les Prélats, les monastères et les chapitres du pays; qu'ils traduiraient en latin les bons ouvrages écrits en ces langues.

4° Elles nous ont donné l'idée et le goût d'une quantité d'arts, et particulièrement de cette architecture gothique aujourd'hui si admirée. Le beau siècle de cette architecture fut précisément le siècle des Croisades; on voulut réaliser en Europe ce qu'on avait vu en Orient. De là, ces chef-d'œuvres et ces cathédrales qui sont tout ensemble la gloire de la Religion qui les inspira, et l'apologie perpétuelle des Croisades qui en fournirent le modèle et en perfectionnèrent les détails.

5° Elles ont donné la liberté à la classe pauvre. En déclarant que tous les hommes sont frères, la Religion avait déposé dans les esprits le principe de la liberté universelle; liberté sage, raisonnable, nécessaire, qui n'exclut ni le pouvoir ni la subordination; mais les révolutions perpétuelles survenues dans le monde, n'avaient point permis à l'Église de tirer toutes les conséquences de son principe libérateur. Il est vrai, des millions d'hommes ouissaient déjà de la liberté; cependant, un

grand nombre d'autres l'attendaient encore. Les Croisades arrivent. Avant de partir pour la Terre-Sainte, on voit les seigneurs rendre la liberté à leurs serfs, afin d'avoir l'argent nécessaire à l'expédition ; on en voit d'autres faire vœu de les affranchir si le succès de la guerre couron neleurs efforts, ou si la Providence les ramène dans leurs foyers.

6° Elles adoucirent le sort des Chrétiens orientaux. Après même qu'ils furent retombés sous la domination des Sarrasins, ils ne furent plus exposés aux mêmes persécutions ni aux mêmes avanies.

7° Enfin, les Croisades refoulèrent dans la Haute-Asie la puissance musulmane, et la mirent pour longtemps hors d'état de rien tenter d'important contre l'Europe [1].

Nous avons dit que ce fut un Prêtre qui, le premier, signala le pressant danger dont l'Occident était menacé de la part des Sarrasins. Ce Prêtre, dont le nom est devenu si célèbre, se nommait Pierre l'Ermite. Il était du diocèse d'Amiens. Ayant fait le pélerinage de la Terre-Sainte, il fut sensiblement affligé de voir les lieux saints profanés par les Infidèles. Il en conféra avec Simon, patriarche de Jérusalem, et, dans les entretiens qu'ils eurent à ce sujet, ils conçurent le dessein de délivrer la Palestine de la servitude où elle gémissait depuis si long-temps. A son retour, Pierre vint trouver le pape Urbain II, et lui fit une peinture si touchante de

[1] *Voyez* Michaud, *Hist. des Croisades;* et l'ouvrage italien *Apologia de'secoli Barbari.*

l'état déplorable où étaient réduits les Chrétiens, que le souverain Pontife l'envoya de province en province exciter les princes et les peuples à délivrer leurs frères de l'oppression. Pierre paraissait peu propre au premier abord, à conduire une affaire si importante.

C'était un petit homme, d'une physionomie peu agréable. Il portait une longue barbe et un habit grossier ; mais sous cet extérieur humble, il cachait un grand cœur, du feu, de l'éloquence, de l'enthousiasme ; c'était un homme d'un courage héroïque, d'un esprit élevé, d'une vivacité et d'une énergie de sentiment qui faisait passer ses propres affections d'une manière irrésistible, dans l'ame de tous ceux à qui il parlait. Sa vie, pauvre et très-austère, lui conférait un degré nouveau d'autorité. Il distribuait ce qu'on lui donnait de meilleur, ne mangeait que du pain, ne buvait que de l'eau, mais sans affectation et avec la piété judicieuse qui convenait à un génie de cet ordre.

Le pape Urbain indiqua lui-même un concile à Clermont, où se rendirent plusieurs princes. Il y parla d'une manière si pathétique, que les assistants fondirent en larmes, et s'écrièrent tous d'une voix : *Dieu le veut*, *Dieu le veut*. Ces mots, que tout le monde s'accorda à répéter comme par inspiration, parurent d'un heureux augure, et devinrent dans la suite le cri de guerre des Croisés. Tout fut bientôt en mouvement dans la France, dans l'Italie et dans l'Allemagne. On vit parmi les grands et parmi le peuple un égal empressement à prendre la Croix. Ce qu'il y eut de plus édifiant, c'est que les ini-

mitiés et les guerres particulières, allumées dans la plupart des provinces, cessèrent tout à coup. La paix et la justice semblaient être revenues sur la terre pour préparer les hommes à la guerre sainte.

La France, si visiblement destinée pour défendre l'Église et propager l'Évangile, se distingua entre toutes les nations. Elle eut la gloire de donner à la Croisade le chef qui la dirigea : ce fut Godefroi de Bouillon. Ce héros réunissait en sa personne la prudence de l'âge mûr et l'ardeur de la jeunesse, la valeur la plus intrépide et la piété d'un Saint. L'expédition se mit en marche, traversa une partie de l'Europe et de l'Asie, prit Antioche et vint camper aux pieds des murailles de Jérusalem.

La ville pouvait résister long-temps, les Sarrasins n'avaient rien oublié pour la mettre en état de défense ; mais les Croisés firent des prodiges de valeur, et au bout de cinq semaines, ils la prirent d'assaut un vendredi, à trois heures après midi : circonstance qui fut remarquée, parce que ce fut le jour et l'heure où Jésus-Christ expira sur la Croix. Dans la première chaleur de la victoire, rien ne put arrêter le soldat : on fit main-basse sur les Infidèles, dont la ville était pleine, et le massacre fut horrible. Mais on passa bientôt de cet emportement de fureur aux sentiments de la plus tendre piété. Les Croisés quittèrent leurs habits ensanglantés, allèrent nu-pieds, en pleurant, et en se frappant la poitrine, visiter tous les lieux consacrés par les souffrances du Sauveur. Le peu de Chrétiens qui étaient

restés à Jérusalem, poussaient des cris de joie, et rendaient grace à Dieu de ce qu'il les avait délivrés de l'oppression.

Huit jours après, les princes et les seigneurs s'assemblèrent pour élire un roi capable de conserver cette précieuse conquête. Le choix tomba sur Godefroi de Bouillon, qui était le plus vaillant et le plus vertueux de toute l'armée. On le conduisit à l'église du Saint-Sépulcre, où il fut solennellement proclamé. Comme on lui présentait une couronne d'or, le pieux héros la refusa. A Dieu ne plaise, dit-il, que je porte une telle couronne dans un lieu où le Roi des rois n'a porté qu'une couronne d'épines [1].

Au moment où les peuples chrétiens s'étaient décidés à marcher contre les Infidèles, des Anges de paix et de prière avaient pris le chemin de la solitude, soit pour obtenir la victoire à leurs frères, soit pour expier les désordres inséparables de ces expéditions lointaines, soit pour opposer un contre-poids aux scandales qui affligeaient encore l'Eglise, soit pour essuyer les pleurs que l'hérésie de Béranger venait de lui faire répandre, soit enfin pour perpétuer le véritable esprit du Christianisme, et apprendre à toutes les générations à servir Dieu et en esprit et en vérité. Alors s'établit l'ordre des Chartreux, le plus parfait de tous, puisqu'il n'a jamais eu besoin de réforme.

Le fondateur de cet ordre célèbre fut saint Bruno. Il

[1] Voyez *Dict. hist.* art. *Pierre Damien*; *Hist. abrég. de l'Église*; et Fleury, *liv.* 64 et 67.

naquit à Cologne, vers l'an 1060. Ses parents, recommandables par leur piété, voulurent qu'il fût élevé sous leurs yeux. Le jeune Bruno fit de rapides progrès dans la science et dans la piété. Bientôt sa réputation s'étendit au loin, mais il ne tira jamais de vanité des dons de Dieu; au contraire, il les fit servir à étendre le règne de Jésus-Christ. Poussé par la grace et par le désir d'une vie plus parfaite, il résolut de quitter le monde. Il confia son projet et le fit goûter à six de ses amis, dont deux étaient chanoines de Saint-Ruf, en Dauphiné. La solitude ne nous suffit pas, dit saint Bruno, si nous n'avons un homme éclairé dans les voies de Dieu pour nous servir de guide. Nous connaissons dans notre pays, répondirent les deux Chanoines, un saint Évêque dont les soins ne tendent qu'à sauver le monde par la pénitence, et il a dans son diocèse beaucoup de bois, de rochers et de déserts inaccessibles aux hommes.

Ce Prélat était saint Hugues, évêque de Grenoble. Bruno, heureux de cette découverte, se mit en route avec ses six compagnons pour aller trouver l'homme de Dieu. Arrivés à Grenoble vers la fête de saint Jean-Baptiste de l'an 1086, ils se jetèrent aux pieds de saint Hugues, en lui demandant, dans son diocèse, un lieu où ils pussent servir Dieu sans être à charge aux hommes, et éloignés du commerce du monde. A la vue de ces sept voyageurs inconnus, le saint Pontife se souvint d'une vision qu'il avait eue la nuit précédente. Il lui semblait voir Dieu lui-même qui bâtissait un temple dans le désert de son diocèse, qu'on appelait la *Chartreuse*, et

sept étoiles qui s'élevaient de la terre et formaient une couronne, marchaient devant lui, comme pour lui en frayer le chemin. Il n'eut pas plutôt vu et entendu Bruno et ses compagnons, qu'il leur appliqua sa vision, les embrassa tendrement, et voulut les conduire lui-même dans le désert de la Chartreuse.

Rien n'est plus propre que l'aspect de cette solitude à élever l'ame et à l'occuper fortement. Le spectacle terrible d'une beauté sombre qui se présente partout, convaincrait l'athée même de l'existence d'un Dieu. Il suffirait de le conduire en ce lieu et de lui dire : *Regarde*. Une vallée profonde, environnée de rochers arides, escarpés, couverts pendant la plus grande partie de l'année de neiges et de brouillards, tel fut le berceau des Chartreux. Pour rendre cette vallée encore plus solitaire s'il était possible, saint Hugues défendit aux femmes, aux chasseurs et aux bergers d'en approcher. Au comble de la joie d'avoir trouvé un lieu tel qu'ils le désiraient, entièrement séparé du reste du monde, Bruno et ses compagnons commencèrent par bâtir un oratoire et de petites cellules à quelque distance l'une de l'autre, comme dans les anciennes Laures de la Palestine. Il serait difficile d'exprimer la vie admirable que ces Anges de la terre menaient dans leur solitude : ils s'engagèrent à un silence perpétuel et n'avaient de conversation qu'avec Dieu; ils employaient une grande partie du temps à chanter ses louanges ; à la prière succédait le travail des mains : le plus ordinaire était de transcrire des livres de piété, afin de gagner de quoi subsister sans être à charge à

personne. Tel est encore, à peu de chose près, la vie des Chartreux de nos jours.

Ils jeûnent huit mois de l'année ; en Carême, en Avent, et tous les vendredis, ils ne mangent ni œufs ni laitage ; si on leur donne du poisson par charité, ils en usent, hors de là, jamais. Les dimanches et les fêtes ils prennent leur repas en commun ; les autres jours on leur envoie leur portion ; chacun la reçoit par une petite porte qui donne dans sa cellule, et ils mangent seuls comme les Ermites. La prière, la lecture, le travail des mains, sont leurs occupations ordinaires. Chaque Religieux a sa cellule accompagnée d'un petit jardin qu'il cultive lui-même. Tous se lèvent vers les dix heures de la nuit pour réciter l'office ; ils retournent se reposer vers les trois heures et se lèvent à cinq ou six. Jamais ils ne quittent le cilice ; ils se couchent tout habillés, une simple paillasse leur sert de lit.

Parfaitement tranquilles au milieu d'un monde tumultueux dont le bruit parvient rarement à leurs oreilles, ils prient sans cesse pour leurs frères, et attirent sur le monde des bénédictions continuelles. Ces Religieux sont les miracles du monde : ils vivent dans la chair comme n'en ayant pas. Ce sont des Anges sur la terre qui représentent Jean-Baptiste dans le désert ; ils font le principal ornement de l'épouse de Jésus-Christ ; ce sont des aigles qui prennent leur essor vers le Ciel, et dont l'institut est avec raison préféré à celui de tous les autres ordres religieux [1]. Là surtout s'est conservé dans toute

[1] Bona, *de Div. Psalmodia. c.* 18.

sa force le véritable esprit de l'Évangile. Nous n'en citerons qu'un seul exemple :

Le Sauveur a dit : *Que celui qui est le premier entre vous, soit comme le dernier*. Cette parole, soutenue de l'exemple du Dieu qui la prononça, a changé les idées humaines sur le pouvoir. Dans le Christianisme, les dignités, les emplois éclatants s'appellent *charges*. Ce n'est pas en vain. Ils sont nombreux les saints, c'est-à-dire les vrais Chrétiens qui ont refusé ou qui ont accepté en tremblant les dignités qu'on leur offrait. Ils sont peut-être plus nombreux encore ceux qui sont morts victimes de leurs charges ; car pour eux l'exercice du pouvoir fut un long martyre, un dévouement du jour et de la nuit aux intérêts de leurs inférieurs. Cette manière si éminemment sociale d'envisager les grandeurs s'est conservée chez les Chartreux. Dans leur langue toute philosophique, parce qu'elle est toute chrétienne, on dit qu'un prieur demande *miséricorde*, lorsqu'il demande à être déchargé de la supériorité. On dit qu'on lui a *fait miséricorde*, lorsqu'on ne le continue pas, et qu'on *ne lui a pas fait miséricorde* lorsqu'on le continue[1].

Oh ! que nous avons bien oublié cette notion chrétienne du pouvoir ! Aussi, voyez quelle rivalité ! quelles intrigues ! quelles bassesses ! et quelles calamités pour les peuples !

Six ans après la fondation de la *Chartreuse*, le souverain Pontife qui avait été disciple de saint Bruno, le fit venir à Rome. L'humble Religieux obéit, malgré le

[1] Dict. de Trévoux.

regret extrême qu'il avait de quitter sa chère solitude. Cependant la vie du monde était tellement opposée à ses goûts, qu'après quelque temps de séjour à la cour pontificale, il supplia le Pape de lui permettre de retourner au désert. Le souverain Pontife finit par y consentir; mais il ne voulut jamais que le Saint quittât l'Italie. Bruno se retira dans les montagnes de la Calabre où il fonda un nouveau monastère. Enfin le temps arriva où Dieu voulut récompenser les travaux de son serviteur. Bruno sentant les approches de la mort, fit assembler ses Religieux autour de son lit, et fit devant eux une confession publique de toute sa vie et la profession de sa foi. Il déclara qu'il croyait tous les mystères de la Religion purement, simplement et inébranlablement. Il s'étendit plus au long sur l'Eucharistie, à cause de l'hérésie de Béranger qui venait de troubler les Fidèles. Le dimanche suivant, dixième jour d'octobre, il rendit son ame à Dieu, n'ayant pas encore atteint la cinquantième année de son âge. Ce fut l'an 1101 [1].

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir suscité tant de Saints pour conserver dans le monde la foi et les mœurs; c'est pour nous que vous avez fait tout cela; accordez-nous la grace de profiter de tous ces bienfaits et d'imiter les modèles que vous nous avez donnés.

[1] *Voyez* Hélyot, *t.* VII. *p.* 367. Fleury, *liv.* 63.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je me demanderai souvent* : *Si un Saint était à ma place, que ferait-il ?*

## PETIT CATÉCHISME.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (11e SIÈCLE. SUITE.)

*Q.* Comment Dieu consola-t-il l'Eglise?

*R.* Pendant le onzième siècle Dieu consola l'Eglise par la conversion des Hongrois. Les Hongrois étaient un peuple barbare et très-cruel qui avait ravagé l'Allemagne, l'Italie et plusieurs autres pays. Rien n'égalait leur férocité : ils buvaient du sang et mangeaient le cœur de leurs prisonniers. La Religion seule fut assez puissante pour les adoucir. Un de leurs rois reçut le Baptême et engagea ses sujets à suivre son exemple. Il fit élever dans la Religion son fils nommé Etienne. Ce prince devint l'Apôtre de la Hongrie. A peine fut-il monté sur le trône qu'il fit venir des Missionnaires. Ils les accompagnait souvent dans leurs courses, il priait avec ferveur. Il ne se donna point de repos qu'il n'eût aboli l'idolâtrie dans ses états. Dieu couronna ses efforts et il devint un grand Saint.

*Q.* Qu'est-ce que la Trève Dieu?

*R.* La Trève Dieu ou la Trève de Dieu, c'est le temps

où l'Eglise avait défendu tout acte d'hostilité entre les Chrétiens. Au onzième siècle, les seigneurs étaient souvent en guerre les uns contre les autres ; ils se faisaient justice à eux-mêmes. Les pauvres habitants des campagnes en étaient les victimes; beaucoup périssaient dans ces combats toujours renouvelés. Pour mettre un terme à ce mal, l'Église, comme une tendre mère, défendit toute espèce de combat depuis le mercredi au soir jusqu'au lundi matin de chaque semaine. Cette paix était d'ailleurs nécessaire, parce que les Chrétiens devaient réunir leurs forces contre les Sarrasins.

*Q*. Qu'est-ce que les Croisades?

*R*. Les Croisades sont des guerres entreprises par les Chrétiens pour délivrer la Terre-Sainte du joug des Sarrasins. Les Sarrasins s'étaient emparés de la plus grande partie de l'Asie et de l'Afrique. Jérusalem était tombée en leur pouvoir ; ils y avaient exercé les plus affreuses cruautés. Ce peuple terrible menaçait de tout envahir. Un saint ermite, nommé Pierre, du diocèse d'Amiens, ayant fait le pélerinage de la Terre-Sainte, vint raconter au souverain Pontife les maux que souffraient les Chrétiens. Le souverain Pontife l'engagea à parcourir les provinces, afin de déterminer les rois et les seigneurs à marcher contre les Sarrasins. Pierre réussit. Ceux qui s'engagèrent dans cette expédition prirent pour marque distinctive, une croix d'étoffe rouge placée sur l'épaule. C'est pourquoi on leur donna le nom de *Croisés* et à ces guerres le nom de *Croisades*. Les Croisés partirent et prirent Jérusalem dont Gode-

froi de Bouillon fut établi roi. On compte six Croisades principales.

*Q.* Quels furent leurs avantages?

*R.* Les principaux avantages des Croisades furent 1° de soulager les Chrétiens esclaves des Infidèles; 2° d'empêcher les Sarrasins de s'emparer de l'Europe et d'y apporter ce qu'ils ont porté partout, l'esclavage, la corruption et la barbarie.

*Q.* Quel ordre religieux fut fondé en ce temps-là?

*R.* En ce temps-là fut fondé l'ordre des Chartreux. Au moment où les Croisés marchaient au combat, de saints Solitaires prenaient le chemin du désert pour implorer le secours de Dieu, expier les scandales du monde et obtenir la victoire à leurs frères. Saint Bruno fut le fondateur des Chartreux. Il se retira au diocèse de Grenoble, dans un désert appelé la Chartreuse, environné de rochers escarpés et couvert de neiges et de brouillards épais pendant une grande partie de l'année. Lui et ses compagnons y vécurent comme des Anges. Saint Bruno mourut en 1101.

### PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir suscité tant de Saints pour conserver dans le monde la foi et les mœurs; c'est pour nous que vous avez fait tout cela; accordez-nous la grace de profiter de tous ces bienfaits et d'imiter les modèles que vous nous avez donnés.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je me demanderai souvent : Si un Saint était à ma place, que ferait-il ?*

# XXXVI^e LEÇON.

## LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (11^e ET 12^e SIÈCLES.)

L'Eglise affligée, feu sacré ou feu Saint-Antoine. — Consolée, fondation de l'ordre de Saint-Antoine de Viennois. — Attaquée en Orient, Sarrasins. — Défendue, chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ou de Malte. — Affligée, la lèpre. — Consolée, chevaliers de Saint-Lazare. — Attaquée, scandales, erreurs. — Défendue, consolée, saint Bernard.

Bien des fois nous avons eu occasion de le remarquer que Dieu met toujours le remède à côté du mal que ses enfants peuvent éprouver. A l'hérésie il oppose les Saints et les ordres apologistes ; aux scandales, les saints et les ordres contemplatifs; aux calamités publiques, les saints et les ordres infirmiers. Le onzième siècle nous donne de nouvelles preuves de cette loi immuable de la Providence.

Tandis que les Chrétiens de l'Europe passaient en Orient pour secourir leurs frères opprimés, une maladie terrible se déclara tout à coup en France et dans les autres parties de l'Occident. Cette maladie qu'on n'a jamais pu définir et que le peuple a toujours appelée *feu sacré*, *feu de saint Antoine*, *feu d'Enfer*, exerça surtout ses ravages pendant le onzième et le douzième siècles.

Elle causait entièrement la perte du membre qui en était attaqué; il devenait noir et sec, comme s'il avait été brûlé; d'autrefois il tombait en putréfaction et occasionnait des douleurs inexprimables.

Un gentilhomme du Dauphiné, nommé Gaston, avait un fils unique, nommé Guérin, qui fut atteint de la redoutable maladie. Le père employa tous les remèdes humains pour la guérison de son fils; ce fut en vain. Alors il eut recours à saint Antoine dont il avait lui-même éprouvé la protection dans une maladie dangereuse. Il se rendit au bourg de Saint-Antoine, en Dauphiné, où l'on conservait les reliques du Patriarche de la Thébaïde. Il le pria humblement de lui obtenir la santé de son fils et lui promit, s'il obtenait cette grace, de se consacrer tous les deux avec leurs biens au soulagement des pauvres malades attaqués du feu sacré, de loger les pélerins qui venaient de toutes parts implorer l'intercession de celui dont le nom seul, comme dit saint Athanase, faisait trembler les démons et que Dieu avait donné à l'Egypte comme un souverain médecin.

Gaston n'eut pas plutôt achevé sa prière qu'il s'endormit. Saint Antoine lui apparut et le reprit de ce qu'il témoignait plus d'ardeur à procurer à son fils la santé du corps que celle de l'ame. Cependant, ajouta le Saint, Dieu a exaucé votre prière, accomplissez donc votre promesse. Vous et tous ceux qui se consacreront au soulagement des malades, marquez-vous d'un tau de couleur bleue. Il lui en montra la figure au haut de son bâton qu'il planta en terre. Aussitôt ce bâton

sembla reverdir et pousser des branches qui couvraient toute la terre et qu'une main sortant du Ciel bénissait. Ce tau est un T majuscule. C'est le signe dont il est dit dans l'Apocalypse qu'est marqué le front des Élus. Il a beaucoup de ressemblance avec la Croix.

A son retour, Gaston trouva son fils hors de danger, et lui fit part de sa vision et de la promesse qu'il avait faite. Le fils approuva la sainte résolution de son père. Sans autre délai que celui qui était nécessaire pour mettre ordre à leurs affaires domestiques, ils se transportent au bourg Saint-Antoine, consacrent leurs biens et leurs personnes au service des pauvres malades et font bâtir, pour les recevoir, un hôpital auprès de l'église de Saint-Antoine. Ce fut le 28 juin 1095 que Gaston et son fils quittèrent leurs habits mondains pour se revêtir d'humbles habits noirs, marqués d'un tau bleu qu'ils portaient sur le côté gauche. Tel fut l'origine de l'ordre de Saint-Antoine de Viennois. Tant que dura l'horrible maladie qu'il avait mission de soulager, il fit ressentir à une bonne partie de l'Europe les effets de sa tendre charité [1].

Heureuse d'avoir soulagé ses enfants qui habitaient pour ainsi dire sous ses ailes, l'Eglise n'oublia pas ceux qui vivaient dans les provinces les plus reculées de l'Orient. Comme des loups cruels qui rôdent autour d'une bergerie, les Sarrasins et les Turcs rôdaient autour du bercail de Jésus-Christ. Aujourd'hui ils se jetaient sur un pays chrétien, demain sur un autre, y mettaient tout à feu et à sang, tuaient les hommes et emme-

[1] Hélyot, *t.* II, *pag.* 110.

naient en esclavage les enfants et les femmes. Pour former autour de son bercail un rempart insurmontable à ces bêtes féroces, le Seigneur parla au cœur de quelques-uns de ces nobles guerriers dont la valeur avait conquis Jérusalem, et leur inspira de se dévouer corps et biens à la défense des populations chrétiennes. Ces héros à jamais célèbres se réunirent en corporations religieuses; on en compte jusqu'à trente. La plus illustre est celle des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, appelés depuis chevaliers de Rhodes et de Malte, lorsque ces deux îles furent devenues le lieu de leur résidence et le théâtre de leurs exploits.

Le B. Raymond du Puy, natif du Dauphiné, second grand-maître de l'ordre, donna les réglements qui servent de statuts aux chevaliers. Il leur imposa les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Ce fut vers l'an 1118. Il serait trop long de raconter les beaux faits d'armes qui ont illustré l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem ; nous nous bornerons à un seul.

En 1565, Soliman II, empereur des Turcs, un des plus redoutables ennemis des Chrétiens, résolut d'enlever l'île de Malte défendue par les chevaliers. Toute l'armée ottomane, composée de plus de cent mille guerriers et montée sur une flotte de cent cinquante-huit galères, onze grands navires et douze autres bâtiments, parut tout à coup devant Malte. La ville fut attaquée pendant quatre mois avec une vivacité incroyable, et encore plus vaillamment défendue par le grand-maître Jean de la Vallette et par ses chevaliers. Ce grand homme

avait une confiance en Dieu qui égalait son sang-froid.

Exemple : Un dimanche, pendant qu'il était à Vêpres, on vint lui annoncer que les Turcs avaient fait une large brèche et qu'ils commençaient à monter sur les murailles. Continuez les Vêpres, quand elles seront finies j'irai voir, fut toute la réponse du grand-maître. En effet, l'office achevé, il se rendit à l'endroit menacé, fit des prodiges de valeur et repoussa les ennemis. Pendant le siége, les Infidèles perdirent plus de vingt mille hommes, et il fut tiré soixante-dix-huit mille coups de canon sur Malte qui n'avait plus d'autres remparts que la poitrine des héros qui la défendaient. La ville fut entièrement ruinée ; mais le grand-maître répara tout, et bâtit une cité nouvelle qui fut nommée *Cité Vallette*. L'ouvrage achevé, le digne grand-maître mourut avec autant de piété qu'il avait fait éclater de courage et de prudence pendant sa vie.

Le bruit de cette victoire retentit dans toute l'Europe. L'empereur Charles V envoya au grand-maître une épée à garde d'or, enrichie de pierreries. Tous les ans, en action de grace de la délivrance, on faisait à Malte une procession solennelle à la Nativité de la sainte Vierge, qui fut le jour de la levée du siége. Le grand-maître s'y trouvait à la tête de tous les chevaliers ; à sa suite était un chevalier qui portait l'étendard de la Religion ; à sa gauche, un page qui portait l'épée nue envoyée par Charles V. Au commencement de l'Evangile, le grand-maître la prenait des mains du page et la tenait droite pendant le temps de l'Evangile, pour montrer la dis-

position où il était, ainsi que tous les chevaliers, de combattre pour la défense de la foi.

L'ordre de Malte se divisait en langues ; les langues sont les différentes nations dont il était composé. Il y en avait huit : Provence, Auvergne, France, Italie, Aragon, Allemagne, Castille, Angleterre. Il possédait des terres dans toutes ces provinces, dont le revenu était employé à la guerre contre les Infidèles et au soulagement des pauvres; car les chevaliers furent primitivement institués pour secourir les pauvres pélerins de la Terre-Sainte. Ils ont toujours conservé l'esprit de leur institut ; et l'Europe chrétienne a vu pendant bien des siècles, ces braves des braves, la fleur de sa noblesse, passer leur vie sur les champs de bataille, ou au chevet des malades dans les hôpitaux, ou à la prière dans leurs cloîtres.

C'était toujours un chevalier Grand-croix qui était grand-hospitalier, afin de s'assurer que les malades étaient bien soignés. Il avait pour l'aider des chevaliers prud'hommes, chargés de distribuer les médicaments. Le grand hospitalier et les prud'hommes prenaient également soin des enfants exposés qu'ils élevaient aux dépens du trésor commun, jusqu'à l'âge de huit ans. Le grand-maître prenait le titre de *gardien des pauvres de Jésus-Christ*, et les chevaliers appelaient les malades et les pauvres *nos seigneurs* [1].

Le soin des malades et la prière, telles étaient, durant la paix, les occupations des chevaliers. Mais au premier bruit d'alarme, ils reprenaient leurs nobles

[1] Michaud, *Hist. des Crois.*, t. v., 239.

épées, se portaient en un clin d'œil partout où leur présence était nécessaire. Aussi redoutables sur le champ de bataille qu'ils étaient doux auprès des malades, ces héros vraiment chrétiens faisaient des prodiges de valeur; puis, lorsque la trompette les rappelait du combat, ils allaient encore tout couverts de sang et de poussière, au pied des autels, remercier le Dieu qui donne la victoire et suspendre aux voûtes de son temple les étendards conquis par leur bravoure. Outre les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, les chevaliers en faisaient un quatrième : ils juraient de ne jamais compter le nombre des ennemis, de ne jamais détourner la tête dans le combat, et, quel que fût le danger, de marcher toujours en avant.

Voici quelques-unes des cérémonies qui accompagnaient leur réception. Le double esprit de force et de charité, qui caractérise la Religion chrétienne et qu'elle imprime à toutes ses institutions, se manifeste ici avec un éclat et une naïveté qu'on ne saurait assez admirer. Le postulant, vêtu d'une longue robe noire et d'un manteau à bec, se mettait à genoux au pied de l'autel, tenant d'une main un flambeau de cire blanche allumé, et une épée nue qu'il présentait au Prêtre pour être bénite. Il s'était préparé à sa réception par une confession générale et par la sainte Communion. Après avoir récité plusieurs Oraisons et jeté de l'eau bénite sur l'épée et sur le chevalier, le Prêtre la lui remettait en disant : *Recevez cette sainte épée au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il; et servez-vous-*

*en pour votre défense, celle de la sainte Église de Dieu, à la confusion des ennemis de la Croix de Jésus-Christ et de la foi chrétienne ; et prenez garde, autant que la fragilité humaine le permet, de n'en jamais frapper personne injustement.* On remettait ensuite l'épée dans le fourreau, et le Prêtre la mettant au côté du chevalier, disait : *Ceignez cette épée au nom de Jésus-Christ, et souvenez-vous que ce n'est pas tant par les armes que les Saints ont conquis les royaumes, que par leur grande foi.*

Le chevalier tirant ensuite l'épée du fourreau, on lui disait : *Cette épée, par son éclat brillant, marque la foi, sa pointe l'espérance, ses gardes la charité ; servez-vous-en pour la foi catholique, la justice, la consolation des veuves et des pauvres orphelins, car c'est la vraie foi et justification d'un chevalier. C'est la sanctification que d'offrir l'ame à Dieu et le corps aux dangers, pour son service.*

Le chevalier, recevant l'épée nue, l'ébranlait trois fois, et on lui disait : *Ces trois fois que vous avez ébranlé l'épée en votre main, signifient qu'au nom de la sainte Trinité, vous avez à défier tous les ennemis de la foi catholique avec espérance de victoire, Dieu vous en donne la grace, ainsi soit-il.* Toutes ces prières, tous ces avertissements sont pleins d'un sens profond. La puissance du glaive est la plus redoutable que les hommes connaissent. Avant de la confier à un de ses enfants, la Religion veut qu'il sache bien dans quel esprit et pour quelle fin et dans quel cas il doit en faire usage. Où

trouver ailleurs des cérémonies plus instructives, des leçons plus touchantes ?

On montrait ensuite au chevalier des éperons dorés, et on lui disait : *Voyez-vous ces éperons? il vous signifient que comme le cheval les craint lorsqu'il se met hors de son devoir, tout ainsi devez-vous craindre de sortir de votre rang et vœux et de faire mal. On vous les met ainsi dorés aux pieds, parce que l'or est le plus riche métal et qu'il est le symbole de l'honneur;* en même temps un chevalier les attachait aux pieds du récipiendaire.

Le recevant prenant ensuite le manteau de l'ordre et montrant au récipiendaire la Croix à huit pointes, attachée au côté gauche du manteau, il lui disait : *Cette Croix, nous la portons blanche en signe de pureté, vous devez la porter autant dans le cœur qu'au dehors, sans tache ni souillure. Les huit pointes sont le signe des huit béatitudes que vous devez toujours avoir en vous, qui sont* : 1° *avoir le contentement spirituel*; 2° *vivre sans malice;* 3° *pleurer ses péchés ;* 4° *s'humilier aux injures*; 5° *aimer la justice ;* 6° *être miséricordieux* ; 7° *être sincère et net de cœur ;* 8° *endurer persécution. Ce sont autant de vertus que vous devez graver en votre cœur pour la consolation et conservation de votre ame. Et pour cela, je vous commande de porter ouvertement cette Croix cousue au côté gauche sur le cœur, et de ne jamais l'abandonner.*

Le recevant faisait ensuite baiser la Croix au chevalier, et lui mettant le manteau sur les épaules, il lui

disait : *Prenez cette Croix et ce manteau au nom de la sainte Trinité pour le repos et salut de votre ame, pour l'augmentation de la foi catholique et la défense de tous les bons Chrétiens, pour l'honneur de Notre Seigneur Jésus-Christ. Pour cela je vous mets cette Croix au côté gauche près du cœur, pour la parfaitement aimer, et de votre main droite la défendre, vous amendant de ne jamais l'abandonner à cause qu'elle est la vraie bannière de notre Religion. Ce manteau dont nous vous avons vêtu est la figure du vêtement fait du poil de chameau, duquel était vêtu au désert saint Jean-Baptiste notre patron ; et partant prenant ce manteau, vous renoncez aux pompes et vanités de ce monde. Portez-le en temps requis, procurez aussi que votre corps soit enseveli dedans.*

Sur le manteau étaient aussi, en étoffe blanche, tous les ornements de la Passion. C'est pourquoi le recevant disait au chevalier : « *Afin que vous mettiez toute votre espérance pour la rémission de vos péchés à la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, en voici la figure dans ce cordon dont il fut lié par les Juifs. Ceci est la couronne d'épines Ceci est la colonne où il fut lié. Ceci est la lance dont il eut le côté percé. Ceci sont les paniers pour donner l'aumône aux pauvres et dans lesquels vous l'irez chercher pour eux quand votre bien ne pourra suffire. Ceci est l'éponge quand on l'abreuva de fiel et de vinaigre. Ceci sont les fouets dont il fut battu. Ceci est la croix sur laquelle il fut crucifié. Je vous l'ai mise sur l'épaule en souvenir de la Passion en laquelle vous trouverez la règle de votre ame. Ce joug*

*est fort doux et suave, et par ainsi je vous lie ce cordon au cou en signe de la servitude par vous promise.* Ce cordon était de soie blanche ou noire.

Ainsi, de la tête aux pieds le chevalier de la Religion lisait sur tous ses vêtements, et ses devoirs, et ses promesses, et sa sublime vocation; il ne pouvait faire un pas, jeter un regard sur lui-même sans être averti de la haute sainteté et de la valeur qui devaient le distinguer. Pour tant de dévouement, quelles récompenses lui étaient promises?

Le recevant les lui faisait connaître en ces termes : *Nous vous faisons et tous vos parents participants de tous les biens spirituels qui se font et se feront en notre religion par toute la chrétienté.*

Ces vaillants chevaliers qui, pendant tant de siècles, formèrent de leurs nobles poitrines comme un rempart vivant autour de la chrétienté, procurèrent à l'Église le repos nécessaire pour travailler à la sanctification de ses enfants et continuer son voyage vers le Ciel. Elle en profita.

Le douzième siècle s'ouvrit, siècle de gloire et de ferveur, où l'Europe entière se couvrit d'asiles consacrés à la prière et à la charité. Dans le siècle précédent il s'était établi vingt congrégations religieuses, en voici plus de quarante qui vont éterniser la gloire du douzième siècle. Pourquoi faut-il que nous ne puissions parler de tant de merveilles, si propres à faire battre le cœur de quiconque sent couler encore dans ses veines quelques gouttes de sang chrétien?

Soigner les malades et défendre les Chrétiens, tel était le but de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, tel fut aussi celui des chevaliers de Saint-Lazare. Mais il y avait une espèce de malades au soulagement desquels les chevaliers de Saint-Lazare étaient spécialement dévoués : c'étaient les lépreux. Dans les onzième, douzième et treizième siècles, la lèpre étendit ses ravages dans une grande partie du monde. Cette maladie attaquait subitement toutes les parties du corps et les desséchait en peu de temps ; comme la peste, la lèpre était très-contagieuse. Pour en être atteint, il n'était pas nécessaire de toucher le malade, il suffisait de toucher ses habits ou ses meubles ou de respirer le même air. Aussi, l'horreur qu'inspiraient les lépreux était si grande, que tout le monde les fuyait. On les chassait bien loin des habitations ; et l'on voyait quelquefois errer par troupes dans les campagnes, ces cadavres vivants. Apercevaient-ils quelqu'un, ils étaient obligés de l'avertir de leur présence au moyen d'une crécelle et de lui donner le signal de la fuite. Abandonnés de tout le monde, en proie aux plus horribles douleurs, ces malheureux appelaient la mort comme une faveur.

Dieu eut pitié de leurs misères. La Religion, dans sa charité maternelle, persuada à de fervents Chrétiens, à de jeunes seigneurs, d'affronter les périls de la contagion en servant les lépreux. Ces héros, tels que le Paganisme et l'hérésie n'en formèrent et n'en formeront jamais, furent les chevaliers de Saint-Lazare. Mais ad-

mirons jusqu'où la Religion poussa la sollicitude pour ces pauvres malades !

Dans la crainte qu'on n'eût pas pour ces malheureux dont la vue était si rebutante et l'approche si dangereuse, toute la tendresse, toute l'attention, tous les soins possibles, elle inspira une chose vraiment incroyable : *Le grand-maître de l'ordre de Saint-Lazare, établi pour la guérison et le soulagement de la lèpre, devait être un lépreux.* C'était afin qu'éprouvant lui-même toutes les douleurs de la lèpre, il eût pour ses compagnons d'infortune une plus grande compassion et les fît servir avec plus de soin, de zèle et de tendresse. Si ce n'est pas là de l'amour maternel, où en trouverez-vous? La Religion peut-elle être plus ingénieuse? et la charité des chevaliers pouvait-elle entrer plus avant dans les misères humaines? Ce grand-maître de Saint-Lazare, qui doit avoir lui-même les infirmités qu'il est appelé à soulager dans les autres, n'imite-t-il pas autant qu'on peut le faire sur la terre l'exemple de Notre Seigneur qui a bien voulu épouser toutes nos infirmités pour être plus compatissant et plus sensible à nos maux?

Cette règle fondamentale de l'ordre de Saint-Lazare, donna lieu à une question unique dans les annales de l'histoire. Obligés d'abandonner la Syrie vers l'an 1253, les chevaliers s'adressèrent au pape Innocent IV, et lui dirent : « Depuis notre fondation, c'est une loi parmi nous d'élire pour grand-maître un chavalier lépreux; mais nous sommes dans l'impossibilité de le faire, parce que

les Infidèles ont tué tous les chevaliers lépreux de notre hôpital de Jérusalem. Nous vous prions de nous permettre d'élire à l'avenir, pour grand-maître, un Chevalier qui soit en bonne santé. »

Que va répondre le Vicaire de Jésus-Christ ? Il n'ose décider s'il vaut mieux laisser périr l'ordre que de faire cesser le miracle de charité dont il a donné l'exemple, et il renvoie les chevaliers à l'évêque de Frascati pour qu'il leur accorde cette permission, après avoir examiné mûrement si cela peut se faire selon Dieu. Si de pareils faits se trouvaient chez les Grecs ou chez les Romains, on nous les aurait fait redire en prose et en vers, nous les aurions appris par cœur dès notre plus tendre enfance; mais parce qu'ils sont dus à nos pères dans la Foi, parce qu'ils sont inspirés par la Religion, on les condamne à l'oubli, on nous les laisse honteusement ignorer[1] !

Dieu, qui opposait à la lèpre un remède si puissant, n'avait garde de laisser sans adoucissement les maux spirituels de ses enfants. Or, en ce temps-là où toute l'Europe passait et repassait sans cesse en Orient, la ferveur d'un grand nombre se ralentissait, la concupiscence fomentée par le scandale menaçait de ruiner l'œuvre de la Rédemption dans l'homme moral, en ravalant les affections de son cœur aux choses sensibles. Que dirai-je encore? des Hérétiques osaient lever la tête et proférer des blasphèmes. Pour guérir tous ces maux, donner un élan nouveau à la piété, faire refleurir

[1] *Voyez* Hélyot, *t.* I. *p.* 282.

la vertu, confondre les hérésies, assurer, en un mot, la victoire à l'Église, Dieu tira des trésors de sa miséricorde un homme, un seul homme : tant les plus faibles instruments ont de puissance entre ses mains ! Cet homme fut saint Bernard.

Modèle de la vertu, apôtre de la vérité, roi de son siècle, saint Bernard naquit au château de Fontaines, près de Dijon. A peine fut-il arrivé en ce monde, que sa pieuse mère le consacra au Seigneur. Cette consécration maternelle, trop rarement imitée, porta bientôt ses fruits. Quoique jeune, Bernard aimait déjà à être seul. Docile, affable, modeste, complaisant envers tout le monde, surtout très-charitable envers les pauvres, il croissait en grace devant Dieu et devant les hommes, à mesure qu'il avançait en âge. Ce qu'il demandait à Dieu avec le plus d'instance, c'était de ne jamais souiller son innocence. Un jour il lui arriva d'arrêter ses regards sur un objet dangereux. Sur-le-champ il s'en punit en s'enfonçant jusqu'au cou dans un étang glacé. Cette tentation lui fit comprendre combien il y avait de danger dans le monde : il songea dès-lors au moyen de le quitter. Toutefois, il lui restait quelques irrésolutions. Pour les dissiper, il eut recours à la prière. Son parti pris, il en fit part à ses parents.

Sa famille s'opposa d'abord à son dessein ; mais il plaida si bien sa cause, qu'il obtint le consentement désiré, et détermina même ses frères à suivre son exemple. Au jour marqué, ils s'en allèrent tous au château de Fontaines pour dire adieu à leur père et lui

demander sa bénédiction. Ils laissèrent avec lui leur jeune frère Nivard, qui devait faire la consolation de sa vieillesse. Comme ils sortaient, ils le virent jouer avec d'autres enfants de son âge. Adieu, mon petit frère Nivard, lui dit l'aîné, vous aurez seul nos biens et nos terres. Quoi ! répondit l'enfant, avec une sagesse au-dessus de son âge, vous prenez le Ciel pour vous, et vous me laissez la terre ! le partage n'est pas égal. Toutefois, ils continuèrent leur chemin, laissant Nivard avec leur père. Mais quelque temps après, il quitta le monde et alla rejoindre ses frères.

Bernard et trente jeunes seigneurs qu'il avait gagnés à Jésus-Christ, prirent la route de Citeaux. Citeaux était une célèbre abbaye de l'ordre de saint Benoît, mais avec des observances particulières. C'est pourquoi l'ordre de Citeaux compte pour la seconde branche de l'ordre de saint Benoît : l'ordre de Cluni est la première. Saint Robert, originaire de Champagne, fut le fondateur de Citeaux. Citeaux était à cinq lieues de Dijon, dans le diocèse de Châlons. Avant l'arrivée des Religieux, c'était un désert couvert de bois et d'épines, arrosé par une petite rivière; on a cru que le nom de Citeaux fut donné à ce lieu à cause des citernes qu'on y trouva.

Les Religieux commencèrent à défricher cette solitude, et s'y logèrent dans des cellules de bois. Rien de plus pauvre et de plus édifiant que leur vie. La renommée publia bientôt ces nouveaux miracles du désert. Et, chose surprenante! cinquante ans après son établissement, l'ordre de Citeaux comptait déjà cinq cents abbayes;

quatre-vingts ans plus tard il en avait plus de dix-huit cents. Les quatre premières filles de Citeaux furent La Ferté, Pontigny, Clairveaux et Morimond. Toute l'Église de Jésus-Christ était remplie de l'opinion de sainteté de ces Religieux, comme de l'odeur d'un baume divin; nul pays, nulle province où cette vigne de bénédictions n'eût étendu ses branches [1].

Ce fut donc à Citeaux que se rendirent Bernard et ses compagnons. Ils se prosternèrent tous à la porte et demandèrent à être admis dans la communauté. Saint Étienne, qui en était abbé, les reçut avec joie et leur donna l'habit. Saint Bernard avait alors vingt-trois ans. Venu à Citeaux dans le dessein d'être oublié du monde et de mener une vie cachée en Dieu, il s'excitait à la ferveur en se disant souvent à lui-même : Bernard, pourquoi es-tu venu ici? Il fut bientôt l'exemple de tous ses frères.

Cependant, le nombre des Religieux étant considérablement augmenté, le comte de Troyes offrit de fonder un nouveau monastère. Bernard fut envoyé avec douze Religieux pour commencer cette grande entreprise. Cette colonie, ayant Bernard à sa tête, sortit de Citeaux au chant des psaumes. Ainsi partirent ces conquérants évangéliques, escortés par les Anges et couverts de la protection des Saints. Après plusieurs jours de marche, ils s'arrêtèrent dans un désert appelé la *Vallée d'Absinthe*, au diocèse de Langres. Ce désert était au milieu d'une vaste forêt qui servait de retraite à un grand nombre de voleurs. Ils y plantèrent la Croix et leurs bâtons de

[1] Hélyot, *t.* v. 347.

voyageurs, en défrichèrent une partie et s'y bâtirent de petites cellules. Souvent ils se trouvaient réduits à la dernière extrémité. Mais celui qui nourrit les oiseaux du Ciel n'abandonna pas ses serviteurs.

Les habitants du pays, étonnés de leurs vertus, vinrent à leur secours, et les aidèrent à construire un monastère. Tout changea bientôt de face. Cet affreux désert devint une riante prairie parfaitement cultivée ; cette noire forêt, qui ne retentissait naguère que des hurlements des bêtes ou des cris des voleurs, n'entendit plus que les accents de la prière. Plus de cinq cents Religieux y chantaient nuit et jour sans interruption les louanges du Seigneur. Ils cultivaient eux-mêmes leurs terres, et nourrissaient une multitude de pauvres. Le monastère et la vallée prirent le nom de *Clairveaux*, c'est-à-dire de vallée célèbre. Célèbre, en effet, par le changement qui venait de s'y opérer, célèbre par les vertus angéliques de ses nouveaux habitants; célèbre par la présence de saint Bernard, le plus grand homme et le plus grand Saint de son siècle[1].

[1] Les principaux ouvrages de saint Bernard sont :

1° Ses homélies sur l'Évangile *Missus est*. On y trouve tout ce qu'on peut désirer de plus pieux sur les mystères de l'Incarnation et la sainte Vierge ;

2° Son livre de la *Considération*, adressé au pape Eugène, qui avait été son disciple. Tous les devoirs des supérieurs ecclésiastiques y sont exposés. Il en est de même du livre des *devoirs des Évêques*.

3° Des sermons pour toute l'année.

Le discours de saint Bernard, dit Sixte de Sienne, est partout plein de douceur et de feu; il charme, il embrase : sa langue est comme une source, d'où le lait et le miel semblent couler ; son cœur est une fournaise, d'où sortent des affections brûlantes qui enflamment les lecteurs. La meilleure édition de saint Bernard est celle de D. Mabillon. Paris, 1690.

La réputation de l'abbé de Clairveaux franchit bientôt les limites du désert où il s'était caché. Toute la Chrétienté avait les yeux fixés sur lui. Consulté par les rois et par les Papes, qui s'en remettaient à lui de la décision des plus grandes affaires, il fut l'ame de tous les conseils et de toutes les grandes entreprises de son siècle. C'est lui qui confondit les erreurs d'Abeilard et de Gilbert de la Porrée, évêque de Poitiers; c'est lui qui prêcha la seconde Croisade; c'est lui qui fit cesser le Schisme qui divisait l'Occident; c'est lui qui défendit, avec une éloquence égale à sa piété, les augustes prérogatives de la sainte Vierge. Homme d'état et Missionnaire, il parcourut, dans l'intérêt des peuples et de l'Église, une grande partie de l'Europe, et prêcha en France, en Italie, en Allemagne. Ses ouvrages, son éloquence, son zèle, ses vertus, l'ont fait appeler le dernier des Pères de l'Église. Enfin, comblé de mérites, cet homme à miracles mourut à Clairveaux, à l'âge de soixante-cinq ans. Il voulut être enterré devant l'autel de la sainte Vierge, pour laquelle il avait toujours eu la plus tendre dévotion. Ce fut le 20 août 1153.

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir veillé avec tant de soin sur les besoins même temporels de vos enfants; donnez-nous la charité des Hospitaliers de Saint-Lazare, et la dévotion de saint Bernard envers la sainte Vierge.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus

toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je réciterai chaque jour le* Souvenez-vous *pour les malades.*

## PETIT CATÉCHISME.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (11e ET 12e SIÈCLES.)

*Q.* Qu'est-ce que l'ordre de Saint-Antoine ?

*R.* L'ordre de Saint-Antoine de Viennois était un ordre destiné à soulager les malades qui étaient atteints du *feu Saint-Antoine.* On appelait feu Saint-Antoine une maladie inconnue et terrible, qui ravagea l'Europe pendant le onzième, le douzième et le treizième siècles. Elle causait infailliblement la perte du membre qui en était attaqué. Il devenait sec et noir comme s'il avait été brûlé, et tombait en putréfaction. Dieu, dans sa bonté, suscita un ordre religieux pour le soulagement de ces pauvres malades.

*Q.* Quel autre ordre religieux s'établit dans ce temps-là ?

*R.* Dans ce temps-là s'établit encore l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Les Sarrasins étaient toujours armés contre les Chrétiens. C'était comme des loups cruels qui rôdent autour d'une bergerie. Pour défendre l'Eglise, Dieu inspira à de vaillants chevaliers de se dévouer au service de la Religion, et de combattre

les Infidèles. Ce furent les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Ils avaient deux fonctions, soigner les malades dans les hôpitaux et combattre les Sarrasins. Ils faisaient vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Ils juraient aussi de ne jamais compter le nombre des ennemis et de marcher toujours en avant sans détourner la tête dans le combat. Ils ont fait des prodiges de valeur.

*Q.* Etaient-ils seuls dévoués à soulager les malades et à combattre les Infidèles ?

*R.* Ils n'étaient pas seuls à soulager les malades et à combattre les Infidèles. Les chevaliers de Saint-Lazare faisaient la même chose, mais ils étaient surtout appliqués à soulager les lépreux. La lèpre était une maladie affreuse et aussi contagieuse que la peste. On chassait les lépreux des villes et des habitations. La plupart de ces malheureux abandonnés de tout le monde, mouraient de misère dans les campagnes. Dieu en eut pitié. Les chevaliers de Saint-Lazare vinrent à leur secours, et pour qu'ils fussent mieux soignés, le grand-maître de l'ordre de Saint-Lazare devait être lépreux. Cette admirable charité nous rappelle celle de Notre Seigneur qui a voulu se charger de nos infirmités afin d'être compatissant à nos maux.

*Q.* Quel saint fut suscité pour soulager les maux spirituels des Chrétiens ?

*R.* Saint Bernard fut suscité pour soulager les maux spirituels des Chrétiens. Il bannit les scandales, confondit les hérésies et consola l'Eglise. Il naquit au château de

Fontaines, près de Dijon. Il n'avait que vingt-trois ans lorsqu'il entra dans l'ordre de Citeaux avec ses frères et trente jeunes seigneurs qu'il avait gagnés à Jésus-Christ. Il fut bientôt le modèle de la communauté. Saint Etienne, abbé de Citeaux, envoya Bernard avec douze Religieux pour fonder la célèbre abbaye de Clairveaux. Saint Bernard y vit bientôt cinq cents Religieux animés de la plus grande dévotion. Tout le monde venait le consulter. Les empereurs et les souverains Pontifes lui envoyaient la décision des affaires les plus difficiles. Saint Bernard, toujours plein de douceur, était très-sévère pour lui-même. Sa dévotion à la sainte Vierge était admirable; elle respire dans ses écrits. Il voulut être enterré devant un autel qui était consacré à cette Reine du Ciel, dans l'abbaye de Clairveaux. Il mourut à l'âge de soixante-trois ans, le 20 août 1153.

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir veillé avec tant de soin sur les besoins même temporels de vos enfants; donnez-nous la charité des hospitaliers de Saint-Lazare et la dévotion de saint Bernard envers la sainte Vierge.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je réciterai chaque jour le* Souvenez-vous *pour les malades.*

# XXXVII^e LEÇON.

## LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (12^e SIÈCLE.)

L'Église attaquée, hérésies et scandales. — Consolée et défendue, ordres contemplatifs, conversion de la Poméranie. — Menacée du côté du Nord, Prussiens. — Défendue, chevaliers Teutoniques. — Du côté du Midi, Sarrasins. — Défendue, ordres militaires de Calatrava, d'Alcantara et d'Avis. — Affligée, esclaves en Afrique. — Consolée, ordres de la Rédemption, Saint Jean de Matha.

Le démon, jaloux du bonheur de l'Eglise, suscita pendant le douzième siècle un assez grand nombre de sectaires qui, par leurs erreurs, leurs pratiques superstitieuses et ridicules, tendaient à défigurer la beauté de la Religion, à altérer la foi et à faire perdre l'esprit de l'Evangile. A toutes ces œuvres de ténèbres, Dieu opposa des œuvres de lumières. Ce furent les ordres religieux contemplatifs. Tout en expiant les scandales et le désordre, suite de l'erreur et de la superstition, ils perpétuaient dans toute sa pureté le véritable esprit des premiers Chrétiens, et sauvaient la société en conservant immuables les saintes pratiques de l'Évangile. Leurs monastères furent autant d'écoles où l'on retrouvait les véritables conditions de la piété catholique et la manière dont Dieu veut être honoré. Parmi ces

congrégations, la plus célèbre fut celle de Fontevrault, fondée par le B. Robert d'Arbricelles, où furent si long-temps élevées les filles de nos rois [1].

Non-seulement Dieu consola l'Eglise en lui conservant dans les monastères un nombre considérable d'enfants dignes de leur Mère, il lui en donna de nouveaux pour remplacer ceux que l'erreur avaient séduits.

En ce temps-là vivait saint Othon, évêque de Bamberg en Franconie, prélat également recommandable par sa capacité, son éloquence et son zèle pour le salut des ames. Boleslas, duc de Pologne, ayant fait la conquête d'une vaste province du Nord, la Poméranie, pria le Saint de venir instruire des vérités du Christianisme les Idolâtres de ce pays. Othon partit avec empressement, accompagné de plusieurs ouvriers évangéliques. La pieuse troupe traversa la Pologne et la Prusse, et, après bien des fatigues, arriva dans la Poméranie. Le chef du pays reçut le baptême en 1120 avec la plus grande partie de ses sujets. Le saint Evêque n'eut pas lieu de se plaindre de l'inutilité de ses soins. Son zèle produisit des conversions innombrables. Il fonda des églises, établit des Prêtres et pourvut avec sagesse aux différents besoins des nouveaux convertis [2].

Il restait encore à convertir dans le Nord une nation nouvellement apparue, c'était les Prussiens; mais pour elle, l'heure de la grace n'avait pas encore sonné. En attendant, Dieu prit soin de mettre l'Eglise à couvert

[1] Hélyot, *t.* II, *p.* 160, *t.* VI, *p.* 83.

[2] Bolland, *t*, I. Julii, *p.* 349.

des incursions de ce peuple féroce. Un ordre de religieux-militaires fut placé là comme un rempart vivant. Ce fut l'ordre Teutonique, ou de Notre-Dame des Allemands, un des plus puissants qui aient jamais paru dans le monde. Il posséda dans un temps, en toute souveraineté, la Prusse royale et ducale, la Livonie et les duchés de Courlande et de Semigal, qui sont des provinces d'une vaste étendue.

Son origine fut la même que celle des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. C'est en Orient, durant les Croisades, que de nobles Allemands se réunirent en corporations religieuses pour la défense des Chrétiens et le soulagement des malades. Mais bientôt les chevaliers de l'ordre Teutonique passèrent en Occident; ils allèrent se placer sur les frontières du Nord; c'était la civilisation armée combattant contre la barbarie. Leurs vœux étaient les mêmes que ceux des chevaliers de Saint-Jean; leur nourriture ne se composait chaque jour que de pain et d'eau; une simple paillasse leur servait de lit. Un grand manteau bleu, orné sur l'épaule gauche d'une Croix blanche, était leur habillement. Il fallait être Allemand d'origine pour être admis dans l'ordre Teutonique. Ces héros vraiment dignes de ce nom furent pendant long-temps le boulevart de la Chrétienté du côté du Nord. Grace à eux, les Prussiens, nation féroce qui renouvelait toute la barbarie des Normands et des Hongrois, furent tenus en respect et mis hors d'état de nuire à l'Eglise [1].

[1] Hélyot, *t.* III, *p.* 147.

Ainsi, pendant que les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem et de Saint-Lazare protégaient la Chrétienté, du côté de l'Orient, les chevaliers de l'ordre Teutonique la défendaient du côté du Nord. Pour environner l'Eglise comme une forteresse, il ne s'agissait plus que d'étendre ce rempart vivant au Midi, car à l'Occident elle était protégée par l'Océan. Le divin Pasteur eut soin d'y pourvoir, et ses brebis chéries purent reposer en paix.

Maîtres de l'Afrique et d'une grande partie de l'Espagne, les Sarrasins faisaient de fréquentes excursions sur les terres des Chrétiens. Au moment précis où les rois furent impuissants à les repousser, Dieu fit naître en Espagne et en Portugal trois ordres religieux-militaires qui devinrent la terreur des Infidèles et le boulevart de l'Eglise de ce côté-là. Ces ordres furent en Espagne ceux de Calatrava et d'Alcantara, et en Portugal celui d'Avis.

Ils avaient à peu près les mêmes réglements que les autres ordres hospitaliers et militaires. Celui de Calatrava dut sa fondation à une circonstance mémorable. Les Sarrasins ayant assemblé de grandes forces, se disposaient à prendre Calatrava, une des plus belles et des plus fortes villes d'Espagne. Le roi de Castille, don Sanche, fit publier dans ses états que si quelque seigneur voulait entreprendre la défense de cette place, il la lui donnerait en propriété et qu'elle passerait à ses héritiers ; mais personne ne répondit à cet appel, tant était grande l'épouvante qu'avait jetée dans les esprits des plus braves, l'armée formidable des Sarrasins.

Au milieu de la consternation générale, un Religieux

de l'ordre de Citeaux, de l'abbaye de Notre-Dame-de-Fietro, dans le royaume de Navarre, eut le courage de se présenter au roi. Il lui demanda à défendre la place. On le regarda d'abord comme un fou. Cependant le roi lui accorda sa demande et lui promit de donner Calatrava à l'ordre de Citeaux, s'il la sauvait des Infidèles. Le Religieux ne perdit pas un instant. Avec la permission du roi et le consentement de l'archevêque de Tolède, il proposa d'établir un ordre de chevaliers-militaires. Beaucoup de gentilshommes voulurent en faire partie. A la tête de sa troupe, le nouveau général entra dans Calatrava en 1158, fit réparer les fortifications, remplit la ville de munitions de guerre et de bouche. Son nom, son habileté, son activité étonnante, répandirent l'effroi parmi les Sarrasins qui n'osèrent même pas mettre le siége devant la ville.

L'ordre militaire prit le nom de Calatrava. Pendant plusieurs siècles il fut, conjointement avec celui d'Alcantara, le boulevart de l'Espagne. Ces chevaliers portaient des tuniques courtes, de manière à ne pas les empêcher de monter à cheval; leurs manteaux étaient doublés de peau d'agneau; par-dessus ils portaient un scapulaire et une Croix rouge fleurdelisée; leurs armes étaient sans dorure si ce n'est leur épée et leurs éperons. Ils dormaient tout vêtus, afin d'être toujours prêts à combattre. En temps de paix, ils se levaient de grand matin pour faire oraison et entendre la Messe. Ils jeûnaient les vendredis, gardaient le silence au réfectoire, mangeaient en commun, et donnaient l'hospitalité aux pé-

lerins. Partout, au moyen-âge, nous voyons l'esprit religieux s'unir à l'esprit militaire. Ce double esprit produisit des héros tels que le Paganisme n'en connut jamais et tels que l'impiété n'en connaît plus. Humilité et courage, bonté et force, grandeur, noblesse, délicatesse, générosité, tels étaient leurs caractères distinctifs.

Les ordres religieux-militaires d'Espagne, c'est-à-dire ceux de Calatrava, d'Alcantara, auxquels il faut ajouter celui de Saint-Jacques-de-l'Épée, faisaient vœu de défendre la croyance de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. Ces trois ordres voulurent s'engager à ce vœu par une cérémonie éclatante. Ils indiquèrent des neuvaines qui se firent à Madrid, dans trois églises différentes et magnifiquement ornées. Chaque jour il y eut sermon sur la Conception et une Messe pontificale. Ces différents exercices se succédaient, afin que les cérémonies d'une église n'empêchassent pas celles des autres. Les chevaliers de chaque ordre y assistaient en habits d'uniforme. Au jour convenu, après l'Évangile de la Messe, tout le peuple étant dans le silence, un chevalier de chaque ordre prononça au nom de tout l'ordre, à haute voix la formule du vœu. La voici : *Moi, N., je fais vœu de soutenir, de défendre et de garder en public et en particulier la croyance que la Vierge Marie, mère de Dieu et Notre-Dame, fut conçue sans la tache du péché originel.* Après le noble chevalier, vinrent tous ses frères d'armes qui, en présence du célébrant, et la main étendue sur la Croix et sur l'Évangile, prononcèrent la même formule.

Il existait parmi ces vaillants guerriers un touchant usage. Lorsqu'un chevalier mourait, le commandeur de la commanderie la plus proche de la demeure du défunt, était obligé, outre les prières ordinaires, de nourrir un pauvre pendant quarante jours pour le repos de l'ame du défunt. Trouvez, si vous pouvez, quelque chose de semblable ailleurs que dans l'Eglise catholique!

Malgré la valeur et l'active vigilance des religieux-militaires, il arrivait que les loups cruels, c'est-à-dire les Sarrasins qui rôdaient autour du bercail de Jésus-Christ, pénétraient dans son enceinte et enlevaient quelques brebis. Les Maures d'Afrique surtout, montés sur des vaisseaux légers, arrivaient tout à coup sur les côtes d'Italie, de France ou d'Espagne, se hâtaient de piller les habitations, s'emparaient des habitants, les conduisaient sur les vaisseaux et les emmenaient en esclavage. Pour dire tout ce qu'ils leur faisaient endurer, il faudrait pouvoir exprimer toute la haine qu'ils portaient aux Chrétiens : haine atroce, invétérée, que le contact de plusieurs siècles avec les peuples civilisés, n'a que très-légèrement adoucie. Pour juger de ce qu'elle était au douzième siècle, alors que les Mahométans étaient dans toute la force de leur fanatisme, écoutons le récit d'un esclave chrétien qui, pendant trente années, éprouva la rigueur de leur esclavage et qui a été délivré en 1816.

« Le vaisseau que je montais, dit-il, ayant fait naufrage sur les côtes d'Afrique, nous fûmes pris par les Zoubals ou Kabaïles, nation féroce qui habite aux environs d'Oran. Ils nous lièrent, moi et mes compagnons,

les bras en croix et nous attachèrent à la queue de leurs chevaux. Plusieurs d'entre nous, ainsi traînés, tombaient de faiblesse et de douleur. Ils nous conduisirent à leur chef qui donne cinquante francs pour chaque Chrétien qu'on lui amène. Mais les Arabes qui aiment beaucoup l'argent aiment encore mieux tuer ceux qui ne sont pas de leur religion, croyant fermement, par cet acte de barbarie, plaire à Mahomet. Nous marchâmes huit nuits de suite. Enfin nous arrivâmes à la montagne Félix. J'étais estropié ; j'avais le ventre horriblement enflé, mes camarades n'étaient pas moins souffrants ; trois d'entre eux moururent quelques jours après leur arrivée. On nous enleva nos habits et on nous mit une espèce de jupon très-court. Pour nous délasser, on nous attacha deux à deux à une grosse chaîne d'environ dix pieds de long, pesant soixante livres.

» Ainsi chargés de fer, nous fûmes conduits au bagne. Ce bâtiment, d'une longueur extraordinaire, ressemble à une vaste écurie; deux mille esclaves y sont détenus ; il peut en contenir aisément deux mille cinq cents. Les murs ont environ quarante pieds de hauteur et huit d'épaisseur. Le toit ressemble aux nôtres, hors qu'il se compose de planches taillées en forme d'ardoises. Il est bas, comparé à la longueur de l'édifice. Quoiqu'on ait pratiqué un grand nombre de fenêtres fermées par de gros barreaux de fer très-serrés, le bagne est assez obscur. Ces ouvertures nous permettaient de voir toutes les nuits les animaux féroces, alléchés par l'odeur de la chair humaine dont ils sont très-voraces, venir pousser à tra-

vers les grilles des hurlements épouvantables qui font dresser les cheveux. Sur les murailles formant terrasse, règnent soixante guérites environ dont chacune peut contenir quinze personnes ; c'est la demeure des gardiens. Constamment armés, sans jamais quitter leurs vêtements, ils tirent souvent des coups de fusils chargés de gros sel, sur les esclaves qui causent un peu de bruit dans le bagne. Ils sont au guet comme nos factionnaires, et s'avertissent fréquemment par ces mots : *Prends garde aux Chrétiens !*

» Au milieu du bagne, pavé en pente des deux côtés, passe un ruisseau de deux pieds de large qui emporte les immondices. On nous poussa dans cet affreux séjour, on retint notre chaîne par le milieu avec un cadenas, à un piton fixé dans la muraille à trois pieds de hauteur. Un peu de paille nous fut accordée, une pierre pour oreiller et la permission de dormir si nous pouvions ; ce qui n'était pas aisé parce que des pelotons de punaises nous tombaient sur le corps. Nous les écrasions par poignée en nous éveillant en sursaut, de sorte que le matin, nous regardant, mon camarade et moi, nous nous vîmes tout couverts de pustules et d'un sang noir. Nous fûmes frappés de stupeur en voyant devant nous deux mille hommes à peine vêtus, sur deux rangs, avec des barbes d'une effroyable longueur, et qui, pour la plupart, se mirent à boire de l'eau dans des crânes humains, faute de vases.

» Quoique mes blessures me causassent de grandes douleurs, il me fallut aller au travail comme les autres,

à six heures du matin, traînant la chaîne et ramassant, car on nous les jette comme aux chiens, trois épis de blé de Turquie pour déjeûner, dîner, souper. On broie les épis, on en mange la farine qu'on délaie, si on peut, car les gardiens aux champs ne vous donnent pas d'eau. Après avoir tiré toute la journée une charrue avec une douzaine d'esclaves, je fus ramené en prison à la nuit tombante, écrasé de lassitude et meurtri des coups que j'avais déjà reçus pour essayer de m'accoutumer au régime des gardiens qui jamais n'adressent la parole qu'en frappant.

» Quand la vieillesse ne permet plus aucun travail aux esclaves, les gardiens les tuent d'un coup de fusil ; il en est de même des jeunes gens qui tombent malades et laissent peu d'espoir de guérison. On les jette dehors, ils sont aussitôt dévorés par les lions ou les tigres, ou les léopards, ou les panthères. Ces animaux, pour emmener leur proie, se battent entre eux, et ce spectacle, fort intéressant pour les Arabes, les met dans une grande gaîté : *Vois-tu*, disent-ils, *ce Chrétien? Dieu ne le connaît pas puisqu'il le laisse dévorer.*

» Ce sont ordinairement les crânes des hommes tués à coups de fusil, qui servent de vases aux esclaves. Un de mes compagnons, tombé malade, fut tué d'un coup de fusil : son crâne m'a servi quatorze ans. Les esclaves se lèvent à deux heures du matin pour éviter les coups de bâton qui arrivent toujours assez tôt ; les uns coupent du bois, les autres défrichent des montagnes, ceux-là tirent la charrue. J'allais souvent jusqu'à cinq lieues du

bagne labourer la terre. Là, douze ou quatorze esclaves étaient attachés, par des bretelles, aux traverses du timon d'une charrue qu'ils traînaient, tandis qu'elle était dirigée par deux de leurs compagnons[1]. »

Mais la plus terrible persécution n'était pas celle qui faisait souffrir ou périr le corps, c'était celle qui avait pour but de faire mourir l'ame en lui arrachant la foi. Les Sarrasins n'omettaient aucun moyen d'en venir à bout. Touchée de tant de maux, la Providence fit naître au sein de l'Église un ordre religieux, destiné au soulagement et au rachat de ces infortunés captifs : c'est l'ordre des Trinitaires. Vainement ces infortunés captifs levaient leurs mains suppliantes vers leurs frères d'Europe; ou leurs cris n'étaient point entendus, ou personne ne se trouvait assez riche, assez puissant ou assez courageux pour voler à leur délivrance. Mais, ce que personne ne voyait, la tendresse maternelle de la Religion l'aperçut; ce que nul n'osait entreprendre, son cœur de mère sut l'exécuter.

Un petit enfant venait de naître dans l'obscur village de Faucon, aux extrémités de la Provence. C'était le 22 juin 1160. Issu de l'illustre famille de Matha, il reçut le nom de Jean, à cause du jour où il était venu au monde. A peine eut-il quitté le berceau, qu'il méprisa les jeux de l'enfance. A douze ans il se rendit à Aix, capitale de la Provence. Il y étudia les belles-lettres et apprit les exercices ordinaires de la noblesse. De là,

[1] *Hist. de l'esclavage en Afrique*; *Voyez* aussi *Cinq mois d'esclavage chez Abd-el-Kader*, par M. de France, 1837.

il se rendit à Paris où il se distingua tellement qu'il reçut le grade de docteur en théologie. Il entra bientôt dans l'état ecclésiastique, et le Seigneur choisit ce moment pour faire éclater la sainteté éminente de son serviteur, et les grands desseins qu'il avait sur lui.

Jean de Matha, ordonné Prêtre, se rendit pour célébrer sa première Messe dans la chapelle de Maurice de Sulli, évêque de Paris. Ce Prélat voulut y assister, avec l'abbé de Saint-Victor, celui de Sainte-Geneviève et le Recteur de l'Université ; tous furent témoins de ce qui s'y passa. Comme le nouveau Prêtre élevait la sainte Hostie, un Ange, sous la figure d'un jeune homme, apparut au-dessus de l'autel. Il était vêtu d'une robe blanche, avec une Croix rouge et bleue sur la poitrine. Il avait les bras croisés et les mains posées sur deux captifs, comme s'il en eût voulu faire l'échange. L'Évêque et les autres dont nous avons parlé, conférèrent ensemble sur cette vision ; et ne sachant ce qu'elle pouvait signifier, ils furent d'avis que Jean de Matha, muni des témoignages authentiques de cette apparition, irait à Rome pour en informer le souverain Pontife, et apprendre de sa bouche ce qu'il devait faire.

Le Saint obéit, quoiqu'il fallût pour cela faire une extrême violence à son humilité. Accompagné d'un saint ermite, nommé Félix de Valois, il se mit en chemin pour Rome. Un des plus grands Papes que l'Eglise ait jamais eu, Innocent III, venait de monter sur le trône pontifical. Il reçut nos deux voyageurs avec beaucoup de bonté. Ayant appris par leur déclaration et par

les lettres de l'évêque de Paris, le sujet de leur voyage, il convoqua les Cardinaux et quelques Evêques à Saint-Jean-de-Latran, pour avoir leur avis. En même-temps il ordonna des jeûnes et des prières solennelles pour obtenir de Dieu une entière déclaration, et invita tous les Prélats à se trouver à la Messe qu'il dirait le lendemain, dans l'intention de connaître la volonté du Ciel.

Le Pape, accompagné de tout son clergé et des deux saints voyageurs, se rendit à l'église pour célébrer les augustes Mystères. Durant le sacrifice, lorsqu'il éleva la sainte Hostie pour la montrer au peuple, l'Ange apparut de nouveau à toute cette illustre assemblée, de la même manière et dans la même posture qu'à Paris. Après ces merveilles, le Pape ne pouvant plus douter que Jean de Matha et Félix de Valois ne fussent inspirés de Dieu, leur promit d'établir, dans l'Église, un nouvel ordre religieux, dont la fin principale serait de travailler à la rédemption des captifs qui gémissaient sous la tyrannie des Infidèles. Pour cet effet, le deuxième jour de février suivant, fête de la Purification de la sainte Vierge, il leur donna lui-même l'habit, qu'il voulut être composé des mêmes couleurs sous lesquelles l'Ange avait apparu. Savoir : une robe blanche, sur laquelle était attachée une Croix rouge et bleue, placée au milieu de la poitrine, et il donna à ce nouvel ordre le titre de la Sainte-Trinité; il est aussi nommé de *la Rédemption des captifs*, à cause de la fin pour laquelle il a été établi.

Comblés des bénédictions apostoliques, et munis des lettres les plus flatteuses, Jean de Matha et Félix de

Valois revinrent en France. On leur bâtit un monastère sur les confins de la Brie et du Valois, en un lieu nommé Cerfroy. Ce monastère fut toujours regardé comme le chef de l'ordre. Jean de Matha, voyant son ordre établi, se mit aussitôt à l'œuvre. Il recueillit beaucoup d'aumônes, et riche des dons de la charité, il envoya deux de ses Religieux en Afrique pour racheter les pauvres captifs chrétiens. Que durent penser les Barbares en voyant arriver à travers les mers et les orages ces hommes seuls, sans armes, baisant respectueusement les chaînes de leurs frères, en attendant qu'ils pussent les briser, et jetant l'or, sans compter, à l'avide tyran pour obtenir la liberté d'esclaves infortunés qu'ils n'avaient jamais vus!

Dieu bénit les deux rédempteurs. L'an 1200 ils ramenèrent cent quatre-vingt-six esclaves. Saint Jean passa lui-même à Tunis. Il y eut beaucoup à souffrir, mais enfin il eut le bonheur de revenir en Europe avec cent vingt esclaves délivrés par ses soins. Avec quel empressement on attendait sur toutes les côtes de la Méditerranée le retour du vaisseau libérateur. A peine l'avait-on signalé, que tout le monde accourait au rivage. C'étaient des enfants, des époux, des mères, des frères, palpitant d'inquiétude, qui venaient savoir la destinée d'un père, d'un époux, d'un fils, de tout ce qu'ils avaient de plus cher. Oh, quel spectacle! Comme on embrassait les captifs, comme on les arrosait de douces larmes! Et pendant que tout cela se passait, le père de la rédemption se dérobait aux bénédictions de la

foule, et regagnait à pied, ou monté sur un âne[1], le plus voisin monastère de son ordre. A peine remis de ses fatigues, il reprenait son bourdon et sa calebasse, et pour se préparer à un nouveau voyage, s'en allait demandant l'aumône dans tous les pays chrétiens. Avait-il réuni la somme nécessaire, il repassait en Afrique, puis ramenait en triomphe les captifs dont il avait brisé les fers, et recommençait à demander l'aumône pour délivrer ceux qui restaient. Telle était, avec la prière, l'unique occupation de sa vie.

Saint Jean de Matha, béni du Ciel et de la terre, mourut à Rome en 1213[2].

Avant son voyage d'Afrique, ce Saint avait parcouru l'Espagne, exhortant les Chrétiens à prendre compassion de leurs frères captifs et abandonnés chez les Infidèles. Ses instructions produisirent un tel effet, que de vertueuses femmes, voyant qu'elles ne pouvaient pas aller elles-mêmes racheter les esclaves, demandèrent à être associées aux Religieux de la Trinité, afin de les seconder dans leurs pieux desseins, au moins par leurs prières. Ainsi, dans l'Eglise, vous voyez toujours Moïse qui prie sur la montagne, pendant qu'Israël combat dans la plaine. Saint Jean de Matha consentit à leur demande. Il leur fit bâtir un monastère. Elles mirent leurs biens en commun, se réservant de quoi vivre pauvrement, et consacrant le reste au rachat des captifs.

[1] Par humilité, les Religieux de la Trinité ne se servaient pas d'autre monture.

[2] Hélyot, *t.* II, *p.* 320.

En pensant à tout ce qu'ont fait nos pères, comment pouvons-nous compter pour quelque chose le peu que nous faisons ? De si beaux exemples ne nous diront-ils rien ? Non, si nous avons le cœur bas et l'esprit étroit; car il n'y a que les nobles cœurs qui aiment les grandes choses, comme il n'y a que les esprits élevés qui les comprennent.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir si bien protégé l'Église contre les Infidèles, et d'avoir inspiré à saint Jean de Matha et à ses Religieux cette ardente charité, nécessaire pour la rédemption des captifs.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je soulagerai les prisonniers par mes aumônes ou par mes prières*.

## PETIT CATÉCHISME.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (12e SIÈCLE.)

*Q*. Comment Dieu remédia-t-il aux scandales qui affligèrent l'Église pendant le douzième siècle ?

*R*. Dieu remédia aux scandales qui affligèrent l'Eglise pendant le douzième siècle, par l'établissement d'un

grand nombre d'ordres contemplatifs, et par les exemples de plusieurs grands Saints. Il donne aussi à l'Église de nouveaux enfants à la place de ceux que l'erreur lui avait enlevés. Saint Othon, évêque de Bamberg, convertit une grande province du Nord, appelée la Poméranie.

*Q.* Comment Dieu défendit-il l'Église ?

*R.* Dieu défendit l'Église par les ordres religieux-militaires. Au Nord, un nouveau peuple très-cruel inquiétait les Chrétiens, c'était les Prussiens. L'ordre des chevaliers Teutoniques fut établi pour les combattre et s'opposer à leurs ravages. En Orient, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem et de Saint-Lazare, défendaient l'Église contre les Sarrasins. Pour la protéger au Midi, il se forma en Portugal et en Espagne quatre ordres religieux-militaires : ceux de Saint-Jacques de l'Épée, de Calatrava et d'Alcantara, en Espagne, et celui d'Avis en Portugal. Pendant plusieurs siècles, ces vaillants chevaliers furent la terreur des Infidèles et le rempart des Chrétiens. Les ordres espagnols faisaient vœu de soutenir l'Immaculée-Conception de la sainte Vierge. Malgré les efforts des chevaliers, les Infidèles faisaient souvent des captifs.

*Q.* Comment furent-ils soulagés ?

*R.* Ils furent soulagés et rachetés par l'ordre de la Trinité. Les Infidèles qui habitaient l'Afrique, venaient souvent piller les côtes de France, d'Espagne et d'Italie. Ils emmenaient les habitants en esclavage et leur faisaient souffrir toutes sortes d'outrages. Ils s'efforçaient surtout de les faire renoncer à la foi. Personne

ne se croyait assez riche ou assez courageux pour voler à leur délivrance. Dieu suscita un grand Saint destiné à les secourir. Ce fut saint Jean de Matha. Il passa sa jeunesse dans la vertu et fit ses études à Paris où il obtint de grands succès. Il entra dans l'état ecclésiastique. Le jour où il dit sa première Messe, en présence de l'évêque de Paris et de plusieurs grands personnages, Dieu fit un miracle pour lui faire connaître sa vocation. Au moment où il élevait la sainte Hostie, on vit au-dessus de l'autel un Ange, sous la figure d'un jeune homme. Il était vêtu d'une robe blanche avec une Croix rouge et bleue sur la poitrine. Il avait les mains posées sur deux captifs. Tout le monde vit le miracle. L'évêque de Paris envoya saint Jean de Matha à Rome pour en faire le récit au souverain Pontife et demander quelle pouvait être la volonté de Dieu. Le souverain Pontife ordonna de jeûner et de prier, lui-même célébra les saints Mystères pour demander à Dieu la grace de connaître sa volonté. A l'élévation, le même miracle eut lieu, et le Pape ordonna à saint Jean de Matha de fonder un ordre religieux pour le rachat des captifs qui gémissaient sous le joug des Infidèles. Ce Saint revint en France, bâtit un monastère, recueillit des aumônes et envoya deux de ses Religieux en Afrique pour racheter les esclaves. Ils en ramenèrent cent quatre-vingts. Le Saint y alla lui-même et en délivra un grand nombre. La vie de Religieux de la Trinité se passait à demander l'aumône pour racheter les prisonniers, et à se rendre en Afrique pour les délivrer.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir si bien protégé l'Église contre les Infidèles, et d'avoir inspiré à saint Jean de Matha et à ses Religieux cette ardente charité nécessaire pour la rédemption des captifs.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je soulagerai les prisonniers par mes aumônes ou par mes prières.*

# XXXVIII[e] LEÇON.

## LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (11[e] et 12[e] SIÈCLES.)

L'Église consolée, fondation de l'ordre hospitalier du Saint-Esprit, de l'hôpital d'Albrac, des Religieux Pontifes ou faiseurs de ponts. — L'Église affligée et attaquée, scandales, erreurs d'Arnaud de Brescia. — Consolée et défendue, neuvième et dixième Conciles généraux tenus à Saint-Jean-de-Latran. — Attaquée de nouveau, hérésie des Vaudois. — Défendue et consolée, onzième concile général de Latran ; saint Isidore, saint Drogon, conversion des Rugiens. — Attaquée, Albigeois et Béguards.

L'Église dont la sollicitude maternelle armait le bras des chevaliers pour défendre ses enfants contre les Infidèles, et parlait au cœur des Religieux de la Trinité pour délivrer les captifs, n'oubliait pas ceux qui souffraient dans l'intérieur même du bercail. *Vous aurez toujours des pauvres avec vous*, disait le Sauveur du monde. Oui, mais tandis que le Paganisme les laissait mourir de faim, la Religion les nourrissait et les traitait avec une magnificence vraiment royale. Dans le cours du douzième siècle on vit s'élever comme par enchantement de nombreux hôpitaux pour soulager les différentes misères de l'homme et lui apprendre qu'il n'était plus sous l'esclavage honteux du Paganisme, mais sous la douce loi de la charité.

Parmi les ordres hospitaliers qui parurent alors, nous nommerons celui du Saint-Esprit. Guy, seigneur de Montpellier, en fut le fondateur. Il s'étendit bientôt, et Innocent III fit bâtir à Rome un hôpital dont il confia le soin aux Religieux du nouvel ordre. Ce monument, digne de Rome, digne du Vicaire de Jésus-Christ, digne de la majesté et de la charité de l'Église catholique, mérite d'être connu. Il se compose de plusieurs corps de bâtiments et d'une salle si vaste qu'elle peut contenir jusqu'à mille lits. A côté, règne un large corridor qui peut en contenir environ deux cents. Il y a en outre une grande salle de traverse où l'on met les blessés. Les Prêtres et les nobles sont dans des chambres particulières ; il y a quatre lits dans chacune, les malades y sont servis en vaisselle d'argent. Les Hérétiques et ceux qui ont des maladies contagieuses occupent des chambres séparées.

Dans un autre appartement, on entretient grand nombre de nourrices pour les enfants, quoiqu'il y en ait plus de deux mille dans la ville et aux environs à qui on les donne à nourrir. Près de là est l'appartement des garçons. On les y met à l'âge de trois ou quatre ans après qu'on les a retirés de nourrice. Ils sont toujours au nombre de cinq cents, ils y restent jusqu'à ce qu'ils soient en état de gagner leur vie. Les filles qui sont en pareil nombre, sont élevées dans un autre appartement fermé, jusqu'à ce qu'elles soient en état d'être mariées ou Religieuses. Elles sont sous la direction des Religieuses du Saint-Esprit dont le monastère est aussi en-

fermé dans l'hôpital. Quand elles se marient, l'hôpital leur fait une dot de cinquante écus romains.

A côté de l'hôpital est le palais du commandeur ou chef de l'ordre du Saint-Esprit. Entre ce palais et l'hôpital est un grand cloître où logent les médecins, les chirurgiens et les serviteurs de l'hôpital qui sont toujours plus de cent. Près de là est l'appartement des Religieux.

La dépense annuelle, tant pour les enfants que pour les malades, monte, terme moyen, à un million. Hors de l'enceinte de l'hôpital est une tour très-propre et assez grande ; dans l'intérieur se trouve un petit matelas bien doux pour recevoir les enfants exposés. On peut les y déposer hardiment en plein jour, car il est défendu, sous de très-grosses amendes, et même sous peine de punition corporelle, de s'informer qui sont ceux qui les y apportent, ou de les suivre quand ils s'en retournent[1]. Admirable prévoyance de la charité catholique! Ses yeux de mère ont bien vu quelles seraient les suites d'une conduite contraire. La philantropie de nos jours s'est crue plus éclairée que la charité, elle a voulu mieux faire, elle a supprimé les tours et exigé des déclarations humiliantes. Elle voulait, disait-elle, arrêter le libertinage! L'insensée! elle n'a fait que multiplier les attentats, et chaque jour des enfants exposés dans les églises et jusque sur le seuil des palais, sont là pour accuser la barbarie de ses lois. Non, non, la charité qui reçoit, les yeux fermés, l'enfant qu'on lui confie, n'encourage point le libertinage. Fille de la Religion, comme sa mère elle commande la pureté

[1] Hélyot, *t. p.* 200.

des mœurs. Ce qui pousse au libertinage c'est l'impiété, c'est surtout l'exemple malheureusement trop fréquent de ces mêmes philantropes qui déclament contre la charité et qui suppriment les tours.

On le voit, la Religion a fait mieux que la philantropie : rien n'a échappé à sa prévoyante sollicitude. Non-seulement elle s'occupait au douzième siècle de nourrir les enfants abandonnés et de soulager les malades, mais elle pourvoyait à bien d'autres besoins. Déjà elle avait placé sa tente au sommet des Alpes où les Religieux du Saint-Bernard devenaient les protecteurs et les guides des voyageurs. En ce temps-là il fallait, du moins dans certaines provinces, veiller à la sûreté des chemins, la Religion encore s'en chargea. Entre ses mains divines, le mal même se tournait en bien et les accidents les plus graves devenaient l'occasion d'établissements d'une utilité générale.

Ainsi, vers l'an 1130, Adalard, vicomte de Flandres, revenant d'un pélerinage de Saint-Jacques en Galice, tomba dans une embuscade de voleurs. C'était au sommet d'une montagne isolée, située sur les confins des trois provinces de Guienne, de Languedoc et d'Auvergne, dans le diocèse de Rhodez. Cette montagne rude, haute, et souvent inaccessible à cause des neiges et des brouillards épais dont elle est couverte pendant huit mois de l'année, est à sept lieues de la ville de Rhodez, et à trois de toute habitation. Entourée de forêts et de marécages, elle est située au milieu d'une affreuse solitude : on la nomme Albrac ou Aubrac.

Le noble pélerin se voyant en danger de perdre la vie, fit vœu, s'il échappait au danger, de fonder au même lieu où il se trouvait, un hôpital pour y recevoir les pélerins, et de chasser de cette montagne tous les voleurs qui l'infestaient. Dieu permit que les brigands ne lui fissent point de mal. Adalard accomplit son vœu; et peu de temps après on vit s'élever sur la montagne d'Albrac un hôpital dont l'Eglise fut dédiée à la sainte Vierge. De tous les hôpitaux de France, celui d'Albrac était un des plus célèbres. Son importance pour protéger les communications entre la France et l'Espagne, fut vivement sentie par les rois d'Aragon, les comtes de Toulouse et autres grands seigneurs, qui contribuèrent à la splendeur de cette maison par des donations et des fondations considérables.

Cinq sortes de personnes composaient la communauté de cet hôpital : des Prêtres pour le service de l'église et pour administrer les Sacrements aux pélerins ; des chevaliers pour escorter les pélerins, donner la chasse aux voleurs et défendre la maison; des frères clercs et laïques pour le service de l'hôpital et des pauvres; des oblats [1] qui avaient soin des fermes de l'hôpital, et en-

[1] On appelait *oblats* ou *donnés* ceux qui s'offraient à un monastère pour y servir Dieu, sans faire pour cela profession de la vie religieuse. Ils abandonnaient entièrement leurs biens, leurs femmes et leurs enfants; ils entraient en véritable servitude. Pour marque de l'offrande qu'ils faisaient au Seigneur de leurs biens et de leur personne, ils se passaient autour du cou les cordes des cloches de l'église, ou ils se mettaient quelques deniers sur la tête. L'usage de ces temps-là était de marquer chaque disposition stable par quelque acte extérieur. C'est ainsi qu'on mettait les donataires

fin, chose unique, excepté dans les annales de la charité catholique! des dames de qualité qui demeuraient là à poste fixe pour laver les pieds des pélerins, nettoyer leurs habits et faire leurs lits. Le vicomte Adalard fut le premier supérieur d'Albrac, ayant voulu lui-même se consacrer au service des pauvres. Toutes ces personnes menaient une vie fort austère, partagée entre la prière, le jeûne et le service de leurs frères [1].

Non loin d'Albrac s'élevait dans le même temps une autre merveille de la charité. Alors la France et l'Europe n'étaient pas comme aujourd'hui percées de grandes et belles routes; d'innombrables voitures ne les parcouraient pas le jour et la nuit; les voyages étaient généralement difficiles et peu sûrs. La civilisation même matérielle, qui s'opéra par les communications fréquentes des provinces et des royaumes entre eux, res-

en possession. L'impératrice sainte Adélaïde ayant fondé à Pavie le monastère de Saint-Sauveur, lui assigna des revenus considérables. Pour affermir cette donation, la princesse donna un couteau. En effet, le plus souvent on donnait un grand couteau, le manche d'un couteau, un bâton, un brin d'herbe (stipula d'où est venu le mot stipuler), une branche d'arbre, un morceau de bois, un livre; quelquefois on apportait de la terre du lieu même de la donation, et on la suspendait devant l'autel, nouée dans un linge.

Il ne faut pas confondre les oblats ou donnés qu'on trouve dans les différents monastères, avec ceux que les abbayes et les monastères de fondation royale en France étaient obligés de recevoir et de nourrir, et qui étaient présentés par le roi; ils étaient reçus et nourris convenablement, à la charge par eux de sonner les cloches et de balayer l'église et le chœur. Ces places étaient destinées à des soldats estropiés ou invalides. Ces oblats et leurs pensions ont été transférés à l'hôtel des Invalides, bâti par Louis XIV. — Hélyot, t. v. 190.

[1] Hélyot, *t.* III, 172.

tait immobile. C'est la Religion qui devait encore la développer. Les vastes forêts qui couvraient le sol furent abattues par la main des Religieux de Saint-Benoît et de Citeaux; les rivières, passages ordinairement fort dangereux, purent être traversées sans péril, grace aux Religieux dont nous allons parler.

Les frères Pontifes ou *faiseurs de ponts* parurent alors, pour compléter cet ensemble de moyens préparés par la Religion, afin de rendre les voyages sûrs et faciles. Leur fondateur fut un jeune berger nommé Benezet. Ses rares vertus et surtout sa charité lui ont mérité une place parmi les Saints. A l'âge de douze ans, le Ciel lui commanda par des révélations réitérées, de quitter les troupeaux de sa mère et de s'en aller à Avignon, bâtir un pont sur le Rhône. Il y arriva en 1176, et entra dans l'église lorsque l'Evêque prêchait. Le jeune berger lui exposa sa mission. Le Prélat, surpris de voir le fils d'un paysan, sans science et sans lettres, se disant envoyé de Dieu, pour bâtir un pont sur le Rhône, le prit pour un insensé et l'envoya au prévôt de la ville avec menace de lui faire couper les bras et les jambes. Le prévôt ne fut pas plus crédule que l'Evêque; mais aux preuves surnaturelles que le jeune berger donna de sa mission divine, le peuple accepta sa proposition. Le pont fut commencé en 1177. Cet édifice, composé de dix-huit arches et long de treize cent quarante pieds, est regardé, à juste titre, comme une merveille. Benezet eut la direction de l'ouvrage auquel on employa onze années. Il mourut avant qu'il fût achevé, en 1184, et

fut enterré dans une chapelle bâtie sur la troisième pile du pont. Les Religieux Pontifes bâtirent également sur le Rhône le pont Saint-Esprit, plus magnifique que celui d'Avignon. Il subsiste encore aujourd'hui.

Bâtir des ponts, établir des bacs pour traverser les rivières, prêter main-forte aux voyageurs, telle était la vocation des Religieux Pontifes. C'est pourquoi ils fixèrent leurs demeures sur le bord des rivières. Là, ils passaient les voyageurs sur des barques toujours préparées; s'ils étaient fatigués ou surpris par la nuit ou le mauvais temps, ils leur offraient un abri, les nourrissaient, les réchauffaient et ne les quittaient point qu'il ne les eussent mis en lieu de sûreté [1]. Oh! qu'il est donc vrai, mon Dieu! que vous n'avez cessé de faire du bien aux hommes. Religion sainte! ô tendre mère! il est donc vrai que vous ne veillez pas seulement sur l'ame, mais aussi sur le corps de vos enfants; aucun de leurs besoins n'échappe à votre sollicitude.

Jaloux du bonheur que toutes ces œuvres de charité procuraient à l'homme et à la société, l'Enfer vint, par de nouvelles attaques, appeler ailleurs l'attention de l'Eglise. Il essaya de rouvrir la source de ses larmes, en poussant la puissance séculière à s'emparer de nouveau des nominations aux dignités ecclésiastiques. Mais Dieu l'arrêta tout court, par le neuvième Concile général qui fut tenu à Rome, dans l'Eglise de Saint-Jean-de-Latran. Battu sur ce point, le démon ne se découragea pas. Un de ses suppôts, Arnaud de Brescia, disciple d'Abailard,

[1] Hélyot, *t.* II, 290.

vint semer de dangereuses erreurs. Le dixième Concile général, tenu, comme le précédent, dans l'Eglise de Latran, fit justice du novateur et de ses nouveautés. Enfin, en désespoir de cause, l'Enfer lança contre l'Eglise une nuée de sectaires en haillons, appelés Vaudois.

Les Vaudois étaient des Hérétiques qui prétendaient que la pauvreté évangélique ne permettait pas de rien posséder. Non-seulement ils sappaient ainsi les bases de la société; ils anéantissaient encore la hiérarchie ecclésiastique, en prétendant que tous les Chrétiens étaient Prêtres, et ils se donnaient eux seuls comme la véritable Eglise. Saint-Jean-de-Latran vit s'assembler dans son enceinte le onzième Concile général qui condamna les erreurs de ces sectaires, les plus dangereux qui eussent paru depuis long-temps. La victoire cependant n'était pas complète.

Pour mieux accréditer leurs erreurs, les Vaudois affectaient un extérieur mortifié et des mœurs très-austères en apparence. Comme ils étaient tous laïques et la plupart de la dernière classe du peuple, ils faisaient beaucoup de dupes dans les campagnes. A leurs fausses vertus il fallait en opposer de véritables; à leur détachement hypocrite, une pauvreté sincère et universelle. C'est ce que fit la Providence par l'établissement des ordres religieux qui se multiplièrent dans ce siècle et surtout dans le siècle suivant, où les erreurs des Vaudois continuèrent à se répandre. Elle atteignit le même but en suscitant dans les conditions les plus obscures d'illustres mo-

dèles de toutes les vertus, dont Dieu prit soin de révéler la sainteté par d'éclatants miracles. Tels furent entre autres saint Isidore, patron des laboureurs et de la ville de Madrid, et saint Drogon, patron des bergers.

Isidore naquit en Espagne. Ses parents, qui étaient pauvres, mais remplis de piété, lui inspirèrent par leurs exemples et leurs instructions, l'horreur du péché et l'amour de Dieu. Leur peu de fortune ne leur permit pas de le faire élever dans les sciences ; mais il n'y perdit rien du côté de la vertu. Seulement il saisissait avec empressement toutes les occasions qui se présentaient d'écouter la parole de Dieu, et les discours qu'il entendait faisaient sur son ame des impressions d'autant plus profondes que le désir qu'il avait de s'instruire était plus pur et plus ardent.

Sa patience à supporter les injures, sa douceur à l'égard de tous ceux qui lui portaient envie, sa fidélité envers ses maîtres, son exactitude à prévenir tout le monde dans les choses même indifférentes, son attention à servir les autres, lui firent remporter une victoire complète sur ses passions. Il confondait par sa conduite ceux qui prétendent que les occupations extérieures ne leur laissent pas le temps de vaquer aux exercices de piété. Il faisait de son travail un acte de religion, en s'y portant avec un esprit de pénitence et pour accomplir la volonté divine. Pendant que sa main conduisait la charrue, son cœur conversait avec Dieu et avec les Anges. Tantôt il déplorait ses misères et celles des autres hommes ; tantôt il soupirait après les délices de

la Jérusalem céleste. Ce fut par cet amour de la prière, joint à la pratique continuelle de l'humilité et de la mortification, qu'il acquit cette éminente sainteté qui le rendit l'objet de l'admiration de toute l'Espagne et même de l'Église entière.

Dans sa jeunesse, il se mit au service d'un gentilhomme de Madrid, nommé Jean de Vergas, pour labourer ses terres et faire valoir une de ses fermes. Il s'engagea ensuite dans l'état du mariage, et fixa son choix sur Maria Torribia, qui était aussi fort recommandable par ses vertus. Isidore resta toujours attaché au service du même maître. Jean de Vergas, qui sentait tout le prix du trésor qu'il possédait, traitait Isidore comme son frère, se rappelant l'avis de l'Ecclésiastique : *Chérissez comme votre ame le serviteur qui a la sagesse*[1]. Il lui accorda la liberté d'assister tous les jours à l'office de l'Eglise. Le Saint n'en abusa pas; il se levait tous les jours de grand matin pour satisfaire tout à la fois à sa piété et à ses obligations. C'est en effet une fausse dévotion que de croire plaire à Dieu en manquant aux devoirs de son état.

Isidore, plein de charité pour les pauvres, quoique pauvre lui-même, soulageait leurs besoins autant qu'il était en lui, et employait à cette bonne œuvre une partie de son salaire. Il inspirait à sa femme les sentiments dont il était pénétré, et il la rendit fidèle imitatrice de ses vertus. Elle mourut en odeur de sainteté. Isidore lui-même tomba malade, prédit l'heure de sa mort, et

[1] Eccl. VII.

s'y prépara par un redoublement de ferveur. La piété avec laquelle il reçut les derniers Sacrements, tira les larmes des yeux de tous les assistants. Il s'endormit dans le Seigneur, le 15 mai 1170, à l'âge de près de soixante ans [1]. Sa sainteté, manifestée par d'éclatants miracles, montra de quel côté était la véritable Eglise, la Mère des Saints, l'Épouse de Jésus-Christ, et les Vaudois furent à jamais démasqués dans l'Espagne et dans le midi de l'Europe.

En même temps, la Providence prenait soin de les confondre dans le Nord et dans un grand nombre de provinces, en suscitant un autre Saint, d'une naissance obscure, qu'elle ne manqua pas de montrer à tous les yeux en le faisant voyager durant une grande partie de sa longue existence. Ce nouveau Missionnaire de la sainteté de l'Église catholique, est saint Drogon. Né au village d'Epinoy, en Flandre, il perdit son père avant de naître, et sa mère en naissant. Dès son enfance, le jeune orphelin se fit remarquer par une piété singulière. A l'âge de vingt ans, il se dépouilla de tout ce qu'il possédait, afin de servir plus librement Jésus-Christ. Dégagé de tout attachement au monde, il se revêtit d'un cilice et d'un habit grossier, puis, à l'exemple d'Abraham, il s'éloigna de sa patrie. Après divers pélerinages, il s'arrêta dans la bourgade de Sébourg, en Hainaut, à deux lieues de Valenciennes, et se loua en qualité de berger à une dame de piété, nommée Elisabeth de La Haire.

Il choisit cet état comme le plus propre à lui fournir

[1] Godescard, 10 mai.

les moyens de pratiquer l'obéissance, l'humilité, la mortification. Il passa six ans à la garde de son troupeau ; mais sa modestie, son amour pour la prière, et ses autres vertus, fixèrent l'attention et lui concilièrent l'estime et l'amitié de tout le monde. Les libéralités qu'on lui faisait allaient aux pauvres, à qui il donnait encore tout ce qu'il pouvait retrancher de son nécessaire.

La crainte de succomber à la tentation de la vaine gloire, lui fit prendre le parti de quitter sa place. Il visita les lieux célèbres par la dévotion des Fidèles, et alla neuf fois à Rome. Tous ces pélerinages, étant faits avec de saintes dispositions, furent pour lui une source de mérites, pour les Fidèles un grand sujet d'édification, et pour les Hérétiques une réfutation éclatante. Il revenait de temps en temps à Sébourg ; mais une rupture d'intestins, causée par des fatigues continuelles, l'obligea enfin de rester dans ce lieu et d'y passer le reste de ses jours. Il se fit faire une petite cellule près de l'église, afin que de là il pût à tout moment adorer Dieu, et se regarder comme au pied de ses autels. Il demeura ainsi renfermé l'espace de quarante-cinq ans. Toute sa nourriture consistait en un peu de pain d'orge pétri avec de la lessive. Il ne buvait que de l'eau tiède. C'était une nouvelle espèce de mortification, qu'il déguisait en disant que son infirmité exigeait un pareil régime. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le 16 avril 1186[1].

Pour rendre à l'Eglise ce que l'hérésie des Vaudois

[1] Godescard, 16 avril.

lui avait déjà fait perdre, le Seigneur fit entrer dans son giron maternel une population idolâtre, les Rugiens. Valdemar, roi de Danemarck, arma des vaisseaux pour subjuguer les Sclaves rugiens, habitants de l'île de Rugen. Il assiégea leur capitale, et la prit à composition. Le premier article de la capitulation fut qu'ils livreraient au vainqueur leur idole, nommée Suantovit, et qu'ils donneraient aux églises les terres consacrées à leurs faux dieux. Suantovit était une idole gigantesque qui avait quatre têtes. A sa main droite le dieu tenait une corne ornée de différents métaux. Le pontife l'emplissait de vin tous les ans, et selon que ce vin diminuait ou non, il prédisait la stérilité ou la fertilité de l'année; on sacrifiait à cette idole des hommes, mais seulement des Chrétiens.

Le roi, victorieux, fit abattre ce colosse, qui tomba avec un fracas horrible. Les Danois le tirèrent dans leur camp, où il devint la risée de toute l'armée. Le soir on le mit en pièces, et le bois dont il était composé servit au feu des cuisines. Ensuite on brûla le temple, qui était aussi de bois; celui des machines qui avaient servi au siége, fut employé à bâtir une église, et on y établit des Prêtres. Le roi de Danemarck fut secondé par le prince des Rugiens. Celui-ci ne fut pas plutôt instruit de la Religion, qu'il courut avec ardeur au Baptême, et contribua puissamment à la conversion de ses sujets. Il prêcha lui-même ce peuple farouche, pour l'amener à la douceur du Christianisme. Ses pieux efforts furent couronnés d'un plein succès.

La conversion des Rugiens et la mort du saint ber-

ger de Sébourg, si précieuse devant Dieu et devant les hommes, terminent glorieusement le douzième siècle.

Avec le treizième, la lutte éternelle du mal contre le bien, c'est-à-dire de l'hérésie et du scandale contre la vérité et la sainteté catholique, va devenir et plus vive et plus générale. Mais elle ne servira qu'à montrer les inépuisables ressources de la Providence, la puissante fécondité de l'Eglise, comme aussi la faiblesse, la mauvaise foi et les crimes des partisans de l'erreur. Voici pour défendre la vérité, quarante-deux ordres religieux, trois conciles généraux, de grands rois et de grandes reines, aussi illustres par leur sainteté que par l'éclat de leur couronne, de grands génies, et enfin des Saints admirables par la constante innocence de leur vie, ou par leur éclatante pénitence.

Il ne fallait rien moins que cette puissante armée pour défendre le monde chrétien, tant fut grande la fureur avec laquelle l'Enfer se déchaîna contre l'Église. D'un côté les Vaudois, les Albigeois, les Béguards et d'autres Hérétiques de toutes les formes, prêchaient de dangereuses erreurs; d'un autre côté, l'amour du plaisir, des richesses et des honneurs, gagnaient rapidement les grands et le peuple. On oubliait l'esprit de l'Evangile. Enfin, on vit des philosophes et des théologiens, imbus de la philosophie d'Aristote et des Arabes, porter dans la Religion une curiosité excessive et un goût passionné du raisonnement, qui les fit tomber dans de grossières illusions [1]. L'erreur tendait à prévaloir, la concupiscence

[1] *Voyez* d'Argentré *Collect. jud. t.* 1, *Examen du fatalisme.*

à reprendre son empire, et des calamités publiques, résultat de l'hérésie et du désordre moral, allaient affliger la terre coupable. Avant de parler des défenseurs de la vérité et de la vertu, faisons connaître leurs adversaires, car ce n'est jamais l'Eglise qui attaque; elle est la première, elle est en possession, elle ne fait que se défendre. C'est une preuve péremptoire qu'elle est la vérité; car la vérité, en tout, précède l'erreur.

Déjà nous avons parlé des Vaudois. Les Albigeois étaient des Hérétiques qui infectèrent le Languedoc. Ils prétendaient que ce monde visible était l'ouvrage du démon; ils attaquèrent les Sacrements, les cérémonies de l'Église, son autorité et ses prérogatives. Comme les Vaudois, ils étaient pauvres et affichaient la régularité, quoiqu'en secret ils se livrassent aux plus honteux désordres. Cette hérésie fut apportée d'Orient en France par une vieille femme. Elle éclata tout à coup, et eut un grand nombre de sectateurs dans les différentes provinces. Favorisés par certains seigneurs qui avaient envahi les biens de l'Église, et que des Conciles condamnaient, sous peine d'excommunication, à rendre les domaines qu'ils avaient usurpés, les Albigeois devinrent bientôt une secte redoutable.

Les Béguards étaient des fanatiques qui prétendaient que l'homme peut arriver ici-bas à un tel degré de perfection, que le péché lui est impossible; et qu'une fois parvenu à ce degré, tout lui est permis. Il n'est plus obligé de prier, ni de jeûner, ni d'obéir aux lois ecclésiastiques ou civiles. Les Béguards s'y croyaient arrivés,

et en conséquence, ils se livraient sans scrupule aux plus abominables désordres; mais toujours en secret.

Or, rien ne contribua plus aux progrès des Vaudois, des Albigeois, des Béguards, que leur régularité apparente. Il fallait donc leur opposer des exemples de vertu, et faire voir que toutes celles dont ils se piquaient, étaient pratiquées par les Catholiques. Comme ces hérétiques faisaient profession de renoncer à leurs biens, de mener une vie pauvre, de vaquer à la prière, à la lecture de l'Écriture Sainte, et de pratiquer à la lettre les conseils évangéliques, Dieu suscita des Catholiques fervents qui, se réunissant en ordres religieux, donnaient aussi leurs biens aux pauvres, vivaient de leur travail, méditaient l'Écriture Sainte, prêchaient contre les Hérétiques, et gardaient la plus parfaite chasteté. Ce fut, chose admirable ! dans ce moment précis que se formèrent les quatre ordres mendiants, les Carmes, les Franciscains, les Dominicains et les Augustins. Ces quatre ordres, destinés à s'opposer au torrent du mal, se fortifièrent et se répandirent promptement[1]. Les Religieux qui les composaient n'étaient pas retirés dans les déserts et les forêts. Mais, comme le sel de la terre, destinés à prévenir la corruption; comme le soleil, destinés à porter partout la lumière, ils habitaient dans les villes et dans les campagnes, et vivaient des dons de la piété des Fidèles. En retour, ils travaillaient au salut de leurs bienfaiteurs, en les préservant de la contagion des nouvelles hérésies et des scandales. Ils prêchaient, ils con-

[1] Sur l'utilité des ordres mendiants, *Voyez* Bergier, art. *Mendiants*.

fessaient, ils établissaient partout des pratiques propres à nourrir la Foi et à ranimer la dévotion [1].

### PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir donné de si beaux exemples parmi les pauvres; accordez-nous l'humilité et la pureté d'intention de saint Isidore.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ne mépriserai personne*.

---

## PETIT CATÉCHISME.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (12e ET 13e SIÈCLES.)

*Q*. Quels furent les autres ordres hospitaliers du douzième siècle?

*R*. Les autres ordres hospitaliers du douzième siècle furent ceux du Saint-Esprit, d'Albrac, et des frères Pontifes.

*Q*. Qu'est-ce que l'ordre du Saint-Esprit?

*R*. L'ordre du Saint-Esprit est un ordre destiné au soulagement des malades. Le plus célèbre hôpital de cet ordre et peut-être de tout le monde est celui du

[1] Pluquet, *t.* I, 252.

Saint-Esprit, à Rome. On y entretient plusieurs milliers de malades et d'enfants exposés. A côté du monastère est une petite tour dans laquelle se trouve un matelas bien propre et bien doux pour recevoir l'enfant exposé. Il est défendu, sous les peines les plus graves, telle que la prison, de s'informer des personnes qui déposent l'enfant, ni même de les suivre pour savoir où elles se retirent.

*Q*. Qu'est-ce que l'ordre d'Albrac?

*R*. L'ordre d'Albrac est un ordre destiné à recevoir les pélerins. Il fut fondé dans le midi de la France, sur une haute montagne. Il y avait des Religieux pour soigner les pélerins malades ; des chevaliers pour les escorter et les défendre contre les voleurs; enfin des Religieuses qui étaient toutes des dames de qualité pour leur laver les pieds, nettoyer leurs habits et faire leurs lits, tant la charité catholique est admirable!

*Q*. Qu'est-ce que l'ordre des frères Pontifes?

*R*. L'ordre des frères Pontifes est un ordre dont le but était 1° d'établir des ponts sur les rivières; 2° de passer les voyageurs sur des barques toujours prêtes ; 3° de les recevoir, de les nourrir, et de les conduire dans leur chemin.

*Q*. Quels Hérétiques parurent au douzième siècle?

*R*. Au douzième siècle il parut plusieurs sortes d'Hérétiques; les principaux furent les Vaudois. Ils prirent naissance à Lyon ; ils se dépouillaient de leurs biens, menaient en apparence une vie austère, disaient qu'il était défendu de rien posséder et prétendaient que tous

les Chrétiens étaient Prêtres. Ils furent condamnés au onzième Concile général, tenu à Rome dans l'église de Saint-Jean-de-Latran; mais comme leur apparente sainteté trompait le peuple, Dieu suscita parmi le peuple de vrais Saints, pour montrer de quel côté était la véritable Église. Ces Saints furent entre autres, saint Isidore, patron des laboureurs, et saint Drogon, patron des bergers. En même temps Dieu consola l'Église en convertissant un peuple du Nord, appelé les Rugiens.

*Q*. Que remarquez-vous sur le treizième siècle?

*R*. Je remarque sur le treizième siècle que l'Enfer attaqua l'Eglise avec une fureur inouïe. Les Albigeois et les Béguards qui étaient des Hérétiques très-dangereux, se joignirent aux Vaudois. Le relâchement tendait à s'introduire parmi les Chrétiens; mais Dieu vint au secours de son Église, il suscita de grands Saints et fit naître beaucoup d'ordres religieux qui triomphèrent des attaques du démon : ces ordres religieux furent entre autres les quatre ordres mendiants, c'est-à-dire les Carmes, les Franciscains, les Dominicains et les Augustins; on les appelle mendiants parce qu'ils vivaient d'aumônes.

### PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir donné de si beaux exemples parmi les pauvres; accordez-nous l'humilité et la pureté d'intention de saint Isidore.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ne mépriserai personne.*

# XXXIXe LEÇON.

## LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (13e SIÈCLE.)

L'Église défendue. — Carmes, Franciscains, Dominicains, Augustins, Saint-Thomas.

Les premiers combattants que Dieu opposa pendant le treizième siècle aux nombreux sectaires qui attaquaient l'Église, furent les Carmes. Ces Religieux étaient primitivement des Ermites qui vivaient sur le mont Carmel, en Palestine. Ils regardent le prophète Élie comme leur fondateur et leur modèle, parce qu'il avait vécu sur la même montagne, ainsi qu'Elisée son disciple. Le supérieur de ces Ermites s'adressa en 1209 au bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem, pour lui demander une règle. Le saint homme dressa pour cet ordre des constitutions pleines de sagesse. Il y était ordonné aux Frères de prier nuit et jour dans leurs cellules, à moins qu'ils n'en fussent dispensés par des occupations légitimes ; de jeûner tous les jours, excepté les dimanches, depuis l'Exaltation de Sainte-Croix jusqu'à Pâque ; de ne jamais manger de viande ; de s'appliquer au travail des mains ; de garder le silence depuis Vêpres jusqu'à Tierce du lendemain.

Les conquêtes des Sarrasins obligèrent les Carmes à quitter la Palestine au commencement du douzième siècle : ils passèrent en Europe. C'était comme une légion de soldats expérimentés que Notre Seigneur amenait au secours de l'Église, son épouse. Cet ordre prit de rapides accroissements et rendit d'éminents services. Il en est sorti une foule de grands hommes dont la science et la vertu ont honoré la Religion. Le bienheureux Albert, leur législateur, mourut des mains d'un scélérat qu'il avait repris et menacé pour ses crimes. Ce fut en 1214 [1].

Au moment où les Carmes arrivaient d'Orient pour défendre l'Eglise, Dieu suscita en Occident le quatrième patriarche de l'ordre monastique. Ce fut saint François d'Assise. A la suite de ce nouveau capitaine, marche une armée de Saints qui, par leurs prédications, opposent la vérité à l'erreur ; par leurs exemples, la pauvreté, la mortification, l'humilité, à l'amour désordonné des richesses, des plaisirs et des honneurs ; en un mot de vraies vertus aux vertus apparentes des sectaires et aux scandales des mauvais Chrétiens.

Saint François, fondateur de l'ordre des Franciscains, naquit à Assise, ville d'Italie, en 1182. La compassion pour les pauvres semblait née avec lui. Souvent il lui arriva de donner ses habits à ceux qui en manquaient. Un jour qu'il était à l'église, il entendit lire ces paroles de l'Evangile : *Ne portez ni or, ni argent, ni provisions pour le voyage, ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton.*

[1] Hélyot, *t.* I, 301.

Le nouvel Antoine les prit à la lettre et, se les appliquant aussitôt à lui-même, distribua son argent, ôta sa chaussure, quitta son bâton et se revêtit d'un habit pauvre qu'il lia avec une corde. Tel fut l'habillement qu'il donna à ses disciples; car ses exemples et ses discours qui faisaient fondre en larmes les pécheurs les plus endurcis, touchèrent tellement un certain nombre d'habitants de la ville d'Assise, qu'ils demandèrent à se mettre sous sa conduite. Pour les former à l'amour et à la pratique de la pauvreté, il les mena un jour avec lui par la ville d'Assise, pour demander l'aumône à toutes les portes. Il voulut leur apprendre de bonne heure qu'ils n'auraient point d'autre patrimoine que les dons de la charité.

Il instruisit ensuite ses disciples de tous les exercices de la vie spirituelle. Il leur faisait de fréquents discours sur le royaume de Dieu, le mépris du monde, l'abnégation de leur volonté, les mortifications du corps, afin de les mieux disposer à l'exécution du dessein qu'il avait de les envoyer dans toutes les parties du monde prêcher l'Evangile. Les exhortations du saint Patriarche, animées du feu de l'amour divin, et soutenues par un zèle ardent du salut des ames, firent sur le cœur de ses enfants tout l'effet qu'il avait espéré. Un jour qu'il leur parlait des missions, poussés d'une sainte inspiration ils se prosternèrent tous à ses pieds pour le prier de ne plus différer l'accomplissement de ses desseins; mais le moment de la Providence n'était pas encore venu.

En l'attendant, François prescrivit à sa petite so-

ciété un réglement de vie et lui ordonna de réciter pour chaque heure de l'office trois *Pater*. Bientôt il dressa ses constitutions, véritable chef-d'œuvre de sagesse, qui furent approuvées et louées hautement par les souverains Pontifes. Voici en général ce qu'elles contiennent.

Par humilité, le Saint donne à ses Religieux le nom de *frères Mineurs*, c'est-à-dire petits frères. Leur but est de prêcher par leurs exemples et leurs discours les trois grandes vertus du Christianisme : l'amour de la pauvreté, l'amour de la souffrance et l'amour des humiliations. Pour cela, ces Religieux ne vont jamais à cheval, ils marchent pieds et têtes nus; une petite cellule de quelques pieds de longueur leur sert de logement, une paillasse de lit; leur habit est une tunique de grosse laine; ils ne portent pas de linge; ils ne doivent vivre que d'aumônes ou du travail de leurs mains; ils ne possèdent rien absolument; leur nom leur rappelle qu'ils doivent se regarder comme les derniers des hommes et être prêts à souffrir toute sorte de mépris, d'injures et de persécutions de la part de tout le monde.

Qui le croirait? Cet ordre dénué de tous moyens humains et diamétralement opposé à toutes les passions, se répandit avec une rapidité prodigieuse. Du vivant de saint François on comptait plus de dix mille Religieux de son institut; plus tard il y en eut plus de cent cinquante mille. C'étaient autant d'exemples vivants et présents partout des vertus fondamentales de la Religion : l'humilité, la pauvreté, la chasteté.

Les enfants de saint François portent différents noms.

Dans certains pays on les appelle *Cordeliers*, à cause de la corde qui leur sert de ceinture; ailleurs, *Récollets*, à cause de leur solitude et de leur éloignement du monde; à d'autres on donne le nom de *Capucins*, à cause de la forme particulière de leur habit. De tous les ordres religieux, les Capucins ont été peut-être le plus populaire. Ils sont immenses les services qu'ils ont rendus aux populations pauvres des villes et des campagnes. Honte aux hommes qui se sont permis d'indécentes injures contre ces pères des pauvres, ces consolateurs des affligés, ces amis du peuple !

François d'Assise, patriarche de ces tribus innombrables de Saints et de Saintes, est appelé *Séraphique*. Il doit ce nom à sa charité pour Dieu, qui le rendait semblable à un Séraphin revêtu d'un corps mortel. Parmi plusieurs graces extraordinaires que lui fit Notre Seigneur, il n'en est point de plus célèbre que celle dont nous allons parler.

Dans une vision où François se laissait aller à toute la tendresse de sa compassion pour les souffrances de l'Homme-Dieu, Notre Seigneur daigna lui donner une ressemblance admirable avec lui. Il imprima sur son corps les *stigmates* ou les marques de sa passion : les pieds et les mains de François furent percés de clous dans le milieu; les têtes des clous rondes et noires, étaient au-dedans des mains et au-dessus des pieds; les pointes qui étaient un peu longues et qui paraissaient de l'autre côté, se recourbaient et surmontaient le reste de la chair dont elles sortaient. François avait aussi à

son côté une plaie rouge, comme s'il eût été percé d'une lance; cette plaie jetait souvent du sang qui trempait sa tunique.

On ne peut douter de la vérité de ces stigmates après le témoignage du pape Alexandre IV qui, dans un sermon prêché en présence de saint Bonaventure, assure les avoir vues de ses yeux. Ce témoignage est d'ailleurs confirmé par les dépositions de plusieurs autres personnes, qui déclarèrent par serment avoir vu la même chose [1].

Sentant sa fin approcher, l'humble François se fit chanter un cantique qu'il avait composé pour rendre graces à Dieu au nom de toutes les créatures. Sa sainteté lui avait rendu à lui-même sur tous les êtres qui l'environnaient une partie de l'empire que l'homme innocent exerçait sur toute la nature. Lorsqu'avant le lever de l'aurore il était en oraison dans une grotte ombragée, les oiseaux venaient chanter sur les arbres voisins. Si leurs concerts le troublaient, il leur donnait sa bénédiction en leur disant : Allez-vous-en; et les oiseaux dociles allaient faire entendre ailleurs leurs cantiques pour ne pas troubler un cantique plus beau.

Au moment d'expirer, le Saint se fit porter au couvent de Notre-Dame-des-Anges et voulut qu'on le couchât sur la terre, le corps couvert d'un habit pauvre qu'on lui avait donné. Dans cet état, il fit approcher ses disciples, les exhorta à l'amour de Dieu, à la pratique de la pauvreté et de la patience; puis il leur

[1] Hélyot, *t.* VII, 24.

donna sa dernière bénédiction, et à tous les absents : Adieu, mes enfants, leur dit-il; restez toujours dans la crainte du Seigneur. Arrivé à ces paroles d'un psaume qu'il se mit à réciter : *Délivrez mon ame de sa prison, afin que je puisse bénir votre saint nom; les Justes sont dans l'attente de la récompense que vous me donnerez,* il s'endormit doucement du sommeil des Justes, le quatrième jour d'octobre 1226, dans la quarante-cinquième année de son âge, ayant vu plus de quatre-vingts maisons de son ordre établies dans presque tous les royaumes de la Chrétienté. Il n'était que Diacre, son humilité l'ayant empêché de recevoir la prêtrise.

A peine fut-il expiré que Dieu se plut à manifester la sainteté de son serviteur, afin d'apprendre aux peuples que la vraie vertu n'était point chez les Hérétiques, mais dans l'antique et seule véritable Église. Un changement merveilleux parut dans le corps du bienheureux Patriarche : sa peau qui était noire et brûlée par le soleil, devint blanche comme la neige; les stigmates s'y découvrirent avec plus d'évidence qu'auparavant. Alors on eut la liberté de les examiner, et toute la ville d'Assise accourut pour voir les signes salutaires de notre Rédemption, dont Jésus-Christ avait favorisé son serviteur. Le lendemain une multitude incroyable de peuple, portant à la main des rameaux ou des cierges allumés, accompagna le saint corps jusqu'à l'Eglise de Saint-Georges où il fut enterré. Son tombeau ne tarda pas à devenir célèbre par un grand nombre de miracles [1].

[1] *Voyez* Godescard, 4 octobre; Hélyot, *t.* 1, 27.

Pendant que saint François d'Assise et ses nombreux enfants démontraient si bien par leurs exemples et leurs discours la sainteté constante de l'Eglise catholique, saint Dominique et ses compagnons foudroyaient l'hérésie jusque dans ses retranchements. Les Hérétiques infames, connus sous le nom d'Albigeois, parce qu'ils s'étaient établis aux environs de la ville d'Albi, continuaient leurs ravages et leurs profanations. C'était un spectacle déchirant de voir une foule d'églises profanées, les autels brisés, les vases sacrés prostitués à des usages indignes. Plus déchirant encore était le spectacle de tant d'ames rachetées du sang de Jésus-Christ, devenant chaque jour la proie du démon. Des larmes amères coulèrent des yeux de l'Eglise. Son divin Epoux les vit et s'empressa de les essuyer. Pour la consoler, il suscita saint Dominique.

Ce Saint, aussi distingué par la noblesse de sa race que par ses talents et ses vertus, naquit en Espagne, de l'illustre maison des Gusman, l'an 1170. Ses vertueux parents ne négligèrent rien pour lui donner une éducation solidement chrétienne. Le jeune enfant répondit parfaitement à leurs soins. A peine commença-t-il à parler qu'il demandait à aller dans les Eglises pour y prier Dieu. Déjà il se levait secrètement la nuit pour donner à cette sainte occupation le temps qu'il ôtait à son repos. Etant un peu plus âgé, on l'envoya aux écoles publiques. Il s'y distingua par ses succès, par sa tendre piété et par sa vie pénitente. Il jeûnait souvent, dormait peu et passait la plupart des nuits couché sur les planches de sa

chambre. Son amour pour les pauvres se montrait en toute occasion ; mais il éclata dans une famine qui désola l'Espagne. Pour soulager ceux qui avaient faim, le jeune écolier vendit tous ses meubles et même ses livres. Une autre fois, n'ayant plus rien à vendre, il voulut se vendre lui-même pour racheter le fils d'une pauvre veuve qui avait été pris par les Sarrasins.

Comme celle de tous les Saints, sa charité ne se borna pas à soulager son prochain dans les nécessités corporelles, il voulut lui procurer les biens spirituels. Il se livra donc à de rudes pénitences pour obtenir la conversion des pécheurs, surtout des plus endurcis. Le Seigneur exauca les vœux de son zélé serviteur. Bientôt il fut ordonné Prêtre. L'onction sainte qui coula sur son front donna à son zèle pour le salut des ames une nouvelle ardeur. Après avoir édifié l'Espagne et rappelé à Dieu un bon nombre de pécheurs presque incurables, Dominique passa en France. Là, il déploya toute la puissance de ses vertus et de ses talents pour la conversion des Albigeois. Ici encore Dieu bénit ses travaux.

Après des fatigues incroyables le saint Apôtre eut le bonheur de ramener au bercail de Jésus-Christ une foule de brebis égarées. Ce fut alors que Dominique et ses compagnons résolurent de rester ensemble et de fonder un ordre religieux dont le but principal serait la prédication de l'Évangile, la conversion des Hérétiques, la défense de la foi et la propagation du Christianisme. Le Saint se rendit à Rome et

soumit son dessein au souverain Pontife qui l'approuva. On donna aux Religieux du nouvel ordre le nom de frères *Prêcheurs* ou *Prédicateurs* ou de *Dominicains*. En France on les appelle *Jacobins*, parce que leur première maison, à Paris, fut dans la rue Saint-Jacques.

Voici les principaux articles de leur règle : le silence perpétuel, dans aucun temps les Religieux ne peuvent parler entre eux sans la permission du supérieur; le jeûne presque continuel ; l'abstinence de la viande, excepté dans les grandes maladies ; l'usage de la laine au lieu du linge, et plusieurs autres austérités. Leur habillement consiste en une robe blanche, un scapulaire de même couleur avec la chape et le chaperon noir se terminant en pointe comme celui des Chartreux.

L'ordre des Dominicains se répandit rapidement dans toutes les parties du monde. Dès son origine il n'a cessé de rendre les plus grands services à l'Église, soit dans les missions chez les Infidèles, soit dans les pays catholiques. Il en est sorti une foule d'hommes illustres par leur sainteté et leur savoir. Tels furent entre autres saint Antonin, saint Vincent-Ferrier, Albert-le-Grand, Vincent de Beauvais, Louis de Grenade ; mais le plus célèbre est sans contredit saint Thomas dont nous parlerons bientôt. Les souverains Pontifes se sont plu à combler de faveurs cet ordre, puissant auxiliaire de la foi. Entre autres, c'est toujours un Dominicain qui est maître du sacré palais. Voici la circonstance qui donna lieu à l'érection de cet office.

Saint Dominique étant à Rome, s'aperçut que les

domestiques des cardinaux et des ministres de la cour, s'amusaient à jouer et à perdre le temps, tandis que leurs maîtres étaient occupés avec le souverain Pontife. Il en fut sensiblement touché et proposa au Pape de nommer quelqu'un pour leur faire des instructions. Le Pape approuva le conseil et chargea Dominique de cet emploi. Le Saint leur expliqua les Epîtres de saint Paul. Ses instructions eurent un succès si heureux, que le souverain Pontife voulut qu'on les continuât à l'avenir, et que cet emploi fût donné à un Religieux de l'ordre de Saint-Dominique, avec le titre de maître du sacré palais. Cela s'est fait jusqu'à présent ; mais aujourd'hui le maître du sacré palais ne fait plus ces instructions aux domestiques des Cardinaux, il ne les fait qu'aux domestiques du Pape. Il est obligé de les instruire des vérités de la foi, pendant le Carême, l'Avent et aux principales fêtes.

Dans la suite, les souverains Pontifes ont accordé beaucoup d'honneur et de confiance au maître du sacré palais. Personne ne peut prêcher devant le Pape à moins qu'il n'ait été nommé par le maître du sacré palais ; il a le droit de reprendre publiquement le Prédicateur, s'il y a lieu. On ne peut rien imprimer à Rome, ni dans son district, sans son approbation. Il est juge dans Rome de tous les imprimeurs, libraires, graveurs, pour ce qui regarde l'impression, la vente, l'achat, l'entrée et la sortie des livres et des estampes.

C'est à saint Dominique qu'on doit l'institution du *Rosaire*. Pour faire réussir ses missions, il mit la sainte Vierge dans ses intérêts. Il apprit à honorer d'une ma-

nière simple et facile ses principaux mystères et ceux de Notre Seigneur. Le Saint voulut aussi dédommager la Mère des Chrétiens des outrages des Hérétiques. La dévotion du saint Rosaire est très-répandue, et en assurant à ceux qui la pratiquent la protection de Marie, elle attire sur eux les plus précieuses faveurs. Saint Dominique mourut le 5 août 1221 [1].

Aux Carmes, aux Franciscains et aux Dominicains, se joignirent encore, pendant le treizième siècle, d'autres auxiliaires de la foi, ce furent les Augustins. Jusqu'à cette époque, il existait dans l'Église différentes congrégations religieuses sous la règle de saint Augustin. Pour leur donner plus d'ensemble, de force et d'avenir, le pape Alexandre VII les réunit en un seul corps et nomma un général. Telle fut l'origine des Augustins, le quatrième des ordres mendiants. Aussi régulier, aussi austère que les précédents, il ne fut ni moins utile ni moins célèbre [2].

Tandis que cette multitude de modèles et d'Apôtres empêchaient le libertinage et l'hérésie de pénétrer parmi le peuple, d'autres défenseurs de la vérité et de la vertu soutenaient la cause de l'Eglise devant les savants; car nous avons dit qu'au douzième siècle, de grands docteurs, entraînés par une dangereuse curiosité, avaient altéré la saine doctrine et soutenu de graves erreurs empruntées aux Maures d'Espagne, c'est-à-dire aux Mahométans établis dans ce pays.

[1] Hélyot, *t.* III. 210.

[2] Hélyot, *t.* III. 11.

Pour chasser l'erreur de ce nouveau poste, Dieu suscita d'immortels génies qui unirent à une science étonnante une sainteté parfaite. Tels furent en particulier saint Bonaventure et saint Thomas. Le premier se nomme le docteur Séraphique, le second le docteur Angélique.

Saint Thomas, destiné de Dieu à débarrasser la science sacrée de toutes les subtilités inutiles et dangereuses, à tracer d'une main ferme et sûre les limites de la science et de la foi, à exposer leur alliance nécessaire, enfin à réfuter les erreurs mahométanes importées dans les écoles chrétiennes, naquit en Italie, vers la fin de l'année 1226. Son père, nommé Lendulphe, était comte d'Aquin et seigneur de Lorette. Sa mère, nommée Théodora, était fille du comte de Théate. A peine le jeune Thomas eut-il atteint sa cinquième année, que son père le mit sous la conduite des Religieux du Mont-Cassin pour lui donner les premiers principes des sciences et de la Religion. Ses maîtres furent étonnés de la rapidité de ses progrès. De retour dans sa famille, vers l'âge de dix ans, le jeune écolier fit l'admiration de ses parents et de leurs nombreux amis. On était frappé de voir en lui tant de modestie et de piété. Il parlait peu et ne disait jamais rien qui ne fût très à propos. Son plus grand plaisir était de plaider la cause des pauvres, auprès de ses parents. Il lui arriva plus d'une fois de retrancher de sa nourriture pour les assister.

Bientôt il fut envoyé à Naples pour continuer ses études. Au milieu de la corruption de cette grande ville,

Thomas sut conserver belle et fraîche la fleur de son innocence. Il fit un pacte avec ses yeux pour ne les jamais arrêter sur aucun objet dangereux. Enfin, dégoûté du monde, il prit l'habit religieux chez les Dominicains de Naples, en 1243. Il avait alors dix-sept ans. Son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, employèrent tous les moyens imaginables de le rappeler dans le monde ; cette espèce de persécution dura plusieurs années ; elle fut inutile, elle tourna même contre ceux qui l'avaient exercée.

En effet, Thomas donna de si bonnes raisons de son choix, que deux de ses sœurs suivirent son exemple et entrèrent en Religion. Enfin, le Saint, de la prison où il était retenu, vint à Paris avec le général des Dominicains. On le fit ensuite passer à Cologne où Albert-le-Grand enseignait la théologie avec beaucoup de réputation. Sous cet habile maître, Thomas fit des progrès extraordinaires, mais il les cachait par humilité. Il se condamna, par le même motif, à un silence rigoureux que ses condisciples prirent pour de la stupidité. Ils l'appelaient par dérision le *Bœuf muet*. Albert l'ayant interrogé sur des matières fort obscures, il répondit avec tant de justesse et de netteté, que tous les auditeurs en furent ravis d'admiration. Albert lui-même s'écria, transporté de joie : Nous appelons Thomas le Bœuf muet, mais il mugira un jour si haut par sa doctrine, qu'il sera entendu de tout l'univers [1].

[1] Nos vocamus istum bovem mutum, sed ipse dabit talem in doctrina mugitum, quod in toto mundo sonabit.

La prédiction se vérifia. Tour à tour prédicateur, professeur, écrivain, saint Thomas réunit tous les genres de talents, même celui de la poésie. C'est à lui qu'on doit l'office du Saint-Sacrement auquel on ne peut rien comparer.

Dans les questions difficiles, il comptait moins sur son travail que sur la prière. Aussi avait-il coutume de dire qu'il avait moins appris dans les livres que devant son crucifix et au pied des autels. Cologne, Paris, Rome, Bologne, furent les principales villes où il enseigna. Tout le monde rendait justice à son mérite. Saint Louis l'invitait souvent à sa table. Il paraissait à la cour aussi modeste et aussi recueilli que dans son couvent. Étant un jour à table avec le roi, il lui arriva une de ces distractions qui mérite d'être rapportée. Il travaillait alors à réfuter l'hérésie des Manichéens, connus sous le nom d'Albigeois. Comme il avait la tête pleine de son sujet, il s'écria tout à coup : *Voilà qui est décisif contre les Manichéens*[1]. Son prieur qui l'avait accompagné lui dit de penser au lieu où il était. Le Saint se mit en devoir de réparer sa faute en demandant pardon au roi. Mais ce bon prince, loin de marquer du mécontentement, ordonna à l'un de ses secrétaires d'écrire le raisonnement du Saint, de peur qu'il n'échappât à sa mémoire.

Thomas refusa toutes les dignités ecclésiastiques que les souverains Pontifes voulurent lui offrir. Enfin, quoique jeune encore, il était mûr pour le Ciel. Dans un voyage qu'il fit en Italie il tomba malade au couvent de Fossa-

[1] Conclusum est contra Manichæos.

Nuova, célèbre abbaye de Cîteaux, dans le diocèse de Terracine. Pendant que l'Abbé et ses Religieux se préparaient à lui apporter le Saint-Viatique, il pria ceux qui étaient autour de son lit de le mettre sur la cendre, afin de pouvoir, disait-il, recevoir Jésus-Christ avec plus de respect. Ce fut ainsi qu'il voulut attendre le Sauveur. Malgré son extrême faiblesse, lorsqu'il vit la sainte hostie entre les mains du Prêtre, il prononça les paroles suivantes avec une tendresse de dévotion qui tira les larmes des yeux de tous les assistants : « Je crois fermement que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est dans cet auguste Sacrement. Je vous adore, ô mon Dieu et mon Sauveur ! je vous reçois, ô vous qui êtes le prix de ma rédemption et le Viatique de mon pélerinage! vous pour l'amour duquel j'ai étudié, travaillé, prêché, enseigné ! J'espère n'avoir rien avancé de contraire à votre divine parole, ou si cela m'est arrivé par ignorance, je me rétracte publiquement et soumets tous mes écrits au jugement de la sainte Eglise romaine. »

Le Saint s'étant ensuite recueilli pour former quelques actes de Religion, reçut le Saint-Viatique et ne permit qu'on le portât sur son lit que lorsqu'il eut fait son action de grace. Comme ses forces diminuaient de plus en plus, il voulut qu'on lui administrât l'Extrême-Onction, tandis qu'il était encore en parfaite connaissance. Il répondit lui-même à toutes les prières de l'Eglise. Il témoigna ensuite sa reconnaissance à l'Abbé et aux Religieux. L'un d'entre eux lui ayant alors demandé ce qu'il fallait faire pour vivre dans une fidélité perpé-

luelle à la grace : Marcher, répondit-il, marcher sans cesse en la présence de Dieu[1]. Ce furent là ses dernières paroles. Il pria encore quelques moments, puis s'endormit dans le Seigneur, le 7 mars 1274, dans la quarante-huitième année de son âge[2].

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir donné à votre Eglise tant d'ordres religieux et de saints Docteurs pour la défendre ; accordez-nous l'humilité et la tendre dévotion de saint Thomas.

[1] Le même Saint consulté par une de ses sœurs sur ce qu'il fallait faire pour se sauver, lui répondit ce seul mot : *Velle*, le vouloir.

[2] Godescard, 7 mars. Hélyot. *t.* III. 210. — Les ouvrages de saint Thomas se divisent en quatre parties :

1° Ses ouvrages *philosophiques*. Le Saint les composa pour réfuter les Hérétiques et les Arabes d'Espagne, qui se servaient d'Aristote pour combattre la Religion. Grace au saint Docteur, Aristote, qu'on appelait alors la terreur des Chrétiens, fut rendu comme Orthodoxe, et fournit à la Religion de nouvelles armes contre l'athéisme et l'incrédulité.

2° Ses *commentaires* sur les quatre livres du *Maitre des sentences*. C'est un cours méthodique de théologie.

3° Sa *Somme théologique*, ouvrage admirable où la raison et la foi se donnent toujours la main. La *Somme contre les Gentils* fut composée à la prière de saint Raimond de Pennafort, pour fournir aux prédicateurs d'Espagne les moyens de travailler avec fruit à la conversion des Juifs et des Sarrasins.

4° Les *Opuscules*. On y trouve une grande variété de sujets, entre autres une explication du Symbole, des Sacrements, du Décalogue, de l'Oraison Dominicale et de la Salutation Angélique.

On possède aussi de saint Thomas des commentaires sur la plus grande partie de l'Écriture. Il s'est surpassé dans l'explication des épîtres de saint Paul. La meilleure édition de saint Thomas est celle de Rome 1570, 18 vol. in-fol.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je me dirai souvent* : *Je veux me sauver.*

## PETIT CATÉCHISME.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (13e SIÈCLE.)

*Q.* Qu'est-ce que l'ordre des Carmes?

*R.* L'ordre des Carmes fut fondé en Orient, dans la Syrie. Il se composait d'Ermites qui vivaient dans des cellules, sous la conduite d'un supérieur. Le bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem, leur donna des règles austères et très-sages. Ils passèrent en Occident et vinrent au secours de l'Eglise vers le commencement du 13e siècle. Au même temps Dieu suscitait à l'Eglise un autre défenseur.

*Q.* Quel est-il ?

*R.* C'est saint François d'Assise, fondateur des Franciscains. Il naquit en Italie, donna tout son bien aux pauvres, et se fit pauvre lui-même. Sa sainteté lui attira des disciples nombreux. Il fonda un nouvel ordre dont le but était de prêcher aux peuples, par l'exemple et par les paroles, les trois grandes vertus du Christianisme : l'amour de la pauvreté, l'amour de la mortification et l'amour de l'humilité. L'ordre de Saint-François se

répandit avec une rapidité étonnante. Avant sa mort, le saint fondateur comptait plus de quatre-vingts monastères de son ordre. Ces Religieux sont appelés suivant les pays : *Frères mineurs*, c'est-à-dire petits Frères, par humilité ; *Récollets*, à cause de la solitude et du recueillement où ils vivent ; *Cordeliers*, à cause de la corde qui leur sert de ceinture ; *Capucins*, à cause de la forme particulière de leur habit. Saint François est appelé *Séraphique*, à cause de son amour pour Notre Seigneur, qui le rendait semblable à un Séraphin, et qui lui mérita de recevoir sur son corps les marques de la Passion du Sauveur.

*Q*. Qui était saint Dominique ?

*R*. Saint Dominique naquit en Espagne, d'une illustre famille. Pieux, modeste, charitable envers les pauvres, il édifia dès son enfance ceux qui le connaissaient. Il entra dans l'état ecclésiastique, et Dieu l'appela en France pour combattre les Hérétiques albigeois. Pour venir à bout de les convertir, il fonda un ordre religieux, dont le but est de prêcher l'Évangile, de convertir les Hérétiques et d'annoncer la Religion aux Infidèles. C'est pourquoi on appelle les Religieux de cet ordre : *Frères prêcheurs* ou *Dominicains*.

*Q*. Quel fut le quatrième ordre que Dieu envoya au secours de l'Eglise ?

*R*. Le quatrième ordre religieux que Dieu envoya au secours de l'Église, fut l'ordre des Augustins. Plusieurs congrégations religieuses se réunirent par les soins du souverain Pontife, et formèrent l'ordre des Augus-

tins, parce qu'elles adoptèrent les règles de ce saint Evêque.

*Q*. Qui était saint Thomas?

*R*. Saint Thomas, envoyé de Dieu pour défendre la vérité, naquit en Italie. Son père, comte d'Aquin, le fit élever dans l'étude des sciences. Le jeune Thomas, craignant pour son innocence, quitta le monde et entra dans l'ordre des Dominicains. Sa réputation et sa sainteté furent bientôt le sujet de l'admiration générale. Il enseigna long-temps la théologie à Paris, composa de nombreux ouvrages de théologie et de piété, entre autres l'office du Saint-Sacrement. Il mourut à l'âge de quarante-huit ans.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir donné à votre Eglise tant d'ordres religieux et de saints Docteurs pour la défendre; accordez-nous l'humilité et la tendre dévotion de saint Thomas.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je me dirai souvent* : *Je veux me sauver*.

# XL^e LEÇON.

## LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (13^e SIÈCLE.)

L'Église consolée, saint Louis, roi de France, saint Ferdinand, roi de Castille et de Léon. — Conversion de la Livonie et de la Cumanie. — Trois Conciles généraux. — Fondation de l'ordre de Notre-Dame-de-la-Merci.

Non-seulement les peuples et les savants avaient besoin de maîtres et de modèles, l'hérésie et le libertinage ne les rendaient pas moins nécessaires aux princes et aux rois. Plusieurs défendaient l'erreur, les armes à la main ; un plus grand nombre donnaient l'exemple du désordre. Sans autres règles que leurs passions, divisés entre eux, ils accablaient les peuples de charges et d'impôts pour fournir aux frais de leur luxe et de leurs querelles. Le pillage, le meurtre, les larmes des familles, la misère des petits et des faibles, étaient la suite de ces guerres toujours renaissantes. L'Eglise en gémissait ; Dieu lui envoya plusieurs grands rois dont le bras puissant lui servit pour arrêter le mal et le réparer. De ce nombre furent saint Ferdinand, roi d'Espagne, et saint Louis, roi de France.

Ce dernier, la gloire de la monarchie française, était

fils de Louis VIII, roi de France. Il naquit le 25 avril 1215, au château de Poissy. Dans la suite, pour témoigner l'estime qu'il faisait de la grace du Baptême et de l'adoption divine, il signait *Louis de Poissy*. Grand prince, vous aviez raison; le titre de Chrétien est préférable à celui de roi de France. Les premières années de Louis se passèrent sous les yeux de la reine Blanche, sa mère. Cette vertueuse princesse, jalouse de lui faire sucer avec le lait, les grandes maximes de la Religion, prenait souvent son fils sur ses genoux et lui disait ces belles paroles : Mon fils, je vous aime bien tendrement, mais j'aimerais mieux vous voir mort à mes pieds que de vous voir tomber dans un péché mortel. Les leçons de la pieuse Reine ne furent pas perdues. Louis ne passait pas un jour sans se les rappeler, et, grace à elles, il eut le bonheur de conserver toute sa vie l'innocence de son Baptême.

A l'âge de douze ans le jeune prince monta sur le plus beau trône de l'univers et fut sacré à Reims. Comme Salomon, il supplia le Seigneur d'être son guide et son appui dans le gouvernement. Sa prudence, sa fermeté, son amour pour la justice, toutes les qualités qui font les valeureux capitaines, les bons rois et les grands Saints, prouvèrent que sa prière avait été exaucée.

Après avoir consacré la plus grande partie du jour aux affaires de l'Etat, il se plaisait à converser avec les personnes pieuses. A ceux qui le blâmaient de donner quelques heures à la prière, il répondait fort sensé-

ment : Les hommes sont étranges, on me fait un crime de mon assiduité à la prière, et l'on ne dirait mot si je passais le temps que j'y donne au jeu ou à la chasse.

Bien convaincu de cette vérité que les rois sont les ministres de Dieu pour le bien, le sage monarque s'appliquait avant tout à faire fleurir la Religion, extirper les hérésies et bannir les scandales. Ce qu'il ne pouvait faire par lui-même il le faisait par d'autres. Il fonda un grand nombre de monastères où furent formés une foule d'hommes qui rendirent d'importants services à l'Eglise. Sa charité s'étendait à tout. Chaque jour il faisait nourrir dans son palais, et souvent il servait lui-même à table cent vingt et quelquefois deux cents pauvres.

Ayant eu le bonheur d'obtenir la sainte couronne d'épines du Sauveur du monde, il bâtit une magnifique chapelle pour l'y recevoir. Sa foi était si vive, qu'il voyait pour ainsi dire les vérités qui en sont l'objet. Un jour une personne vint lui dire tout empressée, que Notre Seigneur apparaissait visiblement entre les mains du Prêtre qui célébrait la Messe. Le roi répondit : Je n'ai pas besoin de le voir pour le croire. Il ordonna qu'on percerait la langue avec un fer chaud à ceux qui auraient blasphémé. Il bannit les histrions du royaume et punit, avec une sévérité exemplaire, les seigneurs qui opprimaient leurs sujets. S'agissait-il de rendre la justice, il ne connaissait ni les considérations humaines ni les liens du sang. Assis sous le chêne de Vincennes, le bon roi jugeait les causes et faisait sur-le-champ réparer les dommages.

Cependant la Providence avait d'autres vues sur Louis. Non-seulement il devait faire refleurir la Religion dans ses états; il devait aussi continuer la guerre sacrée de la civilisation contre la barbarie musulmane. Les Chrétiens de la Palestine gémissaient de nouveau sous le joug des Infidèles. Louis résolut de marcher à leur secours. Si ses grandes expéditions n'eurent pas le succès direct qu'il en attendait, elles obtinrent un avantage supérieur, celui d'empêcher les Sarrasins de nuire à l'Église en affaiblissant leurs forces et en leur inspirant une grande terreur du nom chrétien.

Louis s'embarqua donc à la tête d'une armée nombreuse. On prit Damiette, mais on perdit la bataille de Massoure. Le saint roi fut fait prisonnier. Il parut dans sa prison aussi grand que sur le trône. Les Musulmans ne pouvaient se lasser d'admirer sa patience et sa fermeté à refuser ce qui ne lui paraissait pas raisonnable. Ils lui disaient : Nous te regardions comme notre captif et notre esclave, et tu nous traites, étant aux fers, comme si nous étions tes prisonniers. On osa lui proposer une fois de donner une somme d'argent pour sa rançon, mais il répondit aux envoyés du sultan : Allez dire à votre maître qu'un roi de France ne se rachète point pour de l'argent. Je donnerai cette somme pour mes gens et Damiette pour ma personne.

Cependant Louis revint en France. Il s'appliqua avec un nouveau zèle à faire le bonheur de ses sujets. Aussi grand capitaine que bon roi, il mit à la raison les ennemis de la France et s'embarqua une seconde fois pour

la délivrance des Chrétiens ; mais Dieu se contenta de sa bonne volonté. A peine le saint roi fut-il débarqué en Afrique, auprès de Tunis, qu'il tomba malade. Voyant sa fin approcher, il appela son fils et lui donna ce testament si digne d'un Chrétien, d'un héros, d'un roi et d'un père. Le voici dans son langage naïf :

« Biau fils, disait-il à Philippe, la première chose que » je te commande à garder, est d'aimer Dieu de tout » ton cœur, de désirer plutôt souffrir toute manière de » tourments, que de pécher mortellement. Si Dieu » t'envoie adversité, souffre-le en bonne grace, et pense » que tu l'as bien desservi ( offensé ). S'il te donne pros- » périté, n'en sois pas pire par orgueil ; car on ne doit » pas guerroyer Dieu de ses dons. Va souvent à confesse ; » surtout élis un confesseur idoine et prud'homme, qui » puisse t'enseigner sûrement ce que tu dois faire ou » éviter ; qui ose te reprendre de ton mal, et te mon- » trer tes défauts. Ecoute le service de la sainte Église » dévotement, de cœur et de bouche, spécialement à la » Messe, à l'heure que la consécration sera faite. Aie le » cœur doux et piteux aux pauvres, et les aide selon » que tu pourras. Maintiens les bonnes coutumes de » ton royaume et corrige les mauvaises. Ne charge pas » ton peuple d'impôts...

» Garde que tu aies en ta compagnie prud'hommes » et loyaux, qui ne soient pas pleins de convoitise, » soit religieux, soit séculiers, et souvent parle à eux, » et fuis la compagnie des mauvais. Écoute volontiers » la parole de Dieu, et la retiens en ton cœur, et

» pourchasse volontiers et prières et pardons. Nul ne » soit si hardi devant toi, que il die parole qui a trace » et émeuve péché, ni qui mesdie d'autrui par derrière » en détraction, ni ne souffre que nul vilenie de Dieu » soit dite devant toi. Rends graces à Dieu souvent de » tous les biens qu'il t'a faits, afin d'en mériter d'autres. » A justice tenir et à droitures sois loyal et roide, sans » tourner à dextre ne à senestre, mais aide au droit et » soutiens la querelle du pauvre jusqu'à ce que la vérité » soit éclaircie. Tu dois mettre ton application à main- » tenir la paix et la droiture parmi tes sujets. Quant aux » villes et aux coutumes de ton royaume, garde-les en » l'état et en la franchise où tes devanciers les ont » gardées. Corrige seulement ce qui peut y avoir de » mauvais. C'est par la force et par la richesse des » grosses villes que tu en imposeras aux étrangers et » spécialement à tes pairs et à tes barons..,. Prends » garde que les dépens de ton hôtel soit raisonnables.

» Et en la fin, très doux fils, que tu fasses Messes » chanter pour mon ame, et oraisons dire par tout » ton royaume, et que tu m'octroies spéciale part » et plénière en tous les biens que tu feras. Biau chier » fils, je te donne toutes les bénédictions qu'un bon » père peut donner à son fils. Que la sainte Trinité et » tous les Saints te gardent et te défendent de tous » maux, et que Dieu te fasse la grace d'accomplir tou- » jours sa volonté, afin qu'il soit honoré par toi, et que » tu et nous puissions, après cette vie mortelle, être » ensemble avec li, et li loer sans fin. Amen. »

Le roi reçut ensuite les Sacrements avec une ferveur qui fit couler les larmes de tous les assistants. Quand il sentit sa dernière heure approcher, il se fit coucher sur un lit de cendre. Là, les bras croisés sur la poitrine, les yeux fixés vers le Ciel, il expira doucement en prononçant ces paroles de l'Ecriture : Seigneur, j'entrerai dans votre maison. Ainsi mourut le meilleur des rois, dont on ne peut admirer les vertus sans bénir la Religion qui les a produites. Ce fut le 25 août 1270.

Pendant que saint Louis accomplissait si glorieusement la double mission que la Providence lui avait confiée de bannir l'hérésie et le scandale des hauts rangs de la société et de refouler la barbarie musulmane, un autre roi s'acquittait des mêmes devoirs ; et tous les deux prouvaient avec éclat que les vraies vertus se trouvent, non chez les sectaires, mais dans l'antique et véritable Eglise.

Ce roi, l'émule de saint Louis, par les qualités qui font les héros et les Saints, était Ferdinand III, roi de Castille et de Léon. Il était cousin de saint Louis et fils d'Alphonse, roi de Léon. Monté sur le trône à dix-huit ans, il eut soin de s'entourer des hommes les plus vertueux et les plus capables. Comme saint Louis, il mit son principal soin à procurer que Dieu fut connu et servi dans ses états. Il construisit ou répara un grand nombre d'églises, de monastères et d'hôpitaux. Malgré tant de dépenses, il ne chargeait point ses sujets d'impôts. Dans la guerre qu'il soutenait contre les Maures, un de ces prétendus politiques qui comptent pour rien

la misère du peuple, s'avisa de lui proposer un moyen de lever un subside extraordinaire : A Dieu ne plaise, dit le prince avec indignation, que j'adopte jamais votre projet ! la Providence saura m'assister par d'autres voies. Je crains plus les malédictions d'une pauvre femme que toute une armée de Maures.

Ses états pacifiés et heureux, Ferdinand s'occupa d'étendre le royaume de Jésus-Christ. Dieu le permettait ainsi, afin de récompenser l'Eglise des pertes que l'hérésie des Albigeois, des Vaudois, des Béguards, et autres sectaires lui faisaient éprouver. Ce saint roi avait la conscience de sa mission, car il disait à Dieu : Seigneur, qui sondez les reins et les cœurs, vous savez que je cherche votre gloire et non la mienne, je ne me propose point d'acquérir des royaumes impérissables, mais d'étendre la connaissance de votre nom.

Ce fut en 1125 que Ferdinand marcha pour la première fois contre les Infidèles. Il emporta sur eux près de vingt des meilleures places de l'Andalousie. L'archevêque de Tolède faisait dans l'armée les fonctions pastorales. Ferdinand voulait qu'on inspirât à ses soldats les sentiments d'une tendre piété, et il leur donnait lui-même l'exemple de toutes les vertus. Il jeûnait strictement, et portait un cilice en forme de croix. Il passait souvent la nuit en prières, surtout lorsqu'il se préparait à livrer bataille, et il attribuait à Dieu tous ses succès. Il y avait toujours dans son armée une image de la sainte Vierge, afin que les troupes, en la voyant, s'excitassent à la confiance en la mère de Dieu. Il n'est pas étonnant qu'une armée de

soldats chrétiens, commandés par un Saint, aient fait des prodiges. Les Infidèles eux-mêmes ne purent s'empêcher d'y reconnaître la main de Dieu. Après la prise de l'imprenable Séville, le gouverneur des Infidèles disait en pleurant : Il n'y a qu'un Saint qui ait pu, avec si peu de troupes, s'emparer d'une ville si forte et si peuplée. Carthagène, Murcie, un grand nombre d'autres cités occupées par les Maures, tombèrent au pouvoir des Chrétiens.

La plus célèbre conquête de Ferdinand fut celle de Cordoue. Cette dernière ville était entre les mains des Infidèles depuis 524 ans, et avait été long-temps la capitale de leur empire en Espagne. L'armée chrétienne y fit son entrée le jour de saint Pierre et de saint Paul, en 1236. La grande mosquée fut aussitôt purifiée et convertie en une église sous l'invocation de la sainte Vierge. Les cloches de Compostelle, que le sultan Almansor y avait fait apporter sur les épaules des Chrétiens, furent reportées à Compostelle sur celles des Maures, par l'ordre de Ferdinand.

Cependant, le saint roi approchait du jour où il devait entrer en possession du royaume céleste, dont ses vertus avaient fait la conquête. Averti de sa dernière heure, il fit une confession de toute sa vie, et demanda le saint Viatique, qui lui fut apporté par l'évêque de Ségovie, suivi du clergé et de la cour. Quand il vit le Saint-Sacrement dans sa chambre, il descendit de son lit et se mit à genoux. Il avait une corde au cou, en signe de pénitence, et tenait dans ses mains un Crucifix, qu'il

baisait et arrosait de ses larmes. Dans cette posture, il reçut le corps du Sauveur avec les sentiments de la plus tendre dévotion. Avant de mourir, il envoya chercher ses enfants pour leur donner sa bénédiction et des avis salutaires. Durant son agonie, il dit au clergé de réciter les litanies et le *Te Deum*. A peine ces prières furent-elles achevées, qu'il expira tranquillement le 30 mai 1254[1].

Les conquêtes de saint Ferdinand sur les Maures d'Espagne, n'étaient pas les seuls dédommagements que l'Eglise recevait pour les pertes que l'hérésie lui avait fait faire. La lumière de l'Evangile s'avançait rapidement vers le Nord. La Livonie se convertit à la Foi. Ce vaste pays était habité par des peuples barbares qui adoraient des bêtes, des arbres, des rivières, des herbes et des esprits immondes. La Religion les civilisa. Une partie de la Prusse suivit l'exemple de la Livonie. Les Cumains, autre peuple infidèle qui habitait à l'embouchure du Danube, reçurent aussi la bonne nouvelle, c'est-à-dire la nouvelle de la noble origine de l'homme, de sa fin et des moyens de l'atteindre. En passant au Christianisme, ce peuple nomade devint un peuple civilisé. Toutes les fois que l'Evangile convertit une nation, il fait deux conquêtes, une sur l'erreur et une sur la barbarie. Cette vérité n'a pas été redite assez souvent.

D'autres consolations venaient encore à l'Eglise du côté de l'Allemagne et d'Italie. En Allemagne, sainte Elisabeth montrait aux puissants du siècle l'union ad-

[1] Godescard, 30 mai.

mirable de toutes les vertus et de la grandeur temporelle. En Italie, une illustre pénitente, la bienheureuse Marguerite de Crotone, réparait, par une pénitence de vingt années, les scandales de sa jeunesse.

Enfin, pour affermir tout le bien qui s'était opéré par les ordres religieux et par les Saints dont nous avons parlé, trois Conciles généraux furent tenus pendant le treizième siècle : ce sont les douzième, treizième et quatorzième œcuméniques. Le premier fut assemblé à Rome, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, 1215. Le pape Innocent III y présida. Il y avait deux Patriarches, celui de Constantinople et celui de Jérusalem, 71 Archevêques, 412 Evêques et 800 Abbés, le Primat des Maronites et saint Dominique. Dans cette illustre assemblée furent condamnées les erreurs des Albigeois et d'autres Hérétiques. Là aussi fut porté ce fameux décret qui oblige tous les Fidèles parvenus à l'âge de raison, de se confesser au moins une fois l'an, et de communier à Pâque. Afin d'obtenir plus, l'Eglise se contenta de demander moins. Avant ce Concile, l'obligation de recevoir les Sacrements était bien plus fréquente. Le relâchement des mœurs exigeait cet adoucissement.

Le second fut tenu à Lyon. Il eut pour objet de mettre un terme aux troubles qui agitaient l'Europe, et de décider une nouvelle Croisade. Il eut lieu en 1245.

Le troisième fut encore assemblé à Lyon. On y travailla à réunir les Grecs à l'Eglise latine. Ce fut en 1274.

La charité divine, qui se manifestait en tant de manières, n'était point épuisée. Il restait une grande misère à soulager : elle n'échappa point à la sollicitude paternelle de la Providence. Le nombre des Chrétiens captifs chez les Infidèles s'était accru pendant les dernières guerres. Un nouvel ordre religieux est appelé pour voler à leur secours. Cet ordre, vraiment héroïque de vertu et de dévouement, est celui de *Notre-Dame-de-la-Merci, pour la rédemption des captifs*.

Il y a dans l'Eglise deux ordres dont le but est de délivrer les Chrétiens du joug des Infidèles. Le premier est celui des Trinitaires, nous en avons déjà parlé ; le second est celui de Notre-Dame-de-la-Merci. On peut dire que c'est la Sainte-Trinité qui, par des révélations réitérées et très-certaines, est l'auteur du premier. Mais la sainte Vierge, cette mère de miséricorde, a voulu être l'auteur du second. Cette consolatrice des affligés apparut un jour à saint Pierre Nolasque, pour lui faire exécuter cette entreprise. Voici en peu de mots la vie de ce grand serviteur de Dieu.

Saint Pierre Nolasque naquit en Languedoc, vers l'an 1189. Ses parents voulurent l'engager dans l'état du mariage ; mais Pierre, plein de mépris pour le monde, avait cherché pour son cœur un cœur plus grand que celui d'une créature. Il s'était donné tout entier à Dieu. Il passa en Espagne, et fut chargé de l'éducation du fils du roi d'Aragon. Obligé de vivre à la cour, Pierre sut se préserver de la séduction des plaisirs et des grandeurs. Mais il ne négligea aucun des moyens que doit

suggérer la prudence chrétienne. Fidèle au double exercice de la mortification et de la prière, il avait quatre heures d'oraison pendant le jour et deux pendant la nuit. Il fut dès-lors si vivement touché de compassion pour les pauvres Chrétiens captifs chez les Infidèles, qu'il résolut de sacrifier ses biens à leur délivrance. Il était tout occupé de cette pensée lorsque la sainte Vierge lui apparut; c'était la nuit du 1er août 1218, fête de saint *Pierre ès-liens*. Dieu veut, lui dit l'auguste Reine du Ciel, que vous établissiez un ordre religieux pour le rachat des captifs.

Il consulta son confesseur qui était saint Raimond de Pennafort, un des plus illustres Docteurs de l'Eglise. Quelle fut la surprise de notre Saint, lorsque Raimond l'assura qu'il avait eu la même vision et que la sainte Vierge lui avait ordonné de l'encourager dans son dessein! L'un et l'autre en parlèrent au roi, et leur étonnement fut à son comble lorsqu'ils entendirent le pieux monarque leur dire que la sainte Vierge lui avait révélé la même chose. Certains de la volonté de Dieu, ils ne songèrent plus qu'à mettre la main à l'œuvre.

Le roi donna de grands biens pour fonder une maison. Saint Pierre Nolasque s'y retira. Bientôt un grand nombre de seigneurs vinrent se réunir à lui et entrèrent dans le nouvel ordre. Outre les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, ces Religieux en faisaient un quatrième qui nous montre jusqu'où la Religion peut pousser la charité pour le prochain. Ils faisaient vœu d'engager leurs propres personnes et de rester en escla-

vage chez les Infidèles, s'il était nécessaire pour la délivrance des captifs. Voici la formule de leur profession : Moi, N., chevalier de Notre-Dame-de-la-Merci et de la Rédemption-des-Captifs, je fais profession et je promets de garder l'obéissance, la pauvreté, la chasteté, de vivre pour Dieu, de suivre la règle de saint Benoît, et, s'il est nécessaire pour la délivrance des Fidèles de Jésus-Christ, je demeurerai captif chez les Sarrasins [1].

Et de fait, on a vu plusieurs de ces généreux serviteurs de Marie rester en esclavage chez les Infidèles, afin de racheter un plus grand nombre d'esclaves, et d'avoir l'occasion de prêcher la foi aux Mahométans. De ce nombre fut saint Raimond Nonat, qui demeura huit mois en captivité. Il eut à souffrir pendant tout ce temps des tourments inouis, jusque-là que les Infidèles, ne pouvant l'empêcher de prêcher, lui percèrent les deux lèvres avec un fer chaud, et lui mirent un cadenas à la bouche pour l'empêcher de parler.

Un autre, ce fut saint Pierre Pascal, évêque de Jaën, ayant employé tous ses revenus au soulagement des pauvres et à la délivrance des captifs, entreprit aussi la conversion des Mahométans. Il fut aussitôt chargé de fers et livré aux plus cruels supplices. Le clergé et le peuple de son diocèse lui envoyèrent une somme d'argent pour sa rançon; il la reçut avec beaucoup de re-

[1] Ego N. Miles sanctæ Mariæ de Mercede et Redemptione captivorum facio professionem et promitto obedientiam, paupertatem, castitatem servare, Deo vivere, et comedere secundum regulam S. Benedicti, et in Sarracenorum potestate, si necesse fuerit, ad Redemptionem Christi fidelium, detentus manebo.

connaissance ; mais au lieu de l'employer à se procurer la liberté, il en racheta un grand nombre de femmes et d'enfants dont la faiblesse lui faisait craindre qu'ils n'abandonnassent la Religion. Pour lui il demeura toujours entre les mains des Barbares qui lui procurèrent enfin la couronne du martyre [1].

Il serait difficile de compter le nombre des esclaves que les Religieux de Notre-Dame rendirent à leur famille. Dans deux voyages qu'il fit chez les Maures, saint Pierre Nolasque en ramena plus de quatre cents. Comblé de bénédictions et riche de vertus, le saint fondateur mourut en 1256, à l'âge de soixante-sept ans [2].

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir donné saint Louis à la France et à l'Eglise pour la défendre et l'édifier ; accordez-nous la charité et la fermeté de ce saint roi.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je prierai pour les pécheurs*.

[1] Godescard, 6 décembre et 31 août.

[2] Hélyot, *t.* III. *p.* 280.

## PETIT CATÉCHISME.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ.
### (13e SIÈCLE. SUITE.)

*Q.* Qui était saint Louis?

*R.* Saint Louis, roi de France, était fils de Louis VIII. Il naquit en 1215 et fut baptisé à Poissy. C'est pourquoi il signait dans ses lettres *Louis de Poissy*, afin de montrer qu'il préférait le titre de Chrétien à celui de roi de France. La reine Blanche, sa mère, lui disait souvent ces belles paroles : Mon fils, je vous aime bien tendrement, mais j'aimerais mieux vous voir mourir à mes pieds que de vous voir tomber dans un péché mortel. Louis profita si bien de ces leçons qu'il conserva toute sa vie l'innocence de son Baptême. Etant monté sur le trône de France, il s'appliqua à faire régner la Religion et à procurer le bonheur de ses sujets. Il donna aux grands l'exemple de toutes les vertus, empêcha l'hérésie de faire de nouveaux progrès, et bannit le scandale de tout son royaume.

*Q.* Que fit-il ensuite?

*R.* Ensuite il continua la guerre sainte que les Chrétiens faisaient aux Infidèles. Il s'embarqua pour la Palestine, débarqua en Egypte et prit Damiette. L'armée française ayant été vaincue, le roi fut fait prisonnier. Dans les fers, il étonna les Barbares par sa grandeur d'ame et sa justice. Il revint ensuite en France, puis il repartit pour l'Afrique. Mais Dieu, content de sa bonne

volonté, l'appela au Ciel pour le récompenser. Il mourut auprès de Tunis en roi vraiment Chrétien et laissa à son fils les plus salutaires instructions.

*Q*. Qui était saint Ferdinand?

*R*. Pendant que saint Louis défendait l'Eglise et édifiait les grands de la terre, saint Ferdinand faisait la même chose en Espagne. Il était roi de Castille et de Léon, aussi brave et aussi pieux que saint Louis, son cousin. Il consola l'Eglise en réparant les pertes que l'hérésie lui faisait faire. Il conquit un grand nombre de villes sur les Sarrasins d'Espagne, y rétablit la Religion et la repeupla de Chrétiens. Les pertes de l'Eglise furent aussi réparées par la conversion de la Livonie, de la Cumanie et d'une partie de la Prusse; toujours elle a gagné d'un côté ce qu'elle a perdu de l'autre.

*Q*. Quels furent les Conciles généraux du treizième siècle?

*R*. Les Conciles généraux du treizième siècle furent le quatrième Concile de Latran, le premier et le second de Lyon. L'Eglise y confirma le bien que les ordres religieux et les Saints dont nous avons parlé, avaient opéré; elle fit de sages réglements de discipline et s'efforça de ramener les Grecs à l'unité.

*Q*. Qu'est-ce que l'ordre de Notre-Dame-de-la-Merci?

*R*. La charité de Dieu se manifesta encore au treizième siècle par la fondation de l'ordre de Notre-Dame-de-la-Merci. Cet ordre avait pour but de racheter les captifs des mains des Infidèles. Saint Pierre No-

lasque, Français de nation comme saint Jean de Matha, en fut le fondateur. Ses Religieux faisaient vœu de rester en esclavage chez les Infidèles, s'il était nécessaire, pour la délivrance des captifs.

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir donné saint Louis à la France et à l'Eglise pour la défendre et l'édifier ; accordez-nous la charité et la fermeté de ce saint roi.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je prierai pour les pécheurs*.

# XLI^e LEÇON.

## LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (14^e SIÈCLE.)

L'Église attaquée, Frérots, Dulcinistes, Flagellants, etc.; schisme d'Occident. — Défendue, fondation des Cellites, de l'ordre de sainte Brigitte, saint Elzéar et sainte Delphine.

Comme on voit pendant l'été, après une pluie d'orage long-temps attendue, sortir de la terre des nuées d'insectes et de reptiles; de même on vit au quatorzième siècle, après la longue fermentation des siècles précédents, surgir des nuées de sectaires en qui l'absurdité et la débauche le disputaient au fanatisme. Frérots, Dulcinistes, Fratricelles, Flagellants, Turlupins, etc., tels furent les ignobles ennemis que l'Enfer lança contre l'Eglise. Tous ces Hérétiques étaient des modifications des Albigeois et autres sectaires déjà condamnés. Comme leurs devanciers, ils faisaient profession d'une pauvreté absolue, d'une grande mortification, d'une prière continuelle, et surtout d'une grande charité les uns pour les autres. Sous ce beau masque, ils cachaient les actions les plus abominables qu'ils avaient même érigées en vertus.

Ennemis jurés de l'Eglise catholique qui les condam-

nait, ils distinguaient deux Eglises : l'une toute extérieure, qui était riche et qui possédait des domaines et des dignités; le Pape et les Evêques, disaient les sectaires, sont les chefs de cette Eglise : mais il y a une autre Eglise toute spirituelle, qui n'a pour appui que la pauvreté et la vertu, et nous en sommes les membres. La haine des sectaires contre les souverains Pontifes leur attira la protection de certains princes, condamnés à leur tour pour leurs vexations et l'usurpation des biens d'autrui.

Enfin un grand schisme qui désola l'Eglise pendant près de quarante ans, tels furent les moyens par lesquels l'Enfer attaqua l'œuvre de la Rédemption humaine.

Voici ce que Dieu lui opposa : 1° trente-neuf ordres ou congrégations religieuses qui firent briller avec éclat aux yeux de l'univers entier, la sainteté et la vérité de l'Eglise catholique. La charité se produisit sous les formes les plus variées, atteignit de nouveaux besoins, tandis que la piété la plus vraie, la mortification la plus austère, la chasteté la plus pure, faisaient pâlir les fausses vertus de l'hérésie; 2° de grands Saints dans toutes les conditions; 3° des Martyrs; 4° les grandes voix du Sacerdoce ou de l'Eglise assemblée en Concile général; 5° Dieu répara les pertes de l'Eglise par la conversion de nouveaux peuples et vérifia solennellement son immortelle parole : *Les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle.*

Les erreurs des Hérétiques, au quatorzième siècle, étaient tellement grossières qu'elles se réfutaient à peu

près d'elles-mêmes. Leurs fausses vertus étaient bien plus dangereuses. Aussi voyons-nous paraître bien plus d'ordres contemplatifs et infirmiers que d'ordres apologistes. D'ailleurs, les Dominicains, fondés au siècle précédent, étaient là, accomplissant avec zèle la fin de leur institut qui est la défense de la vérité.

Parmi les ordres infirmiers du quatorzième siècle, paraît celui des Cellites. La sollicitude de la mère la plus tendre pour un fils unique, n'égalera jamais celle de Dieu à l'égard de l'homme, son enfant chéri. La preuve de cette vérité est écrite à chaque page de ce Catéchisme. Repassez tous les siècles, demandez à chacun : Dieu vous a-t-il aimé ? Vous n'en trouverez aucun qui ne vous réponde en vous montrant les preuves variées, spéciales, de la charité de Dieu pour lui. Pas un de nos besoins qui échappe à l'œil, je dis mal, au cœur attentif du Rédempteur. Notre ame et notre corps sont tour à tour l'objet de ses soins. Pendant la vie, il fournit à nos nécessités ; à la mort, il prend soin de notre dépouille mortelle. A ses yeux, nos corps rendus à la terre ne cessent point d'être des objets sacrés ; des lieux bénis sont destinés à les recevoir, en attendant le jour de la résurrection, et la Religion veille sur les morts comme une mère veille auprès du berceau de son enfant endormi.

Dans son infinie sollicitude, le Sauveur a mis au nombre des œuvres les plus méritoires le soin d'ensevelir les morts ; mais c'est une œuvre pénible, elle répugne à la nature. Dans la crainte qu'elle ne fût négligée,

Dieu inspira à de fervents Chrétiens d'en faire leur occupation principale. Ce fut au commencement du quatorzième siècle, en 1309. Ils se réunirent en communauté religieuse et prirent le nom de Cellites, comme qui dirait Frères du tombeau[1], ou *Frères enterreurs*. Ils visitaient les malades et leur prodiguaient tous les soins de la charité. Ils priaient pour eux, les aidaient à bien mourir, assistaient à leur enterrement et enfin leur donnaient la sépulture. Chaque jour ils récitaient l'office des morts pour les trépassés.

C'était surtout dans les temps de peste qu'ils se montraient plus assidus auprès des malades. Dans la crainte que le courage ne les abandonnât au moment du danger, ces Religieux, animés d'une charité vraiment héroïque, c'est-à-dire chrétienne, faisaient un vœu particulier de ne point quitter le chevet des malades atteints de la redoutable maladie. Il y avait aussi des Religieuses cellites dévouées aux mêmes œuvres. Mais un autre devoir non moins pénible à la nature était réservé aux seuls Religieux, c'était d'assister les criminels condamnés à mort[2].

Ainsi, lorsque le supplice devient nécessaire, la Religion intervient pour en adoucir les tourments. Elle console le coupable, l'encourage, le relève à ses propres yeux et lui apprend que l'acceptation de cette mort violente a d'immenses priviléges pour désarmer la colère divine. A cette dernière heure l'Église sait con-

[1] En latin *cella*, sépulcre, dans Tertullien.

[2] Hélyot, *t.* III. 414.

cilier au coupable un vif sentiment d'intérêt, elle sait l'environner de plus de prières, de vœux et de bénédictions, que souvent le juste à son moment suprême. Toujours un Prêtre est à ses côtés ; de douces paroles, de tendres consolations, des embrassements paternels, gages du pardon céleste, font descendre le repentir dans son cœur et briller l'espérance sur son front. Dans certains pays, on annonce au condamné sa sentence trois heures avant l'exécution. Aussitôt que l'officier de la justice humaine a cessé de parler, l'Église élève sa voix, toutes les cloches de la ville tintent l'agonie ; cela dure trois heures. Ce son lugubre appelle aux temples une foule de peuple : on prie, on pleure, dans le saisissement et l'attente de ce qui va se passer. Le glas est fini, le lugubre cortége se met en marche ; il est ouvert par les confrères de la Croix qui, en habits de pénitents et un cierge à la main, prient à haute voix et invitent le peuple à la prière.

Enfin, en Espagne il existe un usage touchant. Lorsque la sentence terrible a été prononcée, un pieux confrère parcourt la ville, quêtant pour l'ame du pauvre condamné. Le Sacrifice divin accompagne le sacrifice de la terre ; le sang de l'Homme-Dieu se mêle pour ainsi dire au sang du coupable pour le purifier, et le Prêtre, plein de confiance en la miséricorde divine, jetant un dernier regard sur ce voyageur de l'éternité, lui montre du doigt le Ciel, et l'encourage par ces mots sublimes : *Mon fils ! marchez à la gloire.*

Ainsi, ô Religion sainte ! ô tendre Mère ! vous avez

ennobli, sanctifié la mort du coupable. Se rappelant qu'un criminel avait péri auprès de la Croix, et que ce criminel avait été le premier en possession du royaume de Dieu, voyant dans la mort acceptée du coupable une confession sanglante de la justice de Dieu, elle ôte presque l'infamie au supplice du coupable, en l'associant au supplice du Juste et purifiant l'échafaud par la Croix.

Au moment où les frères Cellites et les nombreuses congrégations de Religieux contemplatifs, montraient si clairement que la charité et toutes les vertus chrétiennes se trouvaient toujours et uniquement dans l'Eglise catholique; au moment où la lutte du bien et du mal devenait la plus vive; au moment où le grand schisme d'Occident, se joignant à l'hérésie, menaçait d'engloutir la barque de Pierre, les bons Chrétiens élevèrent vers Marie leurs mains suppliantes; car, suivant les Pères, Marie triomphe de toutes les hérésies. Sainte Brigitte, princesse de Suède, fut inspirée d'établir un ordre religieux spécialement destiné à obtenir la puissante protection de la Reine du Ciel. Dieu bénit visiblement cette sainte entreprise. Marie, invoquée avec une admirable ferveur, foula de son pied virginal la tête du serpent, et l'Eglise fut sauvée.

Voici en peu de mots l'histoire de sainte Brigitte. Elle naquit vers l'an 1302. Ses parents étaient de la famille royale de Suède. La jeune Brigitte fut élevée par une de ses tantes. Les rares vertus de cette dame devinrent des modèles que Brigitte s'efforça d'imiter, dès qu'elle

put les comprendre. Son enfance fut marquée par un goût sensible à tous les exercices de piété. L'état du mariage qu'elle embrassa par le conseil de ses parents, ne lui fit rien perdre de sa ferveur. Son mari étant tombé malade, elle obtint sa guérison par l'ardeur de ses prières. Mais cette maladie fit comprendre à cet homme de bien la fragilité de la vie et de toutes les choses du temps. Du consentement de son épouse, il se retira dans un monastère de l'ordre de Citeaux, où il mourut quelques années après en odeur de sainteté.

Brigitte, devenue libre, renonça au rang de princesse pour se consacrer entièrement à la pénitence. Elle partagea ses biens entre ses enfants, et oubliant tout ce qu'elle avait été dans le monde, elle ambitionna le titre glorieux de servante des pauvres. La charité pour les membres souffrants de Jésus-Christ, la mortification, la prière, devinrent ses occupations et ses plus chères délices. Ce fut vers l'an 1344 que Notre Seigneur lui inspira de fonder un ordre destiné à honorer la sainte Vierge d'un culte spécial. L'à-propos de cette fondation est une preuve ajoutée à mille autres de la Providence admirable qui veille sur les besoins de l'Eglise.

Voici les principaux réglements de cet ordre célèbre. Le nombre des Religieuses est fixé à soixante dans chaque monastère. Il doit y avoir aussi des Religieux-prêtres pour leur administrer les Sacrements. Chaque jour les Religieuses récitent l'office de la sainte Vierge; chaque jour aussi elles assistent à une grand'messe en l'honneur de la sainte Vierge, après laquelle on chante

le *Salve Regina*. Pour perpétuer le véritable esprit de l'Evangile, en imitant les premiers Chrétiens qui ne formaient tous qu'un cœur et qu'une ame, les enfants de sainte Brigitte non-seulement mettent tout en commun mais encore ils observent la pratique suivante : Avant de commencer Vêpres et après avoir récité l'*Ave Maria*, les Religieux et les Religieuses se demandent pardon les uns aux autres. Le premier chœur s'incline profondément vers l'autre en disant : *Pardonnez-nous pour l'amour de Dieu et de sa très-sainte Mère, si nous vous avons offensé par parole, par action ou par signe ; car pour nous, si vous nous avez offensés en quelque chose, nous vous le pardonnons de très-bon cœur*. Le second chœur s'incline à son tour et dit la même chose. Les jeûnes sont fréquents, les habillements sont pauvres, le silence presque continuel.

Lorsqu'un Religieux ou une Religieuse vient à mourir, on en reçoit un autre à la place. Les habits du défunt sont distribués aux pauvres, et jusqu'à ce qu'il soit remplacé, on donne sa nourriture à un pauvre. Tous les ans, avant la Toussaint, on compte à combien peuvent se monter les vivres de l'année suivante, et tout ce qu'on trouve de plus en vivres ou en argent est distribué aux pauvres le lendemain de la Toussaint, en sorte que l'ordre ne possède jamais que le strict nécessaire.

Au cimetière de chaque monastère il y a toujours une fosse ouverte. Chaque jour l'Abbesse et les Religieuses doivent y aller ; après quelques moments de prière

et de recueillement, l'Abbesse jette dans la fosse un peu de terre. A l'entrée de l'Eglise est une bierre et un cercueil, afin que tous ceux qui entrent sachent qu'ils doivent mourir un jour. Que de graves et salutaires pensées devaient inspirer de pareils objets ! Depuis que nous avons éloigné de nos maisons et même de nos églises tout ce qui rappelle le souvenir de la mort, en sommes-nous devenus plus attentifs dans la prière, plus détachés, plus moraux?

Après avoir établi son ordre, sainte Brigitte entreprit des voyages de dévotion, répandant partout sur son passage la bonne odeur de Jésus-Christ et le culte de Marie. Rien n'est plus célèbre que ses révélations : elles ont pour objet principal des particularités sur les souffrances de Notre Seigneur et les révolutions qui doivent arriver dans certains royaumes. Les souverains Pontifes n'y ont rien trouvé qui fût contraire à la foi. Ils ont même déclaré qu'on *pouvait les croire pieusement*; mais ce ne sont pas des articles de foi. Pleine de jours et de mérites, sainte Brigitte mourut à Rome, le 23 juillet 1373 [1].

La sainteté dont les ordres religieux donnaient l'exemple dans la solitude du cloître ou parmi le peuple, saint Elzéar la faisait briller dans le monde, parmi les classes supérieures de la société. Ce nouvel apologiste de l'Eglise catholique, ce modèle des maîtres de maison et des personnes engagées dans l'état du mariage, naquit en 1285 à Robians, près du château d'Ansois,

[1] Hélyot, *t.* IV. 25. God. 8 octobre.

au diocèse d'Apt. Il était de l'illustre et ancienne maison de Sabran, en Provence. A peine fut-il au monde que sa mère, surnommée *la bonne comtesse*, à cause de sa charité et de ses autres vertus, le prit entre ses bras et l'offrit à Dieu, en le conjurant de l'enlever plutôt après son Baptême, que de permettre qu'il souillât jamais la pureté de son ame par le péché. Le jeune Elzéar montra dès son enfance un amour singulier pour les malheureux. Souvent il partageait son dîner avec de pauvres enfants. Il fut formé aux sciences par son oncle Guillaume de Sabran, abbé du célèbre monastère de Saint-Victor, à Marseille.

Solidement établi dans la piété et dans la pratique de la mortification, Elzéar, âgé de quatorze ans, fut marié à Delphine de Glandèves, qui n'en avait que seize. Mais les deux époux s'engagèrent d'un consentement mutuel à vivre comme un frère et une sœur, unis seulement par les liens de la plus tendre charité. Les austérités que ces deux êtres angéliques pratiquaient en carême, retraçaient la vie des saints pénitents de la primitive Eglise.

Elzéar n'avait que vingt-trois ans lorsque la mort lui enleva ses vertueux parents. Devenu l'héritier de leurs biens, il les regarda comme des moyens que la Providence lui fournissait de soulager les pauvres et de procurer la gloire de Dieu. La possession de son immense fortune ne fut pas capable de le détourner un instant de la recherche des biens éternels. Chaque jour il récitait l'office de l'Eglise, et communiait fréquemment dans la

semaine. Mais sa piété n'avait rien de sombre ; on aurait vainement cherché un homme plus gai et plus aimable dans la conversation. Il était d'ailleurs brave à la guerre, actif et prudent dans la paix ; plein de vigilance sur ses inférieurs, il remplissait avec beaucoup de fidélité les devoirs de son état.

Lorsqu'il se fut retiré à son château de Pui-Michel, il dressa un réglement pour sa maison, et voulut qu'il s'observât exactement tous les jours. Nous en extrayons les principaux articles, à l'usage des maîtres et maîtresses de maison. Pourquoi, à quelques modifications près, exigées par des circonstances particulières, ne pourraient-ils pas l'adopter pour leurs serviteurs ? l'Evangile a-t-il changé ? le commandement de saint Paul n'est-il pas toujours obligatoire : *Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et surtout de ses domestiques, il a renié la Foi, et il est pire qu'un Infidèle ?* Mais pour faire observer ce réglement, il faut soi-même donner l'exemple.

1° Que tous ceux qui composent ma maison entendent la Messe chaque jour, quelques affaires qu'ils puissent avoir. Si Dieu est bien servi dans une maison, rien n'y manquera.

2° Si quelqu'un de mes domestiques jure ou blasphème, il sera puni avec sévérité. Pourrais-je souffrir chez moi des bouches infames qui portent le poison dans les ames ?

3° Que tous respectent la pudeur : la moindre impureté en paroles ou en action, ne restera point impunie dans la maison d'Elzéar.

4° Les hommes et les femmes doivent se confesser toutes les semaines. Que personne ne soit assez malheureux que de se priver de la communion aux principales fêtes de l'année.

5° Je veux qu'on évite l'oisiveté dans ma maison. Le matin, chacun fera à Dieu une prière fervente, et lui fera l'offrande de lui-même ainsi que de toutes les actions de la journée. Les hommes et les femmes iront ensuite à leur ouvrage.

6° Je ne veux point qu'on joue à des jeux de hasard. Mon intention n'est pas que mon château soit un cloître, et que ceux qui me sont attachés vivent comme des ermites. Je ne les empêche point de se réjouir, pourvu qu'ils ne fassent rien que leur conscience désavoue.

7° S'il s'élève quelque dispute, je veux qu'on observe inviolablement le précepte de l'Apôtre, et que la réconciliation se fasse avant le coucher du soleil. Ne pas vouloir pardonner aux autres, est une conduite diabolique. Ainsi, aimer ses ennemis et leur rendre le bien pour le mal, est la marque distinctive des enfants de Dieu. Si je connais de pareils domestiques, je leur ouvrirai toujours ma maison, ma bourse et mon cœur.

8° Tous les soirs ma famille se rassemblera pour assister à une conférence, où l'on parlera de Dieu, du salut, et des moyens de gagner le Ciel. Il n'y a point d'affaires qui me touchent d'aussi près que le salut de ceux qui me servent.

9° Je défends à tous mes officiers, sous les peines les plus sévères, de faire le moindre tort à qui que ce soit

dans ses biens et son honneur, d'opprimer les pauvres et de ruiner le prochain, sous prétexte de maintenir mes droits.

L'exemple d'Elzéar était l'explication pratique de ce réglement.

Delphine entrait dans toutes les vues de son mari, et avait pour lui l'obéissance la plus parfaite. La pieuse comtesse savait que les pratiques de religion, propres à une femme mariée, diffèrent de celles d'une personne religieuse, et que la première ne doit point séparer la vie active de la vie contemplative. Elle distribuait si bien ses moments, qu'elle satisfaisait à tous ses devoirs. Bonne, douce, attentive, vigilante, pleine de compassion, elle était honorée comme une mère par tous ceux qui étaient attachés à son service : elle-même les aimait comme ses enfants. Sa conduite prouvait la vérité de cette maxime, que les maîtres vertueux font les bons domestiques, et que les familles des Saints sont les familles de Dieu.

Ayant été nommé gouverneur du jeune roi de Naples, Elzéar fut établi chef du conseil de régence, et en cette qualité chargé presque seul de toutes les grandes affaires du royaume. Le Saint, voyant les pauvres abandonnés, demanda au jeune prince la grace d'être fait leur avocat. Quel office me demandez-vous ? répondit le prince en riant. Vous ne devez pas craindre les compétiteurs. Je vous accorde votre demande, et je mets sous votre protection tous les pauvres de ce royaume. Elzéar fit faire un sac qu'il portait dans les rues et où il mettait les

requêtes des malheureux. Il écoutait leurs plaintes, leur distribuait des aumônes, et ne laissait personne sans consolation. Il se chargeait lui-même de plaider la cause des veuves et des orphelins, et leur faisait rendre justice.

Après avoir passé un certain nombre d'années dans l'exercice de cette charge, Elzéar revint en France, et mourut à Paris, le 27 juillet 1323. Delphine, qui lui survécut quarante-trois ans, perpétua ses exemples de vertu sur la terre, et alla partager sa couronne dans le Ciel. L'Eglise, docile à la voix des miracles, les a placés l'un et l'autre sur les autels. Pouvait-elle offrir aux gens du monde des modèles plus parfaits?

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir si bien défendu l'Eglise contre les hérésies et les scandales ; donnez-nous la grace de pratiquer les devoirs de notre état comme saint Elzéar et sainte Delphine.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je visiterai les malades*.

## PETIT CATÉCHISME.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (14e SIÈCLE.)

*Q*. Que remarquez-vous sur le quatorzième siècle ?

*R*. Je remarque sur le quatorzième siècle, que la guerre du démon contre l'Eglise fut très-vive et très-opiniâtre. Des hérésies, un schisme de quarante ans, voilà ce qui affligea l'Eglise. Dieu la défendit en suscitant des ordres religieux, des Saints, des Martyrs, et il la consola par la conversion de nouveaux peuples.

*Q*. Faites-nous connaître quelques-uns des ordres religieux du quatorzième siècle ?

*R*. Le premier est l'ordre des frères Cellites, c'est-à-dire frères du tombeau ou frères enterreurs. Leur fin principale était de visiter et de soigner les malades. Ils les ensevelissaient et leur donnaient la sépulture. Chaque jour ils récitaient l'office des morts pour les trépassés. Ils faisaient vœu de ne jamais quitter le chevet des malades atteints de la peste. Ils accompagnaient aussi les criminels à l'échafaud. C'est ainsi que Dieu prouvait la charité et la sainteté de la véritable Eglise; car les Hérétiques ne firent jamais rien de semblable.

*Q*. Quest-ce que l'ordre de sainte Brigitte ?

*R*. L'ordre de sainte Brigitte fut établi pour attirer sur le monde chrétien la protection particulière de la sainte Vierge, et son secours tout-puissant contre les

hérésies. Les Religieux et Religieuses de cet ordre assistaient tous les jours à une grand'messe célébrée en l'honneur de la sainte Vierge, et récitaient aussi chaque jour son office. Une fosse était toujours ouverte dans le cimetière de chaque monastère, sur le bord de laquelle on allait méditer et prier tous les jours. Ce fut sainte Brigitte, princesse de Suède, qui établit ce saint ordre. On peut croire pieusement ses révélations.

*Q*. Quels furent les autres défenseurs de l'Eglise ?

*R*. Les autres défenseurs de l'Eglise pendant le quatorzième siècle, furent les grands Saints que Dieu suscita pour prouver, par l'éclat de leurs vertus, la sainteté de l'Eglise catholique. Tels furent saint Elzéar et sainte Delphine, son épouse. Elzéar était comte d'Arrian. Dès son enfance il se distingua par sa modestie, sa piété et surtout son amour envers les pauvres. Quand il fut entré dans le mariage, il ne négligea aucun de ses exercices de dévotion. Il était doux, aimable dans la conversation; très-brave à la guerre, et plein de vigilance sur ses inférieurs, qu'il traitait comme ses enfants. Il fit pour eux un réglement, que les maîtres et maîtresses devraient mettre en pratique pour leur bonheur et celui de leurs domestiques. Delphine imitait les beaux exemples d'Elzéar. Ils vécurent ainsi dans la plus parfaite union et dans la pratique de toutes les vertus.

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir si bien défendu l'Eglise contre les hérésies et

les scandales; donnez-nous la grace de pratiquer les devoirs de notre état comme saint Elzéar et sainte Delphine.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je visiterai les malades*.

# XLII[e] LEÇON.

## LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (14[e] SIÈCLE. SUITE.)

L'Église consolée, sainte Elisabeth, reine de Portugal; Martyrs de Lithuanie; saint Jean Népomucène. — L'Église affligée, grand schisme d'Occident. — Consolée, mission de Jean de Montcorvin; conversion d'une partie de la Tartarie, de la Perse et de la Bulgarie; conversion de la Lithuanie.

En 1311, le concile de Vienne, en France, quinzième général, condamna les erreurs des sectaires, réforma les mœurs et travailla efficacement au progrès des sciences par l'établissement de chaires, pour les langues orientales, dans les universités. Ainsi se montraient la puissance et la sollicitude de l'Eglise. Son inaltérable sainteté ne se manifestait pas avec moins d'éclat. Elle brillait dans les cours des princes et jusque sur le trône comme dans les plus humbles conditions de la société. En prouvant par là qu'elle est toujours pleine de vie, la Religion véritable fermait la bouche aux sectaires et rendait inexcusables ceux qui embrassaient l'erreur.

Or, parmi les Saints les plus illustres du quatorzième siècle il faut placer sainte Elisabeth, reine de Portugal. On peut dire que toutes les vertus montèrent sur le trône avec cette princesse. Fille de Pierre III, roi d'Aragon,

elle naquit en 1271 et fut nommée Elisabeth, à cause de sainte Elisabeth de Hongrie, sa tante. Elle fut élevée par son grand-père Jacques Ier, surnommé le *Saint* pour ses vertus, et le *Conquérant* à cause de la prise de Maïorque et de Valence. En mourant il laissa sa petite-fille déjà toute pénétrée des plus sublimes maximes de la piété, quoiqu'elle n'eût point encore dix ans accomplis.

On avait eu soin de ne mettre auprès d'Elisabeth que des personnes vertueuses dont les exemples pussent continuellement lui servir de leçon. La jeune princesse était d'une douceur charmante et n'avait de goût que pour les choses dignes d'une ame immortelle, les choses qui portent à Dieu. On ne pouvait lui faire de plus grand plaisir que de la conduire à l'église. Dès l'âge de huit ans elle pratiquait la mortification, et les pauvres l'appelaient leur petite mère.

Mariée à Denys, roi de Portugal, la nouvelle Esther ne fut point éblouie par l'éclat des grandeurs humaines; elle fit une sage distribution de son temps, afin d'allier ses devoirs de piété avec ceux de son état. Tous les jours elle se levait de grand matin, après une méditation assez longue elle entendait la Messe où elle communiait souvent. Chaque jour elle récitait l'office de la sainte Vierge et celui des morts. Elle avait ses heures réglées pour ses lectures saintes et pour ses affaires domestiques, comme pour l'accomplissement de ses autres devoirs envers le prochain. Son travail consistait à faire des ornements pour les églises, ou des choses à l'usage des

pauvres, en quoi elle était aidée par ses dames d'honneur. De cette sorte, il ne lui restait aucun moment pour les conversations inutiles ou les amusements frivoles.

Par ses soins, les étrangers étaient pourvus de logements et de tout ce qui leur était nécessaire. Elle faisait une exacte recherche des pauvres honteux, et leur fournissait secrètement de quoi subsister d'une manière conforme à leur état. Les pauvres filles, si souvent en danger d'offenser Dieu, trouvaient dans ses libéralités une dot pour se marier suivant leur condition : elle paraissait ne vivre que pour les malheureux. Tant de soins ne l'empêchaient point de remplir ses autres devoirs. Elle aimait et respectait son mari; elle lui était soumise, et supportait ses défauts avec patience. A d'excellentes qualités Denys joignait des passions violentes. Elisabeth, sensiblement touchée de l'offense de Dieu et du scandale qui en résultait, priait assiduement et faisait prier pour sa conversion. De plus, elle prenait l'infaillible moyen que toutes les épouses doivent employer sous peine de ne jamais réussir : elle tâchait de gagner le cœur de son mari par les voies de la douceur et réparait avec une touchante bonté les désordres de ses passions. SOUFFRIR, PRIER et SE TAIRE, telle était sa grande devise. Elle la tenait de sainte Clotilde, qui elle-même l'avait héritée de sainte Monique. Épouses chrétiennes, qui voulez sincèrement la conversion de vos époux, s'il est permis de vous donner un conseil, adoptez cette devise, ou si vous aimez mieux, cette *recette* tradition-

nelle ; priez Dieu qu'il la grave en lettres de feu dans votre cœur ; méditez-la chaque matin au pied de votre Crucifix, faites-en la règle immuable de votre conduite : le succès est infaillible. Souvenez-vous que vous n'êtes fortes que par votre angélique douceur. Les reproches, les plaintes, les querelles, la mauvaise humeur, ne feront qu'aigrir le mal.

La conduite d'Elisabeth ouvrit les yeux du roi son époux. Il renonça à ses désordres. Ses vertus naturelles, embellies par la Religion, brillèrent d'un nouvel éclat, et il devint la gloire et l'idole de ses sujets. Ce fut peu de temps avant sa parfaite conversion qu'arriva l'événement dont nous allons parler.

Elisabeth avait un page extrêmement vertueux dont elle se servait pour la distribution de ses aumônes secrètes. Un autre page, jaloux de la faveur dont il jouissait à cause de sa vertu, résolut de le perdre. Pour y réussir, il le chargea des plus odieuses imputations. Denys, porté à mal penser des autres, ajoute foi à la calomnie et forme le projet d'ôter la vie au prétendu coupable. Il dit à un maître de four à chaux : Je vous enverrai un page qui vous demandera : Avez-vous exécuté les ordres du roi ? ce sera le signal auquel vous le connaîtrez. Vous le prendrez et le jetterez dans le four, afin qu'il y soit brûlé. Il a mérité la mort pour avoir justement encouru mon indignation.

Au jour marqué, le page vertueux fut envoyé au four à chaux. Chemin faisant, il passa devant une église ; il y entra pour adorer Jésus-Christ. Non content d'as-

sister à la Messe qui était commencée, il en entendit une autre. Cependant le roi, impatient de savoir ce qui s'était passé, envoya le page délateur pour s'informer si l'on avait exécuté ses ordres. Le maître du four prenant celui-ci pour le page dont le roi lui avait parlé, le saisit et le jeta dans le four qui le consuma en un instant.

Le page de la reine, après avoir satisfait sa dévotion, continue sa route, arrive au four et demande si l'ordre du roi est exécuté. On lui répond affirmativement, et il revint au palais rendre compte de sa commission. Le roi fut singulièrement étonné en le voyant de retour contre son attente ; mais lorsqu'il eut été instruit des particularités de l'événement, il adora les jugements de Dieu, rendit justice à l'innocence du page et respecta toujours depuis la vertu et la sainteté de la reine.

Comme toutes les épouses éclairées et vraiment chrétiennes, Elisabeth, qui avait fait de la conversion de son époux le premier de ses soins, n'omit rien pour lui procurer une sainte mort. Le roi tomba malade, c'est alors qu'Elisabeth lui donna les plus grandes marques d'attachement et d'affection. Sa courageuse tendresse la retenait constamment au chevet du malade. Elle le servait elle-même, et son principal soin était de l'aider à bien mourir. Elle distribua d'abondantes aumônes, fit faire des prières de tous côtés dans l'intention de lui obtenir cette grace. Dieu exauça son humble servante. Le roi, durant tout le cours de sa maladie, donna des preuves de la plus sincère pénitence.

Devenue veuve, Elisabeth ne vécut plus que pour

Dieu, pour ses enfants en qui elle eut soin d'entretenir la paix et la charité, et pour les pauvres à qui elle fit sentir plus que jamais les effets de sa libéralité. Ayant été prise à l'âge de soixante-cinq ans par une fièvre légère, elle annonça l'heure de sa mort, se confessa plusieurs fois, reçut le saint Viatique à genoux et aux pieds des autels, puis le sacrement de l'Extrême-Onction. La digne fille de Marie montra pour sa divine Mère la plus tendre dévotion; elle paraissait remplie de joie et de consolations lorsque le céleste Époux vint l'appeler aux noces éternelles. Ce fut le 4 juillet 1336. Des miracles éclatants signalèrent la vérité et l'héroïsme de ses vertus; et l'Eglise put opposer aux sectaires cette illustre princesse, fille, épouse, mère de rois, comme un nouveau monument de son immuable sainteté.

D'autres défenseurs, encore plus éloquents, furent donnés à l'Eglise. Un témoignage de sang fut rendu à la sainteté de sa morale, à la vérité de ses dogmes, et à la divinité de son origine et de ses institutions. Oui, le quatorzième siècle eut ses Martyrs : enfants de l'Eglise catholique, c'est pour elle, c'est pour nous qu'ils ont combattu. Portez vos regards vers le Nord, voyez en Lithuanie ces trois jeunes gens sur le front desquels brille déjà un rayon de l'immortelle lumière. Ils se nomment Antoine, Jean, Eustache. Les deux premiers sont frères, nés en Lithuanie de familles très-illustres. Tous trois sont chambellans d'Olgerd, grand-duc de Lithuanie et père du fameux Jagellon. Pourquoi ils ont été mis à mort, je vais vous le dire.

Ayant été élevés dans la religion du pays, ils n'adoraient d'autre divinité que le feu ; mais ils eurent le bonheur de connaître la vérité, ils se convertirent au Christianisme et reçurent le Baptême. Le refus qu'ils firent de manger des viandes défendues un jour de jeûne, leur coûta la liberté et la vie. Ils furent mis en prison par ordre du grand-duc qui, après d'odieuses tortures, les condamna à mort. Eustache, qui était le plus jeune des trois, n'arriva au trépas qu'en passant par d'horribles tourments : on lui meurtrit le corps à grands coups de bâton, on lui cassa les jambes et on lui arracha avec violence les cheveux et la peau de la tête. Ces trois Saints furent martyrisés à Wilna, vers l'an 1342. On les pendit à un grand chêne qui servait de potence pour les malfaiteurs ; mais après eux on n'y pendit plus personne. Les Chrétiens achetèrent du prince l'arbre et le terrain, et dans la suite ils y bâtirent une église. Nous verrons bientôt que le sang de ces Martyrs ne fut pas infécond.

Quittons la Lithuanie pour passer en Allemagne : ici un nouveau témoin va signer de son sang la foi que nous professons, et venger à jamais des calomnies de l'impiété un des dogmes les plus sacrés de l'Église catholique. Sur le trône impérial était un prince que l'histoire a flétri des surnoms odieux de *fainéant* et d'*ivrogne*. Il avait nom Winceslas. Il résidait dans la ville de Prague. Non loin de cette ville était né en 1330 un enfant qui fut baptisé sous le nom de Jean, et surnommé Népomucène, parce que la ville de Népomuck

lui avait donné le jour. A peine eut-il reçu la vie qu'il faillit de la perdre ; mais il fut arraché des bras de la mort par la protection de la Mère de Dieu, que ses parents implorèrent dans l'église d'un monastère de Cîteaux, situé dans le voisinage. Pénétrés de reconnaissance, ils consacrèrent leur fils à celle qui venait de le leur rendre, et n'épargnèrent rien pour lui donner une excellente éducation.

Croissant en piété et en vertu à mesure qu'il avançait en âge, Jean Népomucène reçut le titre de docteur en théologie et en droit canonique, dans la célèbre université de Prague, émule et sœur des universités de Paris et de Padoue. Dès ses premières années il s'était senti une forte inclination pour l'état du Sacerdoce ; il y avait rapporté toutes ses études, et en avait fait le noviciat en participant fréquemment à la sainte Communion. A peine eut-il reçu l'onction sainte qu'on lui ordonna de faire valoir le rare talent dont il était doué pour la prédication. Toute la ville s'empressa d'aller l'entendre. Les étudiants, alors au nombre de quatre mille, couraient en foule à ses sermons ; les fruits de salut furent admirables. L'archevêque de Prague, résolu de s'attacher un homme si rempli de l'esprit de Dieu, lui donna un canonicat qui vint à vaquer.

Winceslas entendit parler du mérite du serviteur de Dieu, il voulut le connaître par lui-même, et il le nomma pour prêcher l'Avent à la cour. Jean sentit combien une telle commission était difficile ; il l'accepta cependant, l'empereur fut même touché de ses discours

et il arrêta quelque temps le cours de ses passions déréglées.

Sur ces entrefaites, il lui offrit un évêché, le Saint refusa l'offre de l'empereur ; il en fut de même d'une autre dignité qui rapportait des revenus considérables. Mais plus il méprisait les grandeurs du monde, plus Dieu permettait que le monde l'estimât.

L'impératrice, épouse de Winceslas, était une princesse ornée de toutes sortes de vertus. Touchée de l'onction qui accompagnait les discours de Jean Népomucène, elle le choisit pour le directeur de sa conscience. L'impératrice ne fut pas la seule qui se mit sous la conduite du serviteur de Dieu ; toutes les personnes vertueuses de la cour le prièrent aussi de se charger du soin de leur ame. On admirait en lui le talent si rare de former des Saints sur le trône, des heureux dans les souffrances, et de faire aimer et pratiquer l'Evangile au milieu du grand monde où il est si souvent méconnu.

Cependant le brutal Winceslas forma un jour le projet aussi nouveau qu'extravagant de se faire révéler par Jean Népomucène la confession de l'impératrice. Il envoya donc chercher l'homme de Dieu, et commença par lui faire des questions indirectes, puis levant le masque, il s'expliqua plus ouvertement. Jean, saisi d'horreur, lui représenta de la manière la plus respectueuse, combien le projet qu'il avait formé choquait la raison et blessait la Religion ; mais il ne fut point écouté. Winceslas ne pouvant rien obtenir, fit jeter le Saint dans un cachot.

Quelque temps après il l'en fit tirer et l'invita même

à sa table. Le repas fini, Winceslas congédia tous ceux qui étaient présents, et resta seul avec le serviteur de Dieu. Il redoubla d'efforts pour l'engager à lui découvrir la confession de l'impératrice. Le Saint répondit comme auparavant, qu'il était obligé au silence le plus inviolable par les lois naturelles, divines et humaines, et que rien ne serait jamais capable de le porter à trahir son devoir. L'empereur voyant l'inutilité de tous les ressorts qu'il avait fait jouer, ne contint plus les transports de sa fureur. Il ordonna que le Saint fût reconduit en prison, et qu'on l'y traitât avec la dernière inhumanité. Les bourreaux l'étendirent sur une espèce de chevalet, ils lui appliquèrent des torches ardentes aux côtés, ils le brûlèrent à petit feu et le tourmentèrent avec la plus horrible barbarie.

Au milieu du supplice, Jean Népomucène ne prononçait d'autres paroles que les noms sacrés de Jésus et de Marie. A la fin on le retira de dessus le chevalet, mais il était presque expirant. Winceslas le fit paraître de nouveau devant lui : Tu n'as qu'à opter, lui dit-il, entre mourir ou révéler la confession de l'impératrice. Le Saint ne répondit rien, son silence faisait comprendre sa pensée. Winceslas ne s'y trompa point : Qu'on m'ôte cet homme de devant les yeux, s'écria-t-il, et qu'on le jette dans la rivière aussitôt que les ténèbres seront assez épaisses, pour dérober au peuple la connaissance de l'exécution.

Jean Népomucène employa le peu d'heures qui lui restaient à se préparer à son sacrifice. On le précipita,

pieds et mains liés, dans le Muldaw, de dessus le pont qui joint la grande et la petite Prague. Ceci arriva la veille de l'Ascension, qui était le 13 mars 1383.

A peine le Martyr eut-il été étouffé sous les eaux, que son corps, flottant sur la rivière, fut environné d'une clarté céleste qui attira une foule de spectateurs. L'impératrice qui ne savait rien de ce qui s'était passé, courut chez Winceslas pour lui demander la raison de cette lumière qu'elle avait aperçue de son appartement. Frappé de terreur, le tyran ne fit aucune réponse. Sur-le-champ il partit pour aller cacher son découragement et sa honte à la campagne où il défendit à qui que ce fût de le suivre. A la pointe du jour le mystère s'éclaircit, et les bourreaux eux-mêmes trahirent le secret du prince.

Toute la ville accourut pour voir le saint corps. Les Chanoines de la cathédrale vinrent processionnellement l'enlever, et le portèrent dans l'église de Sainte-Croix. Plusieurs malades recouvrèrent la santé durant la translation. Ainsi mourut Jean Népomucène, justement compté parmi les Martyrs. Ce dernier titre lui est même d'autant plus glorieux, que le secret de la confession auquel il en fut redevable, n'ayant jamais excité la fureur des tyrans, n'avait point encore eu de victime.

Le témoignage de sang du martyre de Prague était nécessaire pour venger l'Eglise des calomnies de ses ennemis et pour la consoler du schisme qui la divisait. Cette scission déplorable est connue sous le nom de *grand schisme d'Occident*. Voici quelle en fut l'occasion. Plusieurs Papes avaient fixé leur résidence à Avignon.

L'Italie et Rome en particulier souffraient beaucoup de cette absence des souverains Pontifes. Après la mort de Grégoire IX, le peuple romain craignant que le nouveau Pape, s'il était Français, n'allât encore résider à Avignon, s'attroupa autour du lieu où les Cardinaux étaient assemblés et se mit à crier : *Nous voulons un Pape romain*. A ces cris séditieux, il ajouta des menaces. L'élection du Pape, qui prit le nom d'Urbain VI, fut faite avec précipitation. On prétendit plus tard qu'elle était nulle, et on nomma un autre Pape sous le nom de Clément VII. Toute la Chrétienté se trouva partagée entre les deux Papes. Toutefois, ce schisme, tout affligeant qu'il était, nuisit peut-être moins aux consciences que d'autres scandales.

C'est la réflexion de saint Antonin, archevêque de Florence, qui écrivait vers le milieu du siècle suivant : « On pensait, dit-il, être de bonne foi et en sûreté de conscience dans l'un et l'autre parti ; car, quoiqu'il soit nécessaire de croire qu'il n'y a qu'un seul Chef visible de l'Eglise, s'il arrive cependant que deux souverains Pontifes soient créés en même temps, il n'est pas nécessaire de croire que celui-ci ou celui-là soit le Pape légitime, mais il faut croire seulement que le vrai Pape est celui qui a été conséquemment élu, et le peuple n'est point obligé de discerner quel est ce Pape, il peut suivre en cela la conduite et le sentiment de son Pasteur particulier. » Le grand dessein de Dieu, qui est la sanctification des élus, ne s'accomplit pas moins au milieu des scandales. En effet, il y eut deux Saints dans les deux obédiences,

Dans cette vive douleur, l'Église ne resta pas sans consolation. L'hérésie lui avait enlevé quelques enfants indignes de leur mère. En voici des milliers qui accourent se jeter dans ses bras maternels.

Le sang des trois Martyrs de Lithuanie, dont nous avons parlé plus haut, fut une semence de nouveaux Chrétiens. Un humble Religieux de Saint-François, qui sous sa robe de bure cachait le courage d'un héros et le zèle d'un Apôtre, frère Jean de Montcorvin, fut envoyé Missionnaire en Orient. Il partit à pied, un bâton à la main, sans autre appui que la Providence, et pénétra jusque dans la Chine septentrionale, après avoir traversé la Tartarie, la Perse, et visité une partie des Indes. Il était porteur d'une lettre du Pape pour l'empereur. Ecoutons ce grand Missionnaire nous raconter lui-même son voyage.

« Après avoir passé treize mois aux Indes, dans l'église de Saint-Thomas, j'arrivai au royaume de Cathai ( c'est la Chine septentrionale ), je me présentai devant l'empereur, qu'on nomme le Grand-Can, et je l'invitai, suivant les lettres du Pape, à embrasser la Religion chrétienne, mais il est trop endurci dans l'idolâtrie; néanmoins, il fait beaucoup de bien aux Chrétiens. Depuis onze ans que je suis dans cette mission, j'ai bâti une église dans la ville de Cambalu, qui est la principale résidence du roi. Il y a six ans que je l'ai achevée ; j'y ai fait un clocher et mis trois cloches. J'y ai baptisé, je crois, jusqu'à présent, six mille personnes. Un roi du pays, nommé Georges, s'attacha à moi la première an-

née que je vins ici, et s'étant converti, il reçut les ordres mineurs et me servit la Messe, revêtu de ses habits royaux. Il a converti une grande partie de ses sujets, et fait bâtir une magnifique église en l'honneur de la Sainte-Trinité; il l'a nommée l'Eglise romaine. J'ai aussi baptisé cent cinquante enfants, qui font maintenant l'office avec moi. Je sonne les cloches pour toutes les heures, mais nous chantons par routine, n'ayant pas de livres notés.

» Je suis déjà vieux, et j'ai blanchi plutôt par les travaux et par les afflictions que par l'âge, car je n'ai que cinquante-huit ans. J'ai traduit en tartare tout le Nouveau Testament et le Psautier : j'enseigne et je prêche publiquement la Loi de Jésus-Christ. »

Le souverain Pontife, apprenant les progrès de la Foi en Orient, fut ravi de joie. Il chargea Gonsalve, alors général des Frères mineurs, de choisir incessamment sept Religieux de l'ordre vertueux et savants, pour les faire ordonner Evêques, et les envoyer en Tartarie. Dans sa lettre, le vicaire de Jésus-Christ ajouta : « Considérant les grandes actions que frère Jean de Montcorvin a faites par le secours de la grace, en Tartarie, et y fait encore continuellement, nous l'avons fait archevêque de la grande ville de Cambalu, lui confiant la conduite de toutes les ames de la domination des Tartares[1].

Bientôt la Religion pénétra en Perse, où le souverain Pontife érigea de nouveaux évêchés. De nouvelles conso-

[1] Fleury, *liv.* 87-88.

rations venaient encore à l'Église. D'autres enfants de Saint-François firent, en Bulgarie, des conversions innombrables. En cent soixante jours, ils baptisèrent plus de deux cent mille hommes ; et afin qu'on ne doutât pas du nombre, le roi fit écrire tous les noms des baptisés en des registres publics.

Mais voici un nouveau fleuron ajouté à la couronne de l'Eglise. La Lithuanie éprouva bientôt l'effet de la protection de ses Martyrs. Les Lithuaniens adoraient un feu qu'ils croyaient perpétuel ; ils adoraient aussi des forêts et des serpents. Jagellon, roi de Pologne, étant venu en Lithuanie en 1387, convoqua une assemblée à Wilna, pour le jour des Cendres. De concert avec les seigneurs et les Evêques qui l'accompagnaient, il s'efforça de persuader aux Lithuaniens de reconnaître le vrai Dieu et d'embrasser la Religion chrétienne. Mais les Barbares soutenaient que c'était une impiété d'abandonner leurs dieux et d'abolir les coutumes de leurs ancêtres. Alors Jagellon fit éteindre le feu perpétuel qu'on entretenait à Wilna ; il fit aussi, en présence des Barbares, renverser le temple et briser l'autel où ils immolaient leurs victimes. Il fit couper les bois sacrés, tuer les serpents qu'on gardait en chaque maison, et qu'on honorait comme des dieux.

Les Barbares voyant ainsi détruire leur religion, se contentaient de pleurer et de se lamenter, car ils n'osaient s'opposer aux ordres du roi. Ils s'attendaient seulement à voir leurs dieux venger leur propre cause ; mais voyant qu'il n'arrivait aucun mal à ceux qui exé-

cutaient les volontés du prince, ils ouvrirent les yeux à la lumière, et demandèrent le Baptême. Les Prêtres polonais les instruisirent pendant quelques jours des articles de la Foi, et leur apprirent l'Oraison dominicale et le Symbole. Mais celui qui travailla le plus efficacement à leur conversion, fut le roi lui-même. Les plus nobles furent baptisés l'un après l'autre. Pour le peuple, comme c'eût été un travail immense de baptiser chaque personne en particulier, on les baptisa par aspersion.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de la protection constante que vous avez donnée à l'Eglise; c'est pour nous que vous l'avez défendue et consolée; accordez-nous la grace d'écouter avec docilité sa voix maternelle.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'observerai fidèlement les Commandements de l'Eglise*.

---

## PETIT CATÉCHISME.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (14e SIÈCLE.)

Q. Quel fut le Concile général tenu le quatorzième siècle ?

*R.* Le Concile général tenu au quatorzième siècle, fut celui de Vienne en Dauphiné : c'est le quinzième Concile œcuménique. L'Eglise y montra sa sollicitude pour le monde en condamnant les Hérétiques qui troublaient la société, en réformant les mœurs et en encourageant les sciences. Pendant ce temps, la sainteté brillait sur le trône, dans la personne de sainte Elisabeth.

*Q.* Qui était sainte Elisabeth ?

*R.* Sainte Elisabeth était reine de Portugal. Cette pieuse princesse partageait si bien ses moments, qu'elle pouvait satisfaire à tous ses devoirs de piété et à toutes les obligations de son état. Elle se levait de grand matin, faisait la méditation, entendait la Messe, communiait souvent, puis se mettait au travail avec ses dames d'honneur. Elle faisait du linge et des ornements d'Eglise. Elle ne négligeait rien pour découvrir et secourir les malheureux et les étrangers, surtout les pauvres honteux. Sa douceur angélique lui gagna le cœur de son mari. Elle en profita pour le ramener à Dieu. Après l'avoir vu mourir en vrai Chrétien, sainte Elisabeth ne s'occupa plus que d'entretenir la paix parmi ses enfants, et de soulager les membres souffrants de Jésus-Christ. Sa vie rendit témoignage à la sainteté de l'Eglise catholique. La mort de plusieurs Martyrs lui rendit un témoignage encore plus éclatant.

*Q.* Quels furent ces Martyrs ?

*R.* Ces Martyrs furent trois jeunes seigneurs lithuaniens, nommés Antoine, Jean, Eustache. Ils étaient nés

dans l'idolâtrie, mais ils eurent le bonheur de se convertir. Et plutôt que de manger de la chair un jour défendu par l'Eglise, ils se laissèrent mettre à mort. Il y eut encore un autre Martyr plus célèbre.

*Q.* Quel fut-il ?

*R.* Ce fut saint Jean Nepomucène. Ce Saint était chanoine de Prague. L'impératrice, épouse de Winceslas, le choisit pour son confesseur, ainsi qu'un grand nombre de personnes de la cour et de la ville, à cause de son savoir et de sa grande sainteté. L'empereur voulut qu'il lui révélât la confession de l'impératrice. Le Saint lui représenta avec respect qu'il était obligé au silence le plus inviolable. L'empereur, irrité, le fit jeter dans un cachot; on lui brûla les côtés avec des torches ardentes. Le Saint se contentait de prononcer les saints noms de Jésus et de Marie. Enfin le tyran, désespérant de vaincre le saint confesseur, le fit jeter, les pieds et les mains liés, dans la rivière qui passe à Prague.

*Q.* Le sang des Martyrs produisit-il de nouveaux Chrétiens?

*R.* Le sang des Martyrs produisit de nouveaux Chrétiens. Une partie de la Tartarie ou de la Chine septentrionale, la Bulgarie et la Lithuanie, se convertirent à la Foi, et consolèrent l'Eglise des pertes que l'hérésie lui avait fait éprouver.

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de la protection constante que vous avez donnée à

l'Eglise ; c'est pour nous que vous l'avez défendue et consolée ; accordez-nous la grace d'écouter avec docilité sa voix maternelle.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'observerai fidèlement les Commandements de l'Eglise.*

# XLIII^e^ LEÇON.

## LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (15^e^ SIÈCLE.)

L'Église attaquée, Wiclef, Jean Hus, etc. — Défendue, Concile de Constance; saint Vincent-Ferrier; saint Casimir; ordre des Pauvres volontaires; Confrérie de la Miséricorde.

Le quinzième siècle nous offre la continuation de la lutte éternelle de l'Enfer contre l'Eglise, du mal contre le bien, de l'erreur contre la vérité, de la chair contre l'esprit.

De l'Enfer, voici les moyens et les assauts : 1° la continuation du grand schisme d'Occident; 2° Wiclef, Jean Hus, Jérôme de Prague; 3° des scandales horribles, suite des hérésies; 4° la perte de la Foi pour une partie des populations chrétiennes de l'Orient et de l'Occident.

Pour empêcher ou réparer le mal, Dieu opposa 1° trente-sept congrégations et ordres religieux; 2° un Concile général; 3° de grands Saints dans toutes les classes; 4° la conquête de nouveaux peuples.

Les hérésies du siècle précédent, jointes au schisme funeste qui désolait l'Occident, avaient affaibli parmi les peuples le respect de l'autorité pontificale, et porté

partout les principes de la révolte contre l'Église. Ces principes, pour enfanter des sectes plus éclatantes et plus dangereuses, n'avaient besoin que de tomber dans une tête qui pût leur donner de l'ordre et les rendre spéciaux. Cette tête se trouva, et ce fut celle de Wiclef. Ce prêtre anglais, outré de dépit d'avoir été renvoyé d'un poste qu'il occupait à l'université d'Oxford, se déchaîna d'abord contre les Moines, puis contre le souverain Pontife, qu'il regardait comme les auteurs de sa disgrace. Dans ses écrits et dans ses sermons, il attaqua ouvertement l'Eglise, son autorité, ses Sacrements, ses cérémonies. Le clergé d'Angleterre se leva en masse contre le novateur, le condamna et le força de quitter sa cure.

Les écrits de Wiclef, portés en Allemagne, échauffèrent les esprits indisposés contre le clergé. Jean Hus, prêtre bohémien, intrigant et orgueilleux, adopta les déclamations du rêveur anglais, et se mit à dogmatiser contre l'Église. Disciple de Jean Hus, Jérôme de Prague, ainsi nommé du lieu de sa naissance, soutint hautement la doctrine de son maître. La corruption de son cœur l'avait jeté dans l'hérésie, et l'y retint jusqu'à la mort.

A ces trois hérétiques, Dieu opposa un grand nombre de Docteurs catholiques, réunis au Concile de Constance, et la décision même de ce Concile. Parmi les défenseurs de la vérité, on vit briller le cardinal d'Ailly, surnommé le marteau des Hérétiques, et son disciple, le célèbre Gerson, chancelier de l'Université

de Paris. Les Hérétiques furent condamnés en 1414, au Concile de Constance dans lequel l'Église supprima, pour les simples Fidèles, l'usage de la sainte Communion sous les deux espèces. Nous en avons donné la raison en parlant de l'Eucharistie [1].

Wiclef mourut misérablement en Angleterre; Jean Hus et Jérôme de Prague furent brûlés vifs par ordre de l'empereur Sigismond.

Le Concile de Constance ne décerna contre les Hérétiques et contre Jean Hus en particulier, que la dégradation de l'état ecclésiastique et la suppression de ses écrits. Tout ce qui se fit au-delà, est l'ouvrage de la puissance civile. Celle-ci n'avait donné un sauf-conduit à Jean Hus que pour venir se justifier au Concile, et à condition de s'y soumettre si sa doctrine était jugée hérétique, comme Jean Hus le publiait lui-même. Or, cet homme manquant à sa parole, l'empereur Sigismond crut qu'il était contre toutes les règles de la sagesse, de la Religion, de la bonne politique, d'exposer les peuples à la séduction d'un fanatique, qui déclarait lui-même vouloir dogmatiser tant qu'il aurait un souffle de vie.

Ziska, disciple de Hus, ayant appris la mort de son maître, se mit à la tête de plusieurs milliers de forcenés, et désola non-seulement la Bohême, mais presque toute l'Allemagne. Ainsi, l'hérésie se montra ce qu'elle fut toujours, une source de calamités pour les peuples. Elle fit alors de la Bohême et d'une partie de l'Allemagne un désert inondé de sang humain et couvert des cendres

[1] *Tom.* IV, *leçon* XXXVII.

et des débris des villages, des monastères et des villes. L'empereur Sigismond mit une armée en campagne, qui battit et dispersa les Hussites.

Le Concile de Constance termina aussi le grand schisme d'Occident, par la nomination de Martin V, qui fut reconnu de toute l'Eglise pour le seul et vrai Pape, successeur de saint Pierre.

Les Hérétiques avaient dit, dans le déchaînement de leur haine, que l'Eglise catholique n'était pas la véritable dépositaire de la Foi. Pour leur fermer la bouche, Jésus-Christ se plut, durant ce siècle, à montrer que l'Eglise n'avait pas cessé d'être son épouse légitime ; qu'en elle seule il mettait ses complaisances; qu'elle seule perpétuait l'œuvre de la Rédemption ; qu'elle seule enfin lui donnait des enfants vraiment vertueux, puisque leurs vertus étaient sanctionnées par d'éclatants miracles.

Un de ces hommes que Dieu se plut à exposer aux regards de l'Europe entière pendant un demi-siècle, pour venger l'Eglise catholique et confondre l'hérésie, fut saint Vincent-Ferrier. Il naquit à Valence, en Espagne, le 23 février 1357. Son père et sa mère étaient fort recommandables par leur piété et leur amour pour les pauvres. Ils employaient en aumônes ce qui restait de leurs revenus à la fin de chaque année.

Vincent montra dès son enfance une tendre dévotion à Jésus souffrant et à la sainte Vierge, qu'il honora toujours comme sa mère. Tous les pauvres étaient ses amis : ce qui détermina ses parents à le faire le distributeur de leurs charités. Dieu voulut que le jeune

héros chrétien fit de bonheur l'apprentissage de la vie. Pour éprouver sa vertu, il permit qu'il fût assailli de violentes tentations. Les armes que Vincent leur opposa, furent la prière, la mortification et une vigilance continuelle sur tous ses sens. Entré dans l'ordre de Saint-Dominique, il reçut l'onction sacerdotale, et prêcha avec un zèle et un fruit si extraordinaire, que le souverain Pontife le nomma prédicateur apostolique.

En cette qualité, Vincent fit des missions en Espagne, en France, dans une grande partie de l'Allemagne, en Italie et en Angleterre. Pour donner plus de force à ses paroles, Dieu lui communiqua le don des miracles. Entre autres, il rendit, en Catalogne, l'usage des membres à un estropié nommé Jean Soler, dont les médecins avaient jugé la guérison impossible. Pendant de longues années on put se convaincre de la vérité du miracle; car Soler, homme d'un mérite supérieur, fut élevé sur le siége épiscopal de Barcelone

Le saint Missionnaire vivait d'une manière fort austère, malgré ses voyages continuels et les fatigues qui en étaient inséparables. Jamais il ne faisait gras; il jeûnait tous les jours, excepté les dimanches. Le mercredi et le vendredi il ne prenait que du pain et de l'eau pour toute nourriture, ce qu'il observa pendant quarante ans. Il ne couchait que sur la paille ou sur des sarments. Il passait une grande partie du jour au confessionnal, où il achevait ce qu'il avait commencé en chaire. Il refusa constamment les dignités ecclésiastiques et toutes les places qu'on voulut lui offrir dans son ordre.

En traversant la France, il prêcha à Nevers, à Bourges et dans le Dauphiné. Là, il apprit que les habitants d'une vallée, appelée *Vallée de corruption*, se plongeaient dans les plus infames désordres. Ils étaient si grossiers et si barbares, qu'aucun Missionnaire n'osait pénétrer chez eux. Vincent, prêt à tout souffrir pour la gloire de Dieu, entreprit de les sauver aux dépens de sa propre vie. Ses travaux ne furent point inutiles. Ces malheureux, instruits et touchés, détestèrent leurs crimes et les réparèrent par une véritable conversion. Le changement fut tel, que la vallée prit le nom de *Valpure*, ou vallée de pureté, qu'elle porte encore aujourd'hui.

Dieu seul connaît la multitude innombrable de pécheurs et d'hérétiques ramenés dans le sentier de la vertu et de la vérité par les prédications de Vincent. Lui-même disait dans une lettre à son général, qu'il avait eu le bonheur de convertir presque tous les hérétiques qui habitaient les contrées où il se trouvait.

La réputation dont il jouissait frappa le roi des Maures en Espagne. Il eut envie, tout Mahométan qu'il était, de voir un homme si extraordinaire, et l'invita à se rendre auprès de lui. Le Saint s'embarqua à Marseille, pour répondre à cette invitation. A peine fut-il arrivé à Grenade, qu'il se mit à prêcher l'Evangile. Plusieurs Mahométans s'étaient déjà convertis, lorsque les grands du royaume, alarmés des pertes que faisaient tous les jours leur religion, prièrent le roi de renvoyer Vincent. Le Saint alla exercer son zèle dans les autres parties de l'Espagne. Bientôt il repassa en France.

La Touraine et la Bretagne devinrent le principal théâtre de ses prédications et de ses miracles. En France comme en Espagne on se portait en foule à ses instructions. Ceux qui l'avaient entendu une fois le suivaient, afin de l'entendre encore dans les lieux où il devait prêcher. On ne pourrait, nous le répétons, calculer le nombre de Juifs, de Mahométans, d'Hérétiques, de pécheurs et de pécheresses qu'il convertit. Sa parole remua l'Europe, comme un siècle plus tard celle de François Xavier ébranla les Indes et le Japon.

Cependant le jour approchait où le saint Apôtre devait moissonner dans le Ciel ce qu'il avait semé et arrosé de ses sueurs sur la terre. Il tomba malade en Bretagne. Arrivé à Vannes, il sentit la fièvre augmenter. Il prédit qu'il mourrait dans dix jours : le dixième jour étant venu, il se fit lire la Passion du Sauveur, et récita les sept Psaumes de la pénitence, après quoi il expira tranquillement le mercredi d'avant les Rameaux, c'était le 5 avril 1419. Il était âgé de cinquante-deux ans. Le Saint réduisait toutes les règles de la perfection à trois choses : 1° éviter les distractions extérieures causées par les soins superflus ; 2° préserver son ame de l'influence de l'orgueil ; 3° bannir tout attachement immodéré aux choses sensibles [1]. Le faisons-nous ?

La véritable Eglise qui, par le ministère de saint Vincent, montrait sa puissance en ramenant dans son sein maternel ses enfants égarés, plaçait les nobles et saintes vertus qu'elle enseigne jusque sur les marches

[1] Guillon, *t.* XXV. 526. God. 5 avril.

des trônes. C'est un fait bien digne de remarque que dans tous les siècles on voit des Saints illustres dans les classes inférieures et dans les classes supérieures de la société, dans les cloîtres et dans les cours, dans la chaumière et sur le trône. La Religion nous dit par là : Je suis assez puissante pour sanctifier toutes les conditions ; quelle excuse reste-t-il à votre lâcheté?

Ainsi nous voyons pendant le quinzième siècle, un jeune prince briller dans le monde, par ses vertus, d'un éclat plus vif que par sa naissance et ses qualités sociales. Ce jeune prince c'est saint Casimir, fils de Casimir III, roi de Pologne. Le Saint dont nous parlons fleurit au milieu de la contagion du siècle, comme un lys parmi les épines, sans rien perdre de l'aimable pureté de ses mœurs. L'amour pour les pauvres et sa dévotion envers Marie, furent ses vertus distinctives. Pour marquer la confiance filiale qu'il avait en la Reine des Anges, il composa en son honneur l'hymne qui porte son nom, et il voulut à sa mort qu'on en mît une copie dans son tombeau.

Il n'avait que treize ans lorsque les Hongrois, informés de ses grandes qualités et de ses rares vertus, lui offrirent le trône de leur nation, à la place de Mathias leur roi dont ils étaient mécontents. Le Saint partit pour complaire à son père. Mais ayant appris que le souverain Pontife désapprouvait la démarche des Hongrois, il rentra en Pologne où il s'occupa de mériter un trône plus brillant que celui de la Hongrie. Tous ses soins se portèrent vers la sanctification de son ame. Mûr pour

le Ciel, quoique bien jeune encore, il mourut à Wilna, le 4 mars 1483, à l'âge de vingt-quatre ans. Saint Casimir est le patron des Polonais et le modèle de tous les jeunes gens jaloux de conserver la plus aimable comme la plus délicate des vertus [1].

Si, des hautes classes de la société, nous descendons parmi le peuple, nous trouvons d'autres monuments de la vertu sanctifiante de l'Église catholique. Héritiers des Vaudois et des Albigeois, les sectateurs de Wiclef et de Jean Hus prétendaient être la véritable Église. Pour le montrer, ils faisaient profession d'un grand détachement des richesses; mais en revanche, ils étaient fort attachés à leur sentiment particulier ; ils pratiquaient extérieurement les conseils évangéliques, mais ce n'étaient au fond que des sépulcres blanchis, remplis de pourriture et d'ossements. Néanmoins leur sainteté apparente était un piége très-dangereux. Malheur à ceux qui s'y laissaient prendre ! le venin de l'hérésie descendait bientôt dans leur cœur.

Pour déjouer cette nouvelle ruse de l'Enfer, Dieu suscita au quinzième siècle, comme il l'avait fait dans les siècles précédents, de vrais disciples de l'Evangile qui, aux fausses vertus des sectaires, opposèrent des vertus réelles, et firent voir que toutes les bonnes œuvres dont se piquaient l'hérésie, étaient pratiquées plus parfaitement par les enfants de l'Eglise catholique. Ainsi on vit un grand nombre de Fidèles donner leurs biens aux pauvres, et gagner ensuite leur pain à la sueur de leur front;

[1] God. 4 mars.

vaquer à la prière, et enfin pratiquer tous les conseils évangéliques. De là naquirent plusieurs ordres religieux, entre autres celui des *Pauvres volontaires*.

L'origine de cette congrégation remonte jusqu'au douzième siècle, mais elle ne fut érigée en ordre religieux qu'au quinzième, c'est-à-dire en 1470. Son but principal était, comme nous avons dit, de montrer que l'Eglise catholique seule est la mère de toutes les vertus, comme elle seule est la colonne de la vérité. En conséquence, ni les Religieux ni l'ordre lui-même ne possédaient aucun revenu. Entièrement abandonnés à la Providence de celui qui nourrit les petits des oiseaux et donne la vie à tout ce qui respire, ils vivaient au jour le jour. Le matin ils ne savaient pas ce qu'ils auraient, ni même s'ils auraient à dîner. Après de longues et ferventes prières, ils s'en allaient chaque jour, deux à deux, selon l'ordre du supérieur, demander l'aumône par la ville. Ils marchaient nu-pieds ; de leur main gauche ils tenaient un chapelet, leur droite s'appuyait sur un bâton haut de cinq pieds, surmonté d'un Crucifix ; à leur bras droit pendait un panier destiné à recevoir les aumônes. Leur habillement se composait d'une robe noire rattachée par une ceinture et d'une espèce de manteau gris avec un capuchon. C'est dans ce costume pauvre et humilié que ne craignaient point de paraître des hommes à qui leur naissance et leurs richesses assuraient une vie délicate et un rang distingué dans le monde. Eloquente prédication qui confondait l'hérésie en éclipsant les fausses vertus de ses sectateurs et qui portait dans l'ame

des Catholiques un salutaire détachement des biens d'ici-bas.

De retour au monastère, ils mangeaient en commun ce qu'on leur avait donné. Leur vie était fort occupée et aurait pu fournir à tous leurs besoins; mais, fidèles à leur mission, ils aimaient mieux dépendre entièrement de la Providence, et donner au monde les grands exemples d'abnégation qu'exigeaient les circonstances. Ils s'occupaient d'arts mécaniques, quelques-uns étaient tailleurs; d'autres, cordonniers, menuisiers, forgerons. Pleins de charité pour le prochain, ils allaient veiller les malades lorsqu'ils étaient appelés, les soignaient, les consolaient, les aidaient à bien mourir, et après leur mort les ensevelissaient et portaient leurs corps en terre. Ces charitables Religieux se levaient en tout temps à minuit pour dire leur office. Venaient ensuite deux heures d'oraison sur la Passion de Notre Seigneur. Pendant ce temps-là, ils restaient à genoux sans jamais s'asseoir. Après cet exercice, ils retournaient dans leurs cellules pour se reposer jusqu'à quatre heures et demie. A ce moment ils descendaient pour entendre la Messe dans l'église de la paroisse. Ils y restaient pendant trois heures, toujours à genoux. Rentrés au monastère, ils allaient travailler ou chercher l'aumône pour le dîner. L'après-midi se partageait, comme le matin, entre le travail et la prière. Tel fut l'ordre des *Pauvres volontaires*[1], miracle vivant de charité, d'abnégation et de dévouement.

[1] Hélyot, *t.* IV. 50.

Ce caractère de charité est la marque distinctive des œuvres catholiques. Dieu ne permet point que l'hérésie parvienne à l'emprunter. Aussi les sectes séparées n'ont jamais pu, malgré leurs puissances et leurs richesses, former une pauvre fille de Saint-Vincent-de-Paule : le principe d'amour leur manque. Il n'en est pas de même de l'Eglise romaine. Elle trouve dans son union avec son divin Epoux, réellement présent dans nos tabernacles, cette charité perpétuelle, infinie, qu'elle manifeste en mille manières pour le soulagement spirituel et corporel de ses enfants. Chose admirable ! Les grandes infortunes semblent avoir pour son cœur de mère un attrait particulier. Grace à elle, les pauvres, les enfants abandonnés, les malades de toute espèce, les vieillards, les voyageurs, sont environnés des plus tendres soins[1]. Il restait une classe de malheureux, d'autant plus à plaindre qu'ils le sont par leur faute : je veux dire les criminels condamnés à mort. L'Eglise vit en eux des enfants qu'il s'agissait de consoler, et de sauver pour l'éternité. Ni l'horreur de leurs crimes, ni l'infection de leurs cachots, ne purent l'empêcher d'arriver jusqu'à eux et de les presser sur son cœur. Rome, centre de la vérité et foyer de la charité catholique, vit, la première, naître dans son sein les *confraternités de la mort*.

[1] On ne pense pas, sans attendrissement, à la fondation qui fut faite au moyen-âge. Un pieux catholique donna un fonds considérable pour procurer aux malades les *douceurs* qu'ils pourraient désirer. Ce n'est pas assez pour la charité chrétienne de fournir à tous les besoins de son enfant malade, elle veut, pour adoucir ses souffrances, satisfaire jusqu'à ses petits caprices !

Dès le treizième siècle, il s'était formé, dans cette ville-modèle, des confréries de Pénitents destinés, comme leur nom l'indique, à expier le crime et à faire du châtiment du coupable une réparation de sa faute et une leçon salutaire pour la société. La plus célèbre de ces confréries fut celle des *Pénitents noirs de la Miséricorde*. Elle fut fondée à Rome, en 1488, par plusieurs Florentins qui s'unirent pour assister les criminels condamnés au supplice et les aider à faire une bonne mort.

Ecoutez le récit de ses œuvres. Lorsqu'un misérable a été condamné à perdre la vie, la justice en informe aussitôt la confrérie de la Miséricorde qui députe quatre confrères pour aller dans la prison consoler le patient et le disposer à faire une confession générale. Ils demeurent toute la nuit dans le cachot et ne l'abandonnent plus jusqu'à son dernier soupir. L'heure de le conduire au supplice est arrivée. Les autres confrères, en grand nombre, viennent le chercher pour l'y accompagner. Ils se rangent sur deux lignes, et marchent en procession, précédés de leur Croix couverte d'un crêpe noir. A côté de la Croix sont deux confrères qui tiennent deux grands flambeaux de cire jaune, symbole de l'amende honorable que le pénitent fait à Dieu qu'il a outragé et à la société qu'il a scandalisée. Les confrères chantent sur un ton lugubre les sept psaumes de la Pénitence et les litanies des Saints. Repentir et confiance, voilà les deux sentiments qu'ils s'efforcent d'exciter dans l'ame du patient.

Lorsque le ministre de la justice humaine s'est em-

paré de la victime, les charitables ministres de la Miséricorde redoublent leurs prières et restent au pied de l'échafaud, unissant leur expiation au sang et aux souffrances du coupable, jusqu'à ce qu'il soit expiré. Alors ils se retirent dans l'église voisine et se hâtent par leurs supplications d'accompagner au tribunal du souverain Juge l'ame de leur frère. Quelques heures après ils retournent au lieu du supplice, portant des flambeaux à la main, signes de gloire et d'immortalité, détachent le corps du gibet, le mettent dans une bière couverte d'un drap noir et le portent dans leur église. Là, ils récitent l'office des Morts et le lendemain font un service solennel pour le défunt, après quoi ils le mettent en terre. L'habillement des confrères se compose d'un sac noir avec une ceinture et un voile de même couleur : dans leurs processions, ils mettent un chapeau sans apprêt sur leur tête [1].

La confrérie de la Miséricorde jouit du privilége de délivrer chaque année un criminel condamné à mort ou à une prison perpétuelle. L'exemple de Rome fut imité, les villes et les royaumes catholiques eurent aussi leurs confréries, et les coupables furent à leurs derniers moments environnés de tous les secours nécessaires pour mourir saintement.

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir veillé avec tant de sollicitude sur nos besoins ;

[1] Hélyot, *t.* VIII. 262.

donnez-nous le zèle de saint Vincent-Ferrier et la charité compatissante des Pénitents.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je prierai pour les galériens et les condamnés à mort*.

## PETIT CATÉCHISME.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (15e SIÈCLE.)

*Q*. Quels furent les assauts que l'Eglise soutint au quinzième siècle?

*R*. Les assauts que l'Eglise soutint durant le quinzième siècle lui furent livrés par les hérésies et les scandales. Wiclef, Jean Hus, Jérôme de Prague, répandaient des erreurs très-dangereuses, attaquaient l'autorité de l'Eglise, les Sacrements et les plus saintes pratiques. En même temps le grand schisme d'Occident continuait.

*Q*. Quels défenseurs Dieu donna-t-il à l'Eglise?

*R*. Les principaux défenseurs que Dieu donna à l'Eglise, furent le clergé d'Angleterre qui condamna Wiclef; ensuite les Pères du Concile de Constance qui le condamnèrent aussi, avec Jean Hus et Jérôme de Prague. Mais pour réfuter tous ces Hérétiques et réparer les maux qu'ils avaient faits, Dieu suscita saint Vin-

cent-Ferrier. Ce Saint naquit en Espagne et entra dans l'ordre des Dominicains. Son talent pour la prédication, joint à la sainteté de sa vie, le firent nommer par le souverain Pontife prédicateur apostolique. Pendant quarante ans il parcourut, en prêchant, l'Espagne, la France, le Piémont, l'Allemagne et l'Angleterre. Il serait impossible de compter le nombre de Juifs, de Mahométans, d'Hérétiques et de pécheurs qu'il convertit.

*Q.* Qu'est-ce qui mit fin au grand schisme d'Occident?

*R.* Ce fut le Concile de Constance, tenu en 1414, qui mit fin au grand schisme d'Occident. Martin V y fut nommé et reconnu pour seul et vrai souverain Pontife. Ce Concile supprima aussi, pour de graves raisons, la Communion sous les deux espèces, ce qui n'empêche pas les Fidèles de recevoir véritablement Notre Seigneur, quoiqu'ils ne communient que sous l'espèce du pain.

*Q.* Comment Dieu vint-il encore au secours de l'Eglise?

*R.* Dieu vint au secours de l'Eglise par l'établissement de trente-sept congrégations ou ordres religieux, destinés à opposer de vraies vertus aux fausses vertus des Hérétiques. Parmi ces ordres religieux, était l'ordre des *Pauvres volontaires*. Ces Religieux étaient des hommes qui renonçaient à leurs biens; ils travaillaient de leurs mains, et au lieu de recevoir le prix de leur travail, ils aimaient mieux attendre leur nourriture de la Providence. Chaque jour ils sortaient deux à deux et

demandaient l'aumône. De retour à leur maison, ils mangeaient en commun ce qu'on leur avait donné. Ils se levaient à minuit pour prier Dieu et partageaient leur temps entre le travail et la méditation. Ils soignaient aussi les malades.

*Q*. Qui étaient les Pénitents noirs?

*R*. Les Pénitents noirs ou de la Miséricorde étaient une congrégation qui avait pour but principal de consoler les condamnés à mort et de les aider à bien mourir. Ainsi la Religion n'a oublié aucune des misères humaines. Les Pénitents noirs furent d'abord établis à Rome, ensuite des confréries du même genre se formèrent dans les différentes partie de la Chrétienté.

### PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir veillé avec tant de sollicitude sur nos besoins; donnez-nous le zèle de saint Vincent-Ferrier et la charité compatissante des Pénitents.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je prierai pour les galériens et pour les condamnés à mort*.

# XLIV^e LEÇON.

## LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (15^e SIÈCLE. SUITE.)

L'Église affligée, violation de ses lois. — Consolée, saint François de Paule, ordre des Minimes ; Concile de Florence. — Jugement de Dieu sur les Grecs. — L'Église consolée de la perte de l'empire grec ; les Maures chassés d'Espagne ; conversion de la Samogitie ; conquêtes de l'Évangile en Afrique et aux Indes ; découverte de l'Amérique.

Au quinzième siècle le schisme et l'hérésie faisaient gémir l'Eglise ; ses propres enfants lui arrachaient des larmes amères : la grande vertu du Christianisme, la charité s'était refroidie dans bien des cœurs. Un grand nombre se faisaient un jeu sacrilége de violer les saintes lois de l'abstinence et du jeûne ; car le schisme qui avait amené le mépris de l'autorité ecclésiastique, avait conduit au mépris de ses lois. Notre Seigneur jeta un regard de tendresse sur son épouse affligée ; et voilà que pour ranimer la ferveur parmi les Chrétiens et faire le contre-poids des iniquités du monde, on vit sortir des trésors de la miséricorde divine, l'ordre le plus austère qui eût encore paru, l'ordre des *Minimes*. Un homme également recommandable par le sainteté de sa vie et par l'éclat de ses miracles, en fut le fondateur. Ce grand consolateur

de l'Église au quinzième siècle, s'appelait François de Paule.

Il naquit en Italie vers l'an 1416. Sans être riches, ses parents trouvaient dans leur industrie les moyens de subsister d'une manière honnête. A peine François fut-il au monde qu'ils prirent soin de lui inspirer des sentiments de piété. Aux yeux de leur foi, cet enfant était un dépôt sacré que le Seigneur leur avait confié et qu'il leur redemanderait un jour. L'enfant de bénédiction entra dans les vues de ses pieux parents, et montra de bonne heure un attrait particulier pour la prière, la retraite et la mortification. Lorsqu'il eut atteint sa treizième année, son père le mit chez les Franciscains.

Il y apprit les premiers principes des sciences et jeta les fondements de cette vie austère qu'il exerça toujours depuis. Un an se passa de la sorte ; il fit ensuite, avec son père et sa mère, un pélerinage à Rome et à Notre-Dame-des-Anges. De retour dans son pays, il obtint de ses parents la permission de se retirer dans une solitude ; il avait à peine quinze ans. Dans un âge si tendre, François menait la vie des anciens Solitaires de la Thébaïde : l'Italie eut son Hilarion. Le jeune ermite couchait sur le roc nu et ne vivait que des herbes qu'il allait cueillir dans le bois voisin de sa cellule ou que des ames charitables lui apportaient quelquefois.

Quatre ans après son entrée au désert, quelques compagnons, attirés par ses vertus, se réunirent à lui. Ils bâtirent des cellules et une petite chapelle. François vit le nombre de ses disciples s'accroître de jour en jour.

Telle fut l'origine de l'ordre des *Minimes*. Le Saint donna le nom de Minimes à ses Religieux, afin qu'ils se souvinssent de se regarder comme les derniers des hommes.

Le but de cet ordre était, comme nous avons dit : 1° de ranimer la charité presque éteinte dans le cœur des Chrétiens; et voilà que pour devise de son ordre, le Saint prit ce mot divin : *Charité* [1]. Cette vertu devait en être l'ame et le caractère distinctif. Non-seulement elle devait unir tous les Religieux les uns avec les autres, elle devait de plus dilater leur cœur et l'ouvrir à tous les Fidèles, dans la vue de leur salut; le deuxième objet de l'ordre des Minimes était d'expier et d'arrêter les abus et les immortifications auxquels les Chrétiens se livraient pendant le Carême et les jours d'abstinence. En effet, l'exemple de ces saints Religieux fut une leçon plus efficace que tous les discours.

Outre les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, ils en faisaient un quatrième, savoir : d'observer un Carême perpétuel. Ce vœu comprenait l'obligation de ne jamais manger de chair ni d'aucune chose qui tire son origine de la chair. Ainsi, la viande, les graisses, le poisson, les œufs, le beurre, le fromage et toutes sortes de laitage, et même tout ce qui en est composé ou formé était absolument défendu ; on exemptait les cas de graves maladies.

A cette première austérité, le Saint joignit le jeûne

[1] Les armes de l'ordre sont le mot *Charitas*, d'or, entouré de rayons de même, en champ d'azur.

durant la plus grande partie de l'année. Comme il était occupé d'établir ce quatrième vœu dont nous avons parlé, le souverain pontife, Paul II, voulut avoir des nouvelles assurées de François de Paule dont la renommée publiait des choses merveilleuses. Le Pape lui envoya un Prélat de sa cour. Celui-ci partit pour la Calabre où était l'homme de Dieu. Dès qu'il vit François, il voulut lui baiser les mains; mais le Saint s'en défendit avec beaucoup d'humilité : c'est à moi, dit-il au Prélat, qu'il n'avait jamais vu, à vous rendre ce devoir, car vous êtes honoré du Sacerdoce depuis trente-trois ans.

Le Prélat, surpris au dernier point, lui dit qu'il venait de la part du souverain Pontife pour s'informer de sa vie et de celle de ses disciples. Puis il le taxa de rigueur indiscrète et de singularité dangereuse. Le Saint l'écouta tranquillement; mais comme il s'agissait de soutenir l'établissement de la vie quadragésimale dont il avait reçu l'ordre du Ciel, il prit des charbons ardents entre ses mains, et les tenant sans se brûler, il dit au Prélat : Puisque vous voyez ce que je fais par la vertu de Dieu, ne doutez pas qu'on ne puisse, assisté de la grace, supporter la vie la plus austère et les plus grandes rigueurs de la pénitence.

Le Prélat, effrayé de ce prodige, voulut se jeter à ses pieds pour lui faire ses excuses et recevoir sa bénédiction; le Saint l'en empêcha. Il lui demanda au contraire la sienne avec tant d'humilité qu'il revint à Rome tout pénétré de vénération pour l'homme de Dieu. Le rapport qu'il fit au Pape et à toute la cour romaine

donna lieu aux graces que le Saint-Siége accorda depuis à l'ordre des Minimes.

Le Seigneur se plaisait à manifester par d'éclatants miracles la sainteté de son serviteur. Obligé de faire différents voyages pour l'établissement de son ordre, François devait un jour se rendre en Sicile. Arrivé au bord de la mer avec deux de ses compagnons, il pria un capitaine de bâtiment de vouloir bien les prendre sur son bord. Celui-ci voyant leur pauvreté refusa de les recevoir. Alors, le Saint rempli de confiance au Dieu qui commande aux flots et aux tempêtes, au Dieu qui ouvrit les abîmes de la mer Rouge devant les Israélites, et qui fit marcher saint Pierre sur les eaux, étendit son manteau sur les flots, s'assit dessus avec ses deux compagnons, et tous les trois arrivèrent heureusement en Sicile, à la honte et au grand étonnement de l'avare capitaine. Le Saint fut reçu comme un Ange descendu du Ciel, chacun s'empressait de voir le Thaumaturge de son siècle.

Le bruit de ses miracles franchit les limites de l'Italie et parvint jusqu'aux oreilles de Louis XI, roi de France. Ce prince, qui avait une extrême frayeur de la mort, espéra que le serviteur de Dieu pourrait, par ses prières, en retarder le moment. Il écrivit au Pape pour le supplier d'ordonner au Saint de passer en France. Sixte IV envoya deux brefs à François en lui ordonnant de partir. Il n'en fallut pas davantage pour le déterminer. Malgré son extrême répugnance et la violence énorme qu'il dut faire à sa modestie, François regarda la voix du Saint-

Père comme un ordre du Ciel. Il fut reçu à Naples avec la même pompe qu'un légat apostolique ou le roi lui-même. Toute la cour alla au-devant de lui, et la foule était si grande que sans les soins du prince de Tarente, fils du roi, il eût été impossible de le faire passer.

A Rome, le Saint-Père lui fit rendre des honneurs qu'on n'accorde pas même aux princes. Les cardinaux le visitèrent en cérémonie, et dans trois audiences qu'il eut du Pape, il fut assis dans un fauteuil égal à celui de Sa Sainteté. Le souverain Pontife voulut l'élever aux dignités ecclésiastiques, mais le Saint s'en défendit avec beaucoup d'humilité et n'accepta, de tous les pouvoirs qui lui furent offerts, que celui de bénir des cierges et des chapelets pour faire ses présents en France. Cette permission fut la source d'une infinité de miracles qu'il opéra dans le royaume très-chrétien.

Louis XI ayant appris que le Saint approchait de la Touraine, vint au-devant de lui avec toute sa cour. Il se jeta à ses genoux en le conjurant de lui prolonger la vie. François répondit ce qu'un Saint devait répondre à une pareille demande : « Dieu seul, dit-il au roi, est le maître de la santé ; la vie des monarques, aussi bien que celle des autres hommes, est entre ses mains ; c'est à lui qu'il faut recourir, et se soumettre ensuite aveuglément à sa volonté. » Le roi logea le Saint dans son palais, prit souvent conseil de lui et le pria de le préparer à la mort. François fit de ce dernier devoir sa principale affaire. Par ses prières il obtint le changement du cœur du roi qui mourut entre ses bras le 4 août 1483,

avec une soumission parfaite à la volonté de Dieu, et après lui avoir recommandé ses trois enfants et le repos de son ame.

François fonda un monastère auprès du palais. C'est là que Dieu lui fit connaître qu'il ne tarderait pas à le retirer de ce monde pour lui donner la récompense immortelle. En effet, le jour des Rameaux 1507, il fut pris de la fièvre. Soutenant jusqu'à la fin sa vie pénitente, il ne voulut recevoir ni soins ni soulagement. Le Jeudi-Saint il se fit conduire à l'église, où, après s'être confessé, il reçut la sainte Eucharistie comme ses Religieux la recevaient ce jour-là, c'est-à-dire les pieds nus et la corde au cou. Lorsqu'il fut de retour à sa cellule, un Frère lui demanda s'il voulait qu'on lui lavât les pieds l'après-dîner, suivant la coutume de l'Église; il répondit que non, mais que le lendemain on ferait de son corps ce qu'on voudrait. En effet, il mourut le lendemain, qui était le Vendredi-Saint, deuxième jour d'avril.

L'ordre de Saint-François-de-Paule se répandit avec beaucoup de rapidité dans toutes les parties de l'Europe. Il passa même aux Indes, et partout il a opéré de grands fruits de salut[1].

Heureuse de voir la ferveur se ranimer parmi ses enfants, l'Église n'oubliait rien pour ramener à l'unité les Grecs d'Orient. Nous avons vu que Photius, patriarche de Constantinople, avait déposé dans l'esprit des Grecs des semences de schisme. Michel Cérulaire,

[1] Hélyot, *t.* VII. *p.* 442. God. 2 avril.

autre patriarche de la même ville, les avait fomentées. Ce funeste levain corrompait peu à peu toute la masse; des défections particulières plus ou moins considérables avaient lieu par intervalle. Cependant l'Eglise romaine, la mère et la maîtresse de toutes les autres, portait sans cesse des paroles de paix à sa fille de Constantinople; elle saisissait toutes les occasions de dissiper les préjugés qui éloignaient les Grecs des Latins. Les Grecs, de leur côté, semblaient désirer une réunion. De là tant de Conciles, notamment ceux de Latran, de Lyon, de Vienne et de Constance, où les deux Églises d'Orient et d'Occident s'embrassèrent et signèrent la même profession de foi. Mais le caractère inconstant et l'esprit astucieux des Grecs trouva toujours des prétextes de rompre l'unité. Enfin, au quinzième siècle, une nouvelle tentative de réunion fut faite à Florence.

Un Concile général, le seizième œcuménique, fut assemblé dans cette ville en 1439. Un décret d'union plus explicite, plus solennel que les précédents, fut publié et signé par le souverain Pontife, les Cardinaux et les Patriarches et Évêques d'Orient[1]. On crut la paix affermie. Mais les Grecs furent à peine de retour dans leur pays, qu'il s'éleva de nouvelles difficultés. Ceux qui avaient signé l'union furent mal reçus. Il y eut contre eux une conspiration générale du clergé et du peuple. Toutes ces persécutions en firent mollir un grand nombre. Et si quelques-uns demeurèrent fermes

[1] Fleury, *liv.* 108. *n.* 39.

dans la vérité, beaucoup d'autres se mirent à déclamer de vive voix et par écrit contre l'union qu'ils avaient signée, et attirèrent dans leur parti la plupart des Grecs.

C'est là que Dieu attendait ce peuple coupable. Depuis cinq cents ans, c'est-à-dire depuis Photius jusqu'au Concile de Florence, les Grecs fatiguaient le Ciel par leur insubordination envers la mère commune de toutes les Églises : c'étaient des calomnies, des injures, des révoltes sans cesse renaissantes, des réunions, signées la veille et rompues le lendemain; en un mot, il n'y avait dans leur conduite religieuse, comme dans leur conduite politique, ni droiture de cœur ni désir de la paix.

Dieu prononça contre leur empire la sentence de mort qu'il avait prononcée, et qu'il prononce encore contre tant d'autres empires : « Je vous avais créé et mis au monde pour servir Jésus-Christ, mon Fils, à qui j'ai donné toutes les nations en héritage; votre bonheur était à ce prix; mais puisque vous refusez de le reconnaître et que vous lui dites comme les Juifs : *Nous ne voulons pas que tu règnes sur nous*, vous allez devenir devant tous les siècles le monument de sa redoutable colère. Vous n'avez pas voulu le servir dans la joie et dans l'abondance, vous servirez ses ennemis et les vôtres; mais vous les servirez dans la faim, dans la soif, dans la nudité; vous avez secoué un joug léger qui vous honorait; vous porterez un joug de fer qui vous écrasera. Une nation, sortie des extrémités de la terre, volera jusqu'à vous avec l'impétuosité d'un aigle attaché à poursuivre sa proie :

nation cruelle, barbare, impitoyable, dont vous n'entendrez pas même la langue, et qui ne comprendra ni compassion ni humanité[1]. »

Le Seigneur dit, et donna un coup de sifflet, comme aux temps passés, pour appeler Assur contre son peuple. Et voici un farouche conquérant, Mahomet II, qui s'avance à pas précipités, suivi d'une armée de trois cent mille Turcs. Ministre des vengeances divines, il vient mettre le siége devant Constantinople, comme autrefois Titus devant Jérusalem. Dès les premiers jours du mois d'avril 1453, toute la campagne fut couverte de soldats qui pressèrent la ville par terre, tandis qu'une flotte de trois cents galères et de deux cents navires la serrait par mer.

Mais ces navires ne peuvent entrer dans le port, fermé par les plus fortes chaînes de fer, et défendu avec avantage. Mahomet fait couvrir deux lieues de chemin de planches de sapin, enduites de suif et de graisse, disposées comme la crèche d'un vaisseau. Il fait tirer, à force de machines et de bras, quatre-vingts galères, qu'il fait couler sur les planches. Tout ce grand travail s'exécute en peu de jours. A la vue de cette flotte, qui descend par terre dans leur port, les assiégés sont frappés de stupeur. Un pont de bateaux est construit à leurs yeux, et sert à l'établissement d'une batterie de canons. Les Grecs ne laissent pas de se défendre, mais leur empereur ayant été tué dans une attaque, tout courage les abandonne. La ville est emportée; les soldats, fu-

[1] Deuter. XXVIII.

rieux, pillent, massacrent, se livrent à des excès inouis; quarante mille personnes sont égorgées, soixante mille faites esclaves, et le nombre de celles qui sont dispersées est si considérable, que le sultan est obligé de faire venir du monde des différentes provinces de son empire, pour repeupler la malheureuse Constantinople. Sainte-Sophie, la plus vaste église de l'Orient, fut changée en une mosquée, et sur ses antiques tours, le croissant remplaça la Croix. L'étendard de la barbarie et du despotisme, mis à la place de celui de la civilisation et de la liberté, prédit l'avenir des coupables vaincus.

En effet, depuis cette époque, la Grèce, cette patrie des Miltiade, des Léonidas, des Alexandre, des Sophocle, des Platon, est devenue la terre classique de l'esclavage et de la plus grossière ignorance.

Et maintenant, rois et peuples, comprenez; voilà ce qu'il en coûte aux nations pour oser dire à l'Agneau dominateur du monde : Nous ne voulons pas que tu règnes sur nous. Comprenez encore, et voyez ce que le Mahométisme apporte aux peuples qu'il soumet à son sceptre : les fers de la servitude et les ténèbres de la barbarie, tandis que le Christianisme établit la liberté, fait briller la lumière des sciences et des arts dans les pays barbares qui reçoivent son aimable loi. Reprocherez-vous encore à la papauté les efforts qu'elle fit durant tant de siècles et les sacrifices qu'elle s'imposa pour vous préserver des envahissements de l'Islamisme?

Maître de Constantinople, Mahomet continua sa

mission vengeresse dans toutes les provinces coupables de schisme. Corinthe, Trébizonde, Théodosie, la Grèce et le Péloponèse, tombèrent sous le joug.

Le barbare vainqueur, enivré de ses succès, voulut porter ses armes contre des îles et des peuples que Dieu gardait, et il fut battu. Le célèbre Huniade l'obligea à lever le siége de Bellegrade; et Scanderberg, roi d'Albanie, et surtout le grand-maître des chevaliers de Rhodes, Pierre d'Aubusson, lui firent éprouver de rudes échecs.

Cependant, l'Eglise était dans de continuelles alarmes, car l'Attila Mahométan avait fait le vœu impie d'exterminer tous les adorateurs du Christ, et déjà il avait renversé deux empires, conquis douze royaumes, et pris plus de deux cents villes sur les Chrétiens. Mais Dieu prit soin de rassurer son épouse. Une colique délivra le monde du terrible Mahomet; puis, un prince magnanime parut en Occident, suscité de Dieu pour affaiblir la puissance ottomane, et lui ôter d'un côté ce qu'elle avait gagné de l'autre.

Ce héros chrétien fut Ferdinand-le-Catholique. Roi d'Arragon par sa naissance, maître de la Castille par sa femme Isabelle, il le devint par ses armes du royaume de Grenade. Ce fut au mois de novembre 1492, que Ferdinand, à la tête de quarante mille hommes, entra dans la ville de Grenade, capitale de ce puissant état, possédé par les Maures depuis environ cinq cents ans. Cette conquête brisa le sceptre des Mahométans en Espagne. Après les avoir rendus tributaires de leur cou-

ronne, Ferdinand et Isabelle s'occupèrent activement de les soumettre au joug de l'Evangile. Ils furent admirablement secondés par le célèbre cardinal Ximénès, archevêque de Tolède[1]. Des milliers de Maures reçurent le Baptême, et dédommagèrent l'Eglise des pertes que le schisme des Grecs lui avait fait éprouver.

En même temps, l'illustre Jagellon, roi de Pologne, amenait à la Foi une vaste province habitée jusque-là par des Idolâtres : les Samogitiens se convertirent. Ce fut un nouveau dédommagement pour l'Eglise et une nouvelle preuve que le soleil de l'Evangile est comme le soleil qui éclaire la nature; jamais il ne s'arrête ni ne s'éteint; il ne quitte un pays que pour passer dans un autre.

Eglise de Dieu ! réjouissez-vous, dilatez vos tentes, voici de nouveaux enfants qui viennent se jeter entre vos bras. En ce temps-là, des Missionnaires pénétrèrent au Congo et dans l'intérieur de l'Afrique où se firent de nombreuses conversions. Les îles Canaries furent découvertes, et les Indes orientales, ouvertes du côté de la mer, reçurent la semence évangélique.

Tant de dédommagements et de consolations ne suffisaient pas. Un nouveau monde va sortir du sein des flots. Il sera donné en héritage à l'Eglise; elle y plantera d'abord sa tente mobile, puis y bâtira ses temples et y fixera son empire : des millions d'hommes se feront gloire d'être ses enfants et elle sera toujours la grande Eglise, l'Eglise catholique.

[1] *Vie du card. Xim.* par Fléchier, *p.* 103.

La découverte de l'Amérique, qui répara les pertes que le schisme des Grecs avait fait éprouver à l'Eglise et qui devait encore la dédommager des ravages du Protestantisme, un demi-siècle plus tard, est un fait où paraît si visiblement la Providence dont les conseils font servir au bien de l'Eglise et à la gloire de Jésus-Christ, et les événements de la politique, et les découvertes des arts, et les entreprises du génie, et les projets et les passions des hommes, et les vents, et les tempêtes, en un mot, la terre et le Ciel, qu'il est nécessaire d'en faire le récit abrégé.

Dans les environs de Gènes était né, en 1449, un pauvre pêcheur, nommé Christophe Colomb. Persuadé depuis son enfance que Dieu l'avait créé pour découvrir un nouveau monde, il se livra avec ardeur à l'étude de l'astronomie, des mathématiques et de la navigation. Plein de confiance, il se rendit en Portugal où il demanda inutilement les moyens d'exécuter son entreprise. Il passa ensuite en Espagne, et fit prier Ferdinand de mettre quelques vaisseaux à sa disposition. On le traita d'insensé. Colomb ne se rebuta pas. Après bien des refus et des mépris ce grand homme obtint une audience du roi. Ferdinand le reçut au milieu de toute sa cour. Colomb expliqua son projet et assura si positivement qu'il découvrirait un nouveau monde, qu'il en exigea d'avance la vice-royauté pour lui et pour ses descendants ; il demanda en même temps les vaisseaux et l'argent nécessaires à son expédition. Toutes ces propositions furent accueillies par des éclats de rire. Cepen-

dant la reine Isabelle, qui croyait voir quelque chose d'inspiré dans Colomb, lui obtint ce qu'il souhaitait.

La flottille, composée de trois vaisseaux, leva l'ancre par un bon vent, et après trois semaines de navigation, on découvrit une île de l'Amérique. Colomb y aborda au mois d'octobre 1492. A peine eut-il touché cette terre inconnue, qu'il se jeta à genoux et remercia le Seigneur du succès de son entreprise. Tout l'équipage imita son exemple. Colomb prit possession de l'île au nom de Dieu et du roi d'Espagne et la nomma *San Salvador*, c'est-à-dire *Saint-Sauveur*. Les habitants étaient des sauvages qui prirent la fuite à la vue des Espagnols. Cependant ils se rassurèrent insensiblement. On leur offrit de petits objets en verre et d'autres bagatelles, en échange de quoi ils donnèrent de l'or. Colomb retourna en Espagne et fut reçu avec les plus grands honneurs. Il fit un second, puis un troisième voyage. Enfin, calomnié et disgracié, cet homme qui avait donné un monde au roi d'Espagne, mourut dans la pauvreté. Il n'eut pas même la consolation d'imposer son nom à cette nouvelle terre. Elle prit celui d'*Amérique*, à cause d'Américo Vespuce, navigateur florentin, qui bientôt suivit la route frayée par Colomb. Comptez donc sur la reconnaissance des hommes!

La leçon suivante nous apprendra pourquoi ce nouveau monde sortit comme par miracle du sein de l'Océan, dans ce siècle-là et non pas dans un autre.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie des miracles de Providence par lesquels vous avez conservé et consolé votre Eglise ; faites comprendre à mon cœur toute la reconnaissance que je vous dois.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je n'agirai jamais pour plaire aux hommes, mais à Dieu*.

## PETIT CATÉCHISME.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (15e SIÈCLE. SUITE.)

*Q*. Qui était François de Paule?

*R*. François de Paule fut un des grands consolateurs de l'Eglise au quinzième siècle. Ce Saint naquit en Italie. Dès sa jeunesse il se retira dans la solitude où il mena la vie la plus austère. Un certain nombre de disciples vinrent se mettre sous sa conduite. Il fonda l'ordre des *Minimes*.

*Q*. Quel était son but?

*R*. Le but de l'ordre des Minimes était de ranimer la charité presque éteinte dans le cœur d'un grand nombre de Chrétiens et de réparer la violation scandaleuse des lois du jeûne et de l'abstinence. Aussi les Mi-

nimes ajoutaient-ils aux vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, celui d'un carême perpétuel. Voici en quoi consistait ce quatrième vœu : les Minimes s'obligeaient à ne jamais manger de chair ni aucune chose qui tire son origine de la chair. Ainsi la viande, les œufs, le beurre, le fromage, le poisson et toute espèce de laitage, leur sont défendus. C'est par l'inspiration de Dieu que saint François établit ce genre de vie si austère. Il le prouva par des miracles.

*Q.* Où mourut saint François de Paule ?

*R.* Saint François de Paule mourut en France où il était venu par l'ordre du souverain Pontife, auprès du roi Louis XI. Il aida ce prince à bien mourir et mourut lui-même dans le monastère qu'il avait fait bâtir près du palais du roi. Ses miracles, sa sainteté et celle de ses nombreux disciples consolèrent l'Eglise et l'aidèrent à supporter de nouvelles épreuves.

*Q.* Quelles furent ces épreuves ?

*R.* Ces épreuves furent la ruine de l'empire de Constantinople et les conquêtes des Mahométans. Depuis cinq cents ans les Grecs faisaient semblant de vouloir se réunir à l'Eglise romaine, en abjurant les préjugés que Photius et Michel Cérulaire, patriarches de Constantinople, avaient répandus parmi eux. On assembla plusieurs Conciles et surtout celui de Florence, où les Grecs signèrent la même profession de foi que les Latins. Mais ils n'y furent pas fidèles. Le Seigneur, lassé de leurs iniquités, envoya contre eux Mahomet II, empereur des Turcs, qui prit Constantinople et réduisit toute la Grèce

en servitude. Ce terrible vainqueur voulut aussi s'emparer d'autres provinces, car il avait fait vœu d'exterminer tous les Chrétiens. Dieu vint au secours de l'Eglise. Mahomet fut vaincu par les chevaliers de Rhodes, et il mourut misérablement.

*Q.* Comment Dieu dédommagea-t-il l'Eglise?

*R.* Dieu dédommagea l'Eglise de la perte de l'empire grec, 1° par la conversion de la Samogitie. Cette province du Nord fut amenée à la foi par Jagellon, roi de Pologne; 2° par la prédication de l'Evangile dans l'intérieur de l'Afrique et dans les îles Canaries; 3° par la découverte de l'Amérique, où l'Evangile fit bientôt des conquêtes si étendues qu'elles réparèrent les pertes que l'Eglise venait d'éprouver et qu'elle était à la veille d'éprouver encore.

### PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie des miracles de Providence par lesquels vous avez conservé et consolé votre Eglise; faites comprendre à mon cœur toute la reconnaissance que je vous dois.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je n'agirai jamais pour plaire aux hommes, mais à Dieu.*

## XLV^e^ LEÇON.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (16^e^ SIÈCLE.)

L'Église violemment attaquée, Luther; Zuingle; Calvin; Henri VIII. — Le Protestantisme considéré dans ses auteurs, dans ses causes, dans son dogme, dans sa morale, dans son culte.

Nous allons assister au plus grand combat qui ait été livré à l'Eglise depuis l'Arianisme. Pendant le seizième siècle, l'Enfer semble avoir mis toutes ses armées en campagne. Quatre gigantesques sectaires paraissent successivement l'étendard de la révolte à la main. Ce n'est plus un dogme, un sacrement, une pratique particulière de la Religion qu'ils attaquent, c'est l'autorité même de l'Eglise, base du dogme et de la morale. Leur cri de guerre sont ces paroles diaboliques qui perdirent la race humaine : *Brisez le joug de l'autorité et vous serez comme des Dieux*. Et les peuples ingrats se crurent assez forts, assez éclairés, pour se suffire à eux-mêmes, et ils se rangèrent en foule sous les drapeaux de la rébellion, et ils attaquèrent avec rage cette antique Eglise à qui ils devaient leur éducation, leur liberté, leurs mœurs, leurs lois, leur civilisation, leur supériorité et leur existence même.

Quelques abus vrais ou supposés servirent de prétexte

à leur défection ; mais la véritable cause n'était pas là : non, l'orgueil humain était impatient du joug de l'autorité, et il se révolta. Tel fut le principe du *Protestantisme;* ce nom même l'indique assez. Le Christianisme, à sa naissance, avait eu à soutenir la révolte de la force matérielle, personnifiée dans les empereurs romains ; six siècles après il eut à soutenir la révolte des sens personnifiés dans Mahomet ; mille ans plus tard, il devait soutenir la révolte de l'orgueil personnifié dans Luther. Ainsi, l'ambition, la volupté, l'orgueil, tels furent aux différentes époques les trois ennemis du Christianisme, tels ils seront éternellement.

Faisons maintenant connaître les champions de l'orgueil révolté, c'est-à-dire du Protestantisme ; ils sont dignes de la cause qu'ils défendent.

1° Luther. Luther naquit en Allemagne en 1484. La foudre ayant tué un de ses compagnons pendant qu'il se promenait avec lui, il fut tellement frappé de cette mort qu'il entra chez les Religieux Augustins. Là il lut les livres de l'hérésiarque Jean Hus, et conçut une haine violente contre l'Eglise romaine. Ardent, impétueux, plein de lui-même, il répandit bientôt sa bile et son poison dans des thèses qu'il fit soutenir en 1516. Le pape Léon X ayant fait publier une indulgence en faveur de ceux qui contribueraient à l'achèvement de l'église de Saint-Pierre à Rome, Luther leva le masque et attaqua les indulgences, puis la liberté de l'homme, puis la confession, puis la primauté du Pape, puis les vœux monastiques. Le souverain Pontife condamna ses erreurs

dans une bulle de 1520. Pour toute réponse à cette bulle, le moine apostat la fit brûler publiquement à Wittemberg.

Ce fut alors qu'il publia son livre *De la captivité de Babylone*. Après avoir déclaré qu'il se repent d'avoir été si modéré, il expie sa faute par toutes les injures que le délire le plus emporté peut fournir à un hérétique. Il exhorte les princes à secouer le joug de la papauté ; il supprime tout d'un coup quatre sacrements. Comme ces audacieuses tentatives excitaient de vives réclamations, Luther, afin de se donner un air de bon droit, prit pour juge la faculté de Théologie de Paris, dont il avait toujours révéré la profonde science. La faculté le condamna d'une voix unanime. Le moine hérétique entra en fureur et vomit contre elle de grossières injures.

Dans le même temps, Henri VIII, roi d'Angleterre, publia contre lui un ouvrage qu'il dédia au pape Léon X. Cet écrit valut au prince anglais le titre de défenseur de la foi que ses successeurs ont conservé et gravé sur leurs monnaies. Luther furieux eut recours à sa réponse ordinaire, les injures. Voici un échantillon des aménités et des politesses qui découlaient de sa plume : *Je ne sais si la folie elle-même*, disait-il, *peut être aussi insensée que la tête du pauvre Henri. Oh! que je voudrais bien couvrir cette majesté anglaise de boue et d'ordure; j'en ai bien le droit; venez, monsieur Henri, je vous apprendrai* [1].

[1] Veniatis, domine Henrice, ego docebo vos. Sur quoi Erasme n'a pu s'empêcher de remarquer que Luther du moins aurait dû parler latin, et ne pas joindre des solécismes aux grossièretés.

Renfermé dans un château, sous la protection de Frédéric, électeur de Saxe, le fougueux apôtre écrivait toutes les folies qui lui passaient par la tête. Il dit entre autres qu'il avait eu une conférence avec le diable, et que celui-ci lui avait révélé que pour se sauver il devait supprimer les Messes basses ; et il écrivit contre les Messes basses.

Cependant Luther était trop resserré dans son château pour y rester plus long-temps. Il se répandit dans l'Allemagne, et, pour avoir plus de sectateurs, il dispensa les Prêtres, les Religieux et les Religieuses, du vœu de continence, dans un ouvrage où la pudeur est offensée en mille endroits. Après avoir fait un appel à l'impudicité, Luther en fit un à l'avarice, il publia un ouvrage en 1522, intitulé *Traité du fisc commun*. Il engageait les princes à s'emparer des revenus de tous les monastères, des évêchés, des abbayes, et en général de tous les bénéfices ecclésiastiques. L'appas du butin fit plus de prosélytes à Luther que tous ses livres. Son parti se grossit rapidement de tout ce qu'il y avait d'hommes impurs et de princes ambitieux. Il s'étendit dans une grande partie de l'Allemagne.

Le fondateur du nouvel Évangile quitta vers ce temps-là le froc d'Augustin, et l'année d'après, 1525, il épousa une Religieuse qu'il avait fait sortir de son couvent. Bientôt il donna au monde chrétien un spectacle encore plus étrange : il donna publiquement à Philippe, landgrave de Hesse, la permission d'épouser deux femmes.

L'empereur Charles-Quint, affligé de ces excès scan-

daleux, convoqua une diète ou assemblée de princes allemands, à Spire, en 1529. Les Luthériens y acquirent le nom de *Protestants*, pour avoir protesté contre le décret de la diète qui ordonnait de suivre la Religion de l'Eglise catholique.

Luther n'en devint que plus fougueux. Chaque année il publiait quelque nouvel écrit contre le souverain Pontife, ou contre les princes et les théologiens catholiques. Voici un nouvel échantillon de son style : Il appelait Rome la *racaille de Sodome, la prostituée de Babylone* ; le Pape, *un scélérat qui crachait des diables* ; les Cardinaux, *des misérables qu'il fallait exterminer. Si j'étais maître*, écrivait-il, *je ferais un même paquet du Pape et des Cardinaux pour les jeter tous ensemble dans la mer ; ce bain les guérirait, j'en donne ma parole. j'en donne Jésus-Christ pour garant*. Quant aux théologiens catholiques, il en parle avec la même douceur ; ses injures les plus légères sont : *bête, pourceau, épicurien, athée*, etc. Il était avec ses propres sectateurs aussi emporté qu'avec les Catholiques ; il les menaçait s'ils continuaient de le contredire, de rétracter tout ce qu'il avait enseigné, menace bien digne d'un apôtre du mensonge. Les Zuingliens dont nous parlerons bientôt, ayant eu le malheur de lui déplaire, il dit : *Le diable a pris possession d'eux ; ce sont des gens endiablés, superendiablés, perendiablés ; leur langue n'est qu'une langue de mensonge, remuée au gré de Satan, infusée, transfusée de son venin infernal*. Enfin, dans sa fureur, il se disait des injures à lui-même : il disait *qu'il était rempli de*

*diables, qu'il était satanisé, persatanisé*, etc. D'un apôtre de la vérité est-ce là le langage?

Depuis son apostasie, sa vie se passa en déclamations furibondes et en débauches. On conserve encore une Bible, à la fin de laquelle on voit une prière en vers allemands, écrite de la main de Luther, dont le sens est : *Mon Dieu, par votre bonté, pourvoyez-nous d'habits, de chapeaux, de capotes et de manteaux, de veaux bien gras, de cabris, de bœufs, de moutons, de génisses et de tous les moyens de satisfaire nos passions..... Bien boire et bien manger est le vrai moyen de ne pas s'ennuyer*[1]. Cette prière, où l'indécence, l'impiété, la luxure, la gourmandise, se disputent la palme, donne une juste idée du chef de la prétendue réforme. Il mourut en 1546, à soixante-deux ans, après s'être gorgé, suivant sa coutume, de vin et de viande.

Moine apostat et corrupteur d'une Religieuse, ami de la taverne et de la bonne chère, impie et sale bouffon, qui mit le premier l'Eglise en feu sous prétexte de la réformer et qui, pour preuve de son étrange mission, laquelle demandait certainement des miracles du premier ordre, présenta, comme Mahomet, les succès du sabre, les progrès du libertinage, les excès de la discorde, de la révolte, de la cruauté, du sacrilége et du brigandage : tel fut Luther [2].

2° *Zuingle*. Curé de Notre-Dame-des-Ermites, en

[1] Christian Juncker, *Vita Lutheri*, p. 225.

[2] *Voyez* Voyage d'un gentilh. irlandais à la recherche d'une Relig.; *Vie de Luther*, par Juncker.

Suisse, puis prédicateur à Zurich, Zuingle ayant lu les ouvrages de Luther, se mit à dogmatiser, cela veut dire qu'il attaqua tout ce que l'Église avait enseigné et pratiqué jusqu'alors; les indulgences, l'autorité du Pape, le sacrement de Pénitence, les vœux monastiques, le célibat des Chrétiens et l'abstinence des viandes. Le digne apôtre s'empressa de profiter de la liberté qu'il prêchait aux autres, il épousa une riche veuve; car le mariage fut le dénouement inévitable de toutes ces farces de réformation. Sa doctrine bouleversa toute la Suisse jusque-là si paisible et si heureuse; les cantons protestants s'armèrent contre les Catholiques. Zuingle fut obligé de conduire ses sectaires au combat; malgré sa prédiction la bataille fut perdue et lui-même y fut tué: ce fut en 1531[1].

3° *Calvin*. Ce nouvel apôtre de la prétendue réforme naquit au diocèse de Noyon, en 1509. Il fut pourvu d'un bénéfice, quoiqu'il n'ait jamais été Prêtre. Le dérèglement de ses mœurs le fit marquer sur l'épaule d'un fer chaud[2]. Il quitta sa patrie, et après avoir couru dans les différentes villes de France, prêchant les erreurs de Luther, auxquelles il avait ajouté ses rêveries, il se rendit à Bâle. Là, il publia son ouvrage de l'*Instruction chrétienne*. Comme Luther et comme Zuingle, il fait main-basse sur la doctrine, la morale et le culte de l'Eglise dans laquelle il était né. Il ne veut ni culte extérieur, ni invocation des Saints, ni chef visible de l'Eglise, ni Evêques, ni Prêtres, ni fêtes, ni croix, ni aucune de

[1] *Hist. de la Réforme dans la Suisse occid.*, par M. de Haller.

[2] *Voyez* M. Jacques, dans sa Théologie.

ces cérémonies sacrées que la Religion reconnaît être si utiles au culte de Dieu, et la philosophie, si nécessaires à des hommes matériels et grossiers, qui ne s'élèvent pour ainsi dire que par les sens à la contemplation des choses spirituelles.

Après différentes courses en Suisse et en Italie, le prétendu réformateur vint s'établir à Genève. Lui qui ne voulait point de Pape dans l'Eglise, devint, non pas le Pape, mais le despote de Genève. La moindre objection, la moindre opposition qu'on osait lui faire était toujours une œuvre de Satan, un crime digne du feu. Le médecin espagnol Michel Servet l'ayant contredit, il le fit brûler vif. Il exhortait ses disciples à traiter de même tous ceux qui s'opposeraient aux progrès de sa doctrine. Il écrivait à du Poët, qu'il traite de *général de la Religion en Dauphiné* : *Ne faites faute de défaire le pays de ces zélés faquins qui exhortent les peuples, par leurs discours, à se raidir contre nous, noircissent notre conduite et veulent faire passer pour rêverie notre croyance. Pareils monstres doivent être étouffés, comme j'ai fait ici à l'exécution de Michel Servet.* Telle était la charité de cet homme *évangélique*.

Voici un échantillon de sa politesse : *Pourceau, âne, chien, cheval, taureau, ivrogne, enragé,* étaient les compliments qu'il adressait à ses adversaires. Il exhortait ses partisans à s'emparer de toutes les richesses des Catholiques ; *et cela pour l'amour de Dieu*, disait-il, *afin que nous soyons en état de soutenir le petit troupeau, car sans moyens grands et puissants, la bonne volonté serait inutile.*

Orgueilleux, impudique, cruel, Calvin mourut dans le désespoir, et d'une maladie honteuse qui, aux yeux même de ses disciples, passa pour un châtiment visible de la justice divine[1]. Ce fut à Genève, en 1564.

4° *Henri VIII*. Le quatrième réformateur de la Religion fut Henri VIII, roi d'Angleterre. Ce prince avait d'abord écrit contre Luther. Tant qu'il fut chaste, Henri demeura Catholique. Mais voulant satisfaire ses passions, il pria le pape Clément VII de casser son mariage. Ce mariage étant très-légitime, le souverain Pontife lui répondit qu'il ne pouvait séparer ce que Dieu avait uni. Henri passa outre, répudia sa femme, et épousa Anne de Boulen. Le Pape l'excommunia. Le prince impudique, pour se soustraire aux foudres de l'Église, se fit déclarer *protecteur et chef suprême de l'Église d'Angleterre*. Devenu Pape, Henri ne changea rien à la doctrine, mais le schisme conduit rapidement à l'hérésie.

Les nouvelles erreurs ne pouvaient manquer d'être bien reçues dans un pays ainsi disposé à la révolte. Du vivant même de Henri, le Luthéranisme commençait à s'y glisser à son insçu et contre son gré. Après sa mort, Edouard VI abolit entièrement la Religion catholique.

Plus occupé de satisfaire ses passions que d'établir son Eglise, Henri épousa cinq femmes qu'il répudia

[1] Calvinus in desperatione finiens vitam obiit, turpissimo et fœdissimo morbo, quem Deus rebellibus et maledictis comminatus est priùs excruciatus et consumptus. Quod ego verissime attestari audeo, qui funestum et tragicum illius exitum et exitium his meis occulis præsens aspexi. *Joan. Haren. Apud Petr. Cutsemium.*

tour à tour, et qu'il fit conduire à l'échafaud. On rapporte que sur le point de mourir, il s'écria en regardant ceux qui étaient autour de son lit : Mes amis, nous avons tout perdu, l'état, la renommée, la conscience et le Ciel. Sa mort arriva l'an 1547.

Si donc nous considérons le Protestantisme qu'on s'efforce par tant de moyens de répandre aujourd'hui :

1° *Dans les hommes qui l'ont établi*. Nous trouvons qu'il a eu pour auteurs quatre libertins déhontés, quatre hommes auxquels nulle ame honnête ne voudrait ressembler. Et c'est vous, mon Dieu ! Dieu de toute sainteté ! qui auriez choisi de pareils ministres pour réformer l'Église, votre Épouse, et enseigner aux hommes la vérité et la vertu? Le croira qui voudra !

2° *Dans ses causes*. Les voici : l'orgueil, l'amour des richesses et l'amour des plaisirs sensuels « Luther et Calvin, disait Frédéric, roi de Prusse, protestant et philosophe, étaient de *pauvres gens*. » « Il ne faut pas croire, ajoute un autre écrivain, que les sectaires du seizième siècle fussent de génies supérieurs. Il en est des chefs de sectes comme des ambassadeurs ; souvent les esprits médiocres y réussissent le mieux, pourvu que les conditions qu'ils offrent soient avantageuses. L'amour des biens ecclésiastiques fut le principal apôtre de la réforme en Allemagne. En France, ce fut l'amour de la nouveauté, et en Angleterre l'amour impudique. »

3° *Dans son dogme*. Le symbole des Protestants se réduit en un seul article : *Je crois tout ce que je veux*.

En effet, le principe fondamental, unique, universel du Protestantisme, c'est que chaque homme doit chercher sa Religion dans la Bible, et ne doit admettre que ce qu'il y trouve, lui et non pas un autre. Le Protestantisme dit donc aux peuples en leur présentant la Bible : « La vérité, toute la vérité est contenue dans ce livre ; mais qu'est-ce que la vérité ? qu'est-ce que le Christianisme ? Je l'ignore, c'est à vous de le chercher dans la Bible. Cherchez donc, qui que vous soyez, hommes, femmes, enfants, savants et ignorants, cherchez ; parlez maintenant, trouvez-vous dans la Bible le mystère de la Trinité? y croyez-vous ? vous êtes Chrétien ; n'y croyez-vous pas ? vous êtes Chrétien. Croyez-vous à la divinité de Jésus-Christ? vous êtes Chrétien ; n'y croyez-vous pas? vous êtes Chrétien. Croyez-vous aux peines éternelles ? vous êtes Chrétien ; n'y croyez-vous pas? vous êtes Chrétien. Quelles que soient vos opinions, dès que vous prétendez les trouver dans la Bible, cela suffit, vous êtes Chrétien. Néanmoins, ce que vous croyez, d'autres le nient. Ce qui vous paraît vrai leur paraît faux. Qui d'entre vous a raison ? Ne me le demandez pas ; demeurez seulement tranquilles dans votre incertitude, et soyez certains qu'on peut être bon Chrétien sans savoir ce qu'il est nécessaire de croire pour être Chrétien. »

Telle est, mot pour mot, la doctrine du Protestantisme. Or, qu'arriva-t-il? C'est qu'il y eut bientôt parmi les Protestants autant de religions que d'individus. L'un crut trouver dans la Bible qu'il y a cinq Sacrements ;

l'autre, qu'il y en a quatre ; celui-ci, qu'il y en a deux ; celui-là, qu'il n'y en a point du tout. C'est au point que du vivant de Luther, on comptait déjà parmi ses disciples, trente-quatre religions différentes, se combattant, se dénigrant, se lançant des anathèmes, unies seulement par leur haine contre la véritable Église.

Depuis cette époque, les sectes protestantes se sont multipliées à l'infini. Chaque jour il s'en forme de nouvelles ; dans la seule ville de Londres, on en compte plus de soixante ; et dans chaque secte, les professions de foi se succèdent comme les feuilles sur les arbres. C'est au point qu'un ministre protestant disait, dans un récent ouvrage, qu'il se *faisait fort d'écrire sur l'ongle de son pouce, tout ce qu'il y avait encore de croyances communes parmi les Protestants*. Et l'on voudrait nous donner le Protestantisme pour une religion ! Dites plutôt que le Protestantisme est la négation de toute religion.

Nous ne ferons pas remarquer les inconséquences perpétuelles des Protestants. Ils rejettent toute espèce d'autorité en matière de religion. Mais comment donc savent-ils que la Bible est un livre divin ? n'est-ce pas par l'autorité de la tradition. Si la tradition leur paraît infaillible quand elle leur dit : la Bible vient de Dieu ; pourquoi ne le serait-elle pas quand elle leur enseigne toutes les autres vérités qu'ils rejettent ? Quand cesserez-vous d'avoir deux poids et deux mesures ? quand serez-vous conséquents avec vous-mêmes ? Vous chomez le dimanche ; mais comment, je vous prie, savez-vous que c'est le jour du Seigneur ? N'est-ce pas uniquement par

l'autorité de la tradition? Pourquoi donc avez-vous supprimé les fêtes? pourquoi ne faites-vous pas abstinence pendant le Carême, aux vigiles, ainsi que les vendredis et les samedis, suivant l'autorité de la tradition et l'ancien usage de l'Eglise? De même où avez-vous appris, si ce n'est dans la tradition, que le Baptême par infusion est valide? ainsi de bien d'autres pratiques que vous regardez comme sacrées.

4° *Dans sa morale*. Le décalogue des Protestants se réduit à un seul précepte : *Tu pratiqueras tout ce que tu crois*.

Or, le Protestant peut croire tout ce qu'il veut, c'est-à-dire tout ce qui paraît vrai à sa raison : il peut donc faire tout ce qu'il veut, toujours en restant Protestant, et sans qu'aucun autre Protestant puisse rien lui dire. C'est ce qu'on a vu, et c'est ce qu'on voit encore aujourd'hui.

Ainsi, Luther établit pour base de sa morale, que les bonnes œuvres sont inutiles et même nuisibles au salut; que l'homme n'est qu'une pure machine, sans liberté morale, incapable de vertu et de crimes; Calvin dit que l'homme, une fois justifié par la foi, est assuré de son salut, quand même il se livrerait ensuite à tous les désordres; et Luther et Calvin prétendaient trouver ces abominables maximes très-clairement dans la Bible.

A leur tour, les Anabaptistes disaient : Nous avons trouvé dans la Bible, que pour exécuter les ordres du Ciel, nous devons mettre à mort les impies, confisquer

leurs biens, afin d'établir un nouveau monde ; et on les vit la Bible d'une main, une torche de l'autre, et une épée au côté, brûler, tuer, piller, ravager toute l'Allemagne.

Après les Anabaptistes, vinrent les Familistes, qui enseignaient, toujours d'après la Bible, *qu'il est bon de persévérer dans le péché, afin que la grace puisse abonder* ; puis les Antinomiens, qui dirent ouvertement que l'*adultère et le meurtre rendent plus saint sur la terre et plus heureux dans le Ciel.*

Si vous étudiez les innombrables sectes protestantes, vous trouverez qu'il n'est aucun point de morale qui n'ait été nié par quelqu'une d'entre elle ; car il n'en est aucun dont le Protestantisme puisse affirmer *: Il est nécessaire d'y conformer sa conduite ;* par la raison bien simple qu'il n'est aucun dogme dont il puisse affirmer : *il est nécessaire de le croire ou d'y soumettre sa raison.* Pour conclusion : de même que le symbole du Protestantisme peut se réduire à ce seul article : *Je crois tout ce qui me paraît vrai ;* son code de morale peut se réduire à celui-ci : *Je dois pratiquer tout ce qui me paraît bon ;* formule de morale dont tout homme, quelles que soient ses passions, peut très-bien s'accommoder, comme il s'accommodera, quelles que soient ses erreurs, de la formule de foi qui y correspond.

5° *Dans son culte.* Le culte est l'expression de la foi et de la morale. Or, parmi les Protestants il n'y a ni foi ni morale obligatoire et uniforme, il n'y a donc et il ne peut y avoir de culte obligatoire et uni-

forme. Le vide de la réforme, par privation de foi et d'amour, se manifeste dans ses temples : ils sont muets, ils sont vides, ils sont nus ; rien de plus froid et de plus triste qu'un prêche protestant. De la mobilité perpétuelle des opinions naît la mobilité des signes destinés à les exprimer. Ainsi, parmi les Protestants, les uns regardent la prédication comme un acte religieux, les autres comme un acte civil ; ceux-là envisagent le Baptême comme un rit inutile, ceux-ci le tiennent pour nécessaire.

Mais voici quelque chose qui passe toute imagination. Dernièrement les Luthériens et les Calvinistes d'Allemagne ayant formé une réunion, les Ministres annoncèrent qu'ils donneraient la réalité ou la figure du corps de Jésus-Christ dans la Communion, à la volonté et suivant la croyance de chacun. Ainsi, lorsque les *Fidèles* venaient pour recevoir la Communion, les Ministres disaient : Croyez-vous recevoir le corps de Jésus-Christ ? — Oui, répondaient les Luthériens. — Eh bien ! recevez le corps de Jésus-Christ. — Croyez-vous recevoir la figure du corps de Jésus-Christ? — Oui, répondaient les Calvinistes. — Eh bien ! recevez-en la figure. Qu'est-ce que cela ? Sinon une jonglerie sacrilége, et la déclaration que le Protestantisme fait à la face de l'univers qu'il ne sait plus que croire touchant l'Eucharistie, comme sur tout le reste, et que l'acte le plus auguste du culte chrétien n'est plus à ses yeux qu'une cérémonie quelconque à laquelle il n'entend plus rien.

Faut-il s'étonner maintenant que tant de Protestants montrent une répugnance invincible pour ce culte vide de foi. Ce culte néanmoins se soutient encore, de même que les formes d'un corps sans vie subsistent quelque temps après que l'ame s'est retirée ; mais bientôt la putréfaction commence et tout tombe en poussière [1].

6° *Dans ses effets*. Le Protestantisme est la cause de toutes les calamités qui ont pesé sur l'Europe depuis trois cents ans [2]. A peine ses premiers apôtres eurent-ils jeté leurs principes parmi le peuple, qu'un vaste incendie s'alluma en Allemagne, en France, en Suisse, en Angleterre. Une guerre de trente ans, le pillage de cent mille monastères, asiles sacrés de la science, monuments de la charité de nos pères, la dévastation et la spoliation des églises, des fleuves de sang du nord au midi de l'Europe, des forfaits inouis, des haines atroces, des parjures, des scandales à faire rougir le vice même, tels furent les effets immédiats du Protestantisme. Et il serait la vérité? Non, dit un fameux impie, la vérité n'est jamais nuisible, et c'est pour nous la meilleure preuve que le Protestantisme n'est pas la vérité [3]. Mais le grand effet ou plutôt le grand crime du Protestantisme, c'est l'anéantissement du Christianisme chez tous les peuples qui ont embrassé la réforme : Allez et voyez. Oui, la cons-

[1] *Voyez* la lettre de M. Laval, ministre protestant, sur son retour à l'Eglise cathol.

[2] Grotius, célèbre protestant, disait : Ubicumque invaluere Calvini discipuli imperia turbavere.

[3] J.-J. Rousseau.

cience universelle prononce contre la réforme ce terrible anathème : *Il n'y a point de Christianisme pour toi.*

Luther, Zuingle, Calvin, Henri VIII, vous qui, vous donnant à vous-mêmes votre mission, vîntes de votre propre autorité réformer l'Eglise, écoutez ce que vous avez fait : Dès que, rejetant l'autorité catholique, vous eûtes proclamé l'indépendance de chaque homme en matière de foi, d'autres réformateurs s'élevèrent sous vos yeux mêmes pour continuer votre ouvrage. Ils réformèrent votre enseignement comme vous aviez réformé celui de l'Église. Vous aviez dit : Nous rejetons tels dogmes parce qu'ils choquent notre raison; ils ont dit : Nous rejetons tels autres dogmes parce que notre raison ne peut les admettre. Vous leur aviez demandé : Qui êtes-vous? Ils vous ont demandé à leur tour : Qui étiez-vous pour contredire l'Eglise? et vous n'avez pu leur répondre. Effrayés de votre propre ouvrage, à sa naissance, vous en prévîtes dès-lors les progrès lamentables, vous découvrîtes avec épouvante dans l'avenir ces guerres interminables d'opinions, cette confusion immense de doctrines, cette destruction graduelle de la foi, que vous léguiez à la postérité. Hélas ! vos pressentiments sinistres étaient loin d'égaler la réalité ; vous n'avez pas vu tout ce que vous avez fait, mais vous avez fait tout ce que nous voyons. Vous étiez à peine descendus dans la tombe, que de nouvelles sectes, s'éveillant à la parole de révolte que vous aviez lancée dans le monde, déchirèrent les lambeaux de la foi que vous aviez retenus, et détruisirent successivement tout le

Symbole de la Religion ; jusqu'à ce qu'enfin vos derniers disciples en sont venus à renier la divinité même de Jésus-Christ [1], et cette apostasie solennelle, qui eût arraché à la réforme un cri d'indignation si elle eût été encore chrétienne, a été ratifiée par le scandale de son silence. Alors tout a été consommé pour elle ; l'œuvre du Protestantisme est parvenue à son terme, et il ne reste plus rien à réformer dans le Christianisme, lorsqu'on est enfin venu à réformer Dieu même. Et voilà cette religion qu'on s'efforce de propager aujourd'hui ! !

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir fait naître dans le sein de la véritable Eglise ; faites-nous la grace de la consoler par la sainteté de notre conduite.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je prierai souvent pour la conversion des Hérétiques*.

[1] On sait que le Consistoire de Genève a défendu aux ministres de prêcher sur la div. de Jésus-Christ.

## PETIT CATÉCHISME.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (16e SIÈCLE.)

*Q*. Que remarquez-vous sur le seizième siècle?

*R*. Je remarque sur le seizième siècle, que l'Eglise eut alors un grand combat à soutenir. Ceux qui l'attaquèrent furent Luther, Zuingle, Calvin, Henri VIII.

*Q*. Qui était Luther?

*R*. Luther était un religieux Augustin, d'Allemagne. Il avait fait les trois vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance; il les viola tous, apostasia, épousa une Religieuse et se mit à déclamer contre l'Eglise catholique. Avant d'être condamné, il avait écrit au souverain Pontife qu'il écouterait sa décision comme un oracle sorti de la bouche de Jésus-Christ; mais à peine le pape Léon X eut-il condamné ses erreurs, qu'il se répandit en injures contre lui, contre les Evêques et les Théologiens catholiques, prétendant avoir lui seul plus de savoir et de lumières que tout le monde chrétien. Il continua de prêcher l'erreur, et après avoir mené une vie scandaleuse, il mourut en sortant d'un repas où il s'était, suivant sa coutume, gorgé de vin et de viande.

*Q*. Qui était Zuingle?

*R*. Zuingle était un Curé de Notre-Dame-des-Ermites, en Suisse. Ayant lu les livres de Luther, il prêcha ses erreurs à Zurich. Il permettait toute sorte de désordres; ce qu'il y eut d'hommes méchants se joignit

au nouvel Apôtre. Lui-même osa se marier publiquement, enfin il fut tué dans une bataille où ses partisans furent défaits, quoiqu'il leur eût promis la victoire.

*Q.* Qui était Calvin ?

*R.* Calvin était un Ecclésiastique de Noyon ; mais il ne fut jamais Prêtre. Il vint à Bourges étudier les sciences; un de ses maîtres lui enseigna les erreurs de Luther, il les adopta, y ajouta les siennes et vint se fixer à Genève où il fut chef de sa secte. Libertin, orgueilleux, cruel, Calvin fit brûler Michel Servet qui avait osé le contredire. Il mourut lui-même à Genève d'une maladie honteuse.

*Q.* Qui était Henri VIII ?

*R.* Henri VIII était roi d'Angleterre. Dominé par ses passions, il voulut faire rompre son mariage par le souverain Pontife. Le mariage étant très-valide et très-légitime, le souverain Pontife refusa de se rendre aux caprices de Henri. Alors ce prince se déclara chef de la Religion en Angleterre. Il entraîna son peuple dans le schisme et bientôt dans l'hérésie.

*Q.* Comment appelle-t-on la religion prêchée par Luther, par Zuingle, par Calvin et Henri VIII?

*R.* On l'appelle le Protestantisme. Pour voir que le Protestantisme est une fausse religion, n'est pas même une religion, il suffit de réfléchir : 1° qu'il a été établi par quatre grands libertins auxquels nulle ame honnête ne voudrait ressembler ; 2° qu'il a eu pour cause l'amour des honneurs, l'amour du bien d'autrui et des plaisirs sensuels, autant de choses défendues par

l'Évangile ; 3° qu'il permet de croire tout ce qu'on veut et de faire tout ce qu'on croit ; 4° qu'il a produit des maux infinis ; il a ensanglanté l'Allemagne, la France, la Suisse et l'Angleterre ; il a conduit à l'impiété et enfin à l'indifférence, source de toutes les révolutions passées et futures. Il faut donc se défier de ceux qui le prêchent et avoir en horreur les livres qu'ils répandent.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir fait naître dans le sein de la véritable Eglise ; faites-nous la grace de la consoler par la sainteté de notre conduite.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je prierai souvent pour la conversion des Hérétiques*.

# XLVI^e LEÇON.

## LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (16^e SIÈCLE. SUITE.)

L'Église défendue, Concile de Latran; ordre de Saint-Jean-de-Dieu; Jésuites, saint Ignace; saint François-Xavier.

Dans la leçon précédente, nous avons reconnu le camp ennemi de l'Église et les hérésiarques dont le démon se servit au seizième siècle pour ruiner sur la terre l'œuvre de la Rédemption. Jamais ses efforts ne furent plus redoutables; mais il est écrit : *Les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre l'Église.*

A l'armée ennemie, Dieu oppose deux Conciles généraux, des Docteurs également distingués par leur génie et par leur sainteté, cinquante-neuf ordres ou congrégations religieuses; enfin, pour dédommager l'Eglise des pertes qu'elle fait en Europe, il lui donne l'Amérique, les Indes et le Japon[1].

Avant la naissance de l'hérésie de Luther, l'Eglise,

[1] C'est au moment où le Protestantisme triomphant, s'asséyait sur les débris des autels et des temples catholiques renversés par lui dans une grande partie de l'Europe, et qu'il se flattait d'assister aux funérailles de l'Église romaine, que cette même Église se montre pleine d'une surabondance de vie et fait un immense déploiement de forces nouvelles.

« Voici en Italie, en France, en Espagne, cinquante-neuf réformes et

pleine de sollicitude pour le bien de la chrétienté, avait assemblé en 1512 son dix-septième Concile général, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, à Rome. Rétablir la paix entre les princes chrétiens et former une ligue contre le Turc, cet ennemi toujours menaçant de la Religion et de la civilisation européenne, tels en furent les principaux objets. Grace à Luther, dont l'hérésie vint jeter la discorde en Allemagne, la ligue n'eut pas d'effet et les Mahométans purent à leur aise ravager les provinces chrétiennes, voisines de leur empire.

En même temps qu'elle veillait sur la conservation de ses enfants, l'Eglise se justifiait aux yeux de l'univers des reproches et des calomnies dont l'apostat de Wittemberg

créations d'ordres religieux pour l'éducation, pour l'instruction et pour la bienfaisance, tendant à consacrer au service de l'Église toutes les forces disponibles, et à faire entrer insensiblement dans la même voie les générations futures. Je m'arrête devant les grandes figures de cette époque, les Charles Borromée, les Ignace, les François Xavier, les François de Sales, les Thérèse, les Paolo Giustiniani, les Gaëtano de Thiène, les Pierre Caraffa, les Romillon, les Bérulle, les Philippe de Néri, les Hugo Ménard, les Azpilcuéta, les Jean de Dieu, les Bellarmin, les Baronius, les Vincent de Paule.

» Je vois plus loin ce magnifique édifice de l'Église catholique, élevé dans l'Amérique méridionale, où la conquête s'était changée en mission, et où la mission était devenue civilisatrice. J'ai vu dans les Indes orientales, ce centre immense conquis par le catholicisme, à Goa, et autour duquel on comptait, en 1565, près de trois cent mille nouveaux Chrétiens; au Japon, trois cent mille autres Chrétiens, en 1579; puis, en 1606, trois cents églises et trente maisons de Jésuites, fondées par le Père Valignagno; puis, malgré les fureurs de la persécution, deux cent trente-neuf mille trois cent trente-neuf Japonais convertis de l'an 1603 à 1622; en Chine, la première église consacrée à Nankin, l'année d'après la mort du célèbre Père Ricci, qui commençait toujours par des leçons de mathématiques pour finir par la Religion, et en 1616, les églises chrétiennes dans les cinq provinces de

cherchait à la flétrir. Il accusait cette sainte épouse de Jésus-Christ d'être une Babylone, une prostituée, l'organe de Satan; de n'avoir plus en elle ni vérité, ni sainteté, ni charité. Mais *c'est aux fruits qu'on connaît l'arbre*, nous dit Notre Seigneur : *le bon arbre porte de bons fruits et le mauvais arbre porte de mauvais fruits*. Ainsi, tandis que le Protestantisme prêchait la haine des grands, le pillage des biens ecclésiastiques, le libertinage aux Religieux, et mettait tout en combustion, l'Eglise donnait au monde un des plus beaux présents qu'elle ait pu lui faire, une preuve de charité maternelle si touchante, qu'il est impossible de ne pas y reconnaître l'Epouse toujours légitime du Dieu de charité.

l'empire. Pas une année alors où des milliers d'individus ne se convertissent, et cela malgré la résistance vivace des religions nationales qui règnent dans l'Orient; soixante-dix Bramines convertis par le Père Nobili, en 1609; à la cour de Mongol, trois princes de la famille impériale d'Akbar, convertis, en 1595, par Jérôme Xavier, neveu du saint; la communauté nestorienne rendue à la Foi; en Abyssinie, Séla Christos, frère de l'empereur, suivi d'un grand nombre d'autres; puis l'empereur Seltan Ségueld, communiant selon le rit catholique.

» A la cour romaine, ce qui s'éleva d'hommes de politique, d'administration, de poésie, d'art, d'érudition, avaient tous le même caractère d'austérité religieuse; l'Église touchait, ranimait de son souffle les forces éteintes et corrompues de la vie, et donnait au monde une tout autre allure, une tout autre couleur.

» Quelle activité immense! Rome embrassant le monde entier, pénétrant en même temps dans les Andes et dans les Alpes, envoyant ses représentants et ses défenseurs au Thibet et en Scandinavie! Et sur cette scène illimitée, partout encore, vous la voyez, jeune, énergique, infatigable; l'impulsion qui agissait au centre, se faisait sentir peut-être avec plus d'exaltation et de force entraînante sur les travailleurs des pays lointains!» — Léopold Ranke, *Histoire de la Papauté*. M. Léopold Ranke est protestant!!

Toutes les passions mises en mouvement par les doctrines de Luther et de Calvin, les bouleversements qui devaient en être la suite, ainsi que l'affaiblissement et la perte générale de la foi, toutes ces causes allaient développer la maladie la plus humiliante qui puisse affliger l'humanité. La démence allait devenir beaucoup plus commune et le nombre des fous passer toutes les proportions qu'il avait jusque-là atteintes en Europe. Oui, il faut bien le dire, aujourd'hui que la science est venue constater ce fait : *De la perte de la foi à la perte de la raison il n'y a qu'un pas; moins il y a de foi chez un peuple plus il y a de fous*[1]. Voici donc l'Eglise qui vient au-devant de cette nouvelle calamité et qui va réparer le mal dont l'hérésie sera la principale cause.

En ce temps-là fut fondé l'ordre de Saint-Jean-de-Dieu. Outre les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, les Religieux qui le composent en font un quatrième, celui de servir les malades et particulièrement les aliénés. Charité catholique, que vous êtes admirable ! connaissant la faiblesse et l'inconstance du cœur humain, vous l'enchaînez par un lien indissoluble, ici au chevet du pestiféré, là au bagne de l'esclave, ailleurs à la loge de l'insensé ; et la Religion qui inspire et qui soutient depuis dix-huit siècles de pareils dévouements dans des millions d'individus, n'a rien de surnaturel ! ! Si ce grand miracle de charité ne vient pas de Dieu, dites-nous de qui il vient?

Le fondateur du nouvel ordre fut saint Jean de Dieu.

1 *Voyez* les savantes recherches du docteur Esquirol.

Ce Saint naquit en Portugal, en 1495, de parents peu favorisés des biens de la fortune, mais pieux et charitables. L'envie de voyager le porta, dans un âge encore tendre, à quitter sa patrie et sa famille. Son départ causa tant de douleur à sa mère, qu'elle en mourut au bout de trois semaines. Cependant, il se trouva bientôt dépourvu de tout secours, et réduit à une telle misère, qu'il fut obligé de servir pour avoir de quoi subsister. Il s'attacha à un maître berger, et fut employé à garder les troupeaux : il avait environ dix ans. Il vécut dans cet état avec toute l'innocence d'un vrai Chrétien.

Quelques années après il s'enrôla dans une compagnie d'infanterie. Malheureusement, la corruption qui régnait parmi ses camarades infecta sa vertu; il perdit insensiblement la crainte de Dieu, et abandonna presque tous ses exercices de piété. Mais Dieu veille sur ses élus. S'il permet qu'ils tombent dans quelques fautes, c'est afin de leur faire connaître leur propre faiblesse et d'édifier l'Eglise par leur pénitence. Il ne laissa pas long-temps Jean dans le désordre. Un jour il fut renversé de cheval et tellement blessé, qu'il demeura long-temps sans mouvement et sans parole. Etant un peu revenu à lui-même, il comprit le danger où il avait été de perdre la vie du corps, et il fit de sérieuses réflexions sur l'état de son ame. Il se mit à genoux, se recommanda à la sainte Vierge, et résolut de changer de vie : il tint parole. Il quitta l'armée et reprit son ancien état de berger.

Eloigné du tumulte des armes, Jean se souvint de ce qu'il avait été dans sa jeunesse, et ce souvenir fut suivi des plus vifs regrets. Il commença dès-lors à consacrer la plus grande partie du jour et de la nuit aux exercices de la prière et de la mortification; mais il crut qu'il ne pouvait rien faire de plus propre à satisfaire la justice divine que de se dévouer au service des malheureux. Pour exécuter son dessein, il passa en Afrique, afin de procurer aux esclaves chrétiens toute la consolation et tous les secours qui dépendraient de lui. Il espérait encore trouver dans ce pays la couronne du martyre, après laquelle il soupirait ardemment. Néanmoins, son confesseur lui conseilla de repasser en Espagne. Il obéit. Ayant assisté à un sermon du père Jean d'Avila, le plus célèbre prédicateur de l'Espagne, il fut si touché, qu'il fondit en larmes et remplit l'église de cris et de gémissements. Il fit une confession générale et ne songea plus qu'à faire du bien aux pauvres et aux malades. Pendant le jour il était constamment au chevet de leur lit, leur prodiguant les soins les plus tendres et leur rendant les services les plus pénibles à la nature. Vers les neuf heures du soir, il allait quêter pour eux. Il marchait dans les rues une hotte sur le dos et deux marmites à ses bras. La pluie, le vent, le froid, ne l'arrêtaient point. Lorsqu'il voulait demander l'aumône pour ses chers malades, il criait à haute voix : *Mes frères, faites-vous du bien pour l'amour de Dieu; mes frères, faites-vous du bien pour l'amour de Dieu.*

Cette manière extraordinaire de demander l'aumône

attirait tout le monde aux fenêtres, et on lui donnait abondamment de quoi nourrir ses pauvres. Toute la ville de Grenade fut édifiée d'une pareille conduite. Bientôt quelques Chrétiens charitables se réunirent au serviteur de Dieu.

Telle fut l'origine des frères *de la charité de Saint-Jean-de-Dieu*. Cet ordre fut approuvé par le pape saint Pie V.

Le Saint continua jusqu'à sa mort ces œuvres de miséricorde. Pauvre lui-même, il manquait de l'absolu nécessaire. Pendant sa dernière maladie, une dame étant allée le visiter, le trouva couché avec ses habits dans sa petite cellule, n'ayant d'autre couverture qu'une vieille casaque. Le Saint avait seulement substitué à la pierre qui lui servait d'oreiller, la hotte dans laquelle il avait coutume de mettre les aumônes qu'il ramassait par la ville.

Les malades et les pauvres fondaient en larmes autour de son lit. L'Evêque de la ville vint le voir, dit la Messe dans sa chambre, et lui administra les derniers Sacrements. Jean était encore à genoux devant l'autel lorsqu'il expira. C'était le 8 mars 1550.

Nous avons dit que les frères de Saint-Jean-de-Dieu avaient pour but spécial de prendre soin des fous. De toutes les infirmités dont l'homme puisse être atteint, la folie est sans contredit la plus humiliante et la plus triste. Privé de la raison, le fou est comme un animal et souvent comme un animal furieux. Les malheureux aliénés ne peuvent attendre du monde que le mépris,

l'insulte et l'abandon. Repoussés de leurs proches, relégués comme des criminels dans de sombres cachots, en butte à toutes sortes de mauvais traitements, ils se tourmentaient, s'irritaient, et leur sang s'allumant encore davantage, leur maladie devenait à jamais incurable. Médecin de tous les maux de l'humanité, le Christianisme se fit leur ami. Il prit en main leurs douleurs, et les fruits de son zèle furent incalculables.

Les frères de Saint-Jean-de-Dieu établirent des hôpitaux spacieux, bien aérés, accompagnés de cours et de jardins, et de tous les petits agréments de la vie qui peuvent contribuer à ramener le calme dans les idées des malheureux frappés de démence. Chez eux, les aliénés ne sont ni contrariés, ni plongés dans ces cachots où les restes de la raison achèvent de s'égarer. Ils sont libres et circulent, suivant leur caprice, dans l'intérieur de l'établissement pendant toute la journée. Pour les contenir, les Religieux n'emploient que la douceur. Grace à leurs tendres soins, le calme renaît dans ces têtes agitées; et bien des fois les frères de Saint-Jean-de-Dieu ont eu la consolation de rendre à leurs familles des parents qu'elles croyaient à jamais perdus. Les préventions contre la folie étaient tellement enracinées lorsque les frères de Saint-Jean-de-Dieu osèrent en entreprendre la guérison, que ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'ils obtinrent la permission d'accomplir leur généreux dessein. Pour les dégoûter d'une si belle tentative, en leur persuadant qu'elle était inutile, les autorités civiles ordonnèrent qu'on conduisît les saints

fondateurs de l'ordre dans les souterrains infects où étaient relégués quelques-uns des fous les plus furieux.

Mais dans cette entreprise, comme dans toutes celles auxquelles le Christianisme donne naissance, un prodige vint au secours des charitables frères, et prouva que leur généreux sacrifice était agréable à Dieu.

Tout au fond de ces sombres retraites, gisait sur un peu de paille celui qui passait pour le plus dangereux entre les fous. Ses pieds et ses mains étaient enchaînés à de lourds anneaux scellés dans le mur; un carcan de fer comprimait tous ses mouvements, et ses vêtements tout déchirés annonçaient que souvent il exerçait contre lui-même ses violences, et qu'il y avait du danger à l'approcher de trop près. A ses pieds on voyait une cruche d'eau à moitié cassée, un pain noir souillé d'ordure ; tel était l'unique aliment du malheureux aliéné. Quand il vit de loin, à la lueur des flambeaux que portaient les gardiens, s'avancer vers lui le cortége qui venait le visiter, il se leva d'un bond sur ses pieds, remuant ses chaînes et prenant une attitude menaçante. Ses cheveux hérissés, son œil blanc qui lançait des regards irrités ; ce mélange inoui d'idiotisme, de fureur, la profondeur de ce cachot, le silence qui n'était interrompu que par le bruit des chaînes, tout donnait à cette scène un caractère lugubre et effrayant, capable d'intimider tout autre que des Chrétiens remplis de l'esprit de Dieu.

Arrivés à quelque distance du terrible fou, tous les gardiens s'arrêtèrent. Le supérieur des frères de Saint-

Jean-de-Dieu s'avança seul vers lui, et l'embrassant avec affection, et le flattant de la main comme on apprivoise un animal fougueux, il lui fit entendre, par de douces caresses, qu'il ne venait que pour lui faire du bien. Au lieu de la fureur, on ne vit plus se peindre dans les regards du fou qu'un indicible étonnement. Il y avait bien des années qu'il n'avait connu la présence des hommes qu'à leurs mauvais traitements et aux coups dont on l'accablait. C'était donc pour lui un prodige dont son faible cerveau ne pouvait se rendre compte, que de voir un homme, non-seulement ne pas le maltraiter, mais lui témoigner doucement qu'il compatissait à ses peines et à ses douleurs. De ce moment le Religieux fut maître absolu du prisonnier. Au grand effroi de ceux qui l'accompagnaient, il fit ôter ses chaînes et le revêtit d'habits convenables; il le prit par le bras et l'emmena avec lui dans la maison qu'il avait disposée.

Un an après, ce fou si dangereux était au sein de sa famille, au milieu de ses enfants, bénissant avec eux les charitables frères de Saint-Jean, et remerciant le Ciel de les avoir envoyés auprès de lui pour le rendre à la liberté, à la raison et à la vie.

Un seul mot suffira pour peindre combien le dévouement des frères de Saint-Jean-de-Dieu paraissait utile et héroïque, même aux persécuteurs de la Religion chrétienne. De tous les ordres religieux, c'est le seul que la révolution française ait respecté[1]!

[1] *Voyez* Butler, 8 mars; Hélyot, *t.* IV. 151; *Hist. des Bienf. du Christ.*, *t.* I. 147.

La fondation de l'ordre de Saint-Jean-de-Dieu, et celle de tant d'autres ordres infirmiers qui parurent au seizième siècle, tous ces miracles de charité divine vengeaient glorieusement l'Église catholique du reproche d'infidélité que les Protestants lui adressaient. Dieu voulut encore confondre ses ennemis en dévoilant le venin et la vanité de leurs doctrines. Pour cela, le voici qui tire des trésors de sa miséricorde un ordre religieux d'une activité, d'une science, d'un ensemble admirable; pépinière de Saints, de Savants, de Martyrs et de Missionnaires, cet ordre sera le boulevart de la foi. Sentinelles vigilantes, toujours les armes à la main, ces Religieux conservèrent la foi aux générations naissantes, la ranimèrent dans le cœur des vieillards par leurs écrits et leurs discours, mirent en fuite l'hérésie et appelèrent à l'Église les nations infidèles.

Au moment précis, la même année, peut-être le même jour où Luther soutenait ses premières thèses hérétiques, saint Ignace qui devait le terrasser, recevait, au siége de Pampelune, la blessure qui devait à jamais l'éloigner du monde, préparer sa conversion et le conduire dans la grotte de Manrèze où il écrivit ses exercices spirituels; ce code méthodique de la piété qui servit à former son ordre et à repeupler tous les autres; ce livre d'or dont on a dit qu'il avait fait plus de conversions qu'il n'a de lettres. Lorsque Calvin commença à se faire des disciples à Paris, saint Ignace qui était venu étudier dans cette ville, assemblait des compagnons pour déclarer la guerre aux ennemis de la foi. Enfin,

lorsque Henri VIII, roi d'Angleterre, se fit nommer chef de l'Église anglicane, et qu'il ordonna, sous peine de mort, à ses sujets, d'effacer le nom de Pape de tous les livres, saint Ignace jetait les fondements de son ordre qui fait profession d'obéissance particulière au souverain Pontife.

Ce Saint naquit en Espagne l'an 1491 ; ses parents l'envoyèrent de bonne heure à la cour, mais Ignace qui était passionné pour la gloire, prit bientôt après le parti des armes. Sa conduite n'était pas fort régulière. Tout occupé de la vanité et des plaisirs du monde, il était bien loin de régler ses actions d'après les maximes de l'Évangile. Il vécut de la sorte jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans que Dieu lui ouvrit les yeux. En défendant la ville de Pampelune, assiégée par les Français, Ignace fut atteint par un boulet qui lui cassa la jambe. La bataille fut gagnée par les Français et Ignace fait prisonnier. On le traita avec douceur. Le chirurgien fut appelé, mais la guérison fut longue. Ignace, ennuyé, demanda des livres ; on lui apporta la *Vie des Saints*. C'était là que Dieu l'attendait. La grace lui toucha le cœur, il résolut de se convertir et d'imiter les Saints. Quand il fut en état de marcher, il se retira dans une grotte, près de la ville de Manrèze où il pratiqua de grandes austérités. Il partit de là pour la Terre-Sainte.

Au retour de son voyage il s'appliqua fortement à l'étude. Il vint à Paris où il convertit François Xavier en lui répétant cette parole de Notre Seigneur : *De quoi sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient*

*à perdre son ame?* Plusieurs disciples s'attachèrent à lui et jetèrent les fondements de la compagnie de Jésus. Le Pape approuva ce nouvel ordre l'an 1540.

Ignace vécut long-temps à Rome. Souvent il fut en butte à la calomnie, à la persécution, mais sa patience et son humilité n'en furent point ébranlées. Il avait pris pour sa devise ces quatre paroles : *Tout pour la plus grande gloire de Dieu*. Cette pensée le rendait insensible à tous les biens comme à tous les maux d'ici-bas. Ordinairement il tenait les yeux élevés vers le Ciel et répétait souvent : *Oh! que la terre me paraît vile quand je regarde le Ciel*. Ce grand Saint mourut à Rome le 31 juillet 1556, à l'âge de soixante-cinq ans.

Les Jésuites, enfants de saint Ignace, sont un ordre qui a pour but, 1° d'élever la jeunesse ; 2° de procurer le salut des Catholiques par la prédication, la confession, la composition de bons ouvrages ; 3° de travailler à la conversion des Hérétiques et des Infidèles par des missions. Outre les trois vœux ordinaires d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, ils font le vœu d'aller dans toutes les missions où le souverain Pontife voudra les envoyer. Ils n'acceptent aucune dignité ecclésiastique, à moins qu'ils n'y soient obligés par un ordre exprès du Pape. Ces Religieux ont rendu et continuent de rendre les plus grands services à l'Eglise. Les missions dans les pays infidèles sont le plus beau fleuron de leur couronne. Ils ont envoyé des Missionnaires dans toutes les parties du monde. Dans l'espace de cent ans ils en

ont eu plus de huit mille, sur lesquels on compte cent martyres. Cet ordre a eu la gloire de produire le saint Paul des temps modernes, l'apôtre des Indes, saint François Xavier dont nous allons parler[1].

Saint François Xavier naquit le 5 avril 1506, au château de Xavier en Espagne ; ses parents étaient distingués tant par leurs vertus que par leur noblesse. Xavier était dès son enfance, d'un caractère doux, gai, complaisant, qui le faisait aimer de tout le monde. A l'âge de dix-huit ans il fut envoyé à Paris, il se livra avec tant d'ardeur à l'étude, qu'il surpassa bientôt tous ses condisciples. Son cours fini, il fut nommé professeur de philosophie. Malheureusement, Xavier ne travaillait que pour le monde ; les applaudissements qu'on lui donnait flattèrent sa vanité et son ambition. Saint Ignace qui était venu à Paris pour former une société savante, dévouée au salut du prochain, proposa à Xavier d'en être membre ; mais le jeune professeur, rempli d'idées mondaines, rejeta avec dédain la proposition d'Ignace, il le raillait même en toute occasion. Ses mépris ne rebutèrent point Ignace, il les supportait avec douceur et même avec gaîté. Seulement il répétait de temps en temps à Xavier cette maxime de l'Evangile : *Que sert à l'homme de gagner tout l'univers et de perdre son ame?* Tout cela ne fit pas grande impression sur le jeune mondain. Ignace le prit alors par son faible, il se mit à louer son savoir et ses talents. Il lui offrit même de l'argent pour sortir d'un besoin où il se trouvait. Xavier fut touché

[1] Hélyot, *t.* VII. 452.

du procédé. La grace agit sur son cœur ; sa conversion fut décidée.

Il s'attacha dès-lors à saint Ignace. Le zèle qu'il avait porté à acquérir la science, il le porta tout entier à acquérir la vertu. Ils partirent bientôt pour Rome, où ils offrirent leurs services au Saint-Père.

C'était le moment à jamais solennel où une bonne partie de l'Europe perdait le flambeau de la foi dont elle s'était rendue indigne. Les Protestants se bouchaient les oreilles pour ne pas entendre la voix maternelle de l'Église qui les rappelait au bercail : à ses avances ils répondaient même par des insultes. Ce que la Religion devait à sa qualité de mère, était accompli ; elle se souvint alors qu'elle était fille du Ciel. Avec cette noble fierté qui lui convient, elle leur dit : *Puisque vous vous jugez indignes de la vérité, je pars pour la porter aux nations.*

Déjà un nouveau monde, l'Amérique et les Indes orientales, lui était préparé. Il ne fallait plus qu'un homme pour saisir le flambeau sacré et le transporter au-delà des mers. Cet homme fut Xavier. Choisi par le Vicaire de Jésus-Christ pour prêcher l'Évangile aux nations orientales, il quitta Rome au moment précis où l'Allemagne, la Suisse, l'Angleterre, brisaient les derniers liens qui les unissaient à l'antique Église. Une flotte prête à mettre à la voile l'attendait au port de Lisbonne.

L'homme providentiel, le nouveau Paul, y monte tenant en ses mains le flambeau sacré que le Ciel irrité vient de retirer aux peuples du Nord. Il arrive aux

Indes ; la divine lumière brille sur ces vastes régions enveloppées des ténèbres de la mort ; la lumière se répand avec rapidité. Les travaux et les conquêtes de Xavier dédommagent l'Eglise et lui rendent autant de brebis qu'elle en avait perdues.

Arrivé dans les Indes, il se livra tout entier à la conversion des Infidèles. Pour autoriser ses discours, Dieu lui donna le don des miracles. Il ressuscita plusieurs morts, parla diverses langues qu'il n'avait jamais apprises. Les Payens étonnés accouraient pour l'entendre et se convertissaient en foule. Le saint Missionnaire était continuellement en voyage. Partout il prêchait, catéchisait, baptisait, visitait les malades. On compte qu'il baptisa de sa main plus de onze cent mille Idolâtres. Ayant appris qu'il y avait au-delà des Indes un grand pays qu'on nomme le Japon, il résolut d'y aller.

On eut beau lui représenter qu'il courrait à une mort certaine, rien ne put ralentir son zèle, il se contenta de répondre : Pour gagner un peu d'or, les marchands ne craignent pas de s'exposer à tous ces périls, serais-je moins courageux pour gagner des ames? A peine débarqué au Japon, il se mit à prêcher l'Evangile. De nouveaux miracles confirmèrent la doctrine qu'il enseignait. Par ses prières il ressuscita une jeune fille de qualité qui était morte depuis vingt-quatre heures. Ces miracles faisaient respecter la Religion ; mais un trait arrivé à Fernandez, un des compagnons de saint François Xavier, contribua beaucoup à la conversion des Infidèles.

Un jour que ce Missionnaire prêchait dans la place

publique, un homme de la lie du peuple s'approcha comme pour lui parler, et lui cracha au visage. Le Père, sans dire un seul mot, ni sans faire paraître aucune émotion, prit son mouchoir pour s'essuyer et continua tranquillement son discours. Chacun fut surpris d'une modération aussi héroïque. Ceux qu'une telle insulte avait d'abord fait rire, furent saisis d'admiration ; un des plus savants docteurs de la ville, qui était présent, se dit à lui-même : une loi qui inspire un tel courage, une telle grandeur d'ame, et qui fait remporter sur soi-même une victoire si complète, ne peut venir que du Ciel. Le sermon achevé, il avoua que la vertu du Prédicateur l'avait touché. Il demanda le Baptême et fut baptisé solennellement. Cette illustre conversion fut suivie d'un grand nombre d'autres.

La semence de l'Evangile, jetée dans le Japon par saint François Xavier, fructifia tellement, que lorsque la persécution s'y alluma, on comptait dans cet empire quatre cent mille Chrétiens. Le zèle du saint Missionnaire n'était point satisfait, au contraire ses conquêtes ne faisaient que l'enflammer davantage. Il conçut le dessein de porter la foi dans le vaste empire de la Chine. Il arriva à la vue de cette terre chérie, il la contempla de loin comme Moïse regarda la terre promise ; mais Dieu, content de sa bonne volonté, jugea qu'il était temps de lui donner la couronne méritée par tant de travaux.

Le Saint tomba malade à Sancian, petite île à peine éloignée de quelques lieues des côtes de la Chine.

On le laissa sur le rivage, exposé aux injures de l'air, et surtout à un vent du nord très-piquant qui soufflait alors. Un marchand portugais, touché de compassion pour son état, le fit porter dans sa cabane qui ne valait guère mieux que le rivage, parce qu'elle était ouverte de toutes parts. La maladie continua ses progrès. Enfin, le 2 décembre, qui était un vendredi, le Saint prononça ces paroles : *Seigneur, j'ai mis en vous mon espérance, je ne serai jamais confondu.* En même temps, transporté d'une joie toute céleste qui parut sur son visage, il rendit doucement l'esprit en 1552. Il avait quarante-six ans et il en avait passé dix et demi dans les Indes. Son corps s'est conservé sans corruption dans la ville de Goa, capitale de l'Inde. Lorsque saint François Xavier voulait s'animer à la conversion des Infidèles, il répétait ces paroles : *O Très-Sainte-Trinité !* c'était comme son cri de guerre contre les démons [1].

Grace à saint François Xavier et à ses dignes coopérateurs, voilà cette foi de l'Église romaine qu'on se flattait d'éteindre en Europe, qui brille d'un nouvel éclat dans les vastes contrées de l'Orient. Ainsi, l'Eglise véritable fut toujours catholique, toujours cette cité d'Isaïe, bâtie sur la montagne, visible à tous les peuples, et dans laquelle tous les peuples doivent entrer pour participer aux bénédictions du Dieu de Jacob.

Salut donc, ô Eglise romaine ! Eglise immortelle, à quoi vous comparerai-je? Tandis que les sectes et les hérésies n'ont jeté qu'un instant leur faux éclat dans

1 Godescard, 3 décembre.

quelque coin de la terre, et ont disparu sans retour, semblables à ces feux légers et trompeurs qui s'élèvent des marais durant l'obscurité de la nuit, et qui, après avoir sillonné les basses régions de l'atmosphère, s'éteignent rapidement; pour vous, Église de Dieu ! Eglise catholique ! votre bienfaisante lumière ne s'éteint jamais. Comme l'astre brillant qui éclaire le monde, vous passez avec majesté d'un pays à l'autre ; si une nation est assez ingrate pour méconnaître vos bienfaits, vous la laissez retomber dans l'horreur de la nuit d'où vous l'aviez tirée, et vous portez ailleurs la lumière et la vie dont vous êtes la source intarissable. Que dirai-je encore? L'Eglise catholique est un fleuve majestueux ; si des digues imprudemment élevées viennent détourner son cours, sans rien perdre de l'abondance ni de la fécondité de ses eaux, il dirige ses ondes salutaires vers d'autres lieux et s'en va fertiliser des campagnes nouvelles. Arbre antique, plein de vigueur et de vie, si la hache retranche quelques-uns de ses rameaux, la sève vivifiante qui les nourrissait se porte ailleurs, produit de nouvelles tiges et fait produire aux branches épargnées des fruits plus excellents.

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir justifié et consolé votre Eglise, notre tendre mère, en lui suscitant de grands Saints et de zélés Apôtres ; donnez-nous la charité de saint Jean de Dieu et de saint François Xavier.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je répéterai souvent ces paroles de saint Ignace : Tout pour la plus grande gloire de Dieu.*

## PETIT CATÉCHISME.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (16e SIÈCLE. SUITE.)

*Q.* Qui était saint Jean de Dieu?

*R.* Saint Jean de Dieu naquit en Portugal, en 1495. L'envie de voyager lui fit quitter sa famille. Dépourvu de toute ressource il fut réduit à garder les troupeaux. Il s'enrôla ensuite dans un régiment. Là, il perdit la crainte de Dieu; mais il se convertit bientôt et se dévoua au soulagement des malades. On le voyait parcourir les rues de la ville, demandant l'aumône pour eux, en disant à haute voix : *Mes frères, faites-vous du bien pour l'amour de Dieu.* Il fonda un ordre religieux qui porte son nom. Les Religieux de Saint-Jean-de-Dieu se dévouent au soulagement et à la guérison des aliénés. Ils font vœu de les soigner.

*Q.* Qui était saint Ignace?

*R.* Saint Ignace était un chevalier espagnol. Il fut blessé au siége de Pampelune. Cela arriva la même année que Luther commença de prêcher l'hérésie. Saint

Ignace était destiné à le combattre. Il se convertit par la lecture des bons livres, se consacra à Dieu et vint à Paris où il jeta les fondements d'un nouvel ordre religieux appelé *la Compagnie de Jésus*. Les Jésuites ou Religieux de la compagnie de Jésus, ont pour but d'instruire la jeunesse, de convertir les Hérétiques et les Infidèles. Ils font vœux d'aller en mission partout où le souverain Pontife jugera convenable de les envoyer.

*Q*. Qui était saint François Xavier?

*R*. Saint François Xavier était un jeune seigneur espagnol très-distingué par ses talents. Il professait la philosophie à Paris, lorsque saint Ignace y arriva. Il le convertit en lui répétant cette parole du Sauveur : *De quoi sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son ame?* Xavier devint disciple de saint Ignace, et fut un des premiers religieux de sa compagnie. Le souverain Pontife l'envoya porter la foi dans les Indes. C'était au moment où l'Allemagne, l'Angleterre et même une partie de la France, allaient perdre le flambeau de l'Evangile, que Xavier partit pour le transporter en Orient. Les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre l'Eglise; quand un peuple se rend indigne de ses bienfaits, elle passe à un peuple nouveau, et gagne d'un côté ce qu'elle perd de l'autre. Saint François Xavier convertit une multitude innombrable d'Infidèles dans les Indes et dans le Japon. Il était au moment d'entrer en Chine lorsqu'il mourut. Sa bienheureuse mort arriva en 1552; il était âgé de quarante-six ans. Son corps fut porté dans la ville de Goa où il se conserve sans corruption.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir justifié et consolé votre Eglise notre tendre mère, en lui suscitant de grands Saints et de zélés Apôtres; donnez-nous la charité de saint Jean de Dieu et de saint François Xavier.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je répéterai souvent ces paroles de saint Ignace* : *Tout pour la plus grande gloire de Dieu.*

# XLVII^e LEÇON.

## LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (16^e SIÈCLE. FIN.)

L'Église défendue et consolée, Concile de Trente; saint Charles Borromée; sainte Thérèse, Carmélites; la B. Angèle de Bresse, Ursulines; Religieux Somasques; Frères Infirmiers d'Obrégon; Frères du bien mourir, saint Camille de Lellis.

Xavier en mourant avait légué à l'Eglise un monde presque entier de fervents néophites. Il semble que l'épouse de l'Homme-Dieu devait trouver dans cette magnifique compensation de quoi se consoler des maux que l'ingrate Europe lui faisait souffrir. Néanmoins elle gémissait toujours sur la perte de ses enfants; car, voyez-vous, rien n'est difficile à consoler comme le cœur d'une mère. Elle tenta encore un dernier effort pour ramener les prodigues, ou du moins pour affermir dans la vérité ceux qui étaient restés fidèles, en fixant toutes les incertitudes, en dissipant tous les nuages, en traçant nettement les limites de l'hérésie et de la foi.

Pour cela elle réunit le dernier et peut-être le plus savant de ses Conciles généraux dans la ville de Trente, capitale du Tyrol. Il dura dix-huit ans en diverses reprises, ayant été ouvert en 1545 et fermé en 1563. On y

comptait cinq Cardinaux légats du Saint-Siége, trois Patriarches, trente-trois Archevêques, deux cent trente-cinq Evêques, sept Abbés, sept Généraux d'ordres monastiques, cent soixante Docteurs en théologie.

Les chefs du parti protestant dont les erreurs désolaient la Religion et ensanglantaient l'Europe, furent invités au Concile, mais ils refusèrent de s'y rendre. L'Eglise examina leurs livres, jugea et condamna leur doctrine. L'auguste assemblée fit aussi les plus sages réglements pour la réforme des mœurs publiques. Mais ces réglements, quoique reçus dans les pays catholiques, ne s'établissaient que lentement. C'est alors que Dieu suscita une de ces grandes ames qu'il donne de siècle en siècle à son Eglise, pour être le mobile et le soutien de toutes les grandes entreprises.

Charles Borromée, le modèle des Evêques et le restaurateur de la discipline ecclésiastique, naquit à Arona, près de Milan, d'une des plus illustres familles d'Italie. Jeune encore il fut engagé dans l'état ecclésiastique. Sa rare piété, sa pureté virginale, son zèle pour le service des autels, sa grande capacité pour les affaires, le firent élever aux premières dignités de l'Eglise. Devenu cardinal et archevêque de Milan, il se montra digne par ses vertus et sa conduite du haut rang où la Providence l'avait placé. Grace à son zèle, le Concile de Trente fut terminé. Il en hâta la publication par ses sollicitations pressantes auprès des Évêques et des Princes. Aussitôt que cette vénérable assemblée fut séparée, il fit tenir un synode nombreux à Milan, pour re-

cevoir et publier les décrets du Concile. Commençant la réforme par lui-même, il fit succéder aux plaisirs les plus innocents les occupations les plus graves et les plus sévères. Il quitta tous ses bénéfices, s'interdit l'usage des vêtements de soie, et embrassa un genre de vie dur et austère. Dans les dernières années de sa trop courte existence, il porta si loin la frugalité que sa nourriture ne fut plus que du pain, de l'eau et quelques légumes.

Sa maison était si bien réglée, qu'elle ressemblait plutôt à un séminaire qu'au palais d'un archevêque. Aussi ne parlait-on en Italie que de la sainteté et du zèle du cardinal Borromée. Il visita plus d'une fois son vaste diocèse, parcourut toute sa province ecclésiastique, et pénétra jusque dans les profondes vallées des Grisons et des Suisses. On le vit dans ses courses apostoliques, marcher à pied, endurer la faim, la soif, les injures de l'air, gravir les montagnes les plus escarpées pour chercher les brebis errantes et les ramener au bercail.

Mais sa charité ne se manifesta dans aucune circonstance avec plus d'éclat que durant la peste de Milan. Le terrible fléau se déclare. Aussitôt les grands et les riches du siècle abandonnent la ville. On conseille au saint Archevêque de se retirer dans un lieu sûr et de se conserver pour tout son diocèse. Il se contente de répondre : Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis; et en même temps offrant à Dieu le sacrifice de sa vie, il se dévoue au service des pestiférés. Dès ce moment sa charité ne connaît plus de bornes : nuit et jour en action, on le voit porter partout des soulagements, des remèdes et

des paroles de consolation. Mais la contagion se prolonge, les ressources s'épuisent, il ne reste plus rien pour les malheureux; Charles trouvera des ressources dans son inépuisable charité.

Il emprunte, vend ses biens, ses meubles et jusqu'à son lit. Devenu riche pour les pauvres en se faisant pauvre lui-même, il va porter aux malades les remèdes ou les aliments qui calmeront leurs douleurs. Enfin la colère de Dieu se laisse fléchir par le dévouement du Pasteur. Le fléau disparaît.

Saint Charles profita du malheur qu'on venait d'éprouver, pour étendre et affermir de plus en plus une salutaire réforme. Après avoir vécu encore sept ans, depuis la cessation de la peste, il alla recevoir la récompense de tant de vertus et de sacrifices, le 3 novembre 1584, emportant dans la tombe la douleur de son troupeau qui le chérissait comme son père, les regrets du Saint-Siége dont il avait été l'appui, et l'admiration de l'Eglise que sa vie sainte avait édifiée, son zèle étendue et sa prudence réformée. Quelle société, séparée de l'unité catholique, produisit jamais de pareils hommes [1]?

Pendant que saint Charles travaillait à rétablir la discipline ecclésiastique, que de zélés Missionnaires portaient à des peuples barbares la bonne nouvelle de l'Evangile, et que l'hérésie, redoublant ses fureurs, donnait au Ciel de généreux martyrs, de nouvelles institutions religieuses se formaient dans l'Eglise; la ré-

[1] *Hist. abrégée de l'Égl.*, p. 410.

forme se rétablissait dans les cloîtres, et les ordres monastiques se renouvelaient dans leur primitive ferveur. Le principal instrument de ces dernières merveilles fut sainte Thérèse. Cette vierge, cette réformatrice, cette ame noble, aimante, céleste entre toutes les autres, naquit à Avila, dans les Espagnes, le 28 mars 1515. C'est elle-même qui va nous raconter sa vie.

« Mon père, dit-elle, aimait beaucoup la lecture des bons livres. Il en avait plusieurs en langue vulgaire, afin que ses enfants pussent les lire ; et ma mère secondait ses desseins, en prenant soin de nous faire prier Dieu, en nous inspirant de la dévotion à la sainte Vierge et aux Saints, ce qui commença à m'y exciter dès l'âge de six à sept ans. J'avais encore un grand avantage, celui de ne voir jamais mes parents estimer ou favoriser autre chose que la vertu ; ils en avaient l'un et l'autre beaucoup. Mon père était fort charitable envers les pauvres, et plein de compassion pour les malades ; il traitait les domestiques avec une bonté singulière ; il était d'une grande sincérité dans ses paroles ; jamais personne ne l'entendit ni jurer ni médire ; et pour l'honnêteté, il y était exact au dernier point.

» Ma mère était aussi très-vertueuse : quoiqu'elle fût extrêmement belle, elle faisait si peu de cas de sa beauté, qu'encore qu'elle n'eût que trente-trois ans lorsqu'elle mourut, une personne fort âgée n'aurait pu vivre d'une manière plus édifiante. Son humeur était extrêmement douce ; elle avait beaucoup d'esprit, mais si peu de santé, qu'elle eut de fréquentes maladies. Sa vie fut traversée

de grandes peines et elle la finit chrétiennement.

» Quoique j'aimasse fort tous mes frères, il y en avait un cependant que j'aimais plus tendrement que les autres. Il était à peu près de mon âge, nous lisions ensemble la vie des Saints. Il me parut en pensant aux martyrs, qu'ils avaient acheté à bon marché le bonheur du Ciel ; il me prit un désir ardent de mourir comme eux. Mon frère entra dans les mêmes sentiments. » Cette idée fermenta tellement dans l'esprit de ces deux enfants, qu'ils s'échappèrent un jour de la maison pour passer chez les Infidèles où ils espéraient trouver la couronne du martyre. Heureusement pour eux, ils furent rencontrés au sortir de la ville par un de leurs oncles qui les ramena à leur mère. On les gronda beaucoup l'un et l'autre, et le frère ne manqua pas de rejeter toute la faute sur sa sœur.

Née avec une ame généreuse, la jeune Thérèse se faisait un plaisir de soulager les pauvres, suivant ses facultés : Je donnais l'aumône, dit-elle, autant que je pouvais ; mais mon pouvoir était petit. Elle avait douze ans lorsque sa mère mourut. Désolée de se voir orpheline, elle courut se prosterner toute fondante en larmes devant une image de la sainte Vierge, qu'elle supplia de vouloir bien lui tenir lieu de mère. Cette action, faite avec une simplicité et une confiance enfantines, lui parut dans la suite une des plus avantageuses de sa vie. C'est à la protection de Marie qu'elle se crut toujours redevable des graces sans nombre dont le Seigneur la combla, surtout dans le temps où elle courut risque de perdre tout à la fois son innocence et l'amour de ses devoirs.

Ce temps fut celui de sa jeunesse, époque si critique pour les mœurs, par les lectures dangereuses et par les mauvaises compagnies. « Je me livrai à la lecture des romans. Cette faute, que l'exemple de ma mère me fit faire, causa tant de refroidissement dans mes bons désirs, qu'elle me fit commettre beaucoup d'autres fautes. Je pris d'abord plaisir à me parer, et je sentis naître dans mon cœur le désir de plaire ; mes mains et ma coiffure devinrent l'objet de mes soins ; j'aimais les parfums et toutes les autres vanités. Plusieurs années se passèrent ainsi dans cet amour extrême de parure et de propreté, sans que je me doutasse qu'il y eût le moindre mal ; mais je vois maintenant combien il devait y en avoir.

» Je ne profitai pas des exemples d'une de mes sœurs qui était fort sage et fort vertueuse, au lieu que je reçus beaucoup de préjudice des mauvaises qualités d'une parente qui venait souvent me voir. Ses conversations me changèrent tellement, que l'on ne reconnaissait plus en moi aucune des inclinations vertueuses que j'avais reçues du Ciel. Je courus risque de perdre mon innocence ; heureusement Dieu m'en garantit par un effet de sa bonté. »

Le père de Thérèse s'apercevant qu'elle n'avait plus la même piété, et que ce relâchement venait de la liaison intime qui existait entre elle et sa parente, mit sa fille en pension chez des religieuses Augustines. Thérèse n'avait encore que quinze ans. La fréquentation de personnes vertueuses ranimèrent bientôt dans le cœur

de Thérèse les sentiments de piété de sa première enfance. Dieu qui veille sur les élus, lui ouvrit les yeux sur ses écarts. Docile à la grace, Thérèse changea totalement de conduite. Au sortir de pension, elle songea sérieusement à se donner à Dieu. Elle se présenta aux Carmélites et demanda d'être reçue au nombre des novices. Cette démarche coûta cher à son cœur par le regret qu'elle éprouva de quitter son tendre père. Mais la grace surmontant la nature, Thérèse entra dans le couvent et ne tarda pas à y prendre l'habit. Dieu la visita par de cruelles souffrances qui durèrent la plus grande partie de sa vie. Elle les supportait avec une résignation et même avec une gaîté charmante; au plus fort de sa douleur elle répétait cette parole de Job, qui la consolait et la fortifiait beaucoup : *Puisque nous avons reçu tant de biens de la main de Dieu, pourquoi ne supporterions-nous pas les maux qu'il nous envoie ?*

Elle parvint à ce point de perfection d'aimer tellement les souffrances, qu'elle disait souvent à notre Seigneur : *Ou souffrir, ou mourir.*

Sa faiblesse habituelle ne l'empêcha point de s'occuper du salut du prochain. Elle entreprit de faire revivre dans l'ordre des Carmélites la règle et la ferveur primitives. Il serait impossible de raconter tout ce qu'elle eut d'obstacles à vaincre, de contradictions et de persécutions à essuyer pour venir à bout de son entreprise. Mais Dieu la soutint. L'ordre du Carmel refleurit comme aux anciens jours. L'Eglise trouva et trouve encore dans les vertus et dans les prières des religieuses Carmélites,

une compensation aux maux et aux scandales trop nombreux qui l'affligèrent au temps de sainte Thérèse et qu'affligent encore aujourd'hui.

Cependant les grands travaux de Thérèse avaie épuisé sa santé. Le 3 octobre de l'an 1582, elle se sentit défaillir et pressentit sa mort prochaine. Elle demanda les Sacrements. Aussitôt qu'elle aperçut le Saint-Viatique, ses forces parurent se ranimer, son visage s'enflamma et l'ardeur de sa foi se peignit dans ses yeux. Elle les tourna vers le Sauveur, et s'étant mise sur son séant pour le recevoir avec plus de respect, elle s'écria dans un saint transport : O mon Seigneur et mon époux ! la voilà donc arrivée cette heure que je désirais si ardemment. Je touche au moment de ma délivrance. Sur les neuf heures du soir, elle demanda l'Extrême-Onction, qu'elle reçut avec la plus tendre piété. Jusqu'au moment où elle perdit la parole, on lui entendit répéter ce verset du psaume : ***Mon Dieu, vous ne rejetterez pas un cœur contrit et humilié.*** Les douleurs de l'agonie se prolongèrent jusqu'au lendemain. La tête appuyée sur le bras d'une de ses sœurs, et les yeux fixés sur un Crucifix qu'elle avait à la main, elle attendit tranquillement la mort. Elle vint couronner ses travaux et ses vertus la nuit du 6 octobre 1582[1].

Après avoir fait connaître la mère, disons un mot de ses filles. En été, les Carmélites se lèvent à cinq heures et font oraison jusqu'à six. En hiver, elles se lèvent à six heures et font oraison jusqu'à sept; avant le souper, elles

[1] Godescard, 14 octobre.

ont encore une heure d'oraison. Elles jeûnent depuis l'Exaltation de la Sainte-Croix jusqu'à Pâque, et ne mangent jamais de viande, si ce n'est dans les maladies. Les jours de jeûne de l'Eglise et tous les vendredis de l'année, excepté ceux qui sont entre Pâque et la Pentecôte, elles ne mangent ni œufs ni laitage. Elles prennent la discipline plusieurs fois par semaine. Tous les vendredis de l'année, en particulier, elles la prennent pour l'augmentation de la foi, la conservation de la vie et des états des princes souverains, pour leurs bienfaiteurs, pour les ames du Purgatoire, les captifs et *ceux qui sont en état de péché mortel.*

Qu'on dise encore que ces ordres contemplatifs sont inutiles au monde. Combien de pécheurs convertis et de fléaux conjurés par les expiations volontaires de ces victimes innocentes !

Les Carmélites portent une robe et un scapulaire de couleur brune. Elles couchent sur des paillasses posées sur des planches. Elles ont pour chaussure des sandales de cordes appelées *alpergates*, et des bas d'une étoffe grossière comme leur robe [1].

Sainte Thérèse eut la consolation de voir de son vivant seize couvents de filles et quatorze d'hommes embrasser son austère institut qui, peu après, se répandit dans toute la Chrétienté. Cette admirable réforme, fondée contre toutes les prévisions humaines, dans un siècle où de grands péchés désolaient la terre, est, nous le répétons, une preuve palpable de cette vérité déjà tant

[1] Hélyot, *t.* I, *p.* 358.

de fois reconnue, que la Providence ne manque jamais de donner un contre-poids aux iniquités qui se commettent.

La pureté des mœurs, la ferveur, la piété, replacées dans le clergé et dans l'ordre monastique, découlèrent de là comme d'une source féconde sur tous les Fidèles, et la face de l'Eglise fut renouvelée. Pour obtenir ce glorieux triomphe qui, en confondant l'hérésie, le schisme et le scandale, prouvait la sainteté constante de l'Eglise catholique, Dieu mit en œuvre tous les ressorts de sa Providence. Sur la chaire pontificale, il place un grand Saint, ferme comme Pierre, éclairé comme Léon, zélé comme Grégoire, et dont le nom seul est un éloge : voulez-vous le savoir ? il s'appelle saint Pie V. De grands Evêques brillent sur les siéges de France, d'Allemagne, d'Espagne et d'Italie : François de Sales est à Genève. Plus de cinquante ordres ou congrégations religieuses se forment ou se réforment ; les uns, propagateurs de la vérité parmi les peuples, ou leur conservent la foi ou la leur rendent en dissipant les ténèbres de l'erreur ; les autres, réparateurs des maux causés par les crimes publics, soulagent toutes les infirmités humaines et montrent à l'hérésie qu'elle peut bien attirer des fléaux sur le monde, mais que l'Eglise catholique seule a le pouvoir d'en guérir les suites.

Parmi les ordres destinés à conserver et à répandre la vérité, nous voyons apparaître l'ordre des *Théatins*, fondé par le pape Paul IV [1] ; celui des *Barnabites* don

[1] Hélyot, *t.* IV, *p.* 83.

trois gentilshommes italiens furent les fondateurs [1]; les *Pères de la doctrine chrétienne* dont l'Eglise est redevable au vénérable César de Bus [2], et bien d'autres encore. Mais l'un des plus célèbres et des plus répandus est sans contredit celui des *Ursulines*.

Les religieuses Ursulines furent établies par la B. Angèle de Bresse, en 1537.

Angèle, surnommée de Bresse à cause du séjour qu'elle fit en cette ville, naquit en Italie. Orpheline dès sa plus tendre enfance et vertueuse aussitôt qu'orpheline, elle fut confiée avec sa sœur à un oncle qui prit un grand soin de leur éducation. Toutes deux, quoique enfants, faisaient leurs délices des pratiques de dévotion, non pas communes et ordinaires, mais ferventes et difficiles. Ainsi elles se levaient la nuit pour faire leurs prières, après avoir pris quelque peu de repos sur la terre nue ou sur quelques planches. A cette mortification si pénible à leur âge, elles ajoutaient des jeûnes fréquents. Désirant ne plus vivre qu'avec Dieu, elles s'enfuirent un jour pour se retirer dans un hermitage; mais leur oncle les suivit et les ramena chez lui. Angèle, qui était la plus jeune n'avait d'autre consolation que sa sœur; Dieu vint la lui enlever. Cette mort lui fut d'autant plus sensible qu'elle regardait cette sœur comme son appui et son guide dans le chemin de la vertu. Quoique pénétrée de douleur, la sainte enfant souffrit cette séparation avec une résignation admirable.

[1] Hélyot, *t.* IV, *p.* 106.
[2] Id., *t.* IV, *p.* 347.

Seule désormais, Angèle mit toute son espérance au Dieu des orphelins. Elle ne négligea rien pour mériter son amour; parvenue à l'âge de vingt-six ans, et affermie dans la vertu par les prières, le jeûne et toutes sortes d'austérités, notre sainte fut inspirée de Dieu de se rendre utile au prochain, en fondant une congrégation religieuse.

C'était au moment où les hérésies des Protestants ruinaient les monastères, condamnaient la virginité et foulaient aux pieds les vœux les plus solennels. Mais Dieu était là qui veillait sur l'Église. Admirons avec quelle prévoyance il sut appliquer le remède au mal! Nous l'avons vu établissant dans les différents siècles des ordres religieux, des maisons de pénitence et de prière, des asiles assurés contre la corruption : mais pour en profiter, il fallait y entrer. Or, combien de personnes qui ne pouvaient ou qui ne voulaient pas quitter le monde! Il s'agissait donc de sauver ces ames au milieu même des dangers de la vie séculière. Cela était surtout devenu nécessaire au temps dont nous parlons.

Dans ce siècle mauvais, il fallait chercher les pécheurs dans leurs propres maisons, les contraindre d'ouvrir les yeux à la lumière, et courir après eux pour les ramener au chemin du salut.

La bienheureuse Angèle comprit, ou plutôt Dieu lui fit comprendre cette nécessité. Elle voulut donc que toutes ses filles demeurassent dans le monde, chacune dans la maison de ses parents, afin de répandre plus facilement la bonne odeur de la grace et de la doctrine chrétienne,

et d'être utiles à toutes sortes de personnes par l'exemple de leurs vertus. Elle leur donna pour loi d'aller chercher les affligés pour les consoler et les instruire, de soulager les pauvres, visiter les hôpitaux, servir les malades, et de se présenter humblement à tous les travaux où la charité les appellerait. Elle voulut qu'elles s'employassent à toutes sortes d'exercices de charité, pour contribuer à la conversion et au salut de tous les hommes. Et quoique ses filles fussent libres et la plupart de qualité, elle les obligea de se rendre comme esclaves de tous, à l'imitation de l'Apôtre, afin de gagner à Dieu un plus grand nombre d'ames. Aussi vit-on renaître bientôt dans les villes où elles se répandirent, l'esprit des premiers Chrétiens, tant pour le soulagement des pauvres que pour l'instruction des ignorants.

Ce n'est pas tout; par une prévoyance qui accompagne toujours la sagesse du Ciel, Angèle ordonna que selon l'exigence des temps on pourrait changer la forme de vie qu'elle avait introduite. Or, les circonstances ayant changé, la plus grande partie de ces vierges missionnaires embrassèrent la vie commune dans des congrégations, et choisirent la solitude du cloître, pour s'y renfermer le reste de leurs jours.

Cet ordre se répandit avec une étonnante rapidité, preuve frappante de son utilité et de la protection du Ciel. Il a donné naissance à plus de trois cent cinquante communautés. Aujourd'hui, les Ursulines s'occupent en général de l'éducation des jeunes personnes de toutes les conditions.

Voici d'où leur vient le nom d'Ursulines. La bienheureuse Angèle fut nommée supérieure de la congrégation. Mais elle persuada à ses filles de mettre ce nouvel ordre sous la protection de sainte Ursule, qui avait autrefois gouverné tant de vierges et les avait conduites au martyre. Ainsi, cet ordre fut appelé la compagnie de Sainte-Ursule, ou les Ursulines[1].

Tout en guérissant les maladies de l'ame, l'Église s'occupait des maux corporels : sa charité de mère suffisait à tout. En Italie, le vénérable père Jérôme Emiliani, le saint Vincent de Paul du seizième siècle, se dévoua au soulagement de toutes les misères ; les pauvres, les orphelins, les malades, les pécheurs et les pécheresses, furent du ressort de sa charité. Il fonda l'ordre des Religieux Somasques, ainsi appelé de la ville de Somasque, où fut leur premier établissement. Heureux, content au milieu de ses pénibles travaux, le vénérable fondateur donna pour armes à son ordre, Notre Seigneur portant sa Croix, avec ces mots pour devise : *Mon joug est doux. Onus meum leve*[2].

En Espagne, paraissait un autre infirmier, comme l'Église catholique seule a le droit d'en former, c'est-à-dire dévoués, charitables, patients, ne comptant jamais avec eux-mêmes, et ne reculant devant aucune maladie, quelque dégoûtante qu'elle soit. Ce nouveau prodige de charité fut le vénérable père Bernardin d'Obrégon, fondateur des frères Infirmiers.

[1] Hélyot, *t.* IV, *p.* 150.
[2] *Id.*, *t.* IV. 235.

Bernardin fut élevé chrétiennement. Mais ayant perdu son père et sa mère, il s'engagea au service du roi d'Espagne. Voici quelle fut l'occasion de sa conversion. Un jour qu'il passait dans une des rues de Madrid, qui était fort sale et qu'on nettoyait, un des balayeurs jeta par mégarde de la boue sur l'habit du jeune militaire. Il se mit si fort en colère, qu'il donna un soufflet à ce pauvre homme. Le balayeur, au lieu de lui en témoigner du ressentiment, s'empressa de lui nettoyer son habit, et le remercia du soufflet qu'il lui avait donné, en lui disant : Je ne me suis jamais vu aussi honoré que par ce soufflet, que je reçois volontiers pour l'amour de Jésus-Christ.

Bernardin fut si confus d'entendre ainsi parler cet homme, qu'il lui demanda aussitôt pardon, et s'éloigna en réfléchissant sur l'exemple de patience qu'il venait de voir. Qu'est-ce que je viens d'entendre, se disait-il à lui-même? Quoi ! des ignorants s'emparent du Ciel, et nous autres, avec notre science et notre prudence, nous le perdons misérablement, esclaves que nous sommes de la chair et du sang ! Converti à l'heure même, il quitta le parti des armes et se dévoua au service des malades. C'est lui qui, par une de ces attentions dont la charité catholique est seule capable, fit bâtir l'hôpital de Sainte-Anne, à Madrid. Il était destiné à recevoir les pauvres malades qui sortaient des hôpitaux, encore faibles : ce fut l'hospice des convalescents.

C'est beaucoup sans doute de donner aux malades les soins corporels qu'exige leur état, mais aux yeux

de la foi, ce qui est bien autrement utile, c'est de procurer à leur ame les secours dont elle a souvent un si pressant besoin.

En effet, *l'arbre tombera*, dit l'Évangile, *du côté vers lequel il aura penché, et il y restera* : cela veut dire que telle aura été notre vie, telle sera notre mort, et que notre mort décidera de notre éternité.

Rien n'est donc plus important que de bien mourir. Aussi, c'est dans ces derniers moments que le démon redouble d'efforts pour perdre les ames, certain que si l'homme meurt mal il ne peut plus lui échapper. Mais de son côté le Sauveur aime trop les ames pour ne pas les défendre avec un soin tout particulier. Il ne suffisait pas à sa tendresse d'envoyer ses Prêtres pour consoler, pour encourager, pour fortifier ses enfants malades, le voici qui établit un ordre religieux destiné à toutes ces œuvres de miséricorde. C'est l'ordre connu sous le nom si touchant des *Frères du bien mourir*.

La fin de cette charitable institution était de rendre au prochain toutes sortes d'offices de miséricorde, tant corporels que spirituels. Jour et nuit au chevet des malades, ces bons Religieux ne négligeaient aucun moyen d'adoucir les souffrances du corps et de procurer à l'ame un heureux passage de ce monde à l'éternité. Ils administraient aux malades les remèdes nécessaires, leur donnaient à manger, faisaient leurs lits, les nettoyaient, remplissaient à leur égard toutes les fonctions de bons et zélés serviteurs. Aux trois vœux d'obéissance, de pauvreté et de

chasteté, ils en ajoutaient un quatrième, c'était de donner aux malades toutes sortes de secours spirituels et de les assister à la mort, même dans les temps de peste.

Joignez à cet ordre celui des *Frères enterreurs* dont nous avons parlé, et vous verrez avec quelle tendresse Dieu a veillé sur les derniers moments de l'homme et sur ses restes inanimés. Il semble que sa miséricorde s'est efforcée d'adoucir, autant que cela est possible, la rigueur de sa justice qui nous condamne tous à mourir. Aimons, remercions cette divine miséricorde, craignons cette justice. A l'exemple de ces saints Religieux, faisons tout ce qu'il dépendra de nous pour obtenir aux malades une mort précieuse devant Dieu; mais il est temps de faire connaître le fondateur de cet ordre si digne de la Religion de charité; sa vie nous offrira un nouvel exemple de la bonté de Dieu.

Le fondateur de l'ordre des *Frères du bien mourir* fut saint Camille de Lellis.

Il naquit en Italie, le 25 mai 1550. Son père, qui était militaire, négligea l'éducation de son fils. A la vérité, Camille fut envoyé à l'école, mais tous ses progrès furent d'apprendre à peine à lire et à écrire. Sa grande occupation était de jouer continuellement aux cartes et aux dés. A l'âge de dix-huit ans, il suivit la profession des armes. A peine fut-il enrôlé que son père mourut, et lui-même tomba malade. Dieu qui voulait attirer Camille à lui, commença dès-lors à lui inspirer du dégoût pour le monde. La rencontre de quelques Religieux de Saint-François augmenta cette disposition. Il

fut si édifié de leur manière humble et modeste, qu'il résolut d'entrer dans leur ordre et de renoncer entièrement au siècle. Il fut trouver un de ses oncles qui était supérieur d'un couvent de cet ordre et le pria de le recevoir ; mais soit à raison des infirmités du jeune militaire, soit que ce père ne lui trouvât pas une vocation assez forte, il ne voulut pas lui accorder sa demande. En effet, le temps de la conversion de Camille n'était pas encore arrivé.

Son séjour auprès de son oncle ne fut pas long ; il partit pour Rome, afin de faire guérir un ulcère qu'il avait à la jambe. Il fut reçu à l'hôpital des incurables en qualité de serviteur des malades, mais quelques mois après il en fut renvoyé ; car ses mauvaises habitudes n'étaient point corrigées. Son inclination pour le jeu était si grande, qu'il abandonnait souvent le service des malades et sortait de l'hôpital pour aller jouer.

Dénué de tout moyen d'existence, Camille s'enrôla de nouveau au service des Vénitiens, en 1569. La guerre étant finie, il eut le même sort que les autres soldats qui s'en retournèrent les mains vides. C'était en hiver : le froid était très-piquant ; sans argent et presque sans habits, il se vit réduit à la plus extrême misère. Il vint frapper à la porte d'un couvent de Capucins, où il reçut une généreuse hospitalité. Les Religieux faisaient alors travailler à la construction de quelques édifices. Camille s'offrit à servir en qualité de manœuvre, dans l'espérance de gagner quelque argent pour se mettre un peu à l'abri de la misère et retourner à la guerre au printemps.

Malheureusement il n'avait pas perdu l'inclination du jeu, elle était encore si forte qu'il joua un jour jusqu'à sa chemise. Néanmoins il avait fait de sérieuses réflexions.

Il fut un jour tellement touché de la grace, qu'il demanda et obtint la permission de rester chez les charitables Capucins ; mais son ulcère à la jambe s'étant rouvert, on le renvoya. Il revint donc à Rome et fut reçu de nouveau à l'hôpital des incurables. Pour cette fois, Camille n'était plus le même, il avait entièrement changé de vie. Toute sa conduite était un modèle de régularité, de charité et de piété.

C'est alors qu'il conçut le dessein de fonder un ordre pour le soulagement spirituel et corporel des malades. Après bien des difficultés et des contradictions, il obtint l'approbation du Saint-Père. Camille voyant son ordre établi, se démit par humilité de la charge de supérieur. Ainsi débarrassé de tout embarras, il ne songea plus qu'à marcher dans la voie de la perfection. Pleurer le temps qu'il avait perdu et s'enrichir de mérites pour l'éternité, telle fut l'unique occupation des sept dernières années de sa vie. Enfin, plein de bonnes œuvres et de confiance en celui qui a dit : *Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde*, il mourut à Rome, le 14 juillet 1614 [1].

Enfin, pour n'oublier aucune infortune, la charité catholique, semblable au soleil dont les rayons portent dans tous les lieux la chaleur et la vie, fonda, dans le

[1] Hélyot, *t.* x, 263. God. 14 juillet.

même temps un ordre religieux destiné à fournir des ressources pour racheter les captifs, et à soutenir par ses prières les généreux libérateurs qui passaient annuellement chez les Infidèles pour traiter de la rançon des Chrétiens. Cet ordre fut celui des *Religieuses de la Merci*, fondé à Séville en 1568[1].

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir établi tant d'ordres religieux pour le soulagement de nos misères spirituelles et corporelles ; donnez-moi une grande dévotion pour la sainte Eucharistie, source de la charité catholique.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je visiterai les pauvres, surtout quand ils seront malades.*

---

## PETIT CATÉCHISME.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (16e SIÈCLE. FIN.)

*Q.* Pourquoi fut assemblé le Concile de Trente ?

*R.* Le Concile de Trente fut assemblé pour condamner les hérésies des Protestants, et réformer les mœurs

[1] Hélyot, *t.* III. 296.

des Catholiques. Il fut convoqué dans la ville de Trente; il s'y trouva deux cent trente-huit Évêques et Archevêques. C'est le dix-huitième et dernier Concile général. Les sages réglements qu'il établit furent reçus et mis en pratique dans les différentes nations par de grands Saints que Dieu suscita. Tel fut, entre autres, saint Charles Borromée.

*Q.* Qui était saint Charles Borromée?

*R.* Saint Charles Borromée était archevêque de Milan. Aussitôt que le Concile de Trente fut terminé, il en fit recevoir les décrets dans son diocèse, et fit lui-même les plus sages ordonnances. C'est à lui qu'on doit en grande partie le rétablissement de la discipline ecclésiastique. Il montra sa charité envers son peuple pendant la peste qui désola Milan. Il visita lui-même les malades, et vendit tout ce qu'il avait pour les soulager. Pendant que saint Charles faisait refleurir la vertu dans le clergé, sainte Thérèse la faisait régner dans les monastères.

*Q.* Qui était sainte Thérèse?

*R.* Sainte Thérèse, réformatrice de l'ordre du Mont-Carmel, naquit en Espagne. Elle fut élevée dans la piété, mais elle faillit de se perdre par la lecture des romans. Touchée de la grace, elle se fit religieuse. Elle mena une vie tout angélique, et ranima la ferveur dans un grand nombre de monastères; elle aimait tant Notre Seigneur et les souffrances endurées pour l'amour de lui, qu'elle répétait souvent : *Ou souffrir, ou mourir.* La réforme de sainte Thérèse s'étendit bientôt, et la

face de l'Eglise fut renouvelée. On vit d'autres congrégations se former pour conserver la vérité et donner l'exemple de la vertu. Telle fut celle des Ursulines.

*Q.* Qu'est-ce que la congrégation des Ursulines?

*R.* La congrégation des Ursulines fut fondée par la bienheureuse Angèle de Bresse, pour ramener les pécheurs à la vertu, instruire les ignorants, répandre dans le monde la bonne odeur de Jésus-Christ. Cette congrégation a rendu de très-grands services à l'Eglise. Il en est de même des ordres qui furent établis pour soulager les misères corporelles. De ce nombre furent les frères *Infirmiers*, destinés à soigner les malades dans les hôpitaux; les Religieux Somasques, qui soulageaient tous les malheureux, les pauvres, les orphelins, les malades; enfin, les Frères *du bien mourir*. Ils se consacraient à procurer aux malades la grace d'une bonne mort. De tous les services qu'on puisse nous rendre, celui-là est le plus grand, puisque c'est de la bonne mort que dépend le salut. Le fondateur de cet ordre fut saint Camille de Lellis.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir établi tant d'ordres religieux pour le soulagement de nos misères spirituelles et corporelles; donnez-moi une grande dévotion pour la sainte Eucharistie, source de la charité catholique.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je visiterai les pauvres, surtout quand ils seront malades.*

# XLVIII^e LEÇON.

## LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (17^e SIÈCLE.)

Tableau du dix-septième siècle. — Jugement de Dieu sur les nations hérétiques. — L'Église défendue, saint François de Sales, ordre de la Visitation. — Propagée, missions du Paraguay. — Autres missions. — Consolée, saint Vincent de Paule. — Sœurs de la Charité.

Pendant le dix-septième siècle, l'Enfer continue la lutte terrible commencée dans le siècle précédent. Une foule de sectes et d'erreurs, filles du Protestantisme, viennent successivement attaquer l'Eglise et se briser contre cette pierre immobile. De grandes calamités, justes châtiments du schisme, de l'hérésie et du scandale, affligent l'humanité coupable et lui font sentir quelque chose de la misère et de la servitude payenne dont le Christianisme l'a délivrée.

A tous ces efforts de l'Enfer, pour ruiner l'œuvre de la Rédemption, Dieu oppose l'Église ; mais l'Eglise fortifiée, défendue par de grands docteurs et par de grands Saints ; l'Eglise devenue mère de cent dix ordres ou congrégations religieuses ; l'Eglise enfin brillante d'une vigueur toute nouvelle et étendant ses conquêtes dans les quatre parties du monde.

L'Allemagne, l'Angleterre, la Suisse, une partie même de la France, avaient perdu la foi. Comme tant d'autres, ces peuples avaient osé dire à Jésus-Christ : *Nous ne voulons pas que tu règnes sur nous;* et comme tant d'autres ils reçurent le juste châtiment de leur révolte. Lisez leur histoire, et dites si vous trouvez rien de comparable aux maux qu'ils éprouvèrent alors? Des fleuves de sang inondèrent l'Allemagne pendant plus de trente années; l'Angleterre marcha pendant un demi-siècle à la lueur des bûchers allumés et entretenus par la guerre civile; de révolution en révolution elle arriva enfin au pied d'un échafaud sur lequel roula une tête de roi. Crime et châtiment du crime, ce spectacle horrible n'avait pas été donné au monde depuis le Christianisme. Enfin la Suisse but le sang de cent mille de ses citoyens. La France elle-même fut punie de la part qu'elle avait prise à la révolte contre Jésus-Christ par des atrocités inouïes, par la dévastation d'un grand nombre de ses plus beaux monuments et par le pillage de plusieurs de ses provinces.

La main de Dieu cessa néanmoins de s'appesantir sur le royaume très-chrétien, et il redevint pendant le dix-septième siècle le plus puissant auxiliaire de la foi. La France se montra toujours prête à combattre l'erreur, à envoyer des Missionnaires aux nations infidèles, et à soutenir le zèle de ceux qui travaillaient à la conversion des Hérétiques. Nulle autre nation n'environna de tant de vénération, le saint apôtre de la Savoie, François de Sales.

Ce grand Saint, si visiblement envoyé de Dieu pour combattre l'hérésie et faire revivre la véritable piété dans le monde, naquit en Savoie, au château de Sales, le 21 août 1567. Son père et sa mère sortaient des plus anciennes maisons de la contrée. Le jeune enfant aima Dieu aussitôt qu'il fut capable de le connaître. Le premier usage qu'il fit de la parole, fut de dire : *Dieu et maman m'aiment bien*. La douceur, la docilité, la modestie, une grande vivacité et surtout un tendre amour pour les pauvres, telles furent les qualités et les vertus qui le distinguèrent des enfants de son âge. Souvent il sollicitait ses parents en faveur des pauvres, et, autant qu'il le pouvait, il se retranchait une partie de sa nourriture pour les assister.

Quand il fut en âge, on l'envoya au collége d'Annecy ; il y fit tous les progrès qu'on pouvait espérer. Quelques années plus tard on le fit partir pour Paris, sous la conduite d'un vertueux gouverneur. A l'étude des sciences humaines, le jeune François joignait l'étude de la science des Saints. Pour éviter les mauvaises compagnies, il ne sortait que pour aller à l'Eglise et aux écoles ; c'est ainsi que faisaient autrefois à Athènes saint Grégoire et saint Basile. On disait d'eux qu'ils ne connaissaient que deux rues, celle de l'église et celle de l'école. Belle leçon pour les jeunes gens et surtout pour les jeunes personnes !

C'est dans une Eglise de Paris, nommée Saint-Etienne-des-Grès, que François de Sales, prosterné devant une image de la sainte Vierge, fit vœu de conti-

nence. Le Seigneur bénit cette action sublime ; et pour purifier davantage ce cœur déjà si pur, Dieu le mit au creuset des tentations. A l'instigation du mauvais esprit, François se mit en tête qu'il était réprouvé. Cette pensée le rendit malade au point qu'on craignit pour sa vie ; mais Dieu ne permet pas que ses serviteurs soient tentés au-dessus de leurs forces. François alla se prosterner au pied de la sainte Vierge, et sa bonne mère lui rendit la paix du cœur.

Cette première victoire fut le gage de celles qu'il remporta plus tard, soit à Paris, soit en Italie, contre l'ennemi du salut.

Ses études terminées, il rentra dans la maison de son père. On voulut l'engager dans le monde et lui faire contracter une alliance honorable ; François répondit qu'il avait pris le Seigneur pour son héritage. Malgré les larmes et les instances de son père, il reçut les ordres sacrés. L'évêque de Genève l'envoya, en qualité de missionnaire, dans le Chablais et autres cantons infectés de l'hérésie. Il y courut les plus grands dangers. Il y souffrit la faim, le froid, le mépris, les injures, mais avec une patience si angélique, qu'après deux ans de travaux, ses exemples et ses discours ramenèrent à la foi plus de soixante mille Hérétiques.

Il fut ensuite nommé évêque de Genève. Jamais on ne vit de Saint plus aimable, ni doué d'une plus grande douceur. Quoique d'un tempéramment vif et emporté, il ne laissa jamais paraître la moindre émotion. Pour tâcher de l'impatienter, un jour qu'il faisait une chaleur

excessive, son domestique lui alluma un grand feu dan sa chambre ; le Saint entra et se contenta de dire en souriant : *Le feu est bon en toute saison*.

Il ne recommandait rien tant que la douceur, la simplicité et la confiance en Dieu. Ses ouvrages respirent toutes ses vertus ; il est impossible de trouver de meilleurs livres de piété.

François, épuisé de fatigues, mourut à Lyon, le 28 décembre 1622, à l'âge de cinquante-six ans.

C'est ce grand Saint qui, de concert avec sainte Jeanne-Françoise de Chantal, a fondé l'ordre de la Visitation.

Cet ordre est destiné à servir de retraite aux filles et aux femmes infirmes ; voilà pourquoi ses constitutions n'obligent pas à de grandes austérités. Il reçoit aussi les personnes qui jouissent d'une bonne santé. Les Religieuses font les trois vœux ordinaires de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Dans cet ordre admirable, s'est perpétuée la piété douce et charitable du saint fondateur ; point de plus belle école de ces vertus simples et sanctifiantes qui sont l'essence du Christianisme. Les sœurs de la Visitation s'occupent aussi de l'éducation des jeunes personnes.

Leur habillement est noir et le plus simple possible ; elles portent une Croix d'argent sur la poitrine, pour leur rappeler l'amour de Dieu et la conformité absolue à sa divine volonté, à l'exemple de Notre Seigneur qui a été obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la Croix. Après dîner, toutes les Religieuses se présentent devant

la supérieure pour lui demander ses ordres et n'agir en tout que par obéissance. Le soir, après le souper, elles se présentent de nouveau pour recevoir de nouveaux ordres jusqu'après le dîner du lendemain. Afin que la pauvreté soit plus exactement observée entre elles, tous les ans elles doivent changer de chambre, de lit, de croix, de chapelets, d'images et autres choses semblables.

On ne peut se faire une juste idée de la paix et du contentement qui règne dans ces précieux asiles de l'innocence : si le Paradis se trouvait sur la terre, c'est dans ces maisons qu'il faudrait le chercher.

L'ordre de la Visitation s'est répandu avec une grande rapidité, il a compté un grand nombre de personnes distinguées par leur naissance et leur piété. Entre autres, la duchesse de Montmorency, morte à Moulins; la mère de Bréchard qui fut une des premières compagnes de sainte Chantal; la vénérable Marie Alacoque, à qui Notre Seigneur révéla la dévotion au Sacré-Cœur. L'autel au pied duquel cette Religieuse était en prières lorsque Notre Seigneur lui fit cette révélation, est aujourd'hui à La Charité sur-Loire, ainsi que le cœur de sainte Chantal.

Pendant que saint François de Sales faisait refleurir la piété et préparait à l'Eglise d'abondantes consolations, des Missionnaires zélés quittaient tout, à l'exemple de saint François Xavier, pour aller dans les pays barbares, chez les sauvages, faire de nouvelles conquêtes à Jésus-Christ. Il faudrait des volumes pour raconter

toutes les grandes actions de ces héros de la foi dans le cours du dix-septième siècle. Il nous suffira de dire quelque chose des services qu'ils ont rendus aux pauvres Infidèles. Nous verrons par là que les Missionnaires catholiques ont été les véritables bienfaiteurs de l'humanité, et que Dieu n'a cessé de donner des marques de sa bonté paternelle, même aux peuples qui n'avaient pas le bonheur de le connaître.

Lorsque les Espagnols eurent découvert l'Amérique, ils reconnurent que ce pays était extrêmement riche en mines d'or. Leur cupidité s'enflamma, tous les moyens leur parurent bon pour avoir de ce précieux métal. Ils allaient jusqu'à éventrer les malheureux Indiens pour en chercher dans leurs entrailles. Eh bien ! ce furent les Missionnaires catholiques qui s'opposèrent à ces cruautés. A force d'instances, ils adoucirent un peu la barbarie des Espagnols ; mais hélas ! l'insatiable avarice des vainqueurs trouvait encore mille moyens de tourmenter les vaincus. Que firent alors les Missionnaires ? Ils mirent en œuvre toutes les ressources du zèle le plus apostolique pour obtenir des rois d'Espagne l'autorisation de former des colonies indépendantes de tous les sauvages qu'ils pourraient réunir et convertir à la Religion : leurs efforts furent couronnés de succès.

Or, voici comment ils s'y prirent pour fonder ces établissements qui rappelèrent les beaux jours de la primitive Eglise.

Les Missionnaires se dispersèrent dans les bois. Les anciennes relations nous les représentent un bréviaire

sous le bras gauche, une grande Croix à la main droite, et sans autre provision que leur confiance en Dieu. Elles nous les peignent se faisant jour à travers les forêts, marchant dans les terres marécageuses où ils avaient de l'eau jusqu'à la ceinture, gravissant des rochers escarpés et furetant dans les antres et les précipices, au risque d'y trouver des serpents et des bêtes féroces, au lieu des hommes qu'ils y cherchaient. Plusieurs d'entre eux y moururent de faim et de fatigues ; d'autres furent massacrés et dévorés par les sauvages... Quelquefois les sauvages s'arrêtaient autour du Prêtre inconnu qui leur parlait de Dieu, et ils regardaient le Ciel que l'Apôtre leur montrait ; quelquefois ils le fuyaient comme un enchanteur et se sentaient saisis d'une frayeur étrange. Le Religieux les suivait en leur tendant les mains au nom de Jésus-Christ ; s'il ne pouvait les arrêter, il plantait sa Croix dans un lieu découvert et s'allait cacher dans les bois. Les sauvages s'approchaient peu à peu pour examiner l'étendard de paix élevé dans la solitude. Alors le Missionnaire sortant tout à coup de son embuscade, et profitant de la surprise des barbares, les invitait à quitter une vie misérable pour jouir des douceurs de la société.

Lorsque les Missionnaires eurent apprivoisé quelques sauvages, ils formèrent de petites bourgades. On en compta jusqu'à trente en peu d'années. Chaque bourgade était gouvernée par deux Missionnaires qui dirigeaient les affaires temporelles et spirituelles des petites républiques.... Les travaux commençaient et cessaient

au son de la cloche ; elle se faisait entendre au premier rayon de l'aurore ; aussitôt les enfants s'assemblaient à l'église où leur concert matinal durait, comme celui des petits oiseaux, jusqu'au lever du soleil. Les hommes et les femmes assistaient ensuite à la Messe d'où ils se rendaient à leurs travaux. Au baisser du jour, la cloche rappelait les nouveaux citoyens à l'autel, et l'on chantait la prière du soir, à deux parties, et en grande musique.

La terre était divisée en plusieurs lots, et chaque famille cultivait un de ces lots pour ses besoins. Il y avait en outre un champ public appelé *la possession de Dieu*. Les fruits de ces terres communales étaient destinés à suppléer aux mauvaises récoltes, et à entretenir les veuves, les orphelins et les infirmes.

Au centre de la bourgade se trouvait la place publique formée par l'église, la maison des Pères, l'arsenal, le grenier commun, la maison de refuge et l'hospice pour les étrangers.

Avec un gouvernement si paternel, il ne faut pas s'étonner que les nouveaux Chrétiens fussent les plus purs et les plus heureux des hommes. Le changement de leurs mœurs était un miracle opéré à la face du nouveau monde. Cet esprit de cruauté et de vengeance, cet abandon aux vices les plus grossiers qui caractérisent les hordes indiennes, s'étaient transformés en un esprit de douceur, de patience et de chasteté. On jugera de leurs vertus par l'expression naïve de l'évêque de *Buenos-Ayres* : « Sire, écrivait-il à Philippe V, dans ces

peuplades nombreuses, composées d'Indiens, naturellement portés à toutes sortes de vices, il règne une si grande innocence que je ne crois pas qu'il s'y commette un seul péché mortel. »

Il nous semble qu'on n'a qu'un désir, en lisant cette histoire, c'est celui de passer les mers et d'aller, loin des troubles et des révolutions, chercher une vie obscure dans les cabanes de ces sauvages, et un paisible tombeau sous les palmiers de leurs cimetières. Mais ni les déserts ne sont assez profonds, ni les mers assez vastes, pour dérober l'homme aux douleurs qui le poursuivent... Les missions du Paraguay sont détruites. Les trois cent mille sauvages, rassemblés avec tant de fatigues, sont errants de nouveau dans les bois, ou plongés vivants dans les entrailles de la terre. Voilà ce qu'avait fait le Christianisme, voilà ce qu'a fait la malice des hommes[1].

Cependant la Religion ne s'est point éteinte en Amérique, au contraire elle y a fait de nombreuses conquêtes : aujourd'hui on y compte plus de vingt-quatre millions de Catholiques.

Pendant que les Missionnaires civilisaient les sauvages de l'Amérique, d'autres Apôtres, non moins zélés, portaient le flambeau de la foi aux peuples de l'Orient. La Tartarie, le Thibet, la Perse, l'Égypte, la Chine, le Ton-King, virent arriver ces nouveaux conquérants et reçurent leurs paroles ; pas une partie du monde qui ait pu échapper à leur zèle et à leur désir de sauver des ames : quel autre a jamais entrepris ce qu'ils ont exé-

[1] Châteaubriand, *Génie*, *t.* IV. 35-49 ; et Muratori, *Miss. du Paraguay*.

cuté ? Touchés de compassion pour tant d'Infidèles assis dans les ombres de la mort, ils se sentirent poussés du désir de donner leur vie pour le salut de ces ames rachetées au prix d'un sang divin. Il fallait percer des forêts profondes, franchir des marais impraticables, traverser des fleuves dangereux, gravir des rochers inaccessibles, il fallait affronter des nations cruelles, superstitieuses et jalouses ; il fallait surmonter dans les unes l'ignorance de la barbarie, dans les autres les préjugés de la civilisation : tant d'obstacles ne purent les arrêter.

Qui peut parler dignement de la grandeur de leur sacrifice ? Qu'un homme à la vue de tout un peuple, sous les yeux de ses parents et de ses amis, s'expose à la mort pour sa patrie, il échange quelques jours de vie pour des siècles de gloire ; il illustre sa famille et l'élève aux richesses et aux honneurs. Mais le Missionnaire dont la vie se consume au fond des bois, qui meurt d'une mort affreuse, sans spectateurs, sans applaudissements, sans avantages pour les siens ; obscur, méprisé, traité de fou, d'absurde, de fanatique, et tout cela pour donner un bonheur éternel à un sauvage inconnu... De quel nom faut-il appeler cette mort, ce sacrifice ?

Diverses congrégations religieuses se consacraient aux missions : les Dominicains, les Franciscains, les Jésuites, les Lazaristes et les Prêtres des missions étrangères.

Tous ces Missionnaires avaient un instinct merveilleux pour suivre l'infortune à la trace, et la forcer, pour ainsi dire, jusque dans son dernier gîte [2].

[2] Châteaub., *Génie*, *t.* IV, *p.* 35, 49.

Pendant que la plupart des Missionnaires de l'Amérique couraient dans les bois, à la recherche des sauvages, un de leurs confrères, le P. Claver, se donnait à l'instruction des nègres. Pour mesurer l'étendue de sa charité, il faut savoir que les nègres sont la partie du genre humain la plus dégradée et la plus avilie. On les tire d'Afrique pour les conduire à Carthagène d'Amérique, et c'est dans cette ville que se rendent toutes les nations commerçantes qui en trafiquent. On y voit sans cesse arriver des navires où ces malheureux captifs sont entassés, sans lits, sans vêtements, plongés dans leurs ordures, et toujours chargés de chaînes; ce qui, joint à la mauvaise nourriture, leur cause des maladies, des chancres, des ulcères si infects, qu'ils n'en peuvent eux-mêmes supporter l'odeur. En un mot, il n'est point de bête de somme plus maltraitée qu'eux : d'où il arrive que plusieurs aiment mieux s'étouffer et mourir de faim, que de traîner une vie si désespérante. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'on ne prend guère plus de soin de leur ame que de leur corps. On ne songe qu'à s'enrichir en les vendant ou en les achetant, et dans la plupart de ceux qui font ce commerce, la soif de l'or étouffe tout autre sentiment.

A la vue de ces horreurs, le père Claver, missionnaire jésuite, à qui le Père de tous les hommes avait donné un attrait particulier et une vive tendresse pour les nègres, fut pénétré de la plus vive compassion, et conçut le dessein de se consacrer tout entier à leur service. Quand il fit sa profession solennelle de religion,

aux vœux ordinaires il ajouta celui de servir les nègres, et signa : « Pierre Claver, esclave des nègres, pour toujours. » Jamais vœu plus difficile peut-être ne fut prononcé, et jamais vœu ne fut mieux gardé.

Dès qu'il arrivait au port un vaisseau chargé de nègres, ce tendre Missionnaire y courait, après s'être muni d'eau-de-vie, de biscuits, de fruits, de conserve même, et de plusieurs autres mets recherchés, pour faire fête aux nouveaux venus et les soulager, comme une mère aurait pu faire à l'égard de ses enfants. Son air tendre et engageant, ses manières affables, les paroles touchantes qu'il leur adressait, la vive affection qu'il leur témoignait en leur faisant entendre qu'il leur servirait toujours de défenseur, de protecteur et de père, lui attachaient ces pauvres gens dès le premier abord. Il achevait de les gagner en leur distribuant les petits rafraîchissements qu'il avait apportés. Aussi avait-il coutume de dire qu'il fallait, en premier lieu, leur parler de la main. Des amis vertueux le secondaient et lui envoyaient toutes les provisions convenables. Après avoir gagné la confiance des nègres, il travaillait à les gagner eux-mêmes à Dieu. Il s'informait d'abord de tous les enfants nés pendant le voyage, afin de leur conférer le Baptême. Il visitait ensuite, pour la même fin, les adultes qui étaient dangereusement malades. Il pansait et nettoyait lui-même leurs plaies, leur portait la nourriture à la bouche, les embrassait avec tendresse avant de les quitter, quelque dégoûtants qu'ils fussent, et les laissait aussi enchan-

tés de cet accueil charitable qu'ils s'y étaient peu attendus.

Au jour du débarquement général, il revenait accompagné d'anciens nègres de la même nation que les nouveaux venus. Il donnait la main à ceux-ci pour les aider à descendre sur le rivage; il prenait les malades entre ses bras, et les portait sur des voitures qu'il avait fait préparer. Il n'y en avait aucun à qui il ne donnât quelques marques particulières de sa bienveillance. Il ne les quittait point qu'il ne les eût conduits à leur destination; et, quand ils étaient logés, il allait encore les visiter les uns après les autres, les recommandait instamment à leurs maîtres, et leur promettait de revenir bientôt, sans jamais les oublier.

Mais comme ses charités corporelles avaient pour but le salut de leurs ames, voici comment il s'y prenait pour en recueillir le fruit. Après être convenu avec ses interprètes des heures convenables pour l'instruction, il partait au moment précis, ayant à la main un bâton terminé en forme de croix, un crucifix sur la poitrine, et sur l'épaule une besace qui contenait un surplis, une étole, différentes images, et tout ce qui était nécessaire pour soulager les infirmes. Dès qu'il était arrivé, il entrait avec un visage gai dans leurs cases, qui sont des espèces d'étables humides, où leur multitude les réduit à être entassés les uns sur les autres, sans autre lit que la terre. Le mauvais air qui, dans un pays chaud surtout, s'exhale de tant de corps naturellement infects, en rend le séjour insupportable. Il est peu d'Européens qui

puissent y passer une heure sans tomber évanouis ; mais le père Claver semblait y prendre ses délices. Uniquement attentif au prix des ames rachetées du sang de Jésus-Christ, il y élevait une espèce d'autel où il plaçait quelques tableaux frappants, du crucifiement, par exemple, de l'Enfer, du Paradis, pour donner à ces esprits grossiers quelque idée de nos mystères.

Afin que les nègres pussent entendre commodément les instructions, il allait chercher des bancs, des planches, des nattes, et il faisait tout cela d'un air si content et si affectueux, que ces pauvres esclaves ne savaient comment témoigner leur reconnaissance. On eût dit qu'il n'était là que pour les servir, qu'il était l'esclave des esclaves même. Aussi, quoique plusieurs de ces nègres aient une certaine fierté, ou une stupidité farouche qui les rend presque intraitables, il n'y en avait aucun qui ne se rendît enfin aux empressements et à la persévérance de leur saint Pasteur. Il ne se contentait pas de les faire Chrétiens de nom et de profession, il voulait qu'ils fussent de vrais Fidèles, des hommes exacts à remplir tous les devoirs du Christianisme ; et, par un prodige que la grace seule pouvait opérer, à force de soins, de travaux et de peines, dans cette portion dégradée et presque entièrement abrutie du genre humain, il forma des modèles de vertu capables de confondre les Européens les mieux instruits.

Cet exemple pourra plaire même à nos philosophes qui, dans ces derniers temps, ont affecté de montrer une si grande affection pour les nègres. Mais je doute

que, quoiqu'ils se glorifient d'avoir été leurs libérateurs, ils eussent pu se résoudre à leur témoigner leur tendresse de la même manière que le père Claver leur a marqué la sienne. Pour les délivrer, il n'était question que de donner un décret [1], et de sacrifier l'intérêt des propriétaires ; au lieu que pour les soulager, les consoler, les instruire et les éclairer, il fallait se sacrifier soi-même, et se condamner à la vie la plus laborieuse et la plus pénible. Or, on sait que l'humanité qu'inspire la philosophie ne va pas jusqu'à ce degré d'héroïsme.

Des régions où le soleil se couche, passons aux lieux où il se lève : la charité catholique nous y promet de nouveaux miracles. Les Missionnaires du Levant s'enfermaient dans les bagnes et les galères pestiférés pour y soulager les esclaves chrétiens. Voulez-vous juger de leur dévouement? écoutons parler le père Tarillon :

« Les services que nous rendons à ces pauvres gens, les esclaves chrétiens, au bagne de Constantinople, consistent à les entretenir dans la crainte de Dieu et dans la foi, à leur procurer des soulagements de la charité des Fidèles, à les assister dans leurs maladies et enfin à les aider à bien mourir. Si tout cela demande beaucoup de sujétion et de peine, je puis assurer que Dieu y attache en récompense de grandes consolations.... Dans les temps de peste, comme il faut être à portée de secourir ceux qui en sont frappés, et que nous n'avons que quatre ou cinq Missionnaires, notre usage est qu'il n'y ait qu'un

[1] Décret de l'assemblée constituante qui amena le massacre de Saint-Domingue.

seul Père qui entre au bagne et qui y demeure tout le temps que la maladie dure. Celui qui en obtient la permission du supérieur, s'y dispose pendant quelques jours de retraite, et prend congé de ses frères comme s'il devait bientôt mourir. Quelquefois il y consomme son sacrifice et quelquefois il échappe au danger [1].»

Ecoutons encore un autre Missionnaire :

« Maintenant je suis au-dessus de toutes les craintes que donnent les maladies contagieuses ; et, s'il plaît à Dieu, je ne mourrai pas de ce mal, après les hasards que je viens de courir. Je sors du bagne où j'ai donné les Sacrements à quatre-vingt-six personnes... Durant le jour, je n'étais, ce me semble, étonné de rien, il n'y avait que la nuit, pendant le peu de sommeil qu'on me laissait prendre, que je me sentais l'esprit tout rempli d'idées effrayantes. Le plus grand péril que j'aie couru et que je courrai peut-être de ma vie, a été à fond de cale d'une *Sultane* de 82 canons. Les esclaves, de concert avec les gardiens, m'y avaient fait entrer sur le soir pour les confesser toute la nuit, et leur dire la Messe de grand matin. Nous fûmes enfermés à double cadenas, comme c'est la coutume. De cinquante-deux esclaves que je confessai, douze étaient malades et trois moururent avant que je fusse sorti. Jugez quel air je pouvais respirer dans ce lieu renfermé, et sans la moindre ouverture. Dieu, qui par sa bonté, m'a sauvé de ce pas là, me sauvera de bien d'autres [2]. »

1. *Lett. édif.*, *t.* I. 19.-21.
2. *Lett. édif.*, *t.* I. 23. — Châteaub. *t.* IV. 14-15.

Dans les Indes, les Missionnaires avaient à combattre les plus grossières et les plus honteuses superstitions. Dans la Chine, ils se faisaient savants pour gagner une nation enflée de son savoir ; ailleurs, ils se faisaient artisans, leur charité prenait toutes les formes, employait tous les moyens imaginables, en un mot, ils se faisaient tout à tous pour gagner des ames à Jésus-Christ, et ce beau zèle n'a pas cessé d'avoir des imitateurs.

Chaque année, il part, des différents ports de l'Europe, des hommes qui, dans la fleur de l'âge, disent un adieu éternel au monde, à leur patrie, à leurs parents, pour aller dans des pays inconnus et barbares, sacrifier leur vie à la conversion des Infidèles. La faim, la soif, les persécutions, les privations de tout genre, voilà ce qui composera désormais leur vie. Quant à la mort, elle les attend, ou dans le fond d'un cachot, ou sur un bûcher, ou sur un échafaud. Comment douter encore que la Religion chrétienne soit tout amour, puisqu'elle inspire à ses enfants une pareille charité? Comment douter que Dieu aime les hommes puisqu'il fait tant pour les sauver? Comment douter de la providence de Dieu sur son Église, puisque ces missions qui ont converti et qui convertissent encore une multitude d'ames, ont commencé au moment précis où l'épouse chérie de l'Homme-Dieu gémissait en Europe de l'apostasie d'un grand nombre de ses enfants?

Une nouvelle preuve de la sollicitude infinie avec laquelle Dieu veille sur son OEuvre, c'est saint Vincent de Paule. Oh! le beau présent envoyé par le Ciel à la

terre. Pas une vertu dont ce grand Saint n'ait donné l'exemple, pas une misère qu'il n'ait soulagée ; il peut à juste titre être appelé le bienfaiteur des hommes. Comme Notre Seigneur, il a passé en faisant le bien. Dieu le suscita pour soulager toutes les misères humaines, et ranimer la foi et la charité presque éteintes au milieu des guerres et des hérésies qui désolaient l'Europe.

Saint Vincent de Paule naquit en 1576, dans le village de Poy, au diocèse d'Acqs, en Gascogne. Son père et sa mère étaient pauvres. Ils avaient six enfants qu'ils élevèrent dans la piété et dans l'exercice des travaux de la vie champêtre. Les premières années de Vincent se passèrent à garder le troupeau de son père. Il avait un maintien grave et un tel amour pour les pauvres, qu'il se privait souvent du nécessaire pour les assister. Son père qui remarquait en lui de rares qualités, résolut de le faire étudier et le mit en pension chez les Cordeliers. Au bout de quelques années, Vincent fut en état d'enseigner les autres. A l'âge de vingt ans il se rendit à Toulouse où il fit son cours de théologie. Bientôt après il reçut le Sous-Diaconat, le Diaconat et la Prêtrise.

Cinq ans plus tard il fit un voyage à Marseille. S'étant embarqué pour revenir dans son pays, le vaisseau fut pris par des pirates et Vincent emmené captif à Tunis. Il fut vendu à un pêcheur, puis à un vieux médecin qui mit tout en œuvre pour le faire renoncer à sa religion. Le troisième maître de Vincent fut un renégat. Le

Saint le convertit et ils partirent ensemble pour revenir en Europe. Délivré de l'esclavage des hommes, Vincent ne songe plus qu'à délivrer les ames de l'esclavage du démon. Il se consacra spécialement au service des pauvres, et commença par les habitants de la campagne. Il leur prodigua tous les soins spirituels et corporels dont il fut capable. Il s'occupa ensuite des galériens à qui il rendit tant de services que le roi le nomma aumônier général des galères de France.

En cette qualité, Vincent se rendit à Marseille. Il ne se fit pas connaître pour mieux s'assurer de l'état des choses. Il fut extrêmement touché à la vue du désespoir d'un forçat, et il fit d'inutiles efforts pour le consoler. On assure que par un héroïsme inoui de charité, il obtint de prendre sa place, qu'il fut chargé des mêmes chaînes et qu'il les porta quelque temps. Il forma, pour les galériens malades, un hôpital général qui, grace à ses soins, devint bientôt un des plus commodes du royaume.

Ses missions dans les campagnes avaient donné à quelques ecclésiastiques le désir de se réunir à lui. Tel fut le commencement de la communauté de Saint-Lazare. Fondés par saint Vincent de Paule, les Lazaristes s'occupent de missions dans les campagnes et même dans les pays infidèles.

Le zèle de saint Vincent n'était pas satisfait. Il établit les associations de *Charité* pour le soulagement des pauvres de chaque paroisse ; des Dames de *la Croix* pour l'éducation des petites filles, celle des *Dames* pour le

service des malades dans les grands hôpitaux. Ce fut ce grand Saint qui procura à la ville de Paris la fondation des hôpitaux de la Pitié, de Bicêtre, de la Salpêtrière et des Enfants-Trouvés. En ce temps-là, une foule d'enfants étaient chaque nuit exposés aux portes des Eglises ou sur les places publiques. Il en périssait une multitude. Vincent, vivement touché de leur sort, chercha le moyen de remédier à un si grand mal. Il en parla à quelques dames charitables ; on donna quelques secours pour les nourrir, mais bientôt les ressources manquèrent. Les Dames de charité furent assemblées ; on délibéra si l'on continuerait la bonne œuvre.

Vincent sentit ses entrailles émues, et prenant la parole, il dit à ces Dames : « Or sus, Mesdames, la com-» passion et la charité vous ont fait adopter ces petites » créatures pour vos enfants, vous avez été leurs mères » selon la grace, depuis que leurs mères selon la nature » les ont abandonnés ; voyez maintenant si vous voulez » aussi les abandonner, cessez d'être leurs mères pour » devenir à présent leurs juges : leur vie et leur mort » sont entre vos mains, je vais prendre les voix et les » suffrages. » L'assemblée ne répondit que par des larmes. Il fut décidé que l'on continuerait la bonne œuvre. Les rois de France vinrent au secours, et c'est ainsi que chaque année plus de dix mille enfants, dans la seule ville de Paris, doivent leur conservation à saint Vincent.

Pour procurer à ces enfants des soins plus tendres, et aux malades des secours plus assidus, Vincent fonda une congrégation de *Filles de la Charité* : on l'appelle au-

jourd'hui Congrégation de Saint-Vincent-de-Paule. Elle a donné naissance à une foule d'autres établissements du même genre, non-seulement en France, mais encore dans toutes les parties du monde chrétien, en sorte qu'on peut dire que les malades de tous les pays doivent à saint Vincent les secours, les soins admirables que leur prodiguent les Religieuses dans les hôpitaux [1].

Il n'y a personne qui, en les voyant non-seulement panser, nettoyer les malades, faire leur lit, mais encore laver leurs linges pleins d'ordure et de vilenies, ne les regarde comme autant de saintes victimes qui, par un excès d'amour et de charité pour secourir leur prochain, courent volontairement à la mort qu'elles affrontent pour ainsi dire au milieu de tant de puanteurs et d'infections causées par le grand nombre des malades [2].

Et pour se dévouer ainsi au service des malades qu'on ne connaît pas, de qui on n'a rien à attendre, combien de sacrifices ces héroïnes de la charité n'ont-elles pas eu à faire? L'abandon des plaisirs de la vie, la perte de la jeunesse, le renoncement à une famille, tous les sacrifices du cœur, tous les sentiments de l'ame étouffés, hors la pitié qui, au milieu de tant de douleurs, devient un tourment de plus [3].

Et qui donc ne se sentirait pas le cœur attendri et

[1] Bergier, *t.* x.

[2] Hélyot, cité par Châteaubriand, t. iv. 123.

[3] Châteaub., *id.*

l'ame ravie d'admiration en voyant le dévouement de ces Religieuses hospitalières, si bien nommées *Sœurs de la Charité* ou *Filles-Dieu*, quand Voltaire lui-même n'a pu leur refuser le tribut de ses hommages ? « Peut-être n'est-il rien de plus grand sur la terre, dit-il, que le sacrifice que fait un sexe délicat, de la beauté, de la jeunesse, de la haute naissance, pour soulager dans les hôpitaux ce ramas de toutes les misères humaines, dont la vue est si humiliante pour l'orgueil humain, et si révoltante pour notre délicatesse. Les peuples séparés de la Communion romaine n'ont *imité qu'imparfaitement* une charité si généreuse [1].»

On est étonné qu'un seul homme, sans fortune, ait pu faire tant de choses ; mais on est bien autrement étonné quand on pense qu'il a nourri, pendant plusieurs années, des provinces entières ravagées par la peste ou par la guerre. Les aumônes qu'il obtint à cette occasion sont incalculables.

Cependant la santé de Vincent, minée par tant de travaux, dépérissait à vue d'œil. Il fut pris à l'âge de près de quatre-vingts ans, d'une fièvre qui achevait de l'épuiser. Quand il sentait le retour de l'accès, il disait avec une aimable résignation : *Or sus, ma sœur la fièvre, soyez la bien-venue puisque vous venez de la part de Dieu.* Et cette sœur, qui lui tenait si longtemps compagnie, ne l'empêchait pas de se lever tous les jours à quatre heures du matin et de vaquer à tous

[1] *Imité imparfaitement!* Elles ne l'ont pas imité du tout ; la première religieuse hospitalière protestante est encore à créer.

ses exercices de piété et de charité. Enfin une sainte mort couronna cette vie de bonnes œuvres, le 27 septembre 1660. Tout le monde le pleura amèrement et les impies mêmes n'ont pu s'empêcher de rendre hommage à ses vertus [1].

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir suscité tant de Missionnaires pour annoncer l'Evangile à tous les peuples de la terre ; faites-nous la grace de mériter, par notre conduite vraiment chrétienne, la conservation de la foi parmi nous.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je recevrai la maladie avec résignation*.

---

## PETIT CATÉCHISME.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (17e SIÈCLE.)

*Q.* Comment Dieu punit-il les pays qui avaient abandonné la foi ?

*R.* Dieu punit les pays qui avaient abandonné la foi, de la manière la plus rigoureuse. L'Angleterre, l'Allemagne et les autres peuples hérétiques éprouvèrent des

[1] Godescard, 19 juillet.

calamités comme on n'en trouve point dans leur histoire. Tandis que la justice de Dieu frappait ainsi les coupables, sa bonté consolait l'Eglise en lui donnant un grand Saint destiné à ranimer la piété dans le monde, comme saint Charles l'avait ranimée dans le Clergé et sainte Thérèse dans le Cloître.

*Q.* Quel fut ce Saint?

*R.* Ce Saint fut François de Sales. Il naquit en Savoie, d'une famille aussi recommandable par sa vertu que par sa noblesse, François se montra, dès son enfance, d'une piété, d'une obéissance et d'une pureté de mœurs qui lui méritèrent la protection de la sainte Vierge. Devenu évêque de Genève, il s'employa tout entier à la conversion des Hérétiques, et il eut le bonheur d'en ramener à la foi soixante-dix mille. Il fonda, de concert avec sainte Chantal, l'ordre de la Visitation. On ne vit jamais de Saint plus aimable. Il sera toujours la gloire de l'Eglise catholique.

*Q.* Quelles autres consolations Dieu donna-t-il à l'Eglise?

*R.* Les autres consolations que Dieu donna à l'Eglise, furent les succès des Missionnaires. Les uns convertirent une grande partie de l'Amérique et formèrent les réductions du Paraguay où l'on vit briller toute l'innocence des premiers Chrétiens; les autres convertirent de grandes provinces en Orient. Il leur en coûta à tous des peines et des fatigues continuelles, à plusieurs même la mort; mais ils s'estimaient heureux de souffrir et de mourir pour sauver des ames.

*Q*. Qui était saint Vincent de Paule?

*R*. Saint Vincent de Paule naquit en Gascogne, de parents pauvres. Pendant son enfance il fut occupé à garder les troupeaux. Son amour pour les pauvres, son goût pour l'étude, et sa piété, lui attirèrent les bénédictions de Dieu. A l'âge de vingt ans, il fit son cours de théologie à Toulouse. Bientôt après il reçut la Prêtrise. S'étant embarqué à Marseille pour venir dans son pays, il fut pris par les Turcs qui l'emmenèrent esclave à Tunis. Il eut le bonheur de convertir son maître, puis il trouva le moyen de repasser en Europe. Il vint à Paris. Il fut nommé aumônier général des galères ; soulagea les malheureux de toute espèce, établit une congrégation pour les soulager de son vivant et après sa mort : ce sont *les bonnes Sœurs de Saint-Vincent-de-Paule*. Il fonda une compagnie de Missionnaires, pour donner les secours spirituels aux pauvres habitants des campagnes, et même pour porter la foi aux Infidèles : *ce sont les Lazaristes*. Enfin il nourrit plusieurs provinces désolées par la famine et par la guerre ; lui seul a fait plus de bien que tous les philosophes ensemble n'en ont rêvé.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir suscité tant de Missionnaires pour annoncer l'Evangile à tous les peuples de la terre ; faites-nous la grace de mériter, par notre conduite vraiment chrétienne, la conservation de la foi parmi nous.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je recevrai la maladie avec résignation*.

# XLIX^e LEÇON.

## LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (17^e SIÈCLE.)

L'Église attaquée au Japon, persécution violente. — Défendue, Martyrs; la reine de Tango; autres Martyrs; leur joie, leur constance admirable. — Consolée, progrès de la foi en Chine et en Amérique. — Attaquée, Jansénisme; défendue, Bossuet, Fénélon. — Consolée, Trapistes. — Ordre de Notre-Dame-du-Refuge, la vénérable mère Elisabeth de Jésus; ordre de l'adoration perpétuelle.

L'Eglise, qui prouvait sa sainteté dans l'Occident par les vertus éloquentes de saint Vincent de Paule, signait sa foi en Orient avec le sang de ses Martyrs. Dans aucun siècle, le martyre, c'est-à-dire le témoignage de sang, n'a manqué à la Religion catholique. C'est un fait sur lequel on réfléchit trop peu.

Saint François Xavier, qui était arrivé au Japon en 1549, avait trouvé ce vaste royaume plongé dans les plus épaisses ténèbres de l'idolâtrie. Mais cet homme apostolagien, que Dieu avait suscité dans sa miséricorde, y prêcha l'Évangile avec tant de succès, qu'on vit des provinces entières se convertir. Le fruit de ses prédications fut aussi durable qu'il avait été merveilleux, puisqu'en 1582 les rois d'Arima, de Bungo et d'Omura, envoyèrent une ambassade solennelle au pape Gré-

goire XIII. Cinq ans après, on comptait dans le Japon deux cent mille Chrétiens, parmi lesquels des Bonzes, c'est-à-dire des prêtres du pays, des princes et des rois. Malheureusement, les progrès du Christianisme qui s'étendait de jour en jour, furent arrêtés en 1588, à l'occasion que nous allons dire.

L'empereur Cambacundono qui, par un orgueil sacrilége, se faisait rendre les honneurs divins, ordonna à tous les Missionnaires jésuites de sortir de ses états dans l'espace de six mois. Plusieurs d'entre eux ne laissaient pas, malgré cet ordre, de rester dans le Japon; mais ils se déguisèrent, afin de pouvoir exercer plus librement leurs saintes fonctions. La persécution s'étant rallumée en 1592, un grand nombre de Japonais convertis reçurent la couronne du martyre.

L'empereur Taïcosama, prince aussi corrompu qu'orgueilleux, rendit la persécution encore plus violente. Il fit crucifier neuf Missionnaires sur une montagne voisine de la ville de Nangasaqui. Plusieurs Japonais souffrirent aussi avec eux, entre autres trois enfants qui avaient coutume de répondre la Messe aux Prêtres. Les deux plus âgés avaient quinze ans, et le troisième n'en avait que douze; mais leur grande jeunesse ne les empêcha pas d'endurer les tortures avec courage, et même avec joie.

On fit embarquer tous les autres Missionnaires, afin qu'ils ne prêchassent plus la Religion chrétienne dans le Japon. Il y eut pourtant vingt-huit Prêtres qui y restèrent, mais après s'être déguisés.

Taïcosoma étant mort, les Missionnaires reparurent dans le Japon. Ils y convertirent quarante mille ames en 1593, et plus de trente mille l'année suivante, quoiqu'il ne fussent pas plus de cent. Ils firent élever cinquante églises, où s'assemblaient les Fidèles; mais la paix qui avait si merveilleusement facilité les progrès de l'Evangile, fut troublée en 1602, par Cubosama. Ce prince renouvela les édits qui avaient été précédemment portés contre les Chrétiens. La persécution devint horrible en 1614, et dura de longues années. C'est alors qu'on vit se renouveler tous les beaux exemples de piété, de charité, de courage, que nous offre l'histoire de la primitive Eglise : citons quelques faits.

Le roi de Tango avait une épouse très-jeune, qu'il tenait continuellement renfermée dans son palais, où elle vivait dans une grande innocence. Quoiqu'il fût idolâtre, il lui avait souvent parlé de la Religion chrétienne, qui excitait l'admiration de ceux même qui ne l'embrassaient pas. Cette princesse, qui avait l'esprit excellent, retint tout ce qu'on lui avait dit; et ses mœurs ne mettant point d'obstacles aux impressions de la grace, elle se sentit fort inclinée pour une Religion si conforme à ses goûts et à ses penchants. Comme elle n'espérait point d'obtenir le consentement du roi son époux, il lui fallut conduire l'affaire de sa conversion dans le plus profond secret, et dérober ses démarches à une infinité de surveillants, continuellement attentifs à l'observer.

Heureusement on élevait auprès d'elle une prin-

cesse de la maison royale, avec qui la conformité des inclinations vertueuses la liait encore plus étroitement que l'affinité, et pour qui elle n'avait rien de secret. Elle ouvrit son ame à cette amie sûre, qui avait toute liberté d'aller et de venir, et l'envoya communiquer ses vœux et ses embarras à un Missionnaire. La médiatrice, qui n'avait pas moins d'ardeur que la reine pour embrasser le Christianisme, ne se borna pas à sa commission, mais elle se fit baptiser elle-même, et reçut le nom de Marie. La grace du Baptême la transforma aussitôt en apôtre. Toutes les dames et demoiselles du palais, à qui elle fit part de son bonheur, allèrent successivement trouver le Missionnaire, et revinrent Chrétiennes. Un gentilhomme, qui les suivait, revint changé comme elles. Cependant la reine gémissait avec d'autant plus d'amertume qu'elle se voyait esclave de l'Enfer au milieu d'une cour à qui elle avait procuré la sainte liberté des enfants de Dieu. La princesse Marie va de nouveau trouver le Missionnaire : elle se fait parfaitement instruire de la manière de conférer le Baptême, revient, baptise la reine, et lui fait prendre le nom de Grace, qui ne fut jamais porté à plus juste titre.

Tout ceci se passait en l'absence du roi. A son retour, il en parut extrêmement irrité, et déclara impérieusement à la reine, ainsi qu'à toute sa cour, qu'il fallait au plus tôt abjurer une Religion odieuse à l'empereur, et capable de le perdre lui-même. Les menaces et les représentations étant inutiles, il n'y eut

point de mauvais traitements qu'il ne mît en usage. La reine fut encore moins épargnée que les autres; le ressentiment du roi se mesura sur l'amour passionné qu'il lui portait. A tous les excès du dépit et de la fureur, elle n'opposa qu'une patience et une douceur inaltérables; mais sa constance parut à jamais invincible. Un des enfants du roi étant tombé dangereusement malade, elle engagea la princesse Marie à le baptiser; et il n'eut pas plutôt reçu le Baptême, qu'il fut parfaitement guéri. Les armes tombèrent alors des mains du roi : il prit le parti de dissimuler, et ne chagrina plus des personnes qu'il ne pouvait se défendre d'aimer et de révérer.

La reine, se voyant un peu plus libre, ne fit usage de sa liberté que pour se livrer à toutes les bonnes œuvres que sa situation pouvait lui permettre, et pour donner l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Loin d'idolâtrer sa figure, il semblait qu'elle eût pris à tâche d'en ternir l'éclat par toutes les austérités de la pénitence. Elle apprit très-bien le latin et le portugais, moins pour former son esprit que pour l'éclairer de plus en plus par les lumières qu'elle puisait dans les livres de piété. Mais son plus grand soin était de recueillir les orphelins et les enfants des pauvres, de les servir et les soigner elle-même, de les instruire des éléments de notre Religion, et de les rendre solidement Chrétiens.

Il y avait douze ans qu'elle menait une vie si sainte, lorsqu'il arriva dans le Japon une révolution qui la

rendit la triste victime de la jalousie du roi son époux. Quoique ce prince n'eût jamais conçu le moindre soupçon de sa fidélité, il avait peur qu'elle ne devînt l'objet d'un autre amour que le sien. C'est pourquoi il l'avait laissée dans la ville d'Osaca, qui était bien fortifiée, et qui semblait devoir résister aux attaques des ennemis. Cependant, comme il n'était pas entièrement rassuré, il avait commandé à l'intendant de sa maison, que, si la place venait à être forcée, il tranchât la tête à la reine, et mît le feu au palais. Osaca fut prise en effet, et l'intendant sommé de remettre la reine entre les mains du vainqueur.

Cet officier, rempli de vénération pour sa maîtresse, chercha tous les moyens possibles de la sauver, sans en trouver aucun. Il va donc la joindre, le désespoir peint sur le front, se jette à ses pieds, qu'il inonde de ses larmes, et lui déclare l'ordre barbare qu'il a reçu : « Nous périrons aussitôt nous-mêmes, ajoute-t-il, et c'est toute ma consolation de ne pas survivre à une princesse dont la mort me ferait de ma propre vie le plus insupportable de tous les tourments. » La reine entendit ce discours comme s'il ne l'eût pas regardée. « Vous savez, dit-elle, que je suis Chrétienne, et que la mort n'a rien d'effrayant pour les Chrétiens. Quant à vous, songez bien à ce que vous allez devenir pour une éternité. »

Après ce peu de mots, elle entra dans son oratoire; et, prosternée devant l'image d'un Dieu mort pour nous, lui fit le sacrifice de sa vie. Elle rassembla aussitôt

les dames de sa suite, qui toutes étaient Chrétiennes, les embrassa tendrement, et leur représenta que, n'étant pas condamnées elles-mêmes à mourir, la loi de Dieu les obligeait à se retirer avant qu'on mît le feu au palais. Tout retentit alors de sanglots et de cris lamentables; elle seule, aussi tranquille que s'il eût été question d'une affaire indifférente, rentra dans l'oratoire, appela l'intendant, et lui dit qu'il pouvait remplir sa commission. Il se jeta de nouveau à ses pieds, et la pria de lui pardonner sa mort. La reine se mit à genoux, rabattit elle-même le collet de sa robe, reçut, en prononçant les noms de Jésus et de Marie, le coup qui lui trancha la tête, et montra par sa fermeté que la force chrétienne avait rendu son ame en quelque sorte indépendante des entraves de la matière, de la fragilité du sexe et de toutes les faiblesses de la nature.

Cependant, la persécution ne servit qu'à montrer combien la foi était profondément enracinée dans l'esprit et dans le cœur des Japonais. L'empereur ayant ordonné qu'on dressât des listes de tous les Chrétiens qui fréquentaient les églises d'Osaca et de Méaco, le bruit se répandit aussitôt dans les provinces qu'on allait faire mourir tous ceux qui refuseraient d'adorer les dieux de l'empire. Cette nouvelle, qui ne semblait devoir exciter que la terreur, alluma une telle ardeur pour le martyre, que les Idolâtres en furent dans l'admiration.

Ucondono, généralissime des armées, et l'un des

plus fervents Chrétiens du Japon, vint incontinent se ranger parmi les Missionnaires, dans la pensée qu'on ne manquerait pas de les saisir, et qu'il partagerait leurs chaînes et leurs supplices.

Il fut imité par deux fils du grand-maître de la maison de l'empereur, dont l'aîné, déjà revêtu en survivance des charges de son père, accourut de deux cents lieues à Méaco, et s'habilla comme les Missionnaires, afin d'être plus tôt arrêté. Tous ses gens, qu'il voulut congédier, protestèrent qu'ils mourraient avec lui. Son cadet, qui se trouvait dans le sein de sa famille, eut à combattre toute la tendresse de ses proches, et les menaces même de son père qui était Payen; mais il montra un courage qu'ils désespérèrent bientôt d'ébranler.

Un prince, parent de l'empereur et possesseur de trois royaumes, alla se renfermer chez les Jésuites, afin de mourir avec eux.

Un autre prince, à peine baptisé, fit publier dans ses terres qu'il punirait sévèrement tous ceux qui, interrogés si leur prince était Chrétien, dissimuleraient la vérité.

Un seigneur, des plus puissants et des plus renommés par sa bravoure, craignant qu'on n'osât pas venir le prendre chez lui, alla se présenter, avec sa femme, à l'un des ministres de la persécution, sans autre suite qu'un fils de dix ans, qu'il conduisait par la main, et une fille, trop jeune encore pour marcher, que portait la mère. Les gens même des conditions les plus communes paraissaient avec intrépidité devant

les officiers de la justice. En un mot, tous ne se montraient attentifs qu'à ne point laisser échapper l'occasion de signer de leur sang la confession de la foi.

Les femmes de qualité travaillaient à la hâte, avec leurs suivantes, à se faire des habits magnifiques, afin d'honorer le jour de leur mort, qu'elles n'appelaient pas autrement que le jour de leur triomphe. Elles se rassemblaient dans les maisons où elles espéraient être plus facilement reconnues. Parmi celles de Méaco, il y en eut une qui pria les autres de la traîner au supplice si elles la voyaient reculer ou trembler. On vit une jeune dame, avec un admirable sang-froid, préparer son sacrifice jusque dans les moindres détails, et ajuster sa robe de manière à paraître dans toutes les règles d'une rigoureuse décence sur la croix, où le bruit courait qu'on allait faire mourir tous les Chrétiens. Les domestiques, occupés aussi de leur propre sort, s'empressaient à préparer, l'un son reliquaire, l'autre son chapelet ou son crucifix, et le tout d'un air si calme et si paisible, que quelques militaires, encore prévenus des préjugés de leur pays, où c'est une infamie de souffrir la violence, jetèrent, à ce spectacle, leurs poignards et leurs cimeterres, pour prendre avec les femmes quelques instruments de piété, et se laisser égorger comme elles.

Pour montrer tout ce qu'il y eut de surnaturel dans cette ardeur du martyre, parlons des exemples donnés par de faibles femmes et de tendres enfants.

On vit une chrétienne, nommée Thècle, brûlée toute

vive avec cinq de ses enfants autour d'elle et un au-dedans d'elle-même, car elle était enceinte. Arrivée au lieu du supplice, elle se revêtit d'un habillement tout neuf en signe de joie. Lorsqu'elle fut sur le bûcher, dont la fumée l'étouffait lentement, elle ne songeait qu'à es suyer les larmes de sa petite fille, âgée de trois ans, qu'elle tenait sur ses bras, et à l'encourager par l'espérance de la gloire éternelle, dont elle allait jouir dans quelques instants. Une pauvre femme vendit sa ceinture, afin d'avoir de quoi acheter un pieu pour y être liée et brûlée vive pour la foi. Une autre découvrit aux persécuteurs sa petite fille, et la leur dénonça comme Chrétienne, afin qu'elle eût le bonheur de recevoir la couronne du martyre. Une autre ayant été condamnée à mort, s'empressa d'écrire à son mari, qui était éloigné, de venir partager son bonheur et son triomphe en mourant avec elle.

La générosité des enfants égala celle de leurs dignes mères. Un petit garçon de neuf ans courut de lui-même au lieu où l'on égorgeait les Martyrs, dégagea son cou de ses vêtements, afin de le présenter nu au tranchant du glaive. Une petite fille de huit ans, ne pouvant aller d'elle-même au martyre, car elle était aveugle, s'attacha tellement à sa mère, qu'elle parvint à mourir sur le même bûcher. Deux enfants condamnés à mort, se mirent à consoler tendrement leur vieille tante, qu'ils supposaient pleurer de douleur, tandis qu'elle pleurait pour l'envie qu'elle portait aux Martyrs.

Un enfant de cinq ans fut éveillé au moment où il

dormait le plus profondément, pour être conduit au supplice. Sans s'émouvoir, il demande ses habits de fête, s'habille promptement, et c'est sur les bras du bourreau lui-même que ce tendre agneau est porté au lieu de l'exécution. Là, il se met à genoux non loin de son père qu'on venait d'égorger, tend ses petites mains, élève ses yeux au Ciel, et attend le coup fatal. La générosité de ce petit ange attendrit le bourreau, le cimeterre lui tombe des mains. Cependant, le jeune Martyr qui s'était lui-même découvert depuis la tête jusqu'à la ceinture, restait là, à genoux, attendant le coup de la mort. En voyant que le chef des bourreaux n'osait le frapper, il s'adressa à un autre. Il en obtint la grace qu'il demandait, mais ce ne fut qu'au troisième coup que l'exécuteur maladroit parvint à trancher la tête à cet admirable enfant, dont la constance ne se démentit pas un instant.

On peut penser quel devait être le courage des Missionnaires qui avaient su inspirer de si généreux sentiments à de faibles enfants et à des femmes timides ! Le plus ancien et le plus célèbre de ces ouvriers évangéliques, était le père Charles Spinola, jésuite, né en Italie, d'une illustre famille. Il fut pris avec un grand nombre de Chrétiens, et condamné à être brûlé. La sentence devait s'exécuter sur une colline près de Nangasaqui, éloignée seulement de cinq cents pas de celle où vingt-cinq ans auparavant, les vingt-six Martyrs couronnés par Urbain VIII avaient été crucifiés. Toute la troupe se mit en marche pour se rendre au lieu du sup-

plice. De nombreux corps-de-garde furent placés de distance en distance pour contenir la multitude, car on prétend qu'il s'y trouva au moins trente mille Chrétiens, outre les Idolâtres.

Arrivés sur la colline, les Martyrs qui devaient être brûlés furent liés à leurs poteaux. Le père Spinola, qui se trouva lié le premier, adressa quelques paroles aux Chrétiens; puis, apercevant une fervente néophyte, nommée Isabelle Fernandez, il se souvint que la veille du jour où il fut pris, il avait baptisé un enfant dont cette femme venait d'accoucher, il l'avait nommé Ignace, parce qu'il était né le jour de la fête du saint fondateur de la compagnie de Jésus : il y avait quatre ans.

L'enfant et la mère étaient là, attendant le coup de la mort. Mais l'enfant était derrière la mère, et le saint homme ne le voyait point. Il craignait qu'on ne l'eût caché pour le soustraire au supplice. *Où est mon fils Ignace ?* s'écria-t-il en s'adressant à Isabelle; *qu'en avez-vous fait? Le voici*, répondit la mère en le prenant entre ses bras, *je n'ai eu garde de le priver du seul bonheur que je suis en état de lui procurer*. Puis elle dit à l'enfant : *Mon fils, voici votre père, priez-le qu'il vous bénisse*. Aussitôt ce petit innocent se mit à genoux, joignit ses mains et demanda au Père sa bénédiction.

Il fit cela d'un air si touchant, que, comme l'action de sa mère avait attiré de ce côté-là les regards des spectateurs, il s'éleva tout à coup un bruit confus de

cris et de gémissements dont on appréhenda les suites. On se hâta donc d'achever l'exécution, et dans l'instant on vit voler deux ou trois têtes, qui allèrent tomber aux pieds du petit Ignace. Il n'en parut pas étonné. On en vint à sa mère; il en vit aussi tomber la tête sans changer de couleur. Enfin, avec une intrépidité que cet âge ne peut feindre, et dont il n'est pas capable naturellement, il reçut le coup de la mort et s'envola dans le Ciel où, comme les saints Innocents, il joue avec sa couronne devant le trône de l'Agneau.

La mère était digne d'avoir un tel fils. Toute la vie de cette femme vertueuse n'avait été qu'une préparation au martyre. Elle entra au lieu du combat, tenant d'une main un crucifix et de l'autre un chapelet, et chantant le psaume : *Laudate Dominum, omnes gentes. Nations de l'univers, louez toutes le Seigneur.*

Dès que ces premiers Martyrs eurent consommé leur sacrifice, on plaça leurs têtes vis-à-vis ceux qui devaient être brûlés et on alluma le feu. Il était éloigné de vingt-cinq pieds des poteaux, et le bois tellement disposé que le feu ne pouvait gagner que lentement; on eut même soin de l'éteindre toutes les fois qu'on s'aperçut qu'il gagnait trop vite. C'était un raffinement de cruauté par lequel on voulait porter l'épouvante dans l'ame des Martyrs, augmenter leur agonie et les faire apostasier s'il était possible.

Mais le démon n'y gagna qu'une honte nouvelle, car le père Spinola, conservant tout son sang-froid, dit à l'assemblée : « Le feu qui va nous brûler, n'est

que l'ombre de celui dont le vrai Dieu punira éternellement ceux qui auraient refusé de le reconnaître, ou qui après l'avoir reconnu et adoré, n'auront pas vécu d'une manière conforme à la sainteté de sa loi. » Enfin le feu s'approcha et les Martyrs commencèrent à ressentir les plus vives atteintes, surtout du côté du père Spinola où le vent soufflait assez fort. A les voir, les yeux levés au Ciel, on eût dit qu'il ne leur restait aucun sentiment. Au bout d'une heure l'holocauste était consommé [1].

La persécution continua après la mort des Martyrs. Enfin, en 1639, l'empereur du Japon défendit l'entrée de ses états aux Européens. Depuis cette époque, de généreux Missionnaires catholiques ont essayé de pénétrer dans cette terre autrefois si chrétienne, mais ils paraissent avoir tous péri. Néanmoins, il y a encore des Chrétiens au Japon. La preuve de ce fait se trouve dans une relation récente de monseigneur Bruguières, missionnaire en Chine, mort, il y a deux ans, évêque de Capse.

Le flambeau divin repoussé du Japon, s'avançait dans l'intérieur de la Chine et des Indes, et pénétrait chez les Iroquois et les Illinois, peuplades sauvages perdues dans les immenses forêts de l'Amérique septentrionale.

Cependant le démon furieux de voir l'Eglise gagner des palmes dans la persécution et conquérir au loin des peuples nombreux, suscita pour troubler sa joie une nouvelle hérésie. Jansénius, évêque d'Ypres, dans

[1] Charlevoix, *Hist. du Japon*, *t.* II. *liv.* XV. 275.

les Pays-Bas, en fut l'auteur. Dans un ouvrage où il prétendait exposer la doctrine de saint Augustin touchant la grace, et que par cette raison il intitula *Augustinus*, il avança cinq propositions opposées à la foi catholique. Il niait entre autres la liberté de l'homme et la possibilité d'accomplir plusieurs commandements de Dieu. Le pape Innocent X condamna ces propositions. Les Jansénistes, ou disciples de Jansénius, n'en continuèrent pas moins à les soutenir. Ils publièrent une multitude d'ouvrages dont le plus fâcheux effet fut d'inspirer aux Fidèles une si grande crainte de la Communion, en leur exagérant les dispositions nécessaires pour la recevoir, qu'ils ont amené peu à peu l'abandon des Sacrements. Les principaux Jansénistes furent Arnaud, Nicole, Saint-Cyran, Quesnell, etc. Ils furent solidement réfutés, ainsi que les Protestants, par deux Evêques, la gloire de la France, Bossuet, évêque de Meaux ; et Fénélon, archevêque de Cambray.

Les désordres nombreux, suite des hérésies sans cesse renaissantes, demandaient une expiation. D'ailleurs, pour obtenir les lauriers aux Docteurs qui combattaient l'hérésie, le zèle aux Missionnaires qui portaient le nom du Seigneur devant les nations, le courage aux Martyrs qui le confessaient devant les tyrans, il fallait de fervents Moïses, nuit et jour en prière sur la montagne sainte. Cette belle harmonie ne se montra jamais plus visible qu'au moment où nous sommes. Un nombre prodigieux de congrégations contemplatives se livraient avec ferveur à la pénitence et à la prière. Mais la plus

célèbre fut sans contredit celle de la Trappe. Voici son histoire.

Au dix-septième siècle vivait à Paris un jeune ecclésiastique d'une très-noble et très-ancienne famille. Doué des plus belles qualités, il réussit à se concilier l'affection du monde. Malheureusement lui-même épris d'amour pour le monde, vivait dans une dissipation et un faste qui insensiblement éloignèrent de lui l'esprit sacerdotal. Il se nommait Armand de Rancé, né à Paris en 1626. Dieu, qui avait sur lui des vues de miséricorde, lui ouvrit les yeux sur le danger de son ame. Docile à la grace, le jeune Prêtre vendit son patrimoine et en fit de bonnes œuvres. Il se retira dans un monastère de l'ordre de Citeaux, qu'on appelait *la Trappe*, et résolut d'y faire revivre l'ancienne règle de saint Benoît. On appelle Trappistes les Religieux qui observent aujourd'hui cette règle.

Sur le seuil de la porte du monastère sont écrits ces mots : *C'est ici la maison de Dieu; heureux ceux qui l'habitent*. C'est si fort la maison du Dieu de la charité, que tous les étrangers sans distinction de rang, de pays, de religion même, y sont reçus et soignés en amis et en frères. Le Frère qui ouvre la porte se prosterne devant les étrangers pour leur demander leur bénédiction. Il les conduit ensuite dans une salle destinée à la réception des hôtes, et va sur-le-champ donner avis de cette visite à deux Religieux chargés de la réception des voyageurs. Les Religieux en arrivant se prosternent devant les étrangers, les conduisent au pied du saint Sacrement ;

et après quelques instants de prière ils les reconduisent à la salle où l'un d'eux leur fait une lecture de quelques versets de l'*Imitation*.

Ensuite on confie les hôtes à un Religieux chargé de les soigner, et qu'on nomme pour cela le Frère *hôtellier*. Il les conduit à l'hôtellerie, les restaure de son mieux et leur rend avec joie tous les services qui dépendent de lui. Abraham et les Patriarches, ces modèles de l'antique hospitalité, ne témoignaient pas plus d'empressement à recevoir et à servir leurs hôtes. Lorsqu'un Religieux est sur le point de faire profession, il écrit à sa famille pour renoncer à tous ses biens. Il ne se souvient plus du monde qu'afin de prier pour lui. Quand l'abbé sait la mort d'un parent de quelque Religieux, il le recommande aux prières de la communauté, mais sans le faire connaître : il dit, en général, que le père, la mère d'un des Frères est mort. Les Religieux ont tous les yeux baissés et ne regardent jamais les étrangers. Ils gardent un silence perpétuel et ne parlent qu'à leur supérieur. Lorsqu'ils sont ensemble aux travaux ou ailleurs, ils ne se communiquent leurs pensées que par signe.

Les Trappistes travaillent comme ils prient avec la gravité qui convient dans une œuvre sainte. De temps en temps un Frère, frappant trois fois dans ses mains, avertit les Frères d'élever leur cœur à Dieu; et voilà que tout d'un coup chaque Religieux, immobile et comme pétrifié à la place où le signal l'a surpris, demeure abîmé dans la contemplation. A voir ces Reli-

gieux, les bras croisés sur la poitrine, la tête légèrement inclinée et les yeux fixés à terre; à les voir debout sur les pierres éparses, vous diriez des statues tumulaires au milieu de ruines; vous diriez qu'une parole magique a subitement ravi le souffle de ces corps. Eh! c'est qu'en effet leur ame n'est plus à la terre et à ses misères si pesantes, et à ses joies mêlées d'amertumes, elle est au Ciel et se repose dans la contemplation de l'éternelle beauté qui doit être sa récompense et son partage.

Le pape Innocent III appelait le monastère de Saint-Bernard la *merveille du monde;* on pourrait dire la même chose de la *Trappe*. La vie qu'on y mène est vraiment angélique. Il n'y a point de spectacle plus touchant que celui qu'offre le recueillement continuel des Religieux au travail, au réfectoire et surtout à l'Eglise. Les jours de jeûne, ils ont à dîner un morceau de pain bis, avec des herbes bouillies et assaisonnées d'un peu de sel. Leur collation consiste en deux onces de pain sec. Ils couchent tout habillés, une paillasse piquée, placée sur des planches, leur sert de lit. Toujours ils se lèvent au milieu de la nuit pour chanter l'office. Chaque jour ils donnent plusieurs heures au travail des mains. Ce travail consiste surtout à bêcher la terre.

Quel spectacle que celui du Trappiste mourant! Quelle sorte de haute philosophie! quel avertissement pour les hommes! Etendu sur un peu de paille et de cendre, dans le sanctuaire de l'Eglise, ses Frères rangés en silence autour de lui, il les appelle à la vertu, tandis que la cloche funèbre sonne son dernier combat.

Ce sont ordinairement les vivants qui engagent l'infirme à quitter courageusement la vie ; mais ici c'est une chose plus sublime, c'est le mourant qui parle de la mort, aux portes de l'éternité; il la doit mieux connaître qu'un autre ; et, d'une voix qui résonne déjà entre des ossements, il appelle avec autorité ses compagnons, les supérieurs même, à la pénitence. Qui ne frémirait en voyant ce Religieux qui vécut d'une manière si sainte, douter encore de son salut à l'approche du passage terrible[1] !

Quand un Religieux est à l'agonie, on le porte à l'église, où il reçoit les Sacrements, couché sur la cendre. Il reste ordinairement dans cet état jusqu'à ce qu'il ait rendu l'esprit. Ses Frères ne l'abandonnent pas. Un certain nombre restent auprès de la bière, récitant des prières jusqu'au moment de l'inhumation. Le service funèbre achevé, on accompagne le défunt au cimetière. Après de longues prières, les Trappistes, pour faire violence au Ciel en faveur de leur frère, se prosternent trois fois contre terre, et trois fois, dans cette attitude suppliante, ils poussent d'une voix forte ce cri de grace et de salut : *Daignez, Seigneur, faire miséricorde au pauvre pécheur*. Le Frère inhumé, on rouvre à moitié pour le premier mourant une autre fosse que tous saluent de leurs désirs. Souvent on les voit à genoux sur le bord de cette fosse qui attend, la regardant avec complaisance et se disant : *J'espère que celle-ci sera la mienne*.

Ces désirs de la mort qu'éprouve le Trappiste, il ne

1 *Génie*, *t.* III, 249.

faut pas les attribuer au dégoût de la vie et de son état, non ; ils ne sont que le désir d'un exilé qui réclame à grands cris le retour dans sa patrie, d'un enfant éloigné de la présence d'un père chéri, qui brûle de s'élancer dans ses bras. Une simple Croix de bois, placée sur la fosse, annonce au voyageur l'endroit où repose un de ces hommes dont le monde n'est pas digne, un de ces hommes qui est venu peut-être ensevelir dans l'obscurité du cloître l'éclat des talents, de la naissance et de la fortune. Grand et utile exemple pour le monde, s'il savait ou plutôt s'il voulait le comprendre [1] !

Voici une autre merveille qui montre avec non moins d'éclat la sollicitude de la Providence qui veille sur l'Église. Les hérésies, les schismes, enfantent des désordres : il faut non-seulement les expier, mais encore rappeler au devoir leurs malheureuses victimes. Et Dieu trouve dans ses trésors infinis le moyen de sauver l'homme coupable et de le réhabiliter à ses propres yeux, en le rendant à la vertu. Telle fut la fin d'un grand nombre d'institutions religieuses établies de siècle en siècle; telle fut en particulier celle de l'ordre de *Notre-Dame-du-Refuge*.

Fondé pour servir d'asile aux filles et aux femmes pécheresses, l'ordre de Notre-Dame-du-Refuge a cela de particulier et de bien touchant, qu'on y reçoit aussi

[1] La réforme de la Trappe vient d'être approuvée par le Souverain Pontife. Un motif de consolation et d'espérance pour l'avenir, c'est que le nombre des Trappistes est aujourd'hui plus considérable qu'il n'a jamais été.

des *filles d'honneur et de qualité*, qu'on ne doit pas confondre avec les filles ou femmes repenties. Ces pécheresses sont admises à la profession religieuse si elles en témoignent le désir et si on leur trouve les dispositions convenables. Quoique les filles d'honneur soient toujours choisies pour remplir les supériorités et les principaux offices, elles ne font néanmoins avec les pénitentes qui sont Religieuses qu'une même société. Elles n'ont qu'un même esprit et un même cœur ; elles sont entièrement conformes dans l'habillement et la manière de vivre. Et pourquoi se confondre ainsi avec les coupables ? Pourquoi ce sacrifice si pénible à l'amour propre? C'est afin de gagner plus aisément à Dieu ces pauvres pécheresses.

Toutefois la charité catholique va plus loin. Afin de fortifier les repenties, par leur exemple, dans la pénitence, les filles d'honneur font un vœu particulier d'en prendre soin et de ne consentir jamais que le nombre des pénitentes qui doivent composer les deux tiers de la communauté, soit aucunement diminué. « L'on doit en cela, dit le père Hélyot, admirer d'autant plus la charité de ces saintes filles, qu'elle nous représente d'une manière touchante la charité que Jésus-Christ a eue pour nous, lorsqu'il a pris la figure d'un pécheur pour nous délivrer de la servitude du péché. »

Dans d'autres congrégations, établies pour la même fin, les noms les plus doux et les plus miséricordieux servaient à couvrir les erreurs passées de ces pécheresses. On les appelait les filles *du bon Pasteur*, ou les filles *de*

*la Madeleine*, pour désigner leur retour au bercail et le pardon qui les attendait... Afin qu'elles n'eussent que des idées de pureté autour d'elles, elles étaient vêtues de blanc, d'où on les nommait aussi *filles blanches*. Dans quelques villes on leur mettait une couronne sur la tête et l'on chantait en les recevant : *Veni sponsa Christi*, venez épouse du Christ. Ces contrastes étaient touchants et bien dignes d'une Religion qui sait secourir sans offenser et ménager les faiblesses du cœur humain, tout en l'arrachant à ses vices [1].

Pouvait-on mieux faire comprendre à ces pauvres pécheresses que le repentir est frère de l'innocence?

La congrégation de Notre-Dame-du-Refuge prit son origine à Nancy, l'an 1624. Elle reconnaît pour fondatrice la vénérable mère Marie-Élisabeth de la Croix de Jésus, qui naquit à Remiremont, en Lorraine, le 30 novembre 1592. Ses parents étaient d'une ancienne noblesse. Dès son enfance, la jeune Élizabeth se distingua par un amour extraordinaire des souffrances. Toute jeune qu'elle était, elle portait le cilice trois fois par semaine. Quoique fort délicate et que les viandes grossières lui renversassent l'estomac, elle n'en prenait pas d'autre. Enfin elle se mortifia tellement le goût qu'elle le perdit. Tant de pénitences la rendirent infirme. Sa mère redoubla de soin pour sa fille, elle prenait elle-même le soin de la coucher tous les soirs et d'accommoder son lit ; mais lorsqu'elle s'était retirée, la petite Elisabeth se levait de ce lit préparé avec tant de soin et

[1] Châteaubriand, *t.* IV. 115.

se couchait sur le plancher. C'est ainsi qu'elle châtiait sa chair innocente.

Dieu qui, dès ses premières années, en voulait faire une Croix parfaite, permit encore aux créatures de la persécuter. Elle avait toutes les qualités d'une jeune personne accomplie. Cependant elle devint l'objet de la haine et de l'aversion de ses parents, lorsqu'ils virent qu'elle ne voulait pas s'engager dans les liens du mariage. Sa mère commença par lui ôter ses livres de dévotion ; à leur place on lui donna les plus pernicieux romans, et on lui commanda de quitter son confesseur. Voilà donc cette sainte fille privée des moyens les plus puissants de sanctification. Sa mère ne s'en tint pas là; elle fit prendre à sa fille toutes les parures les plus propres à relever encore sa beauté naturelle, et la conduisit ainsi dans les assemblées du monde ; mais la jeune vierge ne cessait de recourir à Dieu. Elle n'opposait aux mauvais exemples que la prière, la mortification et la fréquentation des Sacrements.

Sa mère qui ne gagnait rien prit une autre voie. Elle accabla d'injures cette innocente brebis qui ne répondait pas un seul mot. Une fois elle la battit tellement qu'elle se rendit malade elle-même et fut obligée de garder le lit pendant deux mois. La maladie ne la convertit pas. A peine rétablie, cette mère dénaturée fit revêtir sa fille de haillons tout déchirés. En cet équipage, elle la mena elle-même par toutes les rues de la ville, les plus fréquentées. Pour lui faire plus de honte, elle s'arrêtait avec toutes les personnes qu'elle

rencontrait, en leur disant que sa fille était folle. De son côté, la douce Elisabeth s'estimait heureuse d'être exposée au mépris des hommes pour l'amour de son Dieu.

Enfin ses parents résolurent de l'engager malgré elle dans l'état du mariage. Ils dressèrent le contrat à son insçu et la menacèrent de lui faire perdre la vie si elle n'obéissait. Ils ne purent néanmoins tirer d'elle aucun consentement. Accablée de mauvais traitements, elle tomba malade. Tout cependant était prêt pour son établissement. On fit lever du lit cette pauvre fille qui à peine pouvait se soutenir, pour la conduire à l'Église; c'est ainsi qu'elle fut mariée.

Dieu voulait la faire paraître dans toutes sortes d'états, comme un modèle parfait de la Croix. La colère d'un père et d'une mère avait commencé de lui planter cette Croix bien avant dans le cœur, mais elle fut plantée bien plus avant par l'humeur farouche d'un mari brutal, qui augmenta ses souffrances et s'étudiait même à en inventer de nouvelles. Il la méprisa et lui ôta la conduite de sa maison; des mépris il passa aux injures, aux mauvais traitements et à une fureur qui le porta jusqu'à la battre cruellement. Un jour qu'il faisait extrêmement froid, étant tous deux à la campagne et à cheval, il fallait passer une rivière assez rapide, cet homme cruel était monté sur un cheval fort et robuste, il n'avait rien à craindre; mais sa femme n'ayant qu'un petit cheval, s'exposait à un danger évident en passant ainsi cette rivière. Il voulut néanmoins qu'elle la passât, elle

obéit. Mais son cheval ne put résister au courant, elle fut entraînée bien loin sans que ce mari impitoyable se mît en peine de secourir sa femme, elle aurait été noyée sans quelques paysans qui la retirèrent de l'eau.

Cependant loin de se plaindre; jamais femme tendrement attachée à son mari ne fut plus assidue à lui tenir compagnie et à lui rendre service. Elisabeth faisait auprès du sien l'office de la plus humble servante.

Enfin Dieu mit un terme à tant de souffrances. Son mari, son père et sa mère moururent. Se voyant libre, elle se retira à Nancy où elle fonda l'ordre de Notre-Dame et mourut de la mort des Saints en 1649 [1].

Ce n'est pas seulement en soulageant leurs misères corporelles que l'on fait du bien aux hommes, c'est encore en apaisant la colère de Dieu irrité contre leurs crimes et en les préservant ainsi des châtiments; c'est surtout en leur rendant Dieu propice par de ferventes prières. Car Dieu dirige et gouverne à son gré tous les événements : s'il est content de nous, il nous comble de ses bénédictions; s'il est mécontent, sa justice nous punit.

Ces vérités nous montrent combien sont utiles au monde les ordres religieux consacrés à l'expiation. Mais entre tous, le plus utile peut-être est l'ordre de *l'Adoration perpétuelle*, établi pour réparer les outrages faits à Jésus-Christ dans le Très-Saint-Sacrement. En effet, si nulle part Dieu ne se montre plus aimable que dans ce mystère, n'en faut-il pas conclure que les outrages à

[1] Hélyot, *t.* IV. 344; et M. Boudon, *le Triomphe de la Croix, ou vie de la V. mère Elisabeth de Jésus.*

l'adorable Eucharistie sont les plus sensibles qu'on puisse faire à Dieu, les plus propres par conséquent à irriter sa colère et faire tomber sur le monde les plus affreux châtiments? Ce genre d'outrage demandait donc une réparation publique, éclatante, continuelle. Il est vrai, les processions de la Fête-Dieu furent établies dans cette fin; mais les processions elles-mêmes sont devenues, par la malice des hommes, de nouveaux outrages à Notre Seigneur. Restait un autre moyen de réparation, un ordre religieux. La Providence qui craint d'être obligée de punir, en inspira la pensée : l'ordre du Saint-Sacrement fut établi.

Il prit naissance à Marseille, en 1634. Le fondateur fut le révérend père Antoine Le Quien, religieux de Saint-Dominique. Cet ordre a pour but de réparer les outrages et les irrévérences que les Hérétiques et la plupart des Chrétiens commettent envers le Saint-Sacrement de l'autel, et d'obtenir par de ferventes et continuelles prières, que Notre Seigneur, renfermé dans les tabernacles, soit connu du monde entier. Les Religieuses de cet ordre consacré au recueillement, gardent un silence très-exact. Elles ne vont que rarement au parloir et ne parlent à leurs parents que deux fois l'an tout au plus. Il y en a toujours deux en adoration, jour et nuit, devant le Saint-Sacrement. Elles se relèvent les unes les autres de deux heures en deux heures.

Tout, jusqu'à leur habillement, leur rappelle sans cesse la fin de leur vocation. Cet habillement consiste en une robe noire; sur cette robe se trouve, du côté du

cœur, un ostensoir en broderie de soie jaune, et un autre sur le bras droit, afin de leur redire continuellement que leurs affections et leurs actions doivent se rapporter à l'honneur du Saint-Sacrement[1].

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir multiplié les moyens de conserver les Justes dans la vertu et de ramener les pécheurs à la pénitence ; faites que nous profitions, Justes ou pécheurs, de tant de bonté, ou pour assurer notre persévérance, ou pour opérer notre conversion.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ferai chaque jour une petite visite au Saint-Sacrement.*

## PETIT CATÉCHISME.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (17e SIÈCLE. SUITE.)

*Q.* L'Eglise eut-elle des Martyrs pendant le dix-septième siècle ?

*R.* L'Eglise eut des Martyrs pendant le dix-septième siècle. Les plus illustres furent ceux du Japon. Saint

[1] Hélyot, *t.* IV. *p.* 424.

François Xavier avait prêché l'Evangile dans ce vaste royaume avec un grand succès. D'autres Missionnaires vinrent continuer ses travaux et convertirent presque tous les habitants. Cependant un roi orgueilleux et méchant ordonna à tous les Missionnaires de sortir du Japon, en même temps il persécuta les Chrétiens. Il en fit mourir un grand nombre. La persécution devint surtout violente en 1622. Mais les Chrétiens montrèrent une ardeur admirable pour le martyre. On vit une pauvre femme vendre sa ceinture afin d'avoir de quoi acheter un poteau pour y être attachée et brûlée vive pour la foi. On vit des enfants de cinq et même de quatre ans étonner les bourreaux par leur constance. Le père Spinola, jésuite, qui avait formé un grand nombre de ces fervents Chrétiens, fut brûlé vif avec eux. L'Eglise, consolée par tant de victoires, eut bientôt à gémir sur une nouvelle hérésie.

*Q*. Quelle fut cette hérésie ?

*R*. Cette hérésie fut le Jansénisme. Jansénius, évêque d'Ypres, soutint dans un ouvrage que l'homme n'était pas libre et qu'il était impossible d'observer les commandements de Dieu. Quoique le souverain Pontife l'eût condamnée, cette erreur eut des partisans. Les Jansénistes s'efforçaient dans leurs discours et surtout dans leurs livres, d'éloigner les Fidèles des Sacrements, en leur exagérant les dispositions nécessaires pour les recevoir. Les principaux Jansénistes furent Arnaud, Nicole, Quesnell. Ils furent solidement réfutés, ainsi que les Protestants, par deux Evêques français, Bossuet

et Fénélon. Pour expier les outrages faits à la vérité par l'hérésie, et aux bonnes mœurs par les pécheurs scandaleux, Dieu suscita une nouvelle congrégation.

*Q.* Quelle fut cette congrégation ?

*R.* Ce fut celle de la Trappe. Un jeune ecclésiastique, Armand de Rancé, en fut le fondateur. La vie des Trappistes est plus angélique qu'humaine. Il ne faut pas douter que les prières et les mortifications de ces saints Solitaires n'obtiennent de grandes graces à la société, et n'arrêtent les fléaux que méritent les crimes dont les hommes se rendent chaque jour coupables. La Religion prit soin dans le même temps d'offrir un asile aux pécheresses repentantes.

*Q.* Quel fut cet asile ?

*R.* Cet asile fut l'ordre de Notre-Dame-du-Refuge. On y reçoit aussi des filles et des femmes pécheresses ; et afin de ne pas les humilier, on y reçoit aussi des filles d'une vertu sans tache. Toutes vivent ensemble et se nomment du doux nom de sœur, car, aux yeux de la Religion, le repentir est frère de l'innocence.

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir multiplié les moyens de conserver les Justes dans la vertu et de ramener les pécheurs à la pénitence ; faites que nous profitions, Justes ou pécheurs, de tant de bonté, ou pour assurer notre persévérance, ou pour opérer notre conversion.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ferai chaque jour une petite visite au Saint-Sacrement.*

# L^e LEÇON.

## LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (18^e SIÈCLE.)

L'Église attaquée, Philosophie, Jansénisme. — Défendue, l'abbé de La Salle; Frères des Écoles chrétiennes; le B. Alphonse de Liguori; Congrégation du Saint-Rédempteur. — Consolée, conversion des princes de la famille impériale de la Chine; conversion des Illinois.

Au seizième siècle, Luther et les autres prétendus réformateurs avaient dit au peuple : Nulle autorité religieuse n'a le droit de vous commander; prenez la Bible, lisez-la et croyez ce qui vous paraîtra vrai, c'est-à-dire croyez ce que vous voudrez. Ce principe fatal ne fut que trop bien compris. Nous avons vu que les disciples de Luther et de Calvin soutinrent, sur la prétendue autorité de la Bible, toutes les erreurs et justifièrent tous les excès. Bientôt on alla plus loin. On mit la Bible de côté, et pour former ses croyances et ses mœurs, chacun s'en rapporta aux inspirations de son cœur corrompu. Tout ce qui flatta les passions fut la vérité. Toutefois, cette impiété sans honte et sans frein n'osa se montrer en France pendant le règne de Louis XIV. Mais à peine ce prince fut-il descendu dans la tombe, que la philosophie, fille hideuse du Protestan-

tisme, leva le masque. Sous la régence du duc d'Orléans, elle afficha une dépravation dont le seul souvenir fait rougir encore et fera rougir éternellement toutes les ames honnêtes. Jusque-là cependant elle réservait ses honteux mystères pour les hautes classes de la société. Il lui restait à étouffer les derniers remords dans l'ame de ses adeptes, et à faire descendre son poison parmi le peuple.

Les philosophes se mirent à l'œuvre. Ce fut une grêle, un déluge de pamphlets impies et obscènes. La France en fut inondée, pervertie, gangrenée jusqu'à la moëlle. Une sourde fermentation, un malaise universel, symptôme effrayant d'une crise prochaine et épouvantable, se manifestèrent bientôt de toutes parts. La société se trouva prise de convulsions, j'allais dire de coliques, comme le malheureux qu'on vient d'empoisonner. Le Seigneur, qui ne punit qu'à regret, suscita de grands Evêques pour signaler le danger et retenir les peuples sur le penchant de l'abîme. Il leur révéla, pour les toucher, les merveilles de son amour, dans le mystère de son *Sacré Cœur*. Enfin, pour entretenir du moins une étincelle de foi, en scellant le Christianisme dans le cœur des générations naissantes, il suscita un homme selon son cœur, homme de foi et de charité s'il en fût jamais.

Il était temps qu'il parût, car on touchait au moment où les doctrines de l'impiété allaient descendre des hautes classes de la société jusque dans la chaumière du pauvre. La Religion, cette mère tendre et bienfaisante, était chassée ignominieusement des palais

des grands. Le peuple à son tour, servile imitateur de ses maîtres, allait par une ingratitude inouïe la bannir du foyer domestique. La plupart des parents allaient cesser de prononcer son nom à leurs enfants; ils allaient cesser de leur apprendre à la connaître, à la bénir et à l'aimer. Que dis-je? ils allaient commencer à leur apprendre, par leurs exemples et leurs discours, à la mépriser, à la haïr, à la blasphémer. Eh bien ! tant d'ingratitude ne fut pas capable de refroidir l'amour de Dieu envers les coupables créatures. Comme il choisit la veille de sa mort pour laisser aux hommes ingrats la plus grande marque de sa charité, en instituant la divine Eucharistie, il semble qu'il ait voulu, à la veille des outrages sanglants qu'on lui préparait, donner au monde une preuve de plus de sa tendre sollicitude. Il s'agissait de sauver l'enfance, de suppléer auprès des générations naissantes à l'impuissance ou à la mauvaise volonté des parents. Et voilà que Dieu tire des trésors de sa miséricorde un de ces hommes rares, destinés à procurer le salut des peuples et l'édification de l'Eglise. Cet homme fut l'abbé de la Salle, si justement nommé l'ami, le bienfaiteur de l'enfance.

Il naquit à Reims, le 30 avril de l'année 1651, dans le sein d'une famille aussi chrétienne qu'honorable. Dès sa plus tendre enfance il donna des indices certains qu'il était né pour la piété. Les noms sacrés de Jésus et de Marie furent les premiers qu'il prononça distinctement. Tout son plaisir consistait à faire des chapelles et à imiter avec dévotion les saintes cérémonies de

l'Eglise. C'était un spectacle ravissant de le voir au pied de l'autel : on aurait dit un Ange revêtu d'un corps humain. Cependant cet enfant pourvu de tant de graces, commençait à s'appliquer à l'étude ; mais il ne chercha les connaissances humaines que comme des moyens d'accomplir un jour les devoirs de son état, bien différent de la plupart des autres qui ne travaillent que par force, par vanité ou par une vaine curiosité. Quoique jeune encore, il déclara à ses parents qu'il se croyait appelé à l'état ecclésiastique, et reçut la tonsure. Il fut bientôt après nommé chanoine de Reims, et envoyé à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice, pour y faire ses études théologiques.

Sa modestie prévint tout le monde en sa faveur. Son cours de théologie achevé, il retourna dans sa famille et commença à montrer ce zèle ardent qui le consumait pour le salut des ames. Il jeta les fondements des écoles chrétiennes pour les petits garçons. Quelques dames charitables l'aidèrent dans son entreprise. Les fruits salutaires de ces premiers établissements, inspirèrent le désir d'en avoir de nouveaux ; mais il faut que l'œuvre de Dieu souffre contradiction. Celle de l'abbé de La Salle devait recevoir ce cachet glorieux.

Comme il avait retiré chez lui les maîtres des nouveaux établissements, et transformé sa maison en communauté religieuse, le monde le traita d'imprudent, d'insensé, à qui un zèle mal entendu faisait tourner la tête. Les plus réservés se contentaient de lui porter compassion. Pour lui, s'armant de patience et de con-

fiance en celui dont il cherchait la gloire, il laissa dire et continua son œuvre. Après la tempête revint le calme et la sérénité. Informé des avantages que le nouvel ordre procurait aux enfants pauvres, le curé de Saint-Sulpice, à Paris, voulut avoir des Frères pour diriger les écoles de sa paroisse. L'abbé de la Salle s'y rendit. Des écoles furent établies et un noviciat fondé. L'ordre grandit au milieu des contradictions, de la pauvreté et du mépris des hommes. Le saint fondateur donna aux Frères des règles pleines de sagesse, tant pour leur conduite particulière que pour celle des enfants. Ces règles, encore en vigueur aujourd'hui, sont infiniment supérieures à tous les plans que les hommes du monde ont proposé pour l'éducation de la jeunesse.

Cependant l'abbé de La Salle souffrait depuis longtemps de violentes douleurs de rhumatisme ; souvent il soupirait après le moment de sa délivrance. Enfin le Seigneur exauça son ardente prière. Après avoir reçu les derniers Sacrements, avec une piété angélique, il adressa aux Frères, réunis autour de son lit, ces paroles qui peuvent également convenir à tous les Chrétiens : « Si vous voulez vous conserver et mourir dans votre état, » n'ayez jamais de commerce avec les gens du monde, » car peu à peu vous prendrez goût à leur manière » d'agir, et vous entrerez si avant dans leur conversa» tion, que vous ne pourrez vous défendre, par poli» tique, d'applaudir à leurs discours quoique très-per» nicieux ; ce qui sera cause que vous tomberez dans

» l'infidélité, et n'étant plus fidèles à observer vos » règles, vous vous dégoûterez de votre état et enfin » vous l'abandonnerez. »

Une sueur froide qui survint l'empêcha d'en dire davantage ; il entra de nouveau en agonie et prononça encore ces mots : « Oui, j'adore en toutes choses la » conduite de Dieu à mon égard. » Quelques heures après il joignit les mains, leva les yeux au Ciel et remit son esprit entre les bras de son Créateur, le même jour que son Sauveur était mort sur la Croix pour le salut des hommes. Ce fut le 7 avril 1719. Ce grand serviteur de Dieu était âgé de soixante-huit ans.

Il y a chez les Frères une règle bien difficile sans doute, mais pleine de sagesse. Suivant cette règle, ils ne peuvent parler en récréation qu'après en avoir obtenu la permission du frère directeur. Cette règle et toutes les autres qui composent leur saint institut, furent approuvées à Rome par le pape Benoît XIII, en 1725. Dieu a béni cet ordre si utile ; il compte aujourd'hui trois cent dix établissements et plus de deux mille Frères répandus en France, en Italie, en Belgique, donnant l'éducation gratuite et chrétienne à plus de cent quarante mille enfants.

Jamais on ne les estimera autant qu'ils le méritent, car 1° les Frères sont les instruments de la bonté de Dieu, pour le salut des enfants les plus pauvres et les plus abandonnés. Dieu veut que tous les hommes parviennent à la connaissance de la Religion. Or, comment dans ces siècles mauvais surtout, comment

les enfants des pauvres acquerreront-ils cette science, s'il n'y a des écoles chrétiennes et gratuites où on leur enseigne ces vérités? 2° les Frères sont les suppléments des pères et mères à l'égard de l'instruction chrétienne de leurs enfants. Les pauvres, occupés qu'ils sont aux travaux nécessaires à la subsistance de leur famille, n'ont ni le temps, ni les moyens, ni la science nécessaire pour instruire leurs enfants. Que la Providence est donc bonne de donner aux enfants pauvres et abandonnés, des pères et mères, selon la grace, qui suppléent aux plus importants devoirs des pères et mères selon la nature ! 3° les Frères sont les Apôtres et les Anges tutélaires de enfants. Quoi de plus ordinaire dans les campagnes et dans les villes que de voir la jeunesse errante et vagabonde s'instruire de tout le mal qu'inspire le démon, s'amuser de divertissements qui altèrent la pudeur et qui conduisent aux plus grands crimes! Or, quel besoin n'ont-ils pas d'avoir des personnes qui veillent à écarter ces désordres et qui leur en inspirent une telle horreur qu'ils s'en éloignent eux-mêmes?

Tous ces avantages que les Frères procurent aux petits garçons, les Sœurs dévouées à l'instruction les procurent aux petites filles ; ce que nous venons de dire des premiers doit s'appliquer aux secondes : le même dévouement mérite les mêmes éloges.

Pendant que l'institut de M. de La Salle déposait au cœur de la société un germe de salut qui devait se développer après la catastrophe dont la France allait devenir la victime, un saint Evêque accomplissait en Italie

une autre mission également précieuse. Le Jansénisme s'était joint à l'impiété pour saper l'édifice de la Religion. L'impiété portait ses coups au grand jour et son associé, le Jansénisme, agissait dans l'ombre. Loup cruel, caché sous la peau de brebis, il s'efforce de pénétrer jusqu'au cœur de l'Église. Catéchisme, ascétisme, littérature, sermons, livres de piété, théologie, liturgie, il n'est rien qu'il ne touche, et tout ce qu'il touche il le souille. Une crainte d'esclave remplace la charité pour Dieu; les Sacrements sont abandonnés, tournés en dérision; l'auguste Eucharistie, le principe vital de la piété catholique, est un objet d'effroi; le véritable esprit du Christianisme s'éteint; mais la Providence est là. D'innombrables barrières seront opposées à cette menaçante invasion.

Parmi les hommes que Dieu appela dans ces graves circonstances, pour combattre le Jansénisme et réveiller la piété, en rapprochant les hommes du Sacrement admirable qui en est la source, nul qui ne place au premier rang le saint évêque Alphonse-Marie de Liguori. Ce grand Saint naquit au royaume de Naples, le 17 septembre 1696. Doué du plus heureux naturel, Alphonse apprit, comme le jeune Tobie, à craindre Dieu dès son enfance. La dévotion envers Notre Seigneur et la sainte Vierge, l'obéissance à ses parents, une modestie angélique, un grand amour pour les pauvres, furent les vertus qui brillèrent en lui dès l'aurore de la vie.

Ses progrès dans les sciences furent si rapides, qu'à seize ans il fut reçu par acclamation, docteur à l'université de Naples.

Il exerça bientôt avec succès la profession d'avocat ; mais un accident imprévu qui lui arriva en plaidant une cause, lui fit sentir plus vivement que jamais la vanité des choses du monde et il se détermina à embrasser l'état ecclésiastique. Ses parents s'opposèrent longtemps à sa vocation. Enfin la volonté de Dieu se manifesta d'une manière si évidente qu'ils donnèrent leur consentement. Une fois parvenu aux ordres sacrés, Alphonse s'appliqua tout entier aux vertus de l'état sublime qu'il avait embrassé. Les pauvres habitants des campagnes attirèrent surtout ses soins. Il allait leur parler de Dieu ; à l'exemple de Notre Seigneur, il prêchait dans les plus obscurs villages avec un fruit admirable. C'est qu'il joignait à l'éloquence, la pratique de la mortification, de la prière et de la pauvreté.

Bientôt il réunit autour de lui un certain nombre de Prêtres remplis de zèle pour le salut des ames. Tels furent les commencements de la congrégation du *Saint-Rédempteur*. Cet ordre a pour objet d'instruire les pauvres habitants des campagnes. Après des difficultés et des contradictions infinies de la part de toutes sortes de personnes, le bienheureux Alphonse obtint du souverain Pontife la confirmation de ce nouvel ordre religieux. La Providence l'a béni. Il s'est répandu dans les différentes parties de l'Europe, à la grande édification de l'Église.

Sa congrégation établie, le Saint s'occupa de composer des ouvrages pour la direction des ames. Les souverains Pontifes ont déclaré que la Providence avait suscité ce pieux et savant auteur pour opposer une

digue au torrent des mauvaises doctrines qui se propageaient dans le dernier siècle avec une effrayante rapidité.

Malgré lui le Saint fut nommé évêque de Sainte-Agathe dans le royaume de Naples. Dans sa nouvelle position, Alphonse se montra comme ailleurs père tendre et vigilant, supérieur ferme et éclairé, directeur expérimenté et missionnaire plein de zèle. Il était si charitable envers les pauvres, que dans une famine qui désolait le pays, il vendit tout ce qu'il avait pour les assister. Cela ne suffisant pas à leurs nécessités, ils revinrent en foule trouver leur charitable Évêque; il sortit à leur rencontre et se mit à pleurer en leur disant : « Je n'ai plus rien, mes pauvres enfants, j'ai tout vendu pour vous secourir, tout, jusqu'à ma voiture et à mes chevaux; j'ai demandé à emprunter pour vous soulager, et on m'a refusé. » Et tandis que ces belles paroles sortaient de sa bouche, des larmes abondantes coulaient sur ses joues.

Autant sa charité pour les pauvres était ardente, autant était vive sa confiance en Dieu, surtout en Notre Seigneur Jésus-Christ au Très-Saint-Sacrement. Il en a laissé la preuve dans cet ouvrage excellent si rempli de confiance et d'amour, qu'il semble avoir été écrit sur le cœur brûlant du Sauveur : Je veux parler de ses *visites au Saint-Sacrement et à la sainte Vierge*.

Un jour ses Religieux se trouvaient dans une extrême nécessité, on manquait d'argent; c'était le matin, il n'y avait plus à la maison que deux pains pour dîner; l'éco-

nome vint en prévenir le Saint : Ne vous inquiétez pas, lui répondit-il. Un instant après on sonne à la porte, c'étaient deux pauvres qui demandaient à manger. Le Saint leur fit donner les deux seuls pains qui restaient dans la maison. Alors l'économe ne put s'empêcher de lui faire des remontrances et de lui dire qu'il ne se chargeait plus de donner à dîner à la communauté, qu'il eût le soin d'y pourvoir. Mon frère, lui dit Alphonse, avez-vous jamais manqué du nécessaire ? Notre Seigneur ne peut-il pas changer en pain les pierres même ? Il nourrit chaque jour les petits oiseaux, nous abandonnera-t-il ? Homme de peu de foi, rassurez-vous. Là-dessus le Saint se retire, entre à la sacristie, prend un rochet et va se prosterner au pied de l'autel. Après un instant d'adoration, il monte les degrés, fait une inclination profonde et frappe tout doucement à la porte du tabernacle, en disant avec une confiance unique : « Mon Dieu, je sais bien que vous êtes là ; nous n'avons pas de pain. » Il fait un second salut et se retire.

Comment notre Seigneur qui a dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes dans le besoin et je vous soulagerai*, aurait-il pu résister à tant de confiance et de simplicité enfantine? A peine rentré dans sa chambre, le Saint entend sonner. On le demande, il descend : c'était un messager qui lui apportait une grande somme d'argent de la part d'une dame inconnue ; et non-seulement la communauté eut de quoi dîner, mais encore de quoi subsister pendant long-temps.

Quelques années avant sa mort Alphonse avait re-

noncé à son évêché de Sainte-Agathe pour se retirer dans un couvent de son ordre. Il y vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Lorsqu'il fut sur le point de mourir, les Religieux vinrent lui demander sa bénédiction et ses derniers avis, il leur donna l'un et l'autre, et d'une voix touchante il termina en leur disant : Mes enfants, *sauvez votre ame.*

Peu après il entra dans une douce agonie et rendit l'esprit dans la paix du Seigneur, le 1er août 1787 [1].

Il a été béatifié par Pie VII et canonisé par Pie VIII, le 16 mai 1830; on s'occupe en ce moment de la cérémonie solennelle de la canonisation.

Les conversions nombreuses préparées par l'abbé de La Salle et opérées par le bienheureux Liguori, n'étaient point suffisantes pour dédommager l'Eglise des pertes qu'elle faisait. Dans ces jours mauvais entre tous les autres, l'impiété levait la tête et marchait à son but, enseignes déployées. Des ouvrages plus licencieux que les précédents, remplis de calomnies plus atroces, se publiaient chaque jour et entraînaient dans l'abîme une foule d'ames faibles et présomptueuses. Mais il le faut, Dieu aura toujours son nombre d'élus. Si l'Eglise verse aujourd'hui une larme de douleur, elle en versera le lendemain une de consolation ; si de grands scandales viennent l'affliger, d'éclatantes conversions, de grands exemples feront briller sa gloire, fallût-il aller les chercher aux extrémités du monde. C'est ce qui arriva au temps dont nous parlons.

[1] Vie de Liguori, en italien.

Les Missionnaires étaient arrivés jusqu'à la cour de l'empereur de la Chine. Parmi les princes du sang, il s'en trouvait un qui avait treize fils. Le troisième était un militaire distingué, fort instruit de sa religion et des sciences de son pays. Il fit connaissance avec un Missionnaire et lui demanda l'explication de quelques-unes des vérités de la religion chrétienne. Le Missionnaire s'empressa de le satisfaire. La grace agit sur le cœur du jeune prince, et il résolut de se faire baptiser ; mais bien des obstacles s'opposaient à cette démarche éclatante. Cependant l'un de ses frères fut envoyé à l'armée. Avant de partir il demanda le Baptême avec tant d'instance, que le Missionnaire ne crut pas pouvoir le lui refuser. Il le baptisa et le nomma *Paul*. Il baptisa aussi l'épouse du prince et lui donna le nom de *Marie*. Son frère dont nous avons parlé plus haut, touché de l'exemple de son frère, demanda aussi le Baptême et le reçut avec toute sa famille. Leurs autres frères eurent successivement le bonheur de suivre leurs traces.

Mais la Croix fut toujours le partage des amis de Dieu. En haine de la foi, toute cette illustre famille fut condamnée à l'exil. Leur père encore idolâtre fut enveloppé dans le même arrêt. Ils partirent tous pleins de joie d'avoir été trouvés dignes de souffrir quelque chose, c'est-à-dire la privation de leurs dignités et de leur fortune, les humiliations et la pauvreté, pour la gloire de Jésus-Christ. Cette famille se composait de trente-sept princes de tout âge et d'autant de princesses, et d'environ trois cents domestiques dont la plus grande partie

avait reçu le Baptême. L'exil n'était que le commencement de leurs souffrances ; ils devaient rendre à Jésus-Christ un plus illustre témoignage. L'empereur ordonna de charger de chaînes ces généreux confesseurs et de les dégrader de la qualité de princes du sang. Bientôt on usa de nouvelles rigueurs.

L'ordre fut donné de choisir quelques-uns de ces fervents néophites pour les mettre à mort, sans doute dans l'intention d'intimider ceux qui resteraient. Ils furent donc cités devant le tribunal du mandarin supérieur et ils y comparurent au nombre de trente-six. On leur fit mettre neuf chaînes à chacun, et même aux plus petits enfants pour qui on en avait de conformes à leur âge. On en choisit huit qui furent jetés dans différentes prisons. Plusieurs y perdirent la vie au milieu des plus indignes traitements ; d'autres furent renvoyés en exil où ils moururent. Quelques-unes des princesses eurent le même sort.

Cette illustre famille de Martyrs et de Confesseurs retraça la ferveur, la charité, la patience, la foi vive des premiers Chrétiens, et prépara par ses exemples et par son sang, de nouvelles conquêtes à la Religion dans l'immense empire de la Chine [1].

Immense comme le Dieu qui en est l'auteur, la Religion catholique remplissait ses places laissées vides par les libertins et les impies. En Chine, ce sont des princes de la famille impériale qu'elle courbe sous le joug de l'Évangile. Au nord de l'Amérique, la voici qui appelle

[1] Extrait des lettres du P. Parennin.

des sauvages et qui en fait des hommes et des chrétiens. Religion sainte ! comment savez-vous ainsi prendre tous les tons et varier vos moyens de manière à trouver la route de tous les cœurs ? C'est là votre secret et le cachet de votre divinité. Nous allons l'admirer dans la conversion d'un nouveau peuple.

Au centre des forêts glacées de l'Amérique, errait la nation des Illinois, nation sauvage et cruelle entre toutes les autres. Un seul trait en est la preuve. Ecoutons le Missionnaire qui a connu ce peuple avant sa conversion. « Le comble de la gloire, pour un Illinois, c'est de faire des prisonniers et de les amener vifs. Dès qu'il arrive, toute la bourgade s'assemble et se range en haie sur le chemin où les prisonniers doivent passer. Cette réception est bien cruelle : les uns leur arrachent les ongles, d'autres leur coupent les doigts ou les oreilles ; quelques autres les chargent de coups de bâton... Le prisonnier étant condamné à mort, ils plantent aussitôt en terre un gros pieu auquel ils l'attachent par les deux mains, on lui fait chanter la chanson de mort, et tous les sauvages s'étant assis autour du poteau, on allume à quelques pas de là un grand feu où ils font rougir des haches, des canons de fusils et d'autres ferrements.

» Ensuite ils viennent les uns après les autres et les lui appliquent tout rouges sur les diverses parties du corps ; il y en a qui le brûlent avec des tisons ardents, quelques-uns lui déchiquettent le corps avec leur couteau, d'autres lui coupent un morceau de chair déjà rôtie

et la mangent en sa présence ; on en voit qui remplissent ses plaies de poudre et lui en frottent tout le corps, après quoi ils y mettent le feu. Enfin chacun le tourmente selon son caprice, et cela pendant quatre ou cinq heures, quelquefois même pendant deux ou trois jours. Plus les cris que la violence de ces tourments fait pousser à la victime sont aigus et perçants, plus le spectacle est divertissant pour ces barbares. »

Voilà les Illinois avant leur conversion, les voici après. C'est encore un missionnaire qui parle.

« Les Illinois étant venus nous voir, nous charmèrent par leur piété et par leur vie édifiante. Tous les soirs ils récitaient le chapelet à deux chœurs, et tous les matins ils entendaient une Messe pendant laquelle, surtout les dimanches et les fêtes, ils chantaient différentes prières de l'Église, conformes aux différents offices du jour. Ce spectacle qui était nouveau attirait grand monde dans l'église, et inspirait une tendre dévotion. Dans le cours de la journée, et après le souper, ils chantaient souvent, ou seuls ou tous ensemble, diverses prières de l'Eglise : telles que sont le *Dies iræ*, etc., *Vexilla regis*, etc., *Stabat mater*, etc.

» A les entendre, on s'apercevait aisément qu'ils avaient plus de goût et de plaisir à chanter ces saints Cantiques que le commun des sauvages et même beaucoup de Français n'en trouvent à chanter des chansons frivoles et souvent dissolues. On serait étonné, comme je l'ai été moi-même, en arrivant dans cette mission, de voir qu'un grand nombre de nos Français ne sont pas, à

beaucoup près, si bien instruits de la Religion que ces néophytes. Ils n'ignorent presque aucune des histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament, ils ont d'excellentes méthodes pour entendre la sainte Messe et recevoir les Sacrements. On n'a laissé ignorer à ces bons sauvages aucun de nos mystères et de nos devoirs. La première pensée qui vient à ceux qui connaissent les Illinois, c'est qu'il en a bien dû coûter et qu'il en coûte bien encore aux Missionnaires pour les former de la sorte au Christianisme. Mais leur assiduité et leur patience sont abondamment récompensées par les bénédictions qu'il plaît à Dieu de répandre sur leurs travaux. »

Ce n'était pas seulement de leur cruauté que la Religion avait triomphé, en convertissant les Illinois, c'était aussi de leur grossière ignorance. De cette ignorance étonnante, voici une preuve naïve. Un de ces Illinois nommé Chikagou avait été amené en France. De retour dans son pays, tout ce qu'il raconta de la France à ses compatriotes leur parut incroyable ; lui-même semblait regarder son voyage comme un rêve. « On t'a payé, lui disait-on, pour nous faire acroire toutes ces belles fictions. Nous voulons bien croire, lui disaient ses parents, que tu as vu tout ce que tu nous dis ; mais il faut qu'un charme t'ait fasciné les yeux, car il n'est pas possible que la France soit telle que tu nous la dépeint. » Lorsqu'il disait qu'en France il y a cinq cabanes les unes sur les autres, et qu'elles sont aussi élevées que les plus grands arbres; qu'il y a autant de monde dans les

rues de Paris que de brins d'herbes dans les prairies et de maringuoins (espèce de mouche) dans les bois; qu'on s'y promène et qu'on fait même de longs voyages dans des cabanes de cuir ambulantes. On ne le croyait pas plus que lorsqu'il disait qu'il avait vu de longues cabanes pleines de malades où d'habiles chirurgiens faisaient les plus belles cures. « Ecoutez, leur disait-il plaisamment, vous manque-t-il un bras, une jambe, un œil, une dent, une poitrine? si vous étiez en France, on vous en remettrait d'autres sans qu'il y parût [1]. » Ce simple récit fait comprendre ce que les Missionnaires répètent si souvent des sauvages, qu'avant d'en faire des Chrétiens il faut en faire des hommes.

### PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir accompli d'une manière si visible cette prophétie, qu'il viendrait des peuples de l'Orient et de l'Occident pour embrasser l'Evangile, tandis que les enfants du royaume seraient rejetés; de grace, conservez-nous la foi.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ne lirai jamais de livres suspects.*

[1] *Lettres édif. abrég., t.* IV. *p.* 102 et 314.

## PETIT CATÉCHISME.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (18e SIÈCLE.)

*Q.* Dites-nous comment l'Eglise fut attaquée au dix-huitième siècle?

*R.* Au dix-huitième siècle, l'Eglise fut attaquée par le libertinage, le Jansénisme et par les Philosophes. Les Philosophes étaient des impies qui, suivant les principes de Luther et de Calvin, refusaient de croire à la Religion, et même la combattaient par une foule d'ouvrages. Le mal allait croissant, lorsque Dieu, voulant conserver une étincelle de foi en France, fit naître plusieurs congrégations religieuses pour l'instruction de la jeunesse. De ce nombre furent les Frères des écoles chrétiennes, destinés à élever dans la Religion les enfants du peuple.

*Q.* Quel fut leur fondateur?

*R.* Le fondateur fut l'abbé de La Salle, chanoine de Reims. Après bien des contradictions, il parvint à établir un certain nombre d'écoles. Les progrès des enfants, leur bonne conduite, gagnèrent aux nouveaux maîtres la confiance des parents. Un établissement, et même un noviciat fut formé à Paris. L'abbé de La Salle donna aux Frères des règles pleines de sagesse, tant pour leur conduite particulière que pour celle des enfants. Ces réglements, en vigueur aujourd'hui, sont bien supérieurs à tous les plans que les hommes du

monde ont inventé pour l'éducation de la jeunesse. L'ordre des Frères fit beaucoup pendant le dernier siècle pour la conservation de la Foi parmi le peuple. Durant ce temps-là, un autre se formait en Italie pour la défense et la propagation de la vérité.

*Q*. Quel est cet ordre?

*R*. Cet ordre est celui du Très-Saint-Rédempteur. Il fut fondé par le bienheureux Alphonse-Marie de Liguori, évêque de Sainte-Agathe, au royaume de Naples. Ce Saint fut suscité de Dieu pour opposer une digue au Jansénisme, qui altérait les vrais principes de la morale, et qui desséchait la piété en l'éloignant des Sacrements. Il publia un grand nombre d'ouvrages, aussi propres à éclairer l'esprit qu'à embrâser le cœur d'amour pour Dieu. Touché de compassion pour les pauvres habitants des campagnes qui étaient privés des secours de la Religion, il institua un ordre de Prêtres-Missionnaires, destinés à les instruire. Dieu a répandu ses bénédictions sur ces saints Apôtres. Leur zèle a fait et fait encore tous les jours de nombreuses conversions.

*Q*. L'impiété faisait-elle aussi des conquêtes?

*R*. L'impiété faisait aussi des conquêtes, surtout en France. Pour dédommager l'Eglise, des Missionnaires français convertissaient, en Chine, un grand nombre de Chrétiens, entre autres une branche de la famille impériale. Ces princes et ces princesses montrèrent au milieu de l'exil et des persécutions, toute la patience et tout le courage des premiers Chrétiens.

*Q.* Quelles furent les autres conquêtes de la Foi ?

*R.* Les autres conquêtes de la Foi furent la conversion et la civilisation de plusieurs nations sauvages de l'Amérique. Une des plus considérables et des plus cruelles fut celle des Illinois. Ils mangeaient leurs prisonniers qu'ils faisaient rôtir à petit feu, après leur avoir arraché les ongles, et coupé les doigts et les oreilles. Après leur conversion, ils devinrent doux, hospitaliers et très-pieux. C'est ainsi que la Religion procure aux peuples chez qui elle entre, un double bienfait : elle les tire de la barbarie, et les place dans le chemin du Ciel.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir accompli d'une manière si visible cette prophétie qu'il viendrait des peuples de l'Orient et de l'Occident pour embrasser l'Evangile, tandis que les enfants du royaume seraient rejetés ; de grâce conservez-nous la foi.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ne lirai jamais de livres suspects.*

# LI[e] LEÇON.

## LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (18[e] SIÈCLE.)

L'Église attaquée, Voltaire. — Jugement de Dieu sur Voltaire. — Rousseau. — Jugement de Dieu sur Rousseau. — Voltaire et Rousseau jugés l'un par l'autre. — Jugés par eux-mêmes. — L'Église défendue, Bergier, Nonnotte, Bullet, Guénée. — Consolée, Madame Louise de France.

Irrité des conquêtes que le Christianisme faisait aux extrémités du monde, l'Enfer redoubla d'efforts pour anéantir la Foi en Europe, et surtout en France. Une ligue de savants, connus sous le nom de Philosophes, forma l'horrible complot d'écraser la religion de Jésus-Christ. Grands et petits se mettent à l'œuvre ; les uns fouillent les entrailles de la terre ; les autres interrogent les astres ; ceux-là compulsent les annales des peuples anciens, ceux-ci font des calculs : tous s'efforcent de prendre la Religion en défaut et de la mettre en contradiction avec les sciences naturelles, les traditions des peuples et les monuments de l'histoire. Des nuées de pamphlets se répandent ; l'incrédulité et le libertinage sont prêchés sur tous les tons ; l'homme devient *chair*, et, comme aux jours qui précédèrent le déluge, *l'esprit*

de Dieu, ne pouvant plus se reposer en lui, se prépare à se retirer.

Parmi ces hommes dont le nom ne doit être prononcé qu'avec horreur, puisqu'ils ont, par leur malice, attiré sur nos têtes d'incalculables fléaux, il en est deux surtout qui doivent être connus, afin que les petits enfants apprennent à maudire leurs œuvres et à craindre le poison de leurs doctrines : Voltaire et Rousseau, doublement coupables, parce qu'ils furent les apostats de la Foi et les profanateurs du génie. Au reste, leur vie scandaleuse devait en faire les adversaires de la Religion et les apôtres de l'incrédulité; car, il ne faut pas l'oublier, l'incrédulité ne fut jamais défendue que par le libertinage. Honte à elle ! au contraire, honneur à vous, Religion catholique ! qui n'eûtes jamais pour ennemis que des hommes à qui nulle ame honnête ne voudrait ressembler.

Jeunes gens qui jurez sur la parole de Voltaire et de Rousseau ! hommes d'un âge mûr, qui gardez leurs ouvrages dans vos bibliothèques, venez, je vais vous dévoiler l'ignominie de vos maîtres, la honte de vos idoles.

François-Marie Arouet, *dit de Voltaire*, naquit à Châtenay, près de Paris, en 1694. Son père était un ancien notaire. Il fut élevé à Paris, au collége des Jésuites. La témérité de ses opinions effraya bientôt ses maîtres. L'un d'entre eux lui dit un jour, qu'il serait en France le porte-étendard de l'impiété. Agé de seize ans, le jeune Arouet sortit du collége, et vécut en fai-

sant son droit dans les sociétés les plus élégantes et les plus corrompues de la capitale. Plusieurs querelles qu'il eut avec son père, décidèrent celui-ci à le faire passer en Hollande, en qualité de secrétaire d'ambassade; mais à peine arrivé à La Haye, l'honnête jeune homme se fit renvoyer à sa famille par suite de son libertinage. Il ne put regagner l'amitié de son père qu'en travaillant chez un procureur; mais sa négligence et son peu de goût pour la jurisprudence ne tardèrent pas à l'en faire éconduire.

Mauvais fils, Voltaire fut aussi mauvais citoyen. En 1715 il s'attira, pour des propos plus que légers, un soufflet d'un vieil acteur dans les foyers de la Comédie; quelque temps après, il fut marqué d'une balafre par un officier qu'il avait calomnié. Mauvais fils et mauvais citoyen, Voltaire fut encore mauvais sujet. Après la mort de Louis XIV, on vit se succéder contre ce monarque de basses et indécentes satires. Voltaire, soupçonné avec raison d'être l'auteur d'une de ces pièces, fut mis à la Bastille. A peine sorti de prison, il fut obligé de quitter Paris, parce que, lié d'amitié avec les auteurs d'un complot qui venait d'être déjoué, il fut accusé d'y avoir pris part. Il se retira au château de Sully, où son libertinage ne tarda pas à se manifester.

Il partit ensuite pour la Hollande, où il resta quelque temps. Son esprit inquiet le ramena dans la capitale. Les propos insolents qu'il se permit contre un jeune seigneur, lui valurent, de la part des domestiques, de nombreux coups de bâton, puis de la part de l'autorité,

six mois de Bastille, avec l'ordre de quitter la France à l'expiration de sa peine.

Ainsi, à l'âge de trente-un ans, Voltaire avait été chassé de chez son père et de chez le procureur, renvoyé de la Hollande, souffleté par un comédien, châtié plus sévèrement encore par un officier, mis à la Bastille, exilé de Paris, maltraité par des valets pour avoir insulté leur maître, remis une seconde fois à la Bastille, et exilé de France. Philosophes ! admirez donc la bonne conduite de votre apôtre !

Sorti de la Bastille, Voltaire passa en Angleterre, peuplée alors de *libres penseurs* qui travaillaient comme de concert à saper les fondements du Christianisme. A Londres, il publia *la Henriade*, et trompa son libraire, qui renouvela sur les épaules du poète la correction administrée trois ans auparavant par les valets du chevalier de Rohan. Cet accident douloureux fit solliciter à Voltaire la permission de rentrer en France. Il l'obtint. Logé dans un faubourg de Paris, il y mena pendant quelque temps une vie obscure et presque cachée, s'occupant tour à tour de travaux littéraires et d'opérations financières. Associé dans les fournitures de l'armée d'Italie, le philosophe se fit un revenu de cent soixante mille livres. Le pauvre homme !

Dénoncé au garde-des-sceaux, au sujet de l'apothéose d'une comédienne, qui n'est qu'une série d'attaques contre la Religion et ses ministres, et contre la nation en général, Voltaire se réfugia à Rouen où il vécut sept mois, caché dans la maison d'un imprimeur qu'il

ruina quelque temps après par une escroquerie digne des galères.

Le reste de la vie de Voltaire répond à ces commencements. Elle n'offre qu'un long tissu de libertinage, d'impiété, de basses flatteries pour les grands, d'hypocrisie et de sacrilége, terminé par une mort affreuse. Le coupable écrivain s'était retiré à Ferney, près de Genève. C'est de là qu'il lançait contre ses ennemis, contre la Religion et le gouvernement, cette multitude de pamphlets et de diatribes, dans lesquels on ne sait ce qu'on doit le plus mépriser, ou du fanatisme furibond du patriarche de la philosophie moderne, ou de son impudence et de son cynisme révoltant. « Mentez, mentez toujours, mes amis, écrivait-il à ses acolytes, il en restera toujours quelque chose.... Il m'importe beaucoup d'être lu, et très-peu d'être cru. »

En 1778, il obtint la permission de venir à Paris. Son entrée dans cette ville fut un véritable triomphe. Le triomphe de Voltaire, c'est-à-dire du cynisme, de l'impiété et de tous les vices en personne, en nous donnant l'idée de ce qu'était alors la société française, présageait et la catastrophe inouïe qui, quinze ans plus tard, devait ensanglanter notre patrie, et la dégradation sans exemple qui devait montrer au monde la première des nations, prostituant son encens au rebut des criminels, à Marat!! Mais le Dieu vivant, outragé pendant soixante-dix ans par le plus ingrat des hommes, allait bientôt avoir son tour.

Voltaire, avait atteint sa quatre-vingt-quatrième année. Quelques jours après son entrée dans la capitale, il fut pris d'un vomissement de sang. Cela ne l'empêcha pas de se faire recevoir franc-maçon.

Mais c'en est fait, la mesure est comblée, et l'heure de la justice divine va sonner. Remarquons d'abord que la fin du porte-étendard de l'impiété est d'autant plus frappante, qu'on l'a vu atteint de sa maladie de mort précisément au temps où il se promettait le triomphe de l'athéisme. Ses partisans eux-mêmes ont publié la lettre où il écrivait à d'Alembert en ces termes : *Dans vingt ans, Dieu aura beau jeu.* Cette prédiction blasphématoire est en date du 25 février 1758. Or, c'est le 25 février 1778 qu'il fut frappé du vomissement de sang qui le conduisit au tombeau : vingt ans d'intervalle, jour pour jour!! La violence du mal lui fit aussitôt démentir sa profession d'incrédulité. Il appelle à lui un de ces Prêtres qu'il avait tant outragés et calomniés dans ses écrits, l'abbé Gauthier, vicaire de Saint-Sulpice; il fait à ses genoux l'aveu de ses fautes, et dépose entre ses mains la rétractation authentique de ses impiétés et de ses scandales.

Il déclarait en particulier qu'il mourait dans la Religion catholique. Cette profession de foi, paraissant fort suspecte de la part d'un homme qui en avait déjà fait de semblables, le curé de Saint-Sulpice voulut se présenter chez Voltaire; mais ses amis prirent leurs précautions pour l'empêcher, comme dit l'un d'eux, *de faire un nou-*

*veau plongeon*. Il ne le quittèrent pas un seul instant, et rendirent par là inutiles le zèle et la charité du curé de Saint-Sulpice.

Cependant, le vieux coupable approchait de son éternité ! Peut-être s'était-il flatté d'achever le grand ouvrage de sa réconciliation avec Dieu ; mais la mort devance le dernier secours. Le philosophe se trouve saisi d'horribles frayeurs. D'une voix épouvantable, il s'écrie : *Je suis abandonné de Dieu et des hommes!* Il invoque le Seigneur qu'il avait blasphémé. Mais un demi-siècle de sarcasmes vomis contre la Religion, semble avoir lassé la patience de l'Eternel. Le Prêtre n'arrive pas, le malade entre dans les convulsions et les fureurs du désespoir. Les yeux égarés, blême et tremblant d'effroi, il s'agite et se tourne en tous sens, il se déchire, il dévore... ses excréments. Cet Enfer, dont il s'est tant raillé, il le voit s'ouvrir devant lui, il frémit d'horreur, et son dernier soupir est celui d'un réprouvé.

*Je suis abandonné de Dieu et des hommes!* Ces paroles épouvantables, l'air, le ton dont elles étaient prononcées, glacèrent d'effroi le célèbre Tronchin, qui soigna Voltaire durant sa dernière maladie.

« *Rappelez-vous toute la rage et toute la fureur d'Oreste,* dit ce médecin protestant, témoin de cette horrible mort, *vous n'aurez qu'une faible image de la rage et de la fureur de Voltaire dans sa dernière maladie. Il serait à souhaiter*. répétait-il souvent, *que nos philosophes eussent été témoins des remords et des fureurs de Voltaire; c'est la leçon la plus salutaire qu'eussent pu recevoir ceux qu'il avait*

*corrompus par ses écrits*. » Le maréchal de Richelieu avait eu sous les yeux ce spectacle épouvantable, et il n'avait pu s'empêcher de s'écrier : « *En vérité, cela est trop fort, on ne saurait y tenir*. »

Tandis que Voltaire corrompait la jeunesse et parlait aux esprits superficiels, Jean-Jacques Rousseau s'adressait aux hommes qui se piquaient de réflexion, et qui alors s'intitulaient les penseurs ou les esprits forts. Protestant, Rousseau développa et appliqua à la société les dangereux principes de la réforme. Impie, incrédule, débauché, il était digne de compter parmi les ennemis d'une Religion qui condamne tous les vices, et qui commande toutes les vertus.

Jean-Jacques Rousseau était né à Genève, en 1712. Sa première enfance se passa dans la lecture des romans. Son père, qui exerçait la profession d'horloger, le mit en pension chez un ministre protestant. Tout le fruit que l'élève en retira, fut d'apprendre un peu de latin et de contracter de fort mauvaises habitudes. Placé comme clerc chez le greffier de Genève, il fut déclaré inepte et renvoyé. Après quelques mois d'apprentissage chez un graveur, où la fainéantise, le mensonge et le vol devinrent ses vices favoris, ainsi qu'il l'avoue lui-même, il passa en Savoie. Un charitable ecclésiastique de ce pays lui fournit des ressources pour se rendre à Turin, et se faire instruire de la Religion catholique. Deux mois plus tard, il abjura le Protestantisme. N'ayant retiré de sa prétendue conversion que vingt francs, il entra chez la comtesse de Ver-

celles, en qualité de laquais ; mais bientôt renvoyé de cette maison pour un vol qu'il avait commis, et dont il accusa injustement une jeune servante, il passa au service du comte de Gouvon, premier écuyer de la reine de Sardaigne. Aux bontés de son nouveau maître, Rousseau ne répondit que par une conduite et une insolence qui le firent chasser.

Sans ressource, sans protection, il feint la piété, s'adresse à une dame qui l'accueille et lui prodigue les soins d'une mère. D'après ses conseils, il entre au séminaire pour embrasser la carrière ecclésiastique ; mais il en fut renvoyé, n'étant propre à rien. Ne sachant plus que devenir, il parcourut la Suisse avec un prétendu évêque grec, qui faisait des collectes pour le Saint-Sépulcre ; ces deux honnêtes voyageurs se firent arrêter à Soleure et mettre en prison.

L'ambassadeur de France, touché de la position du jeune vagabond, lui donna les moyens d'aller à Paris. Là, il éprouva toutes les horreurs de la misère. Enfin, il se rendit à Lyon et entra comme précepteur chez M. de Mably, grand prévôt de cette ville. Il lui vola son vin d'Arbois, et le but avec délices en lisant des romans. Après diverses actions également honorables, suivies d'un voyage en Italie, Rousseau revint à Paris en 1745, et se livra à un libertinage public. Cette vie scandaleuse, il la mena pendant vingt-cinq ans, aux yeux de toute l'Europe. Au libertinage, il joignit l'impiété ; il avait abjuré la secte de Calvin pour embrasser la Religion catholique ; et bientôt s'étant rendu à

Genève, il abjura la Religion catholique pour la secte de Calvin.

Son principal ouvrage, *Emile*, fut condamné par l'archevêque et le Parlement de Paris, puis brûlé à Genève même par la main du bourreau.

Poursuivi par les autorités de France et de Suisse, Rousseau passa en Angleterre. Mal reçu, abreuvé de dégoûts, il sollicita et obtint à force d'instances la permission de se fixer à Paris, à condition de ne plus écrire ni sur la Religion ni sur la politique.

Un dernier trait fera connaître ce patriarche de la philosophie. Ce Jean-Jacques, qui écrivait avec tant de force sur la tendresse maternelle et sur les devoirs des parents envers leurs enfants, mettait froidement les siens à l'hospice des Enfants-Trouvés ! Telle vie, telle mort. Suivant toute les probabilités, Rousseau se tira un coup de pistolet après avoir pris du poison, et mourut en 1778.

Voltaire et Rousseau, les derniers des hommes après ceux qui les admirent, tels sont, philosophes de nos jours, hommes irréligieux de toutes les nuances et de toutes les conditions, vos deux apôtres, vos deux évangélistes, vos deux saints, les auteurs de ce que nous avons vu et de ce que nous voyons. Imitez-donc vos pères, prosternez-vous devant ces deux hommes, et si

› *Voltaire n'a pas vu tout ce qu'il a fait, mais il a fait tout ce que nous voyons*, écrivait du milieu des ruines ensanglantées des trônes et des autels, le philosophe Condorcet, admirateur et disciple de Voltaire. Quelques mois après, il aurait pu écrire cette phrase du haut de l'échafaud où les doctrines de son maître l'avaient conduit lui et bien d'autres !

vous osez, dites : *Je voudrais leur ressembler!!!*

Au reste, avant de vous prononcer, il est bon que vous les connaissiez, non pas sur oui dire, mais d'après leurs propres paroles. Venez donc avec moi à Ferney, à Genève ; prêtez l'oreille aux choses aimables qu'ils se disent, apprenez à connaître l'estime qu'ils font l'un de l'autre, et sur la leur réglez la vôtre.

Voltaire écrit à Rousseau qu'il est *un échappé de Genève; un certain personnage qui a bien fait des siennes; un gredin, un polisson, un charlatan sauvage, amassant les passants sur le Pont-Neuf; un fou de village, écrivant des impertinences dignes de Bicêtre; un garçon d'une bavarderie atroce, que des femmes prennent pour de l'éloquence; un hypocrite, un ennemi du genre humain, un basset hargneux et mutin, un sombre énergumène pétri d'orgueil et dévoré de fiel; un pied plat, un impie, un athée, un croquant, qui pourrait bien grimper sur une échelle, qui aurait mérité d'être pendu pour avoir fait des livres abominables; un homme sans foi, sans religion.* Voilà Rousseau. Son épouse *est une infame vieille, dont les mains crochues ont été mordues par les chiens de l'Enfer.*

Vous vous y entendez, M. de Voltaire! voilà un *ménage* bien habillé. N'est-ce pas vous, cependant, illustre écrivain, modèle de politesse et de goût, qui disiez : « Dans la conversation des honnêtes gens, chacun dit son avis, mais personne n'injurie la compagnie : on éclaire, on n'insulte pas? » Or, vous injuriez, vous insultez, vous n'êtes donc pas un..... Dispensez-moi de finir.

Moins habile dans l'art de dire des injures, Rousseau répond à Voltaire en attaquant ses écrits : *Ame abjecte, tu veux en vain l'avilir, c'est ta triste philosophie qui te rend semblable aux bêtes; mais ton génie dépose contre tes principes, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.*

Si donc vous demandez à Voltaire qui est Rousseau, il vous dit : C'est un gredin, un polisson, un chien, un charlatan sauvage.

Si vous demandez à Rousseau qui est Voltaire, il vous dit : c'est une ame abjecte, qui est semblable aux bêtes.

Voici quelque chose de mieux encore et de moins suspect : C'est Voltaire et Rousseau se rendant justice à eux-mêmes et à leurs écrits : Etes-vous curieux de les entendre?

Ecoutez Voltaire : *J'ai perdu le temps de mon existence à composer un énorme fatras dont la moitié n'aurait jamais dû voir le jour.*

Ecoutez Rousseau : *Dire et prouver également le pour et le contre, tout persuader et ne rien croire, a de tout temps été le jeu favori de mon esprit. Je ne regarde aucun de mes livres sans frémir; au lieu d'instruire je corromps; au lieu de nourrir j'empoisonne; mais la passion m'égare, et avec tous mes beaux discours je ne suis qu'un scélérat. Tout ce que je désire, c'est un coin de terre où je puisse mourir en paix, sans toucher ni papier ni plume.*

Voltaire et Rousseau, voilà donc ce que la philosophie

a de mieux à nous opposer. Grand Dieu ! Dieu de sainteté, Dieu de pureté, Dieu de toutes les vertus, serait-ce donc là ceux que vous auriez choisis pour vos représentants sur la terre, les interprètes de vos vérités saintes, les précepteurs du genre humain, tandis que vous auriez condamné à l'erreur tout ce qu'il y eut jamais parmi les hommes de plus vertueux, de plus éclairé, de plus semblable à vous !

Et maintenant comment expliquer les éloges et l'admiration fanatique dont Voltaire et Rousseau furent l'objet? Voici la réponse : *Ils disaient tout haut ce que leur siècle pensait tout bas ; leurs voix impures étaient l'écho de tous les cœurs corrompus dont le monde était plein.*

A tant de scandales il fallait une expiation, à tant d'attaques il fallait une réponse. La réponse fut faite, et faite sans réplique, par d'illustres apologistes : Bergier, Nonnotte, Bullet, Guénée. L'expiation fut offerte principalement par une illustre victime qui attira sur elle les regards de l'Europe entière.

Sur les marches du plus beau trône du monde, était née une jeune princesse, l'idole de la cour par ses qualités brillantes, la joie de sa mère par son innocence, l'amour de ses sœurs par la vivacité de son esprit et la bonté de son caractère ; cette princesse était Madame Louise de France, fille de Louis XV. Tout à coup, à la fleur de son âge, au moment où se déroule devant ses yeux un long avenir de fêtes et d'honneurs, où déjà elle goûte toutes les joies de Versailles, on la voit prendre le chemin de Saint-Denis, implorer humblement la grace

d'être reçue parmi les filles de Sainte-Thérèse, quitter les appartements dorés de Trianon pour une pauvre cellule, et changer les parures d'une fille de France pour la bure du Carmel. Dieu sait combien ce sacrifice pesa dans la balance du sanctuaire; mais ce que nous savons, c'est qu'il produisit la plus profonde impression, surtout quand on le vit soutenu avec un indicible contentement durant de longues années.

En effet, Madame Louise fut le modèle des filles de Sainte-Thérèse et la gloire du Carmel. Deux jours après son entrée aux Carmélites, elle reçut la visite des princesses ses sœurs[1]. Cette première entrevue offrit la scène la plus touchante. Les trois princesses, en embrassant leur sœur avec toute l'expression de la tendresse, fondirent en larmes, ainsi que toute la communauté attendrie par ce spectacle. Madame Louise, la joie dans le cœur et la sérénité sur le front, s'empressait de les consoler, leur adressait des propos de gaîté, et les assurait qu'elles n'avaient nul sujet de pleurer sur elle, à moins qu'elles ne lui enviassent le parfait bonheur dont elle jouissait. On était alors au temps de Pâque, temps auquel les Carmélites interrompent leur jeûne. Les princesses furent curieuses d'assister au souper de leur sœur, et se rendirent au réfectoire. L'ordre du jour y amena des pommes de terre frites et du lait froid. Elles virent Madame Louise faire gaîment et de bon appétit ce repas rustique, qui, à la cour, lui eût causé une indigestion à mourir; et elles en conclurent qu'ayant son courage et sa piété,

[1] *Voyez* sa Vie, par M. Proyart.

elle était en effet moins à plaindre qu'à féliciter dans sa solitude.

Accoutumée à porter dans le monde des soûliers d'une hauteur démesurée, ce fut un vrai supplice lorsqu'il lui fallut faire usage des pantoufles plates des Carmélites. Ses jambes s'enflèrent au point qu'elle pouvait à peine marcher. Dès qu'on s'en aperçut, on lui conseilla de laisser sa chaussure. « Mais il faudrait, répondit-elle, que j'y revinsse tôt ou tard, et dès-lors j'aime mieux passer mon mal tout de suite. » La très-dure couche à l'usage des habitantes du Carmel est encore si étroite, qu'il arriva souvent à la princesse de heurter contre le mur ; et elle le fit un jour si violemment, qu'il lui en résulta une contusion à la tête. Ayant occasion d'écrire aux princesses ses sœurs, elle leur marqua qu'elle s'était fait une bosse à la tête, pour s'être frottée trop rudement contre les rideaux des Carmélites. C'est ainsi qu'elle brusquait, dans sa bonne humeur, les inconvénients, de quelque nature qu'ils fussent, qu'elle pouvait rencontrer dans son nouvel état.

Toujours également contente lorsqu'elle eut pris l'habit de Carmélite, la princesse parlait souvent de son bonheur, jamais de ses sacrifices. Si elle comparait quelquefois sa vie passée à celle qu'elle menait au Carmel, ce n'était que pour prouver qu'elle avait peu quitté pour trouver beaucoup. Voici comment elle établissait le parallèle de ces deux états si différents : « Croyez-moi, disait-elle à ses compagnes, de ce ton de candeur qui porte la persuasion, je suis vraiment heu-

reuse au-delà de ce que je mérite d'être ; et, tant au physique qu'au moral, j'ai infiniment gagné à venir ici. Il est vrai qu'à Versailles j'avais un bon lit ; mais dans ce bon lit, je ne dormais que d'un sommeil interrompu. J'avais une table bien servie, mais souvent point d'appétit pour manger à cette table. Ici, je n'ai point de lit que ma paillasse rembourrée ; mais sur cette paillasse, je dors à merveille. Notre réfectoire m'offre assez maigre chair, mais j'y porte un appétit qui assaisonne parfaitement tout ce qu'on peut me présenter, au point que souvent j'ai scrupule de trouver tant de plaisir à manger nos pois et nos carottes.

» Quant à la paix de l'ame, quelle différence ! c'est, à la lettre, en toute vérité, que je puis dire qu'un seul jour dans la maison du Seigneur m'apporte plus de contentement solide, que ne m'en procurerait mille dans le palais que j'habitais. Comme nous avons ici nos observances, la cour a aussi les siennes, mais bien plus dures que les nôtres, et quand on habite la cour, il faut, malgré ses répugnances, suivre l'ordre des exercices de la cour. Ici, par exemple, à cinq heures du soir, je vais à l'oraison ; à Versailles, on m'avertissait que c'était l'heure de la comédie. On n'est jamais en repos à la cour, quoiqu'on parcoure toujours le même cercle d'inutilités.

» Que de belles matinées j'ai perdues dans ce pays-là ! une partie à me reposer des fatigues souvent désagréables de la veille ; une autre partie à m'ennuyer à ma toilette ; le reste à écouter des importuns. Ici, comme

j'ai dormi la nuit, je me trouve bien de me lever le matin. Toute ma toilette ne prend pas deux minutes, après quoi je m'occupe toute la journée d'une manière agréable à mon esprit, parce que je sens qu'elle est profitable à mon ame. Enfin tout ce qui m'environnait à la cour me promettait des plaisirs, et je n'en goûtais nulle part. Ici, au contraire, où tout semble fait pour attrister la nature, je jouis d'un contentement pur; et depuis un an que j'y suis, je me demande tous les jours à moi-même : Où sont donc ces austérités dont on aurait voulu m'effrayer? »

Si l'on n'avait pas reconnu, dans tous les temps, que la vertu et la piété sont les sources du vrai bonheur, ce que dit ici Madame Louise, d'après l'heureuse expérience qu'elle en avait faite, suffirait pour en convaincre tout homme qui n'est point aveuglé par les passions ou par les préjugés.

Tandis que Madame Louise était maîtresse des novices, une de ses élèves, malade depuis quelque temps, ne pouvait se résoudre à prendre une médecine qui lui était nécessaire. Sa maîtresse, après avoir épuisé en vain tous les raisonnements qu'elle crut les plus propres à la déterminer, finit par lui dire : « Je vois, mon enfant, que vous n'êtes pas généreuse. Eh bien ! ce que vous n'avez pas le courage de faire, ni pour l'amour de vous, ni pour l'amour de moi, ni même pour l'amour de celui qui a été abreuvé pour nous de fiel et de vinaigre, vous allez me le voir faire à moi, uniquement pour vous prouver qu'une médecine n'est point un poi-

son. » En même temps qu'elle parle, elle a déjà versé une partie du remède dans un vase ; il est avalé, et elle dit à la malade : *Me voilà !* Celle-ci, surprise et confuse, demande le restant, le prend, et avoue que le sacrifice qu'on lui a demandé n'est pas au-dessus des forces humaines ; mais elle reconnaît en même temps que la vue d'un grand exemple est capable de faire surmonter les plus grandes difficultés.

On n'imaginerait pas les détails dans lesquels descendait la bonne princesse, lorsqu'elle était supérieure de la communauté. Une de ses filles portait jusqu'à l'excès la faiblesse de la peur. Madame Louise, qui connaissait sa maladie, avait la complaisance de l'accompagner, dans les différents endroits de la maison, où elle n'aurait osé se rendre seule. Elle fit plus encore ; elle lui permit d'établir un lit dans son étroite cellule, ce qui la fatiguait beaucoup pendant les chaleurs de l'été. Jamais cependant elle ne le manifesta qu'une fois à la sœur en lui disant sur le ton de plaisanterie plutôt que de reproche : « Vous devriez bien du moins réserver vos peurs pour l'hiver ; car on étouffe ici quand on y est deux. »

Distraite, un jour, par la succession des travaux de la journée et par les soins multipliés de sa place, Madame Louise oublia qu'une de ses Religieuses avait une peine, et qu'elle ne l'avait pas consolée. Cette pensée vient frapper la bonne princesse au milieu de la nuit ; son cœur s'inquiète, et ne lui permet pas de goûter le sommeil. Elle se lève, va trouver sa fille, et lui dit :

« J'aurais dû vous parler hier, ma chère sœur, et c'était mon intention. Je ne puis me pardonner cet oubli, qui aura peut-être ajouté à vos peines, et je viens le réparer. » Touchée jusqu'aux larmes d'une bonté si extraordinaire, la Religieuse ne savait comment en témoigner sa reconnaissance à sa prieure. « Point de remercîment, lui dit Madame Louise, ce que je fais, c'est pour mon soulagement autant que pour le vôtre. Aurais-je pu dormir tranquille, après m'être rappelé que vous étiez dans l'inquiétude? » Elle ne la quitta qu'après avoir rétabli le calme dans son ame.

Une sœur du voile blanc, chargée d'éveiller la communauté, un jour de Pâque, à deux heures du matin, craignait beaucoup de manquer son heure. Se rappelant, dans son embarras, que sa prieure savait assez commander à son sommeil, elle va la trouver, lui expose sa crainte, et lui dit naïvement que, tout bien examiné, il n'y a personne dans la maison sur qui elle puisse compter aussi sûrement que sur elle, pour être éveillée au temps où elle doit l'être, qu'elle la prie de vouloir bien lui rendre ce service. Charmée de cette excessive confiance : « Je suis fort aise, lui répondit Madame Louise, de pouvoir vous décharger de votre inquiétude; allez dormir tranquillement; reposez-vous sur moi. Le lendemain, avant deux heures du matin, la sœur converse entendit sa prieure et la fille de son roi gratter à sa porte pour l'éveiller. De pareils traits, quoique la Religion les consacre, sont encore de ceux auxquels le monde lui-même ne refuse pas son admiration.

Un jour qu'elle était à l'infirmerie, une Religieuse lui conseillait de se soustraire, pour sa santé, à une des observances de l'ordre. « Le besoin que je puis en avoir, dit la princesse, alors prieure, ne me paraît pas assez évident pour m'autoriser à une dispense ; et puis je dois plus craindre qu'une autre que mon exemple n'autorise le relâchement dans la maison... La Religieuse lui ayant fait observer qu'il lui serait facile d'user de la dispense sans que personne le sût, Madame Louise la réprimanda et répliqua vivement : « Vous me conseillez donc l'hypocrisie? A Dieu ne plaise que je me permette jamais en présence du Ciel, une action pour laquelle je craindrais les regards de la terre! Soyons partout ce que nous devons être, nous ne craindrons nulle part de paraître ce que nous sommes. »

Une dame de piété disait à la princesse qu'il était bien admirable qu'étant d'une santé si délicate, et ayant été élevée en fille de roi, elle eût embrassé un genre de vie aussi austère que celui des Carmélites. « Et moi, madame, lui répondit Madame Louise, rien ne m'étonne plus que votre étonnement ; car, vous connaissez l'Évangile, et vous savez bien qu'il n'offre aucun secret particulier, ni aux santés délicates, ni aux enfants des rois, pour se sauver sans faire pénitence. On a bien tort, disait-elle dans une autre occasion, de tant exalter mon sacrifice. Ce qui m'a coûté, n'a jamais été de le faire, ni de l'avoir fait, mais d'avoir été obligée de passer tant d'années sans pouvoir le mettre à exécution. »

Pendant une récréation, Madame Louise, alors prieure, en avertissant, pour la seconde fois, une Religieuse de se rendre au parloir, lui dit qu'elle se faisait attendre. La Religieuse, que la curiosité d'entendre la fin d'un récit commencé retenait, répondit qu'il arrivait bien aussi quelquefois à la mère prieure de se faire attendre. « Oui, répondit Madame Louise, mais nos raisons peuvent n'être pas les mêmes. » Telle supérieure se serait applaudie de sa modération, après s'être contentée d'opposer ce peu de mots simples et vrais au langage de l'irrévérence; mais la princesse craint d'avoir obéi à l'orgueil, et à l'instant elle se prosterne aux pieds de ses filles, baise la terre, demande pardon de ce qu'elle cherche ainsi à se justifier, et s'écrie : « J'ai toujours été une orgueilleuse; et, après avoir tout quitté, je trouve en moi les folles délicatesses de l'amour-propre. » Ce trait n'excitera peut-être que le mépris des gens du monde, qui ne suivent que les faux principes du point d'honneur; mais il sera sûrement admiré par tous ceux qui connaissent l'excellence et le prix de l'humilité chrétienne.

Une ancienne Religieuse, recommandable par ses vertus, et qui avait précédé Madame Louise dans la supériorité, avait soumis à l'examen de sa prieure les pieuses résolutions qu'elle avait prises dans une retraite. La princesse, après les avoir lues, les remit à la Religieuse en lui disant : « Il n'y manquait qu'un article, mais assez essentiel pour que j'aie cru devoir réparer votre omission. » Elle avait écrit au bas de ses résolutions:

« Je serai fidèle à avertir et à reprendre notre mère de ses fautes. »

Rien ne parut jamais étonner Madame Louise dans le séjour de la pauvreté. Elle qui, toute sa vie, avait été vêtue des habits somptueux de la mollesse, on la voyait porter, comme ses compagnes, des chemises de serge commune, et ses draps de lit étaient de la même étoffe. Elle avait pour bas des chausses de grosse toile; pour souliers, des pantoufles de corde sans talons, et son vêtement était d'une bure grise la plus grossière. Elle n'avait jamais qu'une seule robe à son usage. Quand elle était percée, elle la raccommodait. Pendant dix-sept ans qu'elle fut Carmélite, elle n'en usa que trois, et porta la dernière l'espace de huit ans. Rien ne peignait mieux la pauvreté que ce vieil habit de la princesse, alors prieure. Elle l'avait rapetassé, en plusieurs endroits, avec de l'étoffe neuve, ce qui le rendait de différentes couleurs. Une jeune Religieuse, qui voulait l'engager à s'en donner un neuf, lui disait que la communauté serait honteuse, si quelqu'un de la famille royale la voyait si mal habillée. Madame Louise la reprit de cette fausse délicatesse, et lui dit : « Depuis quand serait-ce donc une honte de suivre l'esprit de notre saint état? Ma famille ne sait-elle pas que j'ai fait vœu de pauvreté, et que c'est surtout dans la place que j'occupe qu'on doit en donner l'exemple? »

Pendant quelque temps, elle occupa la cellule la plus triste et la plus incommode qu'il y eût dans la maison. On lui proposait d'y faire plusieurs réparations,

qu'elle eût jugées nécessaires pour toute autre Religieuse ; elle les regarda comme inutiles pour elle-même, et ne souffrit pas qu'on les fît. Ses croisées joignaient si mal, que le vent éteignait sa lampe. Elle les calfeutrait avec du papier, obligée de recommencer l'opération chaque fois qu'elle les ouvrait. Dans un temps qu'elle était malade et tenait le lit à l'infirmerie, on lui proposa de passer dans l'appartement où elle recevait la famille royale ; ce qu'elle refusa hautement. Les princesses ses sœurs l'étant venues voir, joignirent leurs représentations à celles des Religieuses, et lui dirent qu'elle serait plus commodément en cet endroit. « Oh ! plus commodément, répondit-elle, cela n'est pas douteux ; mais le plus commode n'est pas ce qu'on vient chercher ici ; et, en maladie comme en santé, il faut se souvenir qu'on est Carmélite. »

La princesse trouvait délicieux tous les mets qu'on lui servait ; et, craignant sans doute qu'on estimât au-dessus de leur valeur les nombreux sacrifices qu'un réfectoire de Carmélites doit offrir à la fille d'un roi, elle assurait en toute occasion, qu'elle avait scrupule du plaisir qu'elle trouvait à manger sa portion. « Non, disait-elle souvent, jamais cuisinier de Versailles n'a su assaisonner un dîner comme font ici le jeûne et le travail. » Aussi une bonne sœur, qui était attachée à la cuisine, croyant avoir acquis, depuis l'entrée de Madame Louise dans la maison, un talent pour son office, dont personne ne s'était jamais douté, disait aux Religieuses : « Voyez-vous comment cet estomac royal savoure nos

citrouilles? J'espère bien qu'on ne dira plus à présent que nous n'entendons rien à la cuisine. »

Une sœur cuisinière avait tiré de l'office, pour le jeter, un artichaut qui était entièrement gâté ; mais une autre sœur, sans le savoir, le confondit avec d'autres et le fit passer au réfectoire. La cuisinière s'attendait qu'il allait lui être renvoyé avec des reproches ; mais, ne le voyant pas revenir, elle en conclut qu'il fallait qu'il fût échu à la prieure. Elle ne se trompa pas. Madame Louise, en recevant son légume, vit qu'il était pourri, ne le laissa voir à personne, et le mangea. Désolée de ce petit accident, la sœur cuisinière alla en faire ses excuses à la princesse, qui lui dit : « Il n'y a point de mal, puisque cela m'est tombé ; mais prenez garde de jamais rien servir de pareil ; parce que toutes les sœurs n'ont pas si bon appétit que moi. »

Pendant le séjour qu'il fit à Paris, le roi de Suède voulut faire une visite à Madame Louise, dont le sacrifice héroïque avait excité l'admiration de toute l'Europe. En entrant dans la cellule de la princesse, et à l'aspect du mobilier qu'elle renfermait, un Crucifix, une chaise de bois, une botte de paille entre deux tréteaux: « Quoi ! s'écrie Gustave, c'est ici qu'habite une fille de France ! — Et c'est ici encore, répond Madame Louise, qu'on dort mieux qu'à Versailles ; c'est ici qu'on prend l'embonpoint que vous me voyez, que je n'ai pas ailleurs. » Elle lui fit le détail de la nourriture ordinaire et des occupations d'une Carmélite, le conduisit au réfectoire, lui montra la place qu'elle y tenait au milieu

des sœurs, et le couvert qui était à son usage, composé d'une cuiller de bois, d'un gobelet de terre et d'une petite cruche de même matière. Etonné de ce qu'il voyait et plus encore de ce qu'il ne voyait pas autour d'une grande princesse, ce roi du Nord, dans des sentiments semblables à ceux de la reine du Midi, contemplant la sagesse de Salomon dans sa magnificence, ne se lassait point d'admirer la sagesse bien plus grande de celle qui savait trouver son bonheur dans la privation et le mépris de toute magnificence. A peine pouvait-il en croire au rapport de ses sens. Témoin du contentement et de la joie pure et franche d'une princesse qui s'immolait tous les jours à toutes les rigueurs de la vie pénitente : «Non, s'écria-t-il, Paris et la France, Rome et l'Italie, ne m'ont rien offert de comparable à la merveille que renferme le couvent des Carmélites de Saint-Denis.»

Madame Louise mourut le 23 décembre 1787.

### PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir opposé aux scandales du monde de si beaux exemples de vertus; faites-nous la grace de craindre les uns et de profiter des autres.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ne lirai jamais de livres suspects.*

## PETIT CATÉCHISME.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (18e SIÈCLE. SUITE.)

*Q.* L'Eglise jouit-elle en paix de ses conquêtes ?

*R.* L'Eglise ne jouit pas en paix de ses conquêtes, de nouveaux ennemis vinrent l'attaquer. Ce furent des impies connus sous le nom de philosophes. Héritiers des principes de la réforme protestante, ils nièrent les vérités les mieux établies et les devoirs les plus sacrés. Ils formèrent une ligue contre la Religion et s'efforcèrent de la mettre en contradiction avec les sciences; mais ils ne purent y réussir. Les plus fameux d'entre ces philosophes furent Voltaire et Rousseau.

*Q.* Quelle fut la vie de Voltaire?

*R.* La vie de Voltaire fut indigne, non-seulement d'un chrétien, mais encore d'un honnête homme. Il était né auprès de Paris et il fit ses études dans cette grande ville. Un de ses maîtres lui prédit qu'il serait un jour le porte-étendard de l'impiété. Voltaire ne justifia que trop cette prédiction. Sorti du collége, il fréquenta les compagnies les plus corrompues de la capitale; se fit chasser par son père qui l'envoya en Hollande d'où il fut renvoyé à cause de son libertinage. De retour à Paris il se fit mettre en prison pour une pièce de vers remplie de haine et de mépris pour l'autorité. Il trompa ensuite un libraire, en ruina un autre par une fourberie, se livra à toute la corruption de son cœur et à toute sa

haine contre la Religion jusqu'à sa mort qui arriva en 1778. Sa mort fut celle d'un désespéré. On l'entendait répéter souvent avec fureur ces paroles : *Je suis abandonné de Dieu et des hommes*. Il avait demandé un Prêtre, mais ses amis l'empêchèrent d'arriver.

*Q*. Qui était Rousseau ?

*R*. Rousseau, le second patriarche de l'impiété, était né à Genève. Porté au vice dès l'enfance, il se fit renvoyer de chez ses maîtres, soit pour cause de négligence, soit pour cause de vol. Il était né protestant. Il abjura le Protestantisme, ensuite il quitta la Religion catholique pour retourner au Protestantisme. Sa vie ne fut qu'un libertinage public qui dura vingt-cinq ans. Ses ouvrages sont si mauvais que les Protestants de Genève, sa patrie, firent brûler le principal par la main du bourreau. Rousseau termina sa carrière par une mort digne de sa vie : il prit du poison et se tira un coup de pistolet. Voilà les deux hommes qui ont prêché l'incrédulité parmi nous ! Quelle confiance peuvent-ils mériter ? Ils furent solidement réfutés par Bergier, Nonotte, Bullet, Guénée. A tant de crimes, la Providence opposa de grandes expiations.

*Q*. Quelle fut la principale ?

*R*. La principale victime d'expiation fut madame Louise de France. Cette princesse était fille de Louis XV, roi de France. A la fleur de son âge, chérie de toute la cour, douée des plus brillantes qualités, et pouvant se promettre un long avenir d'honneurs et de fêtes, elle quitte le palais de Versailles, se rend à Saint-Denis et

entre au couvent des Carmélites. Elle y vécut jusqu'à la mort dans la prière, le jeûne et la pratique de toutes les austérités de la pénitence. C'est ainsi que cette innocente victime expiait, autant qu'il lui était possible, les crimes nombreux que l'impiété faisait commettre en France.

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir opposé aux scandales du monde de si beaux exemples de vertus; faites-nous la grace de craindre les uns et de profiter des autres.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ne lirai jamais de livres suspects*.

# LII[e] LEÇON.

## LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (18[e] SIÈCLE.)

L'Église attaquée, États-Généraux, assemblée constituante; suppression des Ordres religieux, serment exigé. — L'Église défendue, discours et conduite des Évêques à l'assemblée nationale. — L'Église attaquée, pillage et destruction des lieux saints, déesse de la *Raison*. — Défendue, martyrs aux Carmes; l'abbé de Fénélon; le clergé de Nevers, histoire de ses persécutions; Pie VI. — Jugement de Dieu sur la France. — Sur les persécuteurs en particulier, Collot d'Herbois. — L'Église consolée, élection de Pie VII, conversion des Hérétiques; progrès de la Religion aux États-Unis, mission de la Corée.

La ligue infernale qui avait juré d'anéantir le Christianisme se fortifiait de jour en jour. L'impiété et le libertinage dont elle était l'apôtre, étaient devenus à la mode. En vain le Seigneur avait conjuré la France de revenir à lui; envain il lui avait annoncé par la bouche de ses Ministres, que d'épouvantables châtiments seraient le salaire de son obstination. A tous ces avertissements, la troupe philosophique, répandue sur toute l'étendue du royaume, ne répondit que par des rires impies et par ce cri sanglant dont les rues de Jérusalem retentirent, pour la première fois, quelques heures avant la mort de Jésus-Christ : *Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous*. Dieu, poussé à bout, se retira.

Aussitôt l'impiété se mit à l'œuvre et jura d'engloutir dans le même abîme la religion et la royauté. En 1789, on assembla à Versailles les États-Généraux, pour aviser aux moyens de payer les dettes de l'état. L'impiété qui domine dans l'assemblée ne tarde pas à manifester sa haine contre la Religion. Elle déclare que tous les biens ecclésiastiques appartiennent à la nation; elle défend de recevoir des novices dans les communautés religieuses ; bientôt elle supprime les ordres religieux, et afin de les détruire à jamais, elle s'empare de leurs maisons. Or, il existait alors en France plus de douze mille abbayes, couvents, prieurés et autres monastères de l'un et de l'autre sexe. Ces maisons fondées successivement par la piété des rois, des princes et des particuliers, rendaient, comme nous avons vu, les plus importants services. Disséminées dans les villes, dans les campagnes et jusqu'au milieu des bois, elles étaient des asiles ouverts sur tous les points à la vertu et aux sciences. La plupart contenaient des monuments antiques, des dépôts littéraires et d'autres objets précieux. Ces nombreux et admirables établissements, si chers à la jeunesse, à l'infortune, à toutes les classes, disparurent avec tout ce qu'ils possédaient. La philosophie, armée du marteau révolutionnaire, détruisit en un instant l'ouvrage des siècles [1].

L'ordre monastique renversé, l'impiété s'attaqua directement à l'Eglise elle-même. Quand l'ennemi a détruit les ouvrages avancés, il porte la guerre au cœur

[1] Abrég. du *Mémorial de la Révol.*, 211.

de la place. L'assemblée rédigea donc un acte schismatique connu sous le nom de *Constitution civile du clergé*, exigeant que tous les Prêtres fissent serment de s'y conformer, c'est-à-dire d'abjurer la foi catholique et la soumission due au Saint-Siége.

Mais Dieu qui du haut du Ciel veillait sur la France, cette portion choisie de son héritage, déconcerta tout à coup les projets de l'impiété. D'héroïques Confesseurs de la foi donnèrent un des plus beaux spectacles dont l'histoire de la Religion ait conservé le souvenir. Le jour était venu où, selon un décret de l'assemblée nationale, tous les ecclésiastiques qui en étaient membres devaient être nommément et individuellement sommés de prêter en face du corps législatif, le serment de maintenir la constitution civile du clergé, c'est-à-dire, comme nous l'avons remarqué, de renoncer solennellement aux vrais principes de la foi catholique. Leurs ennemis n'avaient rien oublié pour préparer leur défaite et pour assurer la victoire. Ils avaient eu soin de faire rassembler autour de la salle et dans les avenues une horde de brigands soldés qui, après avoir prodigué les injures et les menaces contre les Evêques et les Prêtres fidèles qui se rendaient à l'assemblée le jour où l'on devait exiger d'eux le serment, faisaient retentir jusqu'au fond de la salle ces hurlements de mort : *A la lanterne les Evêques et les Prêtres qui ne feront pas le serment!*

Averti par ce signal qu'il est temps de commencer l'attaque, le président se lève, et prend la liste des

ecclésiastiques non assermentés. Le premier qu'il somme de jurer est M. de Bonac, évêque d'Agen. « Messieurs, répond le Prélat, les sacrifices de la fortune me coûtent peu; mais il en est un que je ne saurais faire, celui de votre estime et de ma foi. Je serais trop sûr de perdre l'un et l'autre, si je prêtais le serment qu'on exige de moi. » Cette réponse faite d'un ton grave et décent, captive un moment l'admiration, ou plutôt réprime et suspend les premiers effets du dépit de la gauche [1].

Le président appelle M. Fournel, du diocèse de ce même Prélat. « Messieurs, dit à son tour ce digne Curé, Vous avez prétendu nous rappeler aux premiers siècles du Christianisme ; eh bien ! avec toute la simplicité de cet âge heureux de l'Eglise, je vous dirai que je me fais gloire de suivre l'exemple que mon Evêque vient de me donner, je marcherai sur ses traces, comme le diacre Laurent marcha sur celles de Sixte, son évêque : je le suivrai jusqu'au martyre. » En entendant cette réponse, on commença à se repentir d'avoir fourni au clergé l'occasion d'un témoignage si public, si éclatant de sa constance dans la foi. Cependant, comme on se flatte de ne pas trouver la même fermeté dans tous les Prêtres, le président appelle M. Leclerc, curé de Cambre, diocèse de Séez. M. Leclerc se lève et dit : « Je suis né catholique, apostolique et romain, je veux mou-

[1] On désignait par ce mot les membres de l'assemblée qui siégeaient au côté gauche de la salle, et qui avaient formé le complot de *décatholiser* la France.

rir dans cette foi. Je ne le pourrais pas en prêtant le serment que vous me demandez. »

La gauche ne tient plus à ces professions de foi si fermes et si précises. Pour les faire cesser, elle demande qu'on mette fin à cet appel nominal. M. Beaupoil de Saint-Aulaire, évêque de Poitiers, craint qu'on ne le prive d'une si belle occasion de rendre témoignage à la foi, et plein d'un empressement qui allège le poids de ses années, il s'avance vers la tribune. Là, en face du président, il demande qu'on l'écoute, et prononce ces paroles : « Messieurs, j'ai soixante et dix ans, et j'en ai trente-cinq d'épiscopat. Je ne souillerai pas mes cheveux blancs par le serment de vos décrets ; je ne jurerai pas. » Tout le clergé de la droite se lève, applaudit, et annonce qu'il est tout entier dans la même disposition.

Le dépit et la rage se peignent sur les visages des membres du côté gauche. Ils quittent leurs siéges, se réunissent en groupes et délibèrent sur les moyens qu'ils ont à prendre pour pallier la honte de leur défaite et pour rendre la constance du clergé moins éclatante. Au-dedans, la salle retentit de leurs clameurs ; au-dehors, les brigands les secondent en poussant leurs cris de mort : *A la lanterne tous les Évêques et tous les Prêtres qui ne jureront pas !* Ces Prêtres et ces Evêques, toujours sereins, toujours inébranlables, attendent la reprise de ces sommations précieuses à leur foi. Ils demandent, pressent et sollicitent que l'on continue l'appel nominal. C'est le défi des anciens Confesseurs aux tyrans de l'Eglise primitive.

Cependant, des délibérations tumultueuses du côté gauche est sorti un avis que le jureur Grégoire est chargé de développer à la tribune. Il harangue le clergé de la droite et s'efforce de lui persuader que l'intention de l'assemblée n'a jamais été de toucher à la Religion, ni à l'autorité spirituelle; qu'en faisant le serment, on ne s'engage à rien de tout ce qui serait contraire à la foi catholique. *Nous demandons*, répondent les Evêques et les Prêtres de la droite, *que cette explication soit convertie en décret*. C'était le moyen d'expier, en quelque sorte, les outrages faits à la Religion; mais ce n'était pas l'intention de la partie dominante de l'assemblée. Elle refuse de constater l'explication, et demande à grands cris, qu'au lieu d'appeler individuellement chaque membre du clergé, il leur soit fait à tous une sommation générale de prêter serment. Le décret de l'appel nominal ainsi rétracté, le président prononce : « Que tous ceux des ecclésiastiques qui n'ont pas encore prêté le serment se lèvent et s'avancent pour le prêter. » Pas un ne se lève, pas un ne s'avance.

A la vue de cette résistance invincible, les Jacobins passent de la confusion aux accès du désespoir, et pour se venger de la honte dont ils sont couverts, ils décrètent incontinent que le roi ferait élire d'autres Evêques et d'autres Curés à la place de ceux qui n'avaient pas juré. Mais cette loi tyrannique n'empêcha pas les Prêtres qui, sans être Jacobins, avaient cru pouvoir prévenir l'appel nominal et prêter le serment avec des restrictions, de revenir de leur erreur et de la réparer. Animés par l'exemple

de leurs confrères, frappés du refus obstiné qu'avait manifesté l'assemblée d'admettre toute explication favorable à la Religion, et ne pouvant plus se dissimuler la guerre ouverte qu'on lui déclare, ils ne supportent plus ce premier reproche de leur conscience. Plusieurs d'entre eux s'approchent de la tribune, et rétractent hautement un serment que tout leur prouve enfin être celui de l'apostasie. Tous ceux qui avaient faibli comme eux s'unissent à la rétractation; ils veulent la déposer sur le bureau, ils se voient repoussés; ils insistent, on les repousse encore; mais la voie de l'impression rend, dès le lendemain, leur conversion publique.

C'est ainsi que se termina ce combat à jamais mémorable; et qu'en présence de l'assemblée la plus acharnée, et malgré les menaces d'une populace effrénée, le collége des Evêques et des Prêtres donna l'auguste spectacle de la profession de foi la plus solennelle et la plus authentique dont les annales de l'Eglise aient à conserver la mémoire. Ils sortirent du sénat redoutable à travers les outrages et les cris des brigands, dont une garde nombreuse contenait à peine les fureurs; mais *ils allaient tranquilles et joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir ces injures pour le nom de Jésus-Christ.* Leurs ennemis confus rendirent au moins, à tant de fermeté, l'hommage de l'admiration; et l'un d'eux fut forcé de dire : *Nous avons leur argent, mais ils ont conservé leur honneur.*

Pour se venger, l'impiété révolutionnaire se mit à piller et à dévaster les lieux saints : sous le marteau de

ses démolisseurs tombèrent plus de cinquante mille églises, chapelles et oratoires. Beaucoup d'autres églises furent converties en habitations particulières, en magasins, en repaires d'agioteurs et d'usuriers, en étables, en salles de spectacle, souvent même sous le nom de *clubs*, en cavernes d'impies et d'assassins. Les cloches, les croix, les calices, les ciboires, les vases sacrés et l'argenterie de toute espèce, appartenant aux églises, furent brisés, mutilés, pillés par les représentants *du peuple*. Du seul diocèse de Nevers, Fouché fit passer à Paris plusieurs envois dont un entre autres, composé de mille quatre-vingt-onze marcs d'or et d'argent, et un autre formant dix-sept malles remplies d'or et d'argent, enlevé aux églises[1].

Ce n'était pas assez pour les impies d'attaquer Dieu dans ses temples, ils osèrent braver sa divinité même et remplacer son culte par celui de *la Raison*. On les vit promenant pompeusement sur un brancard, ornée de guirlandes de chêne, et plaçant ensuite sur le maître autel de la Métropole, une prostituée ayant à la main une pique, sur la tête un bonnet rouge et sous ses pieds un Crucifix. Il y eut un ordre pour que cette exécrable

[1] On lit dans le *Moniteur* du 14 novembre 1793 : Un caisson plein d'écus, traîné par dix hommes et le contenu d'un chariot plein d'or et d'argent, venu du département de la Nièvre, entre dans la salle des séances de la Convention, au bruit des applaudissements universels et des cris de *vive la République!*

Et le lendemain 15 novembre, le même journal dit : Le département de la Nièvre *apporte*, pour la troisième fois, un riche don à la patrie, neuf cent mille livres en numéraire, et pour deux millions d'argenterie.

impiété fût imitée dans les villes, bourgs et villages de France. Heureusement la France ne seconda pas unanimement ce vœu sacrilége. Un grand nombre de Prêtres cachés conservaient dans les familles quelques étincelles de la foi et soutenaient le courage des Fidèles.

L'impiété tourna contre eux toute sa rage. La langue humaine est impuissante à retracer les cruautés dont ils furent l'objet : pour dire des atrocités inouïes il faudrait une langue nouvelle. Déjà au mois d'août 1792, un grand nombre de Prêtres, arrêtés à Paris, avaient été renfermés dans plusieurs prisons ou couvents transformés en prisons. La nuit du 2 au 3 septembre, des égorgeurs à qui on avait donné des liqueurs enivrantes, sont conduits de l'hôtel de ville aux prisons. Là, le sabre et le fusil à la main, ils se précipitent, comme des tigres altérés de sang, sur les innocentes victimes désignées à leur fureur. Le massacre dure jusqu'au 7. Trois Évêques et plus de trois cents Prêtres y périssent.

De ce nombre était un des Prélats qui ont le plus honoré l'Église de France, par leurs lumières et leurs vertus : c'est M. Dulau, archevêque d'Arles, à qui les impies eux-mêmes ne pouvaient refuser leur estime.

Tandis qu'il était dans l'église des Carmes avec cent vingt autres ecclésiastiques qu'on y tenait incarcérés, en attendant qu'on les y massacrât, on lui proposa souvent de se servir de ses amis, de faire valoir au moins ses infirmités, pour être transporté chez lui. *Non, non*, répondit-il, *je suis trop bien ici et en trop bonne compagnie*. Il s'y trouvait si bien, que non-seulement il ne

demandait pas le moindre soulagement, mais que, s'il profitait de l'ascendant de sa dignité, c'était pour veiller à ce que les autres prisonniers fussent pourvus avant lui des objets nécessaires. La troisième nuit de sa prison, il n'avait pas encore de lit; il fut encore impossible de lui en faire accepter un, parce qu'il avait compté les matelas, et qu'il en manquait un pour quelque nouveau venu.

Les gardes atroces se plaisaient à accumuler sur lui les outrages, parce qu'ils l'avaient vu le plus élevé en dignité; mais sa patience et sa piété le rendaient comme insensible à tous leurs mauvais traitements. Loin de se plaindre de ses souffrances, il s'estimait le plus heureux parce qu'il avait le plus à souffrir. La veille du 2 septembre, un brutal gendarme vint s'asseoir insolemment auprès de ce Prélat, et mêlant de cruelles ironies à de grossières impiétés, il lui disait : « Que vous figurerez noblement sur la guillotine ! » Puis il se levait, le saluait profondément, lui donnait par dérision tous ses titres de noblesse et de particulier, que l'assemblée avait abolis. « Monseigneur, ajoutait-il, c'est demain qu'on tue votre grandeur. » Le patient Archevêque déconcertait l'impiété du gendarme par son calme autant que par son silence. Celui-ci, dans son dépit, allume sa pipe, et se rasséyant près du vénérable vieillard, lui en souffle la fumée sur le visage. Le Prélat se tait encore, jusqu'à ce que près de se trouver mal de l'odeur de la fumée, il se contente de changer de place. Ce brutal le suit encore, et ne met fin à ce jeu cruel, que lorsqu'il voit son obstination même vaincue

par la patience de M. Dulau. Ce grand homme était si maître de son ame, il était si prêt à la rendre à Dieu, qu'au milieu de la nuit, un des prisonniers, troublé par quelque bruit qu'il avait cru entendre, l'ayant réveillé en sursaut pour lui dire : « Monseigneur, voilà les assassins ; il répondit tranquillement : Eh bien ! si le bon Dieu demande notre vie, le sacrifice doit être tout fait ; » et sur ces paroles il se rendormit.

Lorsque le dimanche 2 septembre, les brigands vinrent pour massacrer les prisonniers, M. l'archevêque d'Arles était dans le jardin des Carmes, près d'un oratoire, avec l'abbé de la Pannonie, qui lui dit, en voyant briller les sabres et les baïonnettes : « Pour le coup, monseigneur, je crois qu'ils vont venir nous assassiner. — Eh bien ! mon cher, répondit l'Archevêque, si c'est le moment de notre sacrifice, soumettons-nous, et remercions Dieu d'avoir à lui offrir notre sang pour une si belle cause. » Au moment où il disait ces belles paroles, les assassins s'avancent en criant : *Où est l'archevêque d'Arles ?* — Il les attendait à la même place, sans la moindre émotion. Arrivés près du groupe en avant duquel il était à côté de M. de la Pannonie, ils demandent à celui-ci : *Est-ce toi qui est l'archevêque d'Arles ?* M. de la Pannonie joint les mains, baisse les yeux, et ne fait point d'autre réponse. *C'est donc toi, scélérat, qui est l'archevêque d'Arles ?* disent-ils en se tournant vers M. Dulau. — Oui, messieurs, c'est moi qui le suis. — *Ah ! scélérat, c'est donc toi qui a fait verser tant de sang dans la ville d'Arles ?* — Messieurs,

je ne sache pas avoir jamais fait de mal à personne. — *Eh bien! je vais t'en faire, moi, répondit un de ces brigands.* En disant ces mots, il décharge un coup de sabre sur la tête de M. l'archevêque d'Arles. Le Prélat, immobile, et tourné debout vers l'assassin, reçoit le premier coup sur le front, en attendant un second, sans prononcer une parole.

Un nouveau brigand s'avance, et lui fend presque tout le visage. Le Prélat, toujours muet et immobile, porte simplement ses deux mains sur sa blessure. Il était encore debout sans avoir fait un pas ni en avant, ni en arrière, lorsque, frappé d'un troisième coup sur la tête, il tombe en appuyant un bras sur la terre, comme pour empêcher la violence de sa chute. Alors, un des brigands, armé d'une pique, l'enfonce dans le sein du Prélat avec tant de violence, que le fer n'en peut être arraché. Le brigand pose le pied sur le corps de M. Dulau, prend sa montre, et l'élève en la faisant voir aux autres assassins, comme le prix de son triomphe.

Tel fut le martyre de ce Prélat qui, sacrifiant sans cesse ses goûts à ses devoirs, ne connaissait les douceurs de la société que pour s'en priver, ne se servait de ses richesses que pour soulager les malheureux, et ne goûtait d'autre plaisir que celui qu'on trouve à faire du bien. On ne doit pas être surpris que des Jacobins eussent recommandé à leurs émissaires d'en faire la première victime de leur fureur; ils en voulaient surtout aux hommes qui, attachés à la Religion, étaient aussi capables de la défendre par leurs talents que de l'honorer

par leurs vertus; et, à ce titre, M. l'archevêque d'Arles méritait la préférence.

MM. les évêques de Saintes et de Beauvais subirent bientôt le même sort que M. Dulau. Ils furent inhumainement massacrés comme lui ; et, en tombant sous les coups des assassins, ils se félicitèrent de verser leur sang pour la foi. Si les autres Évêques de France échappèrent au massacre, c'est qu'ils s'y étaient dérobés par la fuite. Mais en préférant l'exil et la pauvreté à la jouissance de leurs siéges et d'une partie de leurs revenus, qu'ils n'auraient pu conserver qu'en trahissant la Religion, ils montrèrent qu'ils se seraient fait aussi une gloire et un devoir de préférer la mort à l'apostasie.

La persécution, commencée dans les prisons de Paris, s'étendit bientôt dans toute la capitale et dans les provinces. Parmi les actes les plus révoltants et les plus capables d'attirer sur l'impiété révolutionnaire la malédiction du genre humain, fut le meurtre du vénérable abbé de Fénélon, si bien nommé *le père des orphelins*.

L'abbé de Fénélon, celui de tous les membres de sa famille qui, par ses vertus, a le mieux ressemblé au grand archevêque de Cambrai , se faisait surtout admirer par son zèle pour le soulagement et l'instruction des pauvres, connus à Paris sous le nom de *Savoyards*. Il aimait ces bonnes gens comme ses enfants; il les assistait tous ; mais il avait une prédilection particulière pour les plus jeunes, parce qu'ils avaient plus de besoins, et qu'ils se trouvaient plus exposés à un

grand nombre de dangers. Il avait chez lui un magasin de chemises, de chaussures, de vêtements destinés à l'usage de ces pauvres enfants, outre une provision des instruments qui leur étaient nécessaires, et qui leur manquaient souvent pour gagner leur vie. Il leur distribuait ces petits effets suivant leurs besoins particuliers. Sa porte leur était toujours ouverte; mais il y avait des jours et des heures marquées où ils devaient se rassembler, soit pour exposer leurs besoins, soit pour rendre compte de leur conduite, soit pour recevoir des leçons de morale et de religion.

Quand il en avait un certain nombre de bien instruits, le bon abbé choisissait un dimanche pour leur faire faire leur première communion; il les y préparait par une retraite pendant laquelle il avait soin de les faire réconcilier avec Dieu dans le tribunal de la Pénitence; et, pour que la propreté du corps répondît à la pureté de l'ame, il les faisait habiller tout à neuf. La cérémonie se faisait avec la pompe la plus imposante. C'était ordinairement un Évêque qui, le matin, donnait la communion à ces enfants, et un des plus célèbres prédicateurs de Paris, qui, le soir, leur prêchait un sermon, après lequel ils renouvelaient les vœux du Baptême. Tout cet appareil religieux frappait autant leur esprit que leurs sens, et laissait dans leurs cœurs des impressions qui ne s'en effaçaient presque jamais.

L'esprit de zèle et de charité dont l'abbé de Fénélon était animé, lui inspira un moyen particulier de

porter les petits Savoyards à se bien conduire. Il fit une provision de médailles en cuivre avec une inscription qui indiquait que c'était un prix de sagesse. Mais cette récompense, il fallait la mériter, et elle ne s'obtenait qu'après des preuves multipliées de docilité et de bonne conduite. L'enfant, porteur de cette médaille, la conservait comme un bijou précieux; il s'en parait quelquefois, et ne manquait pas de la produire quand il avait besoin de recommandation. Cette médaille était connue des agents de la police, et elle était d'un grand poids en faveur de celui qui la possédait.

La fortune de l'abbé de Fénélon, qui n'avait qu'un modique prieuré, ne pouvait pas suffire à toutes ses bonnes œuvres qu'il désirait. Quand ses moyens étaient épuisés, il faisait des quêtes de charité à la cour et à la ville et dans les maisons opulentes où il pouvait avoir accès. Il employait surtout cette ressource dans les temps calamiteux. *J'ai un grand nombre d'enfants répandus dans tous les quartiers de Paris,* disait-il avec ingénuité aux personnes dont il implorait la charité, *et je sollicite des secours pour fournir aux besoins de cette pauvre et nombreuse famille.* On lui décernait dans le monde le titre honorifique d'*Evêque des petits Savoyards.*

Il semble qu'un homme qui servait ainsi de père aux enfants des gens du peuple, devait être non-seulement épargné, mais encore protégé et chéri par ceux qui se disaient exclusivement les amis du peuple; mais

ces imposteurs montrèrent bientôt que cette prétendue amitié n'était qu'un vain nom qui servait de voile à leur ambition. Malgré les services continuels que l'abbé de Fénélon rendait aux malheureux orphelins que la capitale recélait dans son sein, il fut arrêté comme suspect à l âge de quatre-vingts ans, et conduit dans la prison du Luxembourg.

A la nouvelle de son arrestation, les jeunes Savoyards de Paris, saisis de la plus profonde douleur, se rassemblent et décident qu'ils iront en corps à la porte de l'assemblée nationale pour réclamer la liberté de leur bienfaiteur et de leur père. Ils se font rédiger une pétition, dans laquelle ils consentent à laisser des expressions que leur sentiment repousse, mais qu'ils regardent comme indispensables au succès de leur demande. Le 19 janvier 1794, ils arrivent, leur pétition à la main, aux portes de l'épouvantable Convention. On ne put se dispenser de les introduire; l'un d'eux, nommé Firmin, prenant la parole au nom de tous, s'exprime en ces termes :

« Citoyens législateurs, sous le règne du *despotisme*, les jeunes Savoyards eurent besoin d'appui en France; un vieillard respectable leur servait de père. Le soin de notre conduite, les premiers instruments de notre industrie, notre subsistance même, furent long-temps les fruits de son zèle et de sa bienfaisance. Il était Prêtre et noble; mais il était affable et compatissant ; il était donc *patriote*.

» Cet homme, si cher à nos cœurs, et nous osons le

dire, si cher à l'humanité, est le citoyen Fénélon, âgé de quatre-vingts ans, détenu dans la maison d'arrêt du Luxembourg, par mesure de sûreté générale. Nous sommes loin de la condamner, cette mesure; nous respectons la loi; les magistrats ne sont point tenus de connaître ce vieillard comme le connaissent ses enfants.

» Ce que nous demandons, citoyens représentants, c'est qu'il plaise à cet *auguste* Sénat de permettre que notre bon père soit mis en liberté SOUS NOTRE RESPONSABILITÉ. Il n'en est aucun parmi nous qui ne soit prêt à se mettre à sa place : tous ensemble nous nous proposerions même si la loi ne s'y opposait pas.

» Si cependant notre sensibilité nous rendait indiscrets, citoyens législateurs, ordonnez qu'un prompt rapport vous fasse connaître notre père. Vous applaudirez sûrement à ses vertus *civiques*; et il sera aussi doux pour ses enfants de vous les avoir exposées, qu'il sera consolant pour ce bon père de recevoir ce témoignage de *votre justice* et de votre reconnaissance. »

La pétition étant écrite, celui qui l'a lue la dépose sur le bureau, et elle est signée : « Firmin, au nom de tous ses camarades. » L'assemblée se contente d'ordonner qu'elle soit renvoyée au comité de *sûreté générale* : c'était la renvoyer à ceux qui voulaient la mort de l'abbé de Fénélon.

En entendant cette dure réponse, un des jeunes Savoyards s'écrie avec effroi : « Au comité de sûreté gé-

nérale ! notre père est donc perdu ! Citoyens législateurs, vous avez annoncé la paix aux chaumières, et déclaré la guerre aux châteaux. Pourriez-vous ne point pardonner au saint abbé de Fénélon d'être né dans un château, lui qui fut soixante ans le bienfaiteur et l'ami des chaumières ? »

Ce cri, d'une douleur filiale, resta sans effet sur les farouches *sans-culottes*.

La terreur continuant de plus en plus, l'abbé de Fénélon vit bientôt qu'il devait se préparer à faire le sacrifice de sa vie. Il redoubla de ferveur dans ses exercices de piété, et devint un modèle de résignation pour tous ceux qui partageaient ses chaînes. Son exemple toucha les autres prisonniers, et inspira à un grand nombre les sentiments dont il était animé ; il entendit leur confession et les disposa à mourir saintement.

Un de ces petits Savoyards, que l'abbé de Fénélon avait instruit et assisté, était porte-clés de la prison du Luxembourg. Ayant aperçu son bienfaiteur parmi les victimes destinées à la mort, il s'élance hors de lui-même dans ses bras, et le serre étroitement. « Mon père, mon père, s'écrie-t-il, quoi ! vous allez à la mort, vous qui n'avez fait que du bien ! » Et il continue de le serrer, l'empêche d'avancer, veut le tirer des mains des gendarmes qui le conduisaient. « Console-toi, dit le respectable vieillard ; la mort n'est point un mal pour qui ne peut plus faire de bien. Ta sensibilité est en ce moment pour mon cœur une bien douce récompense.

Adieu, Joseph; pense quelquefois à moi. — Ah! répondit celui-ci, je ne vous oublierai jamais. » Et il fondait en larmes. Ce malheureux jeune homme fut privé de sa place.

Un autre Savoyard, que l'abbé de Fénélon avait instruit, et à qui il avait fait faire sa première communion, se trouvant parmi les détenus comme suspect, vint aussi se jeter dans ses bras en s'écriant, les yeux baignés de larmes : « Quoi ! mon père, vous aussi ! » Il lui répondit d'un ton affectueux : « Ne pleurez pas, mon enfant, c'est la volonté de Dieu qui s'accomplit. Priez pour moi; et si je vais dans le Ciel, comme je l'espère de la grande miséricorde de Dieu, je vous assure que vous y aurez un bon protecteur. »

L'abbé de Fénélon fut condamné par le tribunal de sang, le 28 juin 1794. Monté dans la fatale charrette avec soixante-huit victimes, il les exhorta le long du chemin à détester leurs fautes, à mettre leur confiance en Dieu, et à lui faire avec résignation le sacrifice de leur vie. Arrivé au pied de l'échafaud, il ranima son zèle et ses forces, et les exhorta à former de tout leur cœur un acte de contrition. Tous ayant incliné humblement la tête, il prononça sur eux les paroles de l'absolution. Des témoins oculaires assurèrent que l'exécuteur fut si frappé de l'air vénérable de l'abbé de Fénélon, qu'il s'inclina comme les autres. Tous les prisonniers édifièrent les spectateurs par la résignation avec laquelle ils reçurent le coup de la mort.

Ainsi mourut ce vieillard octogénaire, qui n'avait

vécu que pour honorer la Religion par ses vertus, l'humanité par ses services, et dont la vie simple, mais active, obscure, mais remplie, fut une nouvelle preuve qu'un seul Prêtre, animé de l'esprit de son état, fait plus de bien en un seul jour que tous nos modernes docteurs ensemble, si riches en projets et si féconds en *idées libérales*.

Pendant que l'abbé de Fénélon et un grand nombre de Prêtres avec lui, signaient la foi de leur sang sur les échafauds, un plus grand nombre encore la confessaient dans les cachots infects où l'impiété révolutionnaire les avait entassés. C'est par milliers qu'il faut compter ces nobles victimes. Dire les privations, les outrages, les dégoûts, les mauvais traitements qu'elles eurent à essuyer, serait impossible. Jamais les bagnes de Constantinople et de Tunis ne furent témoins de pareilles horreurs. C'est à peine si les premiers Chrétiens, enfermés dans les cachots des Néron et des Dioclétien, peuvent comparer leur sort à ceux de nos modernes Martyrs. Il suffit de savoir que l'impiété, furieuse de n'avoir pu vaincre le courage des Prêtres et en obtenir un serment sacrilége, avait donné à ses agents l'ordre satanique *de désoler leur patience*.

Voici un de ces vénérables confesseurs, dernier survivant de tant de victimes, qui va [1] nous raconter lui-même ce qu'il a vu et éprouvé.

Quoique différent pour les circonstances accessoires

[1] M. Imbert, archiprêtre, chanoine et curé actuel de la cathédrale de Nevers.

de celui des Prêtres de Nevers, le sort des Prêtres fidèles des différents diocèses de France, est le même quant au fond. Partout on voit, d'une part, la prison, la misère, l'opprobre dans le présent et la mort en perspective ; de l'autre, la résignation, la douceur angélique, la sérénité, la gaieté même. Ce récit particulier que nous allons lire peut donc être regardé comme l'histoire générale du clergé catholique français, depuis 1792 à 1795.

Les premiers Chrétiens écoutaient avec un respect profond la lecture des actes des Martyrs ; ils y puisaient un nouveau courage, et nous aussi recueillons-nous pour lire ces lignes tracées par un confesseur de la foi, sur la paille humide d'un cachot.

« Après quinze mois de détention, soit à l'Abbaye de Notre-Dame, soit au grand séminaire transformé en prison, nous apprîmes que l'ordre était donné de nous déporter à la Guiane et de nous conduire à Nantes pour y être embarqués. Nos gardiens et les membres du comité s'empressèrent à l'envi de nous dépouiller de nos effets. Le peu qu'on voulut bien nous laisser fut transporté sur le bateau qui nous attendait près du pont.

» Enfin le jour du départ arriva. C'était le 14 février. Neuf heures du matin venaient de sonner lorsque nous reçûmes l'ordre de descendre. Nous étions au nombre de quarante-huit, trente-deux d'entre nous passaient soixante ans. On nous enchaîna deux à deux et on nous fit passer entre deux lignes de gardes nationaux qui vomissaient des injures contre nous. Le peuple en foule

nous attendait dans la rue et sur le quai. Il ne put voir sans émotion ces Prêtres, la plupart à cheveux blancs, chargés de fer comme des criminels et conduits à la mort pour le seul crime d'être Prêtres : bien des larmes coulèrent. Comme je descendais à mon tour vers le bateau, ma mère voulut me voir pour la dernière fois. Elle offrit une somme d'argent à la femme du geolier pour obtenir cette faveur : elle lui fut refusée.

»On nous entassa dans un bateau étroit où nous trouvâmes treize Prêtres venant des autres maisons d'arrêt de la ville et condamnés comme nous à la déportation; nous étions en tout soixante-un. Après nous être reconnus et avoir jeté un dernier regard sur la ville qui nous avait vu naître, sur le séminaire qui nous avait servi de berceau sacerdotal et ensuite de prison, après avoir dit du fond de nos cœurs un dernier adieu à tout ce qui nous était cher, nous fîmes notre sacrifice et nous attendîmes en paix le moment du départ. Une barque voisine de notre bateau était montée par seize gardes chargés de nous escorter, ou plutôt de nous ravir le peu qui nous restait d'argent, et jusqu'à notre chétive nourriture. Les soins que nous prenions de les adoucir, en partageant avec eux ce qu'on nous donnait chaque jour, ne servait qu'à les rendre plus barbares. Leur conduite nous rappelait involontairement les *dix léopards*, c'est-à-dire, les dix soldats romains qui accompagnèrent à Rome saint Ignace d'Antioche, et nous nous estimâmes heureux d'avoir quelque ressemblance avec l'illustre Martyr. Enfin on leva l'ancre; le temps était *bas*, le vent d'ouest qui

dominait nous empêchait d'aller vite, et nous pûmes long-temps encore arrêter nos regards sur les lieux que nous avions tant de fois visités et que la plupart d'entre nous ne devaient plus revoir. Dès le moment du départ, la Providence veilla sur nous d'une manière sensible : ce fut le vent contraire qui, rallentissant notre marche, nous sauva la vie. Si nous fussions arrivés au terme quelques jours plutôt, pas un seul d'entre nous n'eût échappé à la mort.

» Quand nous fûmes près d'Orléans, nos gardes me firent descendre à terre. Leur chef qui ne savait pas écrire me força de faire, sous sa dictée, une lettre par laquelle il informait le *club de Nevers* que l'escorte n'avait pas encore trouvé l'occasion de se défaire de nous, que du reste elle n'avait qu'à se louer de notre soumission et de notre douceur. Si cependant nous ne fûmes pas noyés dans le trajet, nous ne le devons qu'à la probité des bateliers qui s'étaient chargés de nous transporter.

» Pour se consoler de n'avoir encore pu nous jeter à la rivière, nos gardes ne cessaient de nous dire : « Nous avons le droit de nous défaire de vous, soit en vous égorgeant, soit en vous noyant; et si nous ne pouvons le faire en route, ce sera à Nantes où vous n'aurez plus vos protecteurs (les bateliers); ce sera là qu'on frappera les grands coups. Nous espérons cependant qu'il ne sera pas nécessaire d'aller si loin.» C'est au milieu de ces propos que nous arrivâmes à Tours. Nous y reçûmes des insultes nombreuses ainsi qu'au Pont-de-Cé où des soldats appelés *volontaires* disaient, en nous voyant abor-

der : « Voilà de quoi engraisser nos aloses ! » Nous passâmes la nuit dans des cachots infects, sans autre nourriture que du pain et de l'eau. La populace, persuadée que nous allions être submergés, venait aux soupiraux de la prison nous crier : « Donnez-nous vos assignats, jetez-les nous avec tout ce qui ne vous est pas absolument indispensable, car on va vous noyer. » Ces menaces ne s'exécutèrent pas.

» En partant du Pont-de-Cé, nous apercevions à chaque instant, flottants sur l'eau ou jetés sur les rochers et sur la grève, des cadavres garottés ; et nous eûmes ce spectacle de si triste augure, depuis Bouchemaine jusqu'à Angers où se faisaient alors de nombreuses exécutions. En même temps nous commençâmes à voir sur la rive gauche de la Loire, les flammes des bourgs et des villages de la Vendée, qu'incendiaient les armées républicaines.

» Ce fut le 3 mars que nous débarquâmes à Angers au milieu d'une populace irritée qui nous prenait pour des Vendéens destinés à la mort. Nos gardes extorquèrent à un grand nombre d'entre nous ce qui nous restait d'argent et d'assignats, sous prétexte que nous étions arrivés à notre dernier moment ; ils nous juraient sur la foi du serment de nous le rendre si nous revenions au bateau, ou de le remettre à nos familles si nous périssions. Jamais nous n'avons rien revu. Conduits à travers deux haies de soldats, à l'évêché où siégeait le tribunal révolutionnaire, on nous mit presqu'à nu sous prétexte de nous fouiller. Nous y restâmes huit heures

en butte à des outrages et à des menaces de toute espèce. Un membre du tribunal disait devant nous à l'un des gardes : « Tu as été bien sot de les amener jusqu'ici, que ne les as-tu coulés bas ?... »

» Après qu'on nous eut enlevé notre linge, nos mouchoirs, nos bréviaires, on nous divisa en trois compagnies et on nous conduisit séparément dans les cachots du château. Nous y restâmes onze jours. Pendant ce temps-là nous ne reçûmes pour nourriture qu'un peu de mauvais pain avec un demi-verre d'eau par jour, et nous n'eûmes pour lit que de la paille pourrie. Et il y avait parmi nous un vieillard de quatre-vingts ans, et trente sexagénaires courbés sous le poids des infirmités !

» Le 13 mars, vers minuit, nous fûmes brusquement tirés de nos cachots. Les gardes et les bateliers de Nevers nous avaient quittés. Un nommé Marquet, chef de la nouvelle escorte, qui devait nous accompagner jusqu'à Nantes, nous fit enchaîner ou plutôt nous enchaîna lui-même deux à deux. Notre escorte se composait de cinquante soldats. Quand nous fûmes tous garottés, il commanda sa troupe en ces termes barbarement équivoques : « A la rivière, marche. » A l'instant nous fûmes entraînés vers le port. Nous restâmes depuis une heure jusqu'à sept heures du matin, debout ou assis sur des pierres, exposés à un vent de nord glacial. Pendant ce temps-là on était allé chercher dans les prisons de la ville quinze Prêtres septuagénaires d'Angers. On les fit entrer dans le bateau qui nous était destiné : nous

nous y trouvâmes fort à l'étroit, chacun de nous avait à peine l'espace d'un pied carré.

» Les soldats beaucoup plus commodément dans une barque canonnière, en avaient dirigé les canons contre la nôtre pour la couler bas, si des côtes de la Vendée on paraissait venir nous délivrer. Notre résignation, au milieu de tant de souffrances physiques, irrita les soldats au point que l'un d'eux se jeta dans le bateau, tenant un Crucifix d'ivoire qu'il nous avait enlevé, et en frappa plusieurs aux visages, accompagnant cette action diabolique des plus horribles blasphèmes. A ces mauvais traitements nous nous efforçâmes de répondre comme notre divin Maître répondait à ses ennemis en leur faisant du bien. Un des soldats tomba dans la Loire d'où il fut retiré transi de froid. Aussitôt un de nos confrères eut la charité de se dépouiller de son habit et de le lui prêter en attendant que le sien fût sec. Sans doute l'ame du soldat sera attendrie; il s'empressera de remettre, avec des remercîments, le vêtement qui lui a sauvé la vie; vain espoir. Lorsque le lendemain notre confrère lui redemanda son *unique* habit, il reçut pour toute réponse des injures et un refus de le rendre.

» Enfin, le 15 mars, nous arrivâmes devant Nantes. Depuis le départ d'Angers, c'est-à-dire depuis deux jours, nous avions manqué de pain. Nous restâmes néanmoins toute la journée du 15 mourant de faim, en station dans le bateau jusqu'à neuf heures du soir. Alors nous fûmes conduits au port de la *Sécherie*, près d'une galiote capturée sur les Hollandais et dont le fond de cale

devait nous servir de prison. Il fallut que nos chers vieillards, exténués de fatigues et de besoin, montassent sur le pont par une échelle de bois et descendissent ensuite dans leur cachot par une échelle de cordes. Les plus impotents n'en ayant pas la force, les soldats leur passèrent des cordes sous les aisselles pour les hisser, et les laissèrent ensuite tomber de tout leur poids dans le fond de cale ; un d'eux eut le bras cassé. Avant de les précipiter dans cette espèce de sépulcre, les soldats avaient achevé de les dépouiller du peu de vêtements qui leur restait.

» Débarqués dans la galiote au milieu des plus épaisses ténèbres, excédés, meurtris, épuisés, nous cherchâmes à tâtons une place pour nous asseoir. Notre bâtiment était très-étroit ; il pouvait au plus loger quarante passagers en santé, et nous étions soixante-seize presque tous malades. Nous ne trouvâmes pour chaises et pour lits que la quille et des cordages goudronnés. Bientôt nous nous aperçûmes que nous étions dans l'eau : nous crûmes que notre dernière heure était arrivée. L'eau heureusement n'augmenta pas durant la nuit. On juge bien qu'il nous fut impossible de prendre aucun repos. D'ailleurs, il y avait sur le pont un corps-de-garde dont les soldats avaient, ce semble, entrepris de ne pas nous laisser dormir. Après avoir entièrement clos l'écoutille, la seule ouverture par où l'air pouvait se renouveler dans notre prison, ils dansèrent la plus grande partie de la nuit au-dessus de nos têtes avec une fureur affectée. A leurs trépignements continuels, ils joignirent les chan-

sons les plus obscènes, et nous adressèrent les plus grossières injures. Cet affreux tumulte ajouta beaucoup à notre cruelle situation; et quand le jour parut, nous fûmes tout surpris de nous trouver encore en vie.

» Une innocente gaieté, une sérénité parfaite, répandues sur tous les visages, auraient fait croire que nous n'avions rien souffert, si la pâleur et la faiblesse, causées par la faim, n'avaient trop expressément démontré le contraire. Une nouvelle garde, qui releva celle de la nuit, nous accorda la permission de pomper l'eau de notre cachot; et voyant que la plupart d'entre nous, et même les mieux constitués étaient exténués et sans force, elle nous aida dans ce travail pénible. On vint à bout d'assainir le bâtiment, et nous nous assignâmes des places, en donnant les meilleures aux malades. Les plus jeunes et les moins incommodés s'offrirent d'eux-mêmes pour les servir, et se concertèrent ensemble pour se succéder dans les soins qu'exigeait leur situation. Malgré tous ces soins mutuels, les douleurs les plus déchirantes ne tardèrent pas à nous accabler. Deux de nos vieillards expirèrent entre nos bras, dès le premier jour; l'un d'eux mourut d'inanition : car il y avait trois jours que nous n'avions pas reçu une once de pain.

» La seconde nuit étant arrivée, le sommeil aurait dû nous venir avec elle; mais, privés depuis si longtemps de nourriture, comment aurions-nous pu dormir? Un garde national entr'ouvrit l'écoutille pour nous dire qu'il nous procurerait du pain, si nous voulions lui donner vingt-cinq francs. La faim nous rendant cré-

dules, nous nous cotisâmes, non sans efforts, pour former cette somme que nous lui remîmes ; mais il ne la fit servir qu'à acheter du vin pour lui et ses camarades. Quand ils s'en furent enivrés, ils nous dirent des injures. Au point du jour, on nous obligea à porter sur le pont nos deux morts de la veille, et l'officier public se présenta pour les faire déposer sur le rivage. Ils y restèrent, à peu près nus, pendant une grande partie de la journée, après quoi ils furent transportés au cimetière. Il en a été de même pour le grand nombre de ceux d'entre nous qui ont expiré dans la galiote.

» Il y avait déjà huit jours que nous étions sans pain, lorsque le gardien du bâtiment nous apporta un morceau de viande qui nous était envoyé comme par aumône. Il fut partagé en soixante-douze parts, et dévoré d'une seule bouchée, en y joignant des miettes de pain desséchées que nous avions pu ramasser dans le fond de nos poches. Deux vieillards ayant découvert, parmi les cordages, quelques croûtes moisies, les amollirent dans un peu d'eau ; c'était le neuvième jour que nous étions sans pain ; ils les mangèrent, et cet aliment empoisonné les fit périr dans les plus violentes douleurs.

» Nous n'étions plus que des squelettes ; nous n'avions pour boire que de l'eau de la Loire, qui était si infecte et si dégoûtante par la multitude des personnes noyées, que la police avait défendu aux habitants de Nantes de s'en abreuver. Nous n'avions pu goûter un instant de sommeil, et, à tant de maux, s'était joint le

plus déplorable des spectacles. Presque tous les jours, on amenait sous nos yeux des canots remplis de femmes et d'enfants que plusieurs d'entre elles allaitaient ; et, la nuit suivante, on les noyait ensemble. Leurs cris de douleur perçaient jusque dans notre fond de cale, et nous déchiraient l'ame. Le lendemain, nous apercevions, sur la surface de l'eau, les cadavres de ces malheureuses victimes. La marée montante en jetait des monceaux effrayants contre notre galiote. Ces femmes et ces enants venaient de la Vendée.

» Les suites de la famine se déclarant avec violence, nous étions déjà presque tous affligés d'un flux dyssentérique, accompagné d'une fièvre qui avait tous les caractères de la putridité, et nous ne pouvions pas même avoir de l'eau chaude pour nous soulager. Il nous était impossible de changer de linge, et nous ne respirions que le méphitisme d'un local où se réunissaient toutes les espèces d'infections.

» Le dixième jour enfin, d'après nos demandes réitérées aux autorités constituées de Nantes, on nous apporta pour chacun une demi-livre de mauvais pain, et deux onces de riz cuit à l'eau. C'était trop pour notre estomac affaibli et resserré, et cependant cela lui parut insuffisant. Quatre d'entre nous expièrent, par leur mort, l'espèce de voracité avec laquelle ils avaient mangé cette faible ration. Le grand nombre de ceux qui mouraient faisant croire aux habitants de Nantes que la peste était dans notre bâtiment, les gardes refusaient d'y faire le service, et nous ne pouvions obtenir la visite d'aucun

médecin, ni aucun remède. Il était défendu aux personnes de la ville de se promener sur le quai de la *Sécherie*, à deux cents pas duquel nous étions, au milieu de la Loire.

» Cependant l'industrieuse charité des Nantais nous fit d'abord parvenir furtivement un canot chargé de quatre-vingts chemises, avec des comestibles et des boissons, parmi lesquelles se trouvèrent des sirops propres à arrêter le cours de la dyssenterie. Quelques jours après, ils nous envoyèrent encore, de la même manière, du linge de corps, des couvertures, quelques vêtements, et tout ce qu'ils crurent nous être nécessaire. D'autres aumônes particulières furent confiées au geolier de notre galiote ; mais il en retenait une grande partie, et ce qu'il nous en cédait, il nous le faisait bien payer d'ailleurs. Enfin, un officier de santé descendit dans notre prison, se tenant sous le nez un flacon de vinaigre des *quatre-voleurs ;* et il ne nous dissimula pas que nous ne devions espérer aucun secours. Cependant plusieurs de nous étaient à l'agonie, et la majeure partie des autres dangereusement malades.

» Depuis le 16 mars jusqu'au 18 avril, il mourut trente-un des nôtres (de la *Nièvre*); et, des quinze Angevins, il n'en restait qu'un seul dont l'état était presque désespéré. »

Après six semaines de séjour dans la galiote, les survivants furent transportés à Brest : six périrent dans la traversée. Ceux qui arrivèrent jusqu'au terme du voyage, furent jetés dans une étroite prison où ils at-

tendaient la mort, lorsque la chute de Robespierre fit changer la face des choses et leur laissa entrevoir la possibilité de rentrer dans leurs familles. Ils revinrent en effet, mais avec un nombreux cortége d'infirmités qui ont fait de leur vie une longue souffrance.

C'était peu pour l'impiété d'avoir diminué la tribu sainte; pour anéantir le Sacerdoce, elle entreprit d'en faire périr le chef. Des armées passent en Italie, entrent à Rome et bientôt s'emparent du vénérable souverain Pontife Pie VI. Un impie pénètre dans le palais du Pape, retenu par une grave indisposition, lui signifie qu'il n'est plus roi de Rome, mais que la république française veut bien lui offrir une pension. « De pension, répond avec dignité le Vicaire de Jésus-Christ, je n'en ai pas besoin; un simple bâton au lieu de crosse suffit à ma qualité de Pontife; il ne faut qu'un habit de bure à celui qui doit expirer sur la cendre et sous la laine. J'adore la main du Tout-Puissant qui punit le Pasteur pour les fautes du troupeau. Vous avez tout pouvoir sur mon corps, mais mon ame est au-dessus de vos atteintes. Vous pouvez détruire les habitations des vivants et même les tombeaux des morts, mais vous ne détruirez point notre sainte Religion. Elle subsistera après vous et moi, comme elle a subsisté avant nous, et se perpétuera jusqu'à la fin des siècles. »

Celui à qui le Pontife adressait ces nobles paroles, était un Calviniste. En se retirant, il ordonna à celui des Prélats du palais, qui était en station dans la salle qui précède celle où est le Pontife, d'aller lui dire

de se préparer à partir de Rome, et qu'il faut que, le lendemain, dès six heures du matin, le Pape soit en route. Voyant que le Prélat hésite à se charger d'une si cruelle mission, lui-même entre et notifie l'ordre barbare à Pie VI, qui ne peut s'empêcher de répondre : « Mon âge est de quatre-vingt-un ans, et j'ai été si malade pendant les deux mois qui viennent de s'écouler, que je croyais toucher à ma dernière heure; à peine suis-je convalescent. Au surplus, je ne peux pas abandonner mon peuple ni mes devoirs ; je veux mourir ici. » Le républicain réplique brusquement : « Vous mourrez aussi bien ailleurs ; et, si je ne puis vous déterminer à partir, on emploiera des moyens de rigueur pour vous y contraindre. » Quand il fut sorti, le Pape se hâta d'aller ranimer ses forces au pied de son Crucifix, dans une chambre voisine, et il revint ensuite, disant à ceux qui le servaient : « Dieu le veut; préparons-nous à souffrir tout ce que sa providence nous destine. »

Ce fut dans la nuit du 19 au 20 février qu'ils vinrent pour l'enlever du Vatican. Pie VI voulut auparavant entendre la messe ; elle fut célébrée dans sa chambre. Mais les militaires impatients s'irritent de la lenteur du Prêtre qui offre le saint Sacrifice; craignant que le peuple ne se soulève contre eux, ils tiennent infiniment à ce que Sa Sainteté soit sortie de Rome avant le crépuscule ; et, proférant de nouveaux blasphèmes, ils menacent d'entraîner le Pontife avant que la messe soit achevée.

Elle l'est à peine que, deux heures avant le jour, ils l'arrachent de ses appartements. Comme à raison de son âge, de sa faiblesse et de la paralysie qui faisait des progrès notables, il ne pouvait aller qu'avec lenteur, surtout en descendant l'escalier du Vatican, les satellites se permirent de le presser en paroles, et même plus brutalement, pour accélérer sa marche.

Enfin, après avoir mis le Pontife dans un carosse de sa domesticité, on l'entraîne précipitamment. Déjà, le 22 février, il arrive près du lac de Bolsène, où se trouvaient errants quelques Prêtres français, déguisés pour leur sûreté, les uns en mendiants, les autres en soldats, au moyen des habits que des militaires français compatissants leur avaient cédés. N'écoutant plus que le sentiment de la reconnaissance et de la foi, l'un d'eux s'approche au moment du relais. Pie VI qui le reconnaît et conserve, au milieu des souffrances, la sainte joie d'une ame pure, lui dit en souriant : « Êtes-vous donc devenu soldat? — Saint Père, répond-il, nous le sommes tous, et nous le serons toujours de Jésus-Christ et de Pie VI. — A quel état déplorable vous voilà réduits! — Notre gloire est d'être à votre suite! en rencontrant Votre Sainteté le jour même où l'Eglise célèbre la fête de *la Chaire de Saint-Pierre*, à Antioche, c'est pour nous un nouveau garant que l'Enfer ne prévaudra pas contre elle. — Je l'espère bien ainsi..... Mais où allez-vous? — Hélas! Saint Père, la brebis suit les traces du pasteur; et si nous ne pouvons toujours vous suivre, vous serez toujours accompagné de

nos vœux pour votre conservation : —Eh bien ! conservez votre force et votre courage. — Oui, très-saint Père, nous en avons un si grand exemple devant les yeux, que nous serions bien coupables de ne pas l'imiter.

La voiture part, et le Pape est enlevé à leurs hommages. Elle le dépose, le 25 février, à Sienne, dans le couvent des Augustins, où il reste jusqu'au 25 mai. Il peut y respirer, et l'un des Prêtres qu'il a laissés à Bolsène, celui qui avait eu le bonheur de lui parler, est admis à le voir. Il paraît inquiet sur ses souffrances. « Je souffre, répond le saint Père avec saint Paul, mais je n'en suis point abattu : *Patior sed non confundor.* » Ce Prêtre enviait le bonheur de Mgr Marotti qui, en qualité de secrétaire pour les lettres latines, ne se séparait plus du saint Père ; il le comparait à saint Jérôme, chargé autrefois de fonctions analogues auprès du pape Damase, aussi persécuté pour la foi : « Oui, répond Pie VI avec la plus touchante humilité, mais le pape Damase était véritablement un Saint ; et nous ne sommes qu'un misérable pécheur. »

Les facilités que le Pape avait de communiquer avec ses sujets, et surtout la crainte qu'on ne profitât du voisinage de la mer pour le faire évader, moins encore que l'événement d'un tremblement de terre, décidèrent les ombrageux persécuteurs à le transporter successivement, le 25 mai, en deux châteaux divers ; et le 2 juin, il fut décidément enlevé du Siennois, comme un prisonnier, et conduit auprès de Saint-Cassien, dans un monastère

de Chartreux, à trois-quarts de lieue de Florence, où il arriva le même jour.

Comme les ames pieuses savaient qu'il était dépourvu de ressources pécuniaires, et que ses tyrans exigeaient encore qu'il payât les frais de son voyage, elles lui offrirent quelques sommes d'argent. Son cœur fut extrêmement touché de ces offres dont la Religion avait excité la générosité ; mais il était également satisfait de pouvoir se dispenser de les accepter, parce que la munificence des souverains de l'Europe avait cru devoir à sa dignité de monarque de pourvoir à tous ses besoins.

Parmi les hommages de ce genre qu'il reçut alors, il en fut un qui, tant sous le rapport du donateur que sous celui de l'objet, formait un contraste trop frappant avec la barbare conduite de nos révolutionnaires, pour ne pas lui être de quelque consolation. Ce présent consistait en un calice d'or avec sa patène, ayant sur le pied les armes de France d'un côté, et de l'autre une petite croix. Il lui était envoyé par le dey d'Alger, qui lui écrivait en même temps : « Très-saint Père, ces Français pervers qui vous ont tout ravi, ne vous ont certainement pas laissé un calice ; et je vous prie d'agréer celui que je me fais un devoir et un honneur de vous offrir. » Ne dirait-on pas que les cendres de saint Cyprien exhalaient alors un miraculeux parfum de catholicité sur les côtes de Carthage, et que les Algériens ne partaient plus que des rives de la Seine?

Le directoire, alarmé par l'intérêt que Pie VI inspirait, et par l'irruption des troupes autrichiennes en

Italie, envoya l'ordre de l'amener en France. Déjà, cependant, sa paralysie faisait des progrès effrayants ; et il souffrait beaucoup, surtout à cause des vésicatoires que la maladie avait exigés, lorsque, sans égard pour ses maux, les agents français l'enlevèrent brusquement de la Chartreuse, le soir du jeudi 28 mars, pour le mener coucher au-delà de Florence, dans une auberge, d'où le lendemain on le fit partir avant le jour. Quel nouveau supplice pour le saint Pontife de traverser, pendant les quatre mois qu'il va voyager encore, tant de villages et de cités qu'agite la fièvre de la révolution ; où s'élève de toutes parts l'arbre infame de la révolte et de l'impiété ; où presque tous les fronts en portent la triple couleur, et presque toutes les voix en profèrent avec fureur les révoltants blasphèmes ! Quel repos et quels aliments que ceux qu'on lui laissera prendre en de mauvais gîtes, pour délasser les trente cavaliers avec leur commandant, sous la garde desquels il est conduit !

Confessons néanmoins qu'en arrivant à Parme, le soir du 1er avril, il fut un peu consolé par les égards respectueux du commandant français de cette ville qui, ne suivant que son cœur, mérita, de la part du Pontife, une très-flatteuse marque de reconnaissance. Sa santé dépérissait de jour en jour ; et il ne semblait pas qu'on pût avoir la barbarie de le traîner plus loin, quand, dans la nuit du 12 au 13, le capitaine de son escorte vint lui notifier l'ordre de partir quatre heures après. Cet ordre, conçu dans les termes les plus menaçants, n'était que le

résultat d'une fausse alarme de l'approche des Autrichiens, par qui l'on pensait qu'il serait délivré. Le saint Père qui ne s'en doute aucunement, oppose sa déplorable situation à l'obligation de partir. Des médecins sont appelés pour en décider ; et obligés par le capitaine républicain de lever les draps du lit pour lui montrer à nu ce corps vénérable meurtri par les vésicatoires, ils déclarent que le Pontife court le risque de mourir sur les grands chemins, s'il est de nouveau soumis aux fatigues des voyages. L'officier sort alors pour quelques instants, et revient en disant tyranniquement : « Il faut que le Pape parte *mort ou vif*. »

Le dimanche 14, en effet, de très-grand matin, il fut en route pour Plaisance, d'où, le 15, on le fit partir pour Lodi, afin de le conduire par Milan à Turin ; mais à peine avait-il passé le Pô, que la crainte d'être surpris par les Autrichiens, saisissant ses gardes, on le fit revenir à Plaisance, pour aller à Turin par Crescentino.

En arrivant, le mercredi 24 avril, près de la capitale du Piémont, où l'on s'arrangeait pour ne l'y laisser entrer qu'après trois heures de nuit, il espéra que là du moins se terminerait son pénible voyage, et qu'il y serait convenablement logé ; mais, lorsque se voyant relégué à la citadelle, il leva les yeux et les mains au Ciel : « J'irai, dit-il, en adorant la volonté divine, j'irai partout où ils voudront me conduire. »

Le surlendemain, vendredi 26, à trois heures après minuit, on le fit partir pour Suze ; et, le dimanche 28,

afin de transporter au-delà des Alpes ce saint vieillard que jusque-là on n'avait pu mettre dans un carosse ou en sortir qu'avec un pliant en cuir et à sangles, on l'assied sur une espèce de chaise à porteurs, qui n'était guère qu'un grossier brancard. Les Prélats, comme les autres personnes de sa maison, auront des mules pour gravir les rochers. C'est vers le terrible passage du mont *Genèvre* qu'on se dirige, et après un repos de quelques heures, au bourg d'Oulx, le mardi matin, 30, le saint Père est porté sur la montagne. Pendant quatre heures, il va suspendu sur des sentiers étroits, entre un mur de onze pieds de neige et d'effrayants précipices. Des hussards piémontais lui font offrir leurs pelisses pour le garantir du froid insupportable qui règne encore dans cette région élevée ; mais les maux de la terre ne pouvaient plus rien sur cette ame céleste; il remercie en disant : «Je ne souffre pas et je ne crains rien. La main du Seigneur me protége sensiblement parmi tant de dangers. Allons, mes enfants, mes amis, du courage ! mettons en Dieu notre confiance. » Et c'est avec ces sentiments que déjà il est entré sur le territoire français.

Après sept heures et plus d'un si cruel trajet, il arrive à Briançon, dans l'après-midi du mardi 30 avril. Oh ! combien ce grand Pontife, insensible à la douleur, est consolé non moins que surpris en voyant accourir au-devant de lui tant de Briançonnois qui, amenés par leur foi, lui donnent, dans un saint enthousiasme, les plus vifs témoignages d'une sincère piété ! Ils méritèrent les

premiers d'entendre cette exclamation du Pontife : *En vérité, je vous le dis : je n'ai pas trouvé une si grande foi en Israël!*

On le loge à l'hôpital dans une chambre fort étroite et fort incommode, en lui défendant de se mettre à la seule fenêtre qu'elle eût, et en lui déclarant qu'il est un ôtage pour la république. Bientôt on lui procure de nouvelles peines en lui enlevant la majeure partie des siens, qu'on envoie de même comme ôtages à Grenoble. Il ne reste auprès du saint Père que son confesseur, le P. Fantini, avec son fidèle aide-camérier, nommé Morelli ; et sa résignation n'en est pas moins invariable.

Mais les succès des Autrichiens en Italie faisant craindre au Directoire qu'ils ne viennent enlever le Pape à Briançon même, il veut que le saint Père soit aussi transporté à Grenoble. Et le 27 juin, le Vicaire de Jésus-Christ est emmené dans une modeste chaise à deux places, ayant à côté de lui les deux seuls consolateurs qu'on lui a laissés.

Les hommages que la piété des Grenoblois lui rendit pendant les trois jours qu'ils le possédèrent, sont au-dessus de toute expression. La consolation qu'il en éprouvait, augmentait de beaucoup celle dont il jouissait depuis Savines, où il avait été rejoint par les personnes de sa cour qu'on lui avait enlevées, et par un envoyé du roi d'Espagne, don Pierre Labrador, à qui son souverain avait donné l'ordre de suivre le Pape partout où il serait conduit. Tous l'accompagnèrent

quand on le fit partir de Grenoble. On le dirigea sur Valence, où il arriva le 14 juillet, à midi. En approchant de cette ville, il voit, comme il l'avait vu sur toute la route, une multitude de Fidèles empressés de lui demander sa bénédiction. Admirable et rassurant contraste avec ces républicains féroces qui, l'année précédente, en ce jour anniversaire du premier triomphe meurtrier de la révolution, avaient brûlé, avec beaucoup d'autres portraits, celui de Pie VI, à Valence même !

Le Pontife est, à la vérité, logé convenablement dans l'hôtel du gouverneur, dont le jardin domine la rive du Rhône; mais cet hôtel est enfermé dans la citadelle, et l'administration centrale du département de la *Drôme*, siégeant dans la ville, déclare par un acte solennel, qu'il y est en état d'arrestation. Elle enjoint aux personnes de sa suite de ne rien faire ni dire au-dehors qui puisse avoir le caractère de la piété. Toute communication est interdite expressément entre la terrasse du château et celle du couvent des Cordeliers, où étaient renfermés trente-deux Prêtres fidèles, dont plusieurs avaient éprouvé la bienfaisance du Pape pendant leur séjour de déportation en Italie. De leur côté, ils reçoivent la plus rigoureuse défense de s'avancer pour tâcher de voir leur auguste et saint bienfaiteur, auquel il est même défendu de sortir de l'enclos du jardin, de peur, dit-on, qu'il n'occasionne « du trouble et des rassemblements. » Aucune personne ne peut arriver jusqu'à lui sans une permission écrite, dont l'administration est fort avare.

Mais le Directoire de la république française était devenu plus modéré depuis le mois de juin, où, des cinq membres qui le composaient, les trois qui étaient singulièrement acharnés contre le Pape, avaient été forcés de céder leur place à des hommes plus humains. On n'y voyait donc plus régner ni Treilhard, ni Merlin (*de Douai*), ni surtout ce Laréveillère-Lépaux qui, par des moyens violents autant qu'en soudoyant des adeptes parmi les plus vils révolutionnaires, prétendait établir son absurde religion, appelée *Théophilantropie*, et consistant seulement à faire semblant d'aimer Dieu et les hommes. Le Directoire ainsi recomposé, n'envoyait à chacun des commissaires qu'il avait dans toutes les administrations, que des ordres et instructions plausibles. Celui qui tenait à l'administration du département de la *Drôme*, se félicita de n'en pas recevoir de contraires aux sentiments de respect dont les vertus, l'âge et la triste situation du Pontife l'avaient pénétré; mais tous les administrateurs, un seul excepté, conservant l'esprit et la haine anti-catholiques de Laréveillère, prévalurent sur le magistrat du gouvernement, et ils continuèrent à tourmenter progressivement Pie VI, jusqu'à ce qu'il fût descendu au tombeau.

Les rapides progrès des armées autrichiennes et russes en Italie, les avait amenés presqu'au sommet de la chaîne méridionale des Alpes; le Directoire effrayé croyait les voir descendre sur Valence; et, la peur faisant naître en lui des idées cruelles, il ordonna, le 4 août, que le Pape fût transféré à Dijon; bien entendu,

ajoutait-il, que « le voyage sera fait à ses dépens. » Il défendait même expressément de permettre qu'on s'arrêtât à Lyon, ville renommée pour son zélé dévouement au Saint-Siége; mais quand l'ordre arriva, l'obstacle que les infirmités du saint Père mettaient à cette translation, devenait insurmontable ; et, le 18 de ce mois, il ne douta plus lui-même que sa fin ne fût très-prochaine. A la vue de la tombe qui s'ouvre devant lui, cette sollicitude pastorale pour toutes les églises, dont il avait toujours été animé, ne l'abandonne point. Dans ce moment même où ses douleurs l'avertissent que bientôt il mourra. « Mes souffrances corporelles, dit-il, ne sont rien en comparaison des peines de mon cœur... Les Cardinaux et les Evêques dispersés !... Rome, mon peuple !... L'Eglise, ah ! l'Eglise !... Voilà ce qui, nuit et jour, me tourmente. En quel état vais-je donc la laisser ! »

Il passe les journées presque entières à prier ; et, pendant la nuit encore, on l'entend réciter des Psaumes, et en faire de ferventes applications à l'état où il se trouve. Le 20 août, il commence d'éprouver des vomissements déchirants, et d'autres accidents non moins violents qui annoncent que la paralysie gagne les intestins. Il fait appeler son confesseur le 26 ; et le jour suivant est fixé pour lui administrer le Saint-Viatique. Pie VI, ne voulant le recevoir qu'avec tous les témoignages de respect dont il est capable, exige, le 27, vers sept heures du matin, qu'on l'aide à sortir de son lit, et qu'on le revête de sa soutane, de son rochet, de son

camail et de son étole. Regrettant amèrement de ne pouvoir s'agenouiller, ni se tenir debout en recevant son Dieu, il consent à ne communier qu'assis dans un fauteuil. La sainte Eucharistie lui étant apportée par l'archevêque de Corinthe, ce Prélat croit devoir lui demander avant tout, en présentant le corps de Jésus-Christ, s'il pardonne à ses ennemis. « Oh! oui, de tout mon cœur, de tout mon cœur, » répond aussitôt le saint Pontife, en levant les yeux au Ciel, et les ramenant sur un Crucifix qu'il a dans les mains. Son maître de chapelle lit à voix haute la profession de foi marquée dans le pontifical, et Pie VI, comme s'il recevait de sa propre foi une nouvelle force, manifeste son adhésion encore mieux que par des paroles; car il pose une de ses mains sur les saints Evangiles, et l'autre sur sa poitrine. Enfin il communie d'une manière angélique, et tous les assistants vivement émus fondent en larmes.

Le lendemain (28), à huit heures du matin, l'archevêque de Corinthe juge qu'il ne doit pas différer de lui administrer le Sacrement des mourants, et le saint Père s'unit à la prière de chacune des onctions, avec une piété non moins attendrissante. Après une heure de recueillement, il dicte et signe un codicille par lequel il fait quelques dispositions particulières en faveur de ceux qui le servent, et en confie l'exécution au même Archevêque qu'il charge aussi de présider aux clauses de son testament qui ont rapport au lieu et aux circonstances de sa sépulture.

Dégagé de tout soin étranger au salut de son ame,

il ne s'occupe plus que d'offrir à Dieu le sacrifice de sa vie. Ses aspirations très-fréquentes n'expriment que son impatience d'être uni à Jésus-Christ. Dans l'intervalle, il récite les Psaumes *Miserere mei* et *De profundis clamavi ad te Domine*. Souvent il répète ces versets de l'hymne ambroisienne, si capables d'entretenir sa confiance en Dieu : *Te ergo quæsumus, famulis tuis subveni quos pretioso sanguine redemisti :* « Nous vous en prions donc, Seigneur, venez au secours de vos serviteurs que vous avez rachetés par votre sang précieux. » *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum :* « O mon Dieu ! puisque j'ai mis en vous mon espoir, je ne serai pas confondu dans l'éternité. »

Ses prières sont si ardentes et si continues, pendant tout le reste de la journée (28), que l'on croit nécessaire de l'engager à modérer sa ferveur, de peur que sa maladie n'en devienne trop aiguë. Elle achève néanmoins d'épuiser ses forces ; mais elle lui laisse la tête libre, et toute sa connaissance. Il en profite pour tendre affectueusement une main paternelle à tous ceux de sa suite qui approchent de son lit ; et, prenant la leur, il la serre tendrement pour exprimer combien il est sensible à leur dévouement, et reconnaissant de leurs soins.

Vers minuit, des symptômes trop certains lui annoncent à lui-même comme aux assistants, qu'il est prêt de rendre le dernier soupir ; mais il paraît se ranimer avec une satisfaction particulière en voyant que l'archevêque de Corinthe va lui donner *l'absolution papale*, accompagnée d'indulgences et en usage à l'ar-

ticle de la mort. Il la reçoit avec une profonde humilité, et la cérémonie étant finie, quoiqu'il soit moribond, déjà suffoqué par le catarrhe, passant à sa main gauche le Crucifix qu'il n'a pas quitté depuis sa communion, il pose la droite sur l'épaule de celui des assistants qui est agenouillé le plus près de lui, pour donner à tous sa dernière bénédiction. Il les bénit jusqu'à trois fois, en les regardant avec un céleste amour; et tous, en se prosternant, baignés de larmes de bonheur et de regret, reçoivent cette triple bénédiction, que le saint Patriarche leur transmet en entrant dans la gloire.

L'Archevêque se met à réciter les prières pour les agonisants; Pie VI, qui veut les suivre avec une affectueuse piété et s'y unir d'une intention réfléchie, lui demande par un signe de les prononcer lentement. Répétant intérieurement chaque parole, il en aspire en quelque sorte les pensées. Les prières se continuaient, quand le saint Pontife déposa tranquillement son ame dans le sein de Dieu, à une heure vingt-cinq minutes après minuit (le 29 août 1799). Il avait alors quatre-vingt-un ans huit mois deux jours.

La grande victime était immolée; les flots de l'impiété qui jusque-là étaient allés débordant et étendant leurs ravages, avaient touché, comme ceux de l'Océan, à la barrière posée par la main divine. Déjà le triomphe de l'Église et la justification de la Providence est commencée par le châtiment des coupables.

La France a osé dire à l'Agneau Dominateur : *Nous ne voulons pas que tu règnes sur nous;* des hommes se

sont abreuvés du sang des Martyrs, et la main de Dieu s'appesantit sur la France et sur les persécuteurs. Un effroyable ouragan s'est levé, la France en est bouleversée jusque dans ses fondements ; monuments, richesses, citoyens, tout périt ; pendant dix ans l'histoire du royaume, autrefois très-chrétien et aujourd'hui rebelle à Jésus-Christ, est écrite avec la pointe d'un glaive trempée dans le sang. Jamais les générations ne contemplèrent un si lamentable spectacle. Les grands coupables qui avaient poussé la France à la révolte, n'échappèrent pas aux coups de la vengeance divine ; l'un est dévoré par les chiens; l'autre meurt de misère : presque tous portent leur tête sur l'échafaud. Celui qui, à la cruauté, avait ajouté la sacrilége dérision, Collot d'Herbois épouvante les nègres eux-mêmes par l'horreur de sa mort. En voici l'histoire abrégée : Avis aux persécuteurs!

Collot d'Herbois, impie forcené et révolutionnaire exalté, était intimement lié avec Robespierre qu'il seconda dans ses abominables projets. Il fut le principal auteur des massacres de Lyon : envoyé dans cette malheureuse ville en 1793, il y fit périr, par la main du bourreau, par la fusillade ou le canon, seize cents victimes, dont le seul crime était d'avoir voulu secouer le joug de la tyrannie. Mais le bras du Seigneur ne tarda pas à s'appesantir sur lui : la Convention, craignant de résister à l'opinion publique qui s'était fortement déclarée contre ce monstre, ordonna son arrestation le 2 mars 1795, et ensuite sa déportation à Cayenne où il était abhorré non-seulement des blancs, mais encore

des noirs qui, dans leur langage, l'appelaient le *bourreau de la Religion des hommes*.

« Déporté là, nous dit de lui un témoin occulaire, il » s'écriait quelquefois : *Je suis puni, l'abandon où je suis* » *est un Enfer*. Dans ces entrefaites, une fièvre inflam- » matoire le saisit et le dévore : il appelle Dieu et la sainte » Vierge à son secours. Un soldat à qui il avait prêché » l'athéisme, lui demande pourquoi donc il s'en moquait » quelques mois auparavant : *Ah! mon ami*, lui ré- » pondit-il, *ma bouche en imposait à mon cœur;* puis, » il reprenait : *Mon Dieu, mon Dieu, puis-je encore es-* » *pérer un pardon? envoyez-moi un consolateur, en-* » *voyez-moi quelqu'un qui détourne mes yeux du brasier* » *qui me consume* : *mon Dieu, donnez-moi la paix*. Le » spectacle de ses derniers moments était si affreux, qu'on » fut obligé de le mettre à l'écart; et tandis qu'on cher- » chait un Prêtre, il expira le 7 juin 1797, les yeux en- » tr'ouverts, les membres retournés, en vomissant des » flots de sang et d'écume. Les nègres, pressés pour se » rendre à une danse, ne l'inhumèrent qu'à moitié; son » cadavre devint la pâture des cochons et des cor- » beaux!... »

Après avoir justifié la Providence en apprenant au monde que ni les hommes, ni les empires quels qu'ils soient, ne se moquent impunément de l'Agneau Dominateur, et que toutes les fois que le cri déicide des Juifs retentit chez une nation, une grêle de châtiments vient fondre sur elle, la briser et en faire un monument de la justice éternelle; Dieu consola son

Eglise en lui donnant des enfants nouveaux pour remplacer ceux qui s'étaient rendus indignes de ses bienfaits.

Et d'abord, il lui rend miraculeusement son chef visible. Lorsque l'impiété parut s'asseoir triomphante sur les débris des Croix renversées, un incrédule disait, avec une sorte de triomphe : *Gardez bien votre Pape, car vous n'en aurez pas d'autre.* Jamais prophétie ne fut plus visiblement démentie, témoin la manière dont Pie VII monta sur le trône pontifical.

Dieu ayant appelé à lui Pie VI, dont la mémoire durera autant que la Religion dont il fut le héros et le martyr, avec quelle consolation on le vit revivre dans Pie VII, son successeur ! Et afin que ce grand événement portât le caractère d'une puissance surnaturelle, ce furent nos frères errants et égarés (les Russes et les Anglais) qui relevèrent la chaire pontificale. Dieu appelle du fond du Nord les libérateurs du Midi. Il choisit le protecteur héréditaire de l'Eglise grecque, pour devenir le défenseur de l'Eglise romaine; il lui ordonne de changer la face de l'Italie, d'écarter tous les obstacles et de préparer toutes les voies, pour qu'un nouveau conclave puisse s'assembler paisiblement, régulièrement, et sans offrir l'apparence, ni même le prétexte de la plus légère division. Venise a le bonheur et la gloire de devenir l'asile du sacré collége; tous ses membres s'y réunissent; tous les vœux sont remplis : Pie VII est proclamé; et l'Eglise a un chef digne de réparer ses malheurs et de fermer ses plaies. Ainsi la divine Provi-

dence a raffermi à jamais les fondements de la Religion catholique, en ne souffrant pas que la succession des Pontifes de l'Eglise romaine fut interrompue, ou qu'une religion schismatique déchirât la catholicité.

L'élection d'un nouveau Pontife n'était pas la seule consolation que l'Homme-Dieu donnait à son épouse bien-aimée. Pendant qu'une partie de la tribu sainte l'honorait par sa constance sous la hache des bourreaux, le reste la faisait connaître et respecter dans les pays hérétiques. Quarante mille Prêtres français avaient tout quitté plutôt que de renoncer à la Religion. Allez, illustres proscrits! le Ciel vous appelle à un nouvel apostolat, vous serez les instruments d'un nouveau miracle qui confondra l'impiété. Glorieux confesseurs de la foi romaine, nos Prêtres et nos Pontifes se répandent dans toutes les parties de l'Europe. Le caractère de la persécution dont ils sont les victimes, leur science, leur zèle, leur charité, leur vue seule font tomber les antiques préventions qui, depuis si long-temps, divisaient le bercail de Jésus-Christ. Ils parlent, et d'innombrables conversions couronnent leurs discours; le mouvement se communique, et des princes, des savants, des hommes de toutes les classes, rentrent dans le giron de l'Église; et, désormais enfants pleins de respect et de piété filiale, ils essuyent à l'envi les larmes de l'auguste épouse de Jésus-Christ. Jamais, chose admirable! les conversions ne furent plus fréquentes dans les communions séparées que depuis cette époque.

Ainsi, ce terrible orage de la révolution française qui,

dans la pensée des impies, devait anéantir l'Eglise, n'a été dans les conseils de la Providence, qu'un vent favorable qui a transporté la semence évangélique dans les contrées étrangères où elle n'a cessé de rapporter au centuple.

Ce n'est pas tout encore, l'Amérique tendait les bras à l'Eglise romaine. Le gouvernement protestant des États-Unis demandait des Evêques, et les nations les plus reculées de l'Orient, ébranlées au nom de Jésus-Christ, tombaient à genoux devant la Croix.

En effet, au moment précis où l'impiété triomphante s'efforçait d'éteindre dans le sang des Prêtres français le flambeau de l'Evangile, la Providence le faisait porter dans un pays où jamais il n'avait pénétré : ce pays c'est la Corée.

La Corée est une presqu'île idolâtre dont l'étendue peut égaler celle de l'Italie. Elle touche à la Chine et se trouve séparée du Japon par un bras de mer d'environ trente lieues de largeur. Voici comment le Christianisme s'y introduisit. En 1784, arriva à Pékin, capitale de la Chine, un jeune homme nommé Ly, fils d'un ambassadeur du roi de Corée. Grand amateur de mathématiques, ce jeune homme s'adressa aux Missionnaires européens pour leur demander des livres et des leçons de cette science. Les Missionnaires profitèrent de l'occasion pour lui prêter aussi des livres de religion. La grace agit sur son cœur, il se convertit et fut baptisé sous le nom de *Pierre*. Retourné dans sa patrie, le nouveau disciple de Jésus-Christ fit part à ses parents et à ses amis des prin-

cipes de la vraie foi. Il leur distribua les livres qu'on lui avait donnés; cette lecture et les prédications vives du néophyte amenèrent bientôt plusieurs Coréens à la connaissance du vrai Dieu. Il en baptisa beaucoup, et beaucoup d'autres furent baptisés par de nouveaux Chrétiens qu'il avait établis catéchistes; dans l'espace de cinq ans, le nombre des Chrétiens s'éleva jusqu'à environ quatre mille.

La propagation de la nouvelle religion ne peut être long-temps cachée aux ministres du roi de Corée; ils firent plusieurs arrestations. Mais dans tous les siècles et dans tous les pays, la persécution augmente infailliblement le nombre et la ferveur des Chrétiens. Parmi les Chrétiens arrêtés, se trouvaient deux frères nommés *Paul* et *Jacques*. Interrogés par le gouverneur, ils confessèrent Jésus-Christ avec une noble sincérité. Paul démontra la vérité de la Religion. Ses paroles étonnèrent les Payens et mirent les juges en fureur. On en écrivit au roi qui ordonna de rechercher exactement tous les Chrétiens, de les mettre en prison et de ne les laisser sortir qu'après qu'ils auraient renoncé à leur religion de vive voix ou par écrit; quant aux deux frères, il se les fit amener et les interrogea de nouveau. Aux différentes questions qu'on leur adressa, ils répondirent : « Nous professons la Religion chrétienne, parce que nous en avons reconnu la vérité..... Nous voulons vivre et mourir Chrétiens, selon qu'il plaira à Dieu. »

Cette réponse, courte, mais pleine de force, déplut au tribunal de la cour; il ordonna qu'on appliquât

les deux frères à la torture jusqu'à ce qu'ils eussent renoncé à Jésus-Christ. Ces deux athlètes ne devinrent, au milieu des tourments, que plus fermes dans la foi. Après les tourments, on employa les caresses : tout fut inutile ; alors, le juge irrité prononça la sentence de mort. Suivant l'usage du royaume, cette sentence fut présentée au roi pour qu'il la confirmât. Ce prince en fut attristé : connaissant le génie et les belles qualités de Paul, dont il aimait la famille, il envoya quelques personnes à la prison pour exhorter les deux frères à renoncer au Christianisme ; ce fut en vain. Irrité de cette résistance, le roi ordonna l'exécution de l'arrêt. Les généreux confesseurs furent aussitôt transportés de la prison au lieu du supplice, suivis d'une foule immense de Payens et de Chrétiens. *Jacques*, à demi-mort des tourments cruels qu'on lui avait fait souffrir, pouvait à peine prononcer quelquefois les saints noms de Jésus et de Marie ; mais *Paul* s'avançait avec un air d'allégresse vers le lieu du supplice : il semblait aller à un festin délicieux. Il annonçait Jésus-Christ avec tant de dignité, que les Chrétiens et les Payens eux-mêmes étaient ravis d'admiration.

Au lieu du supplice on leur demande encore s'ils veulent renoncer à leur foi. Sur leur réponse négative, l'officier commande à Paul de lire lui-même sa sentence de mort. Paul la prend, la lit à haute voix. Ravi d'une joie toute céleste, aussitôt après l'avoir lue, il pose sa tête sur un gros billot de bois, prononce plusieurs fois les saints noms de Jésus et de Marie,

et d'un grand sang froid, il fait signe au bourreau de faire son devoir. Le bourreau lui tranche la tête ainsi qu'à Jacques qui, bien qu'à demi-mort, trouvait encore assez de force pour prononcer les saints noms que répétait son frère.

Les corps des Martyrs restèrent neuf jours sans sépulture. Le neuvième jour, les parents qui avaient obtenu du roi la permission de les ensevelir, et leurs amis qui étaient venus à leurs funérailles, furent très-étonnés de voir les deux corps sans aucune marque de corruption, vermeils et flexibles comme s'ils eussent été décapités le jour même. Leur étonnement redoubla lorsqu'ils virent le billot sur lequel ils avaient eu la tête tranchée, arrosé d'un sang liquide et aussi frais que s'il fût sorti de la veine au même moment. Les Payens se récrièrent contre l'injustice des juges, et proclamèrent l'innocence des deux frères; quelques-uns, touchés du prodige qu'ils avaient examiné avec soin, se convertirent à la foi. Les Chrétiens bénirent le Seigneur : le sang de ces deux Martyrs fut une semence de Chrétiens.

En 1800, une persécution plus terrible que la première s'alluma dans la Corée. Le seul Missionnaire présent dans le royaume fut pris et mis à mort. Mais il est resté un grand nombre de néophytes fervents et pieux qui sont venus dernièrement en Chine demander de nouveaux Apôtres, assurant que la moisson serait abondante. Un Missionnaire est maintenant dans ce royaume. Dieu veuille bénir son dévouement et la ferveur de ces nouveaux Chrétiens !

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir fait lire cette belle histoire de votre charité pour l'homme. Dieu aimant les hommes, les aimant toujours, uniquement occupé de leur faire du bien, telle est la grande et la touchante vérité qui est écrite à chaque page de la Religion. Comment après cela ne pas vous aimer, car vous ne nous avez tant aimés que pour obtenir notre amour? il semble que vous ne puissiez être heureux sans nous.

Je renouvelle donc pour la cent cinquante-sixième fois la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu.

---

## PETIT CATÉCHISME.

### LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (18e SIÈCLE. FIN.)

*Q.* Quelles furent les souffrances de l'Eglise à la fin du dix-huitième siècle.

*R.* Les souffrances de l'Eglise, à la fin du dix-huitième siècle, furent le schisme, la persécution et le scandale. L'impiété triomphante voulut faire une église à sa mode. Elle rédigea un acte schismatique connu sous le nom de *Constitution civile du clergé*. Elle exigea de tous les Prêtres qu'ils prêtassent serment à cette constitu-

tion. Quelques-uns furent assez malheureux pour trahir leur conscience ; tous les autres refusèrent généreusement. L'impiété n'osant encore les attaquer, s'en prit aux biens de l'Eglise qu'elle confisqua, aux temples eux-mêmes qu'elle démolit ou profana de la manière la plus indigne.

*Q.* Que fit-elle ensuite ?

*R.* Ensuite elle s'en prit aux Prêtres et aux Evêques demeurés fidèles. Trois cents furent mis à mort dans les seules prisons de Paris. Le massacre s'étendit par toute la France. Les plus illustres victimes de cette persécution furent à Paris, le saint archevêque d'Arles et le vénérable abbé de Fénélon, le père des orphelins. D'autres Évêques et d'autres Prêtres non moins saints, signèrent notre foi de leur sang dans toutes les provinces. Ceux qu'on ne conduisait pas à l'échafaud étaient jetés dans des prisons infectes, nourris au pain et à l'eau, couchés sur de la paille pourrie, abreuvés d'outrages, et enfin condamnés à la déportation. Il en mourut un nombre incalculable. Pendant ce temps-là l'impiété s'attaquait à Dieu même et plaçait sur les autels des pécheresses publiques devant lesquelles ont était forcé de se prosterner, et à qui on offrait de l'encens.

*Q.* L'impiété fut-elle satisfaite ?

*R.* L'impiété ne fut pas satisfaite. Dans sa rage contre l'Eglise, elle s'attaqua au chef visible, au père commun des Chrétiens. Une armée s'empara de Rome. Le saint Père Pie VI, fut saisi dans ses appartements, jeté dans une mauvaise voiture, et conduit, à l'âge de

quatre-vingts ans, de prison en prison, jusqu'à Valence en Dauphiné, où il expira, par suite des mauvais traitements qu'il avait essuyés.

*Q*. Comment Dieu vengea-t-il son Eglise ?

*R*. Dieu vengea son Eglise d'une manière éclatante. Il fit pleuvoir sur la France un déluge de maux, tels qu'on n'en avait jamais vus ; le meurtre, le pillage, l'incendie, des forfaits qui nous paraîtraient incroyables, si les témoins et les victimes n'étaient encore là pour nous les attester. Ensuite Dieu vérifia, à l'égard des persécuteurs, cette parole : On ne se moque pas de Dieu impunément. Tous périrent, comme les premiers tyrans, d'une mort horrible : la plupart portèrent leur tête sur l'échafaud ; d'autres furent dévorés par les chiens, et ceux-là rongés des vers.

*Q*. Quelles furent les consolations de l'Eglise ?

*R*. L'Eglise fut consolée 1° par l'élection miraculeuse d'un nouveau Pape, dont le grand caractère sauva la barque de saint Pierre au milieu des tempêtes dont elle fut battue ; 2° par les conversions d'un grand nombre de Protestants. Quarante mille prêtres français s'étaient exilés. Leur zèle, leurs vertus, firent tomber bien des préjugés, et préparèrent le retour à l'Eglise d'une multitude de nos frères séparés. 3° L'Amérique demanda des Evêques, et la Corée reçut l'Evangile.

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir fait lire cette belle histoire de votre charité

pour l'homme; Dieu aimant les hommes, les aimant toujours, uniquement occupé de leur faire du bien, telle est la grande et la constante vérité qui est écrite à chaque page de la Religion. Comment, après cela, ne pas vous aimer, car vous ne nous avez tant aimés que pour obtenir notre amour ? il semble que vous ne puissiez être heureux sans nous.

Je renouvelle donc, pour la cent cinquante-sixième fois, la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

## DANS LE SIXIÈME VOLUME.

### TROISIÈME PARTIE.

XXVII^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (7^e SIÈCLE.)

Conduite de saint Jean-l'Aumônier envers le sénateur Nicétas. — Sa résignation dans les épreuves. — Son amour de la pauvreté. — Histoire édifiante qu'il aimait à raconter. — Son testament. — Celui de saint Perpétue. — Trait de Mgr. d'Aviau. — Jugement de Dieu sur les Parthes. — La vraie Croix est rendue. 1

XXVIII^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (7^e ET 8^e SIÈCLES.)

Mahomet, sa mission, son caractère, sa doctrine. — Jugement de Dieu sur l'empire des Perses. — Ravages des Musulmans en Afrique. — Nouvelle lutte contre l'Église, le Monothélisme. — Saint Sophrone, défenseur de la vérité. — Concile général de Constantinople. — Conquêtes de l'Église. — Conversion de la Frise et de la Hollande. — Saint Willibrod. 22

XXIX^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (8^e SIÈCLE.)

Conquêtes de l'Église. — Conversion de l'Allemagne. — Saint Boniface. — Fondation de l'Abbaye de Fulde. — Martyre de saint Boniface. — Pertes de l'Église, les Sarrasins en Espagne. — Ils ravagent la France. — Ils sont taillés en pièces par Charles Martel. — Expiation. — Martyre des Religieux de Lérins. — L'Église est consolée. — Nouvelles alarmes. — Hérésie des Iconoclastes. —

Constantin Copronyme, persécuteur. — Jugement de Dieu sur ce prince. 42

XXX^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (8^e ET 9^e SIÈCLES.)

L'Église consolée et défendue, saint Jean-Damascène. — Deuxième concile général de Nicée. — Conversion du Danemarck et de la Suède, saint Anscaire. — L'Église attaquée en Espagne par les Sarrasins. — Défendue par ses martyrs. — Saint Euloge. — Le sang des martyrs devient une semence de Chrétiens, conversion des Bulgares. 61

XXXI^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (9^e ET 10^e SIÈCLES.)

L'Église attaquée, schisme de Photius. — Défendue, Concile général de Constantinople. — Consolée, conversion des Russes. — Conversion des Normands. — Affligée par de grands scandales. — Consolée par de grandes vertus. — Victimes d'expiation. — Fondation de la célèbre Abbaye de Cluni. 79

XXXII^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (10^e SIÈCLE.)

Réparation, expiation des scandales qui affligent l'Église, saint Gérard, abbé de Brogne en Belgique. — Saint Odon, saint Dunstan, archevêques de Cantorbéry. — Sainte Mathilde. — Sainte Adélaïde. — Conversion des Polonais et des Basques. — Saint Paul de Latre. 98

XXXIII^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (11^e SIÈCLE.)

Le scandale réparé en Allemagne, dans l'ordre monastique, saint Brunon, archevêque de Cologne, saint Guillaume, abbé d'Hirsauge. — Réparé partout dans l'ordre ecclésiastique, saint Pierre Damien, saint Grégoire VII. 115

XXXIV^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (11^e SIÈCLE. SUITE.)

L'Église consolée, fondation du grand Saint-Bernard. — Fondation des Camaldules, saint Romuald. — L'Église attaquée, Béranger.

— Défendue, Lanfranc, archevêque de Cantorbéry. — Affligée par Michel Cérulaire et par les Mahométans. 139

XXXV^e LEÇON.— LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (11^e SIÈCLE. SUITE.)

L'Église consolée et dédommagée, conversion des Hongrois. — Affligée, guerre des seigneurs. — Consolée, Trève-Dieu. — L'Église attaquée, Sarrasins en Orient, en Afrique, en Italie. — Défendue et consolée, Croisades, fondation des Chartreux. 158

XXXVI^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (11^e ET 12^e SIÈCLES.)

L'Eglise affligée, feu sacré ou feu Saint-Antoine. — Consolée, fondation de l'ordre de Saint-Antoine de Viennois. — Attaquée en Orient, Sarrasins. — Défendue, chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ou de Malte. — Affligée, la lèpre. — Consolée, chevaliers de Saint-Lazare. — Attaquée, scandales, erreurs. — Défendue, consolée, saint Bernard. 179

XXXVII^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (12^e SIÈCLE.)

L'Église attaquée, hérésies et scandales. — Consolée et défendue, ordres contemplatifs, conversion de la Poméranie. — Menacée du côté du Nord, Prussiens. — Défendue, chevaliers Teutoniques. — Du côté du Midi, Sarrasins.— Défendue, ordres militaires de Calatrava, d'Alcantara et d'Avis. — Affligée, esclaves en Afrique. — Consolée, ordres de la Rédemption, Saint Jean de Matha. 201

XXXVIII^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (11^e ET 12^e SIÈCLES.)

L'Église consolée, fondation de l'ordre hospitalier du Saint-Esprit, de l'hôpital d'Albrac, des Religieux Pontifes ou faiseurs de ponts. — L'Église affligée et attaquée, scandales, erreurs d'Arnaud de Brescia.— Consolée et défendue, neuvième et dixième Conciles généraux tenus à Saint-Jean-de-Latran. — Attaquée de nouveau, hérésie des Vaudois. — Défendue et consolée, onzième concile général de Latran ; saint Isidore, saint Drogon, conversion des Rugiens.— Attaquée, Albigeois et Béguards. 220

XXXIXe LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (13e SIÈCLE.)

L'Église défendue. — Carmes, Franciscains, Dominicains, Augustins, Saint-Thomas. 241

XLe LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (13e SIÈCLE.)

L'Église consolée, saint Louis, roi de France, saint Ferdinand, roi de Castille et de Léon. — Conversion de la Livonie et de la Cumanie. — Trois Conciles généraux. — Fondation de l'ordre de Notre-Dame-de la-Merci. 261

XLIe LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (14e SIÈCLE.)

L'Église attaquée, Frérots, Dulcinistes, Flagellants, etc.; schisme d'Occident. — Défendue, fondation des Cellites, de l'ordre de sainte Brigitte, saint Elzéar et sainte Delphine. 279

XLIIe LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (14e SIÈCLE. SUITE.)

L'Église consolée, sainte Elisabeth, reine de Portugal; Martyrs de Lithuanie; saint Jean Népomucène. — L'Église affligée, grand schisme d'Occident. — Consolée, mission de Jean de Montcorvin; conversion d'une partie de la Tartarie, de la Perse et de la Bulgarie; conversion de la Lithuanie. 296

XLIIIe LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (15e SIÈCLE.)

L'Église attaquée, Wiclef, Jean Hus, etc. — Défendue, Concile de Constance; saint Vincent-Ferrier; saint Casimir; ordre des Pauvres volontaires; Confrérie de la Miséricorde. 315

XLIVe LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (15e SIÈCLE. SUITE.)

L'Église affligée, violation de ses lois — Consolée, saint François de Paule, ordre des Minimes; Concile de Florence. — Jugement de Dieu sur les Grecs. — L'Église consolée de la perte de l'empire grec; les Maures chassés d'Espagne; conversion de la Samogitie; conquêtes de l'Évangile en Afrique et aux Indes; découverte de l'Amérique. 332

XLV^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (16^e SIÈCLE.)

L'Église violemment attaquée, Luther; Zuingle; Calvin; Henri VIII. Le Protestantisme considéré dans ses auteurs, dans ses causes, dans son dogme, dans sa morale, dans son culte. 350

XLVI^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (16^e SIÈCLE. SUITE.)

L'Église défendue, Concile de Latran; ordre de Saint-Jean-de-Dieu; Jésuites, saint Ignace; saint François-Xavier. 371

XLVII^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (16^e SIÈCLE. FIN.)

L'Église défendue et consolée, Concile de Trente; saint Charles Borromée; sainte Thérèse, Carmélites; la B. Angèle de Bresse, Ursulines; Religieux Somasques; Frères Infirmiers d'Obrégon; Frères du bien mourir, saint Camille de Lellis. 393

XLVIII^e LEÇON. — LE CRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (17^e SIÈCLE.)

Tableau du dix-septième siècle. — Jugement de Dieu sur les nations hérétiques. — L'Église défendue, saint François de Sales, ordre de la Visitation. — Propagée, missions du Paraguay. — Autres missions. — Consolée, saint Vincent de Paule. — Sœurs de la Charité. 417

XLIX^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (17^e SIÈCLE.)

L'Église attaquée au Japon, persécution violente. — Défendue, Martyrs; la reine de Tango; autres Martyrs; leur joie, leur constance admirable. — Consolée, progrès de la foi en Chine et en Amérique. — Attaquée, Jansénisme; défendue, Bossuet, Fénélon. — Consolée, Trapistes. — Ordre de Notre-Dame-du-Refuge, la vénérable mère Elisabeth de Jésus; ordre de l'adoration perpétuelle. 444

L^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (18^e SIÈCLE.)

L'Église attaquée, Philosophie, Jansénisme. — Défendue, l'abbé de La Salle; Frères des Écoles chrétiennes; le B. Alphonse de

Liguori ; Congrégation du Saint-Rédempteur. — Consolée, conversion des princes de la famille impériale de la Chine ; conversion des Illinois. 474

LI^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVE ET PROPAGÉ. (18^e SIÈCLE.)

L'Église attaquée, Voltaire. — Jugement de Dieu sur Voltaire. Rousseau. — Jugement de Dieu sur Rousseau. — Voltaire et Rousseau jugés l'un par l'autre. — Jugés par eux-mêmes. — L'Église défendue, Bergier, Nonnotte, Bullet, Guénée. — Consolée, Madame Louise de France. 495

LII^e LEÇON. — LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGE. (18^e SIÈCLE.)

L'Église attaquée, États-Généraux, assemblée constituante ; suppression des Ordres religieux, serment exigé. — L'Église défendue, discours et conduite des Évêques à l'assemblée nationale. — L'Église attaquée, pillage et destruction des lieux saints, déesse de la *Raison*. — Défendue, martyrs aux Carmes ; l'abbé de Fénélon ; le clergé de Nevers, histoire de ses persécutions ; Pie VI. — Jugement de Dieu sur la France. — Sur les persécuteurs en particulier, Collot d'Herbois. — L'Église consolée, élection de Pie VII, conversion des Hérétiques ; progrès de la Religion aux États-Unis, mission de la Corée. 523

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

**Echéance**

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

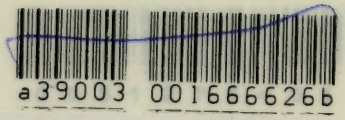
The Library
University of Ottawa

**Date due**

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 001666626b

BX 1962 .G36 1838 V6
GAUME, JEAN JOSEPH.
CATECHISME DE PERSEVER

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 08 06 08 9